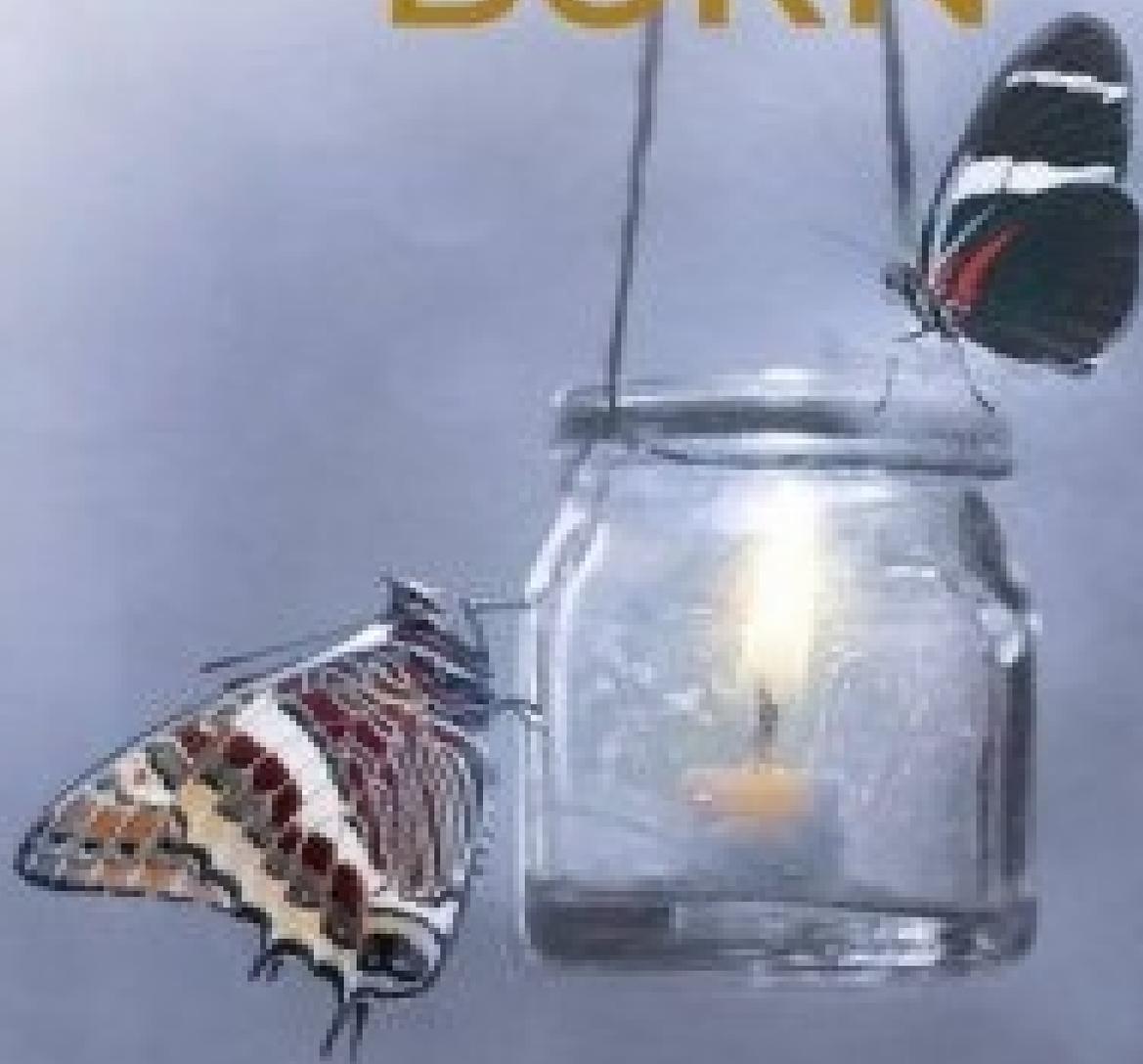


Beautiful BURN



L'attraction jusqu'à
se brûler les ailes...

JAMIE McGUIRE



INÉDIT

JAMIE
McGUIRE

Beautiful Burn

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agnès Girard*



Jamie McGuire

Beautiful Burn

© Jamie McGuire, 2016
Tous droits réservés
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017
Dépôt légal : Dépôt légal : avril 2017.

ISBN numérique : 9782290146361
ISBN du pdf web : 9782290146385

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290146392

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

Tyler Maddox est un frimeur au grand coeur. Créature de la nuit et des flammes, il mène une vie sans attaches... jusqu'à cette soirée qui le conduit à franchir le seuil de la maison Edson.

Fraîchement diplômée, Ellie Edson est à la dérive et tente de combler la vacuité de son existence par les excès en tout genre. Dédaigneuse, égoïste, mais surtout rongée par ses démons, elle agit sur Tyler avec la précision d'un aimant.

Lorsque la jeune femme se retrouve au pied du mur, il sera l'un des rares à croire en elle et à lui tendre la main. Reste à souhaiter que ce combattant du feu sera en mesure de lutter contre la part d'ombre d'Ellie...

Photographie de couverture : © d'après Plainpicture/NaturePL/Paul Harcourt Davies et Plainpicture/Readymade-Images/Rosella Vanon.
Ashraful Arefin /Arcangel Images

Titre original
BEAUTIFUL BURN

© Jamie McGuire, 2016
Tous droits réservés

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

BEAUTIFUL DISASTER

WALKING DISASTER

BEAUTIFUL WEDDING

BEAUTIFUL OBLIVION

BEAUTIFUL REDEMPTION

BEAUTIFUL SACRIFICE

MME MADDOX
(Numérique)

RED HILL

MONSTERS
(Numérique)

À TOUT HASARD

En poche

BEAUTIFUL DISASTER

N° 11552

WALKING DISASTER

N° 11572

BEAUTIFUL WEDDING

N° 11583

*Pour Amber Cheeks et Sarah Sweet,
grâce à qui j'ai toujours le sourire.*

Quand j'étais enfant, je pouvais rester des heures devant une cheminée à observer les flammes. Chez moi, on trouvait que c'était un drôle de passe-temps. Aujourd'hui, presque vingt ans plus tard, je fais la même chose avec le bout incandescent de ma cigarette. Je regarde la cendre s'allonger pour devenir aussi longue que mon doigt, ou l'extrémité de la clope devenir orange au fur et à mesure que le feu mange le papier.

La maison était bondée. Tellement pleine à craquer de mecs bourrés titubant et puant la transpiration qu'un long soupir n'y changerait rien ; tout l'oxygène de la pièce avait été aspiré, la débauche était partout. Mes os saturaient de la ligne de basse, des cris, du caquètement de filles trop jeunes pour acheter de la bière, qui étaient sur le point de gerber les six cannettes de limonade à la vodka qu'elles venaient de s'enfiler.

Installée dans le fauteuil préféré de Maman, un délire sur-rembourré et importé de je ne sais où, j'encaissais le chaos et je me sentais chez moi.

Papa était persuadé que j'étais une gentille fille, je n'avais donc aucune culpabilité, pas plus vis-à-vis de mes actes que de ceux des autres.

Une beauté coiffée en banane avec des paillettes plein les cheveux et une teinture bleue me tendit un pétard – rien d'autre qu'un peu d'herbe magique roulée dans du papier. L'espace d'un instant, je la

regardai dans les yeux, pour tenter de deviner si le joint était chargé, avant d'accepter. Je soufflai en direction du plafond, regardai la fumée rejoindre l'épais nuage blanc flottant déjà partout dans le grand espace qu'on appelait la galerie. Cet endroit était *a priori* destiné à la dégustation de vin et aux invités prestigieux, pas aux ivrognes en col bleu qui s'appuyaient contre les toiles et renversaient les vases.

Aussitôt, je me détendis et laissai retomber ma tête contre le coussin. Question cannabis à usage récréatif, le Colorado était l'un de mes trois États de prédilection pour passer des vacances. Le fait que mes parents possèdent une maison à Estes Park en faisait ma destination préférée.

— Tu t'appelles comment ? demanda-t-elle.

Je me tournai pour faire face à sa beauté de chérubin, pas étonnée qu'elle participe à une soirée de dingue sans connaître la personne qui invitait.

— Ellie, répondis-je en m'arrêtant à peine sur ses yeux rougis par la fatigue.

— Ellie Edson ? T'es la sœur d'Ellison ?

Je soupirai. Ce n'était pas la conversation que j'avais envie d'avoir.

— Je *suis* Ellison.

Ses sourcils se rapprochèrent tandis que le trouble la gagnait.

— Mais... c'est un mec, non ? On est chez lui, là.

Elle rigola, appuya sa joue sur son bras.

— Vous êtes... jumeaux, un truc comme ça ?

Je m'affalai contre les coussins et souris lorsque, spontanément, elle passa la main dans mes longs cheveux bruns. L'un de ses bras était tatoué de crânes de différentes tailles et de roses d'un bleu vif. L'autre était une toile encore vierge.

— Non, je suis Ellison, le mec qui possède cette maison.

Elle rigola un peu plus fort à ma plaisanterie, et se mit à genoux devant mon fauteuil.

— Moi, c'est Paige.

— Tu habites ici depuis combien de temps ?

— Qu'est-ce qui te fait croire que je suis du coin ? demanda-t-elle.

Elle était concentrée sur chacune de mes paroles, et cette attirance à sens unique provoqua en moi un mélange bizarre d'euphorie et d'agacement. Paige n'était pas seulement belle ; elle laissait ses espoirs comme ses échecs en évidence, offerts à tous les regards. Elle était vulnérable, même si son cœur avait déjà dû être brisé plusieurs fois.

Je lui tendis le joint.

— Il manque dans tes yeux toute une vie d'espérances piétinées et le remords de celle qui gaspille des ressources illimitées.

Elle rigola.

— Je comprends rien à ce que tu racontes.

— Exactement.

— C'est un portrait de tes parents ? demanda-t-elle en pointant un ongle au vernis écaillé en direction du portrait, de l'autre côté de la pièce.

Je soupirai.

— C'est ça. Qui essaient de s'acheter l'immortalité.

— Ils n'ont pas l'air si terribles. Ils t'ont donné tout ça.

— Non, c'est toujours à eux. Je l'emprunte, c'est tout. Les gens comme nous apprennent très tôt à ne rien donner sans contrepartie.

— Les gens comme toi ? répéta-t-elle, amusée. Tu veux dire les gens qui ont une maison de quarante milliards de mètres carrés ?

— Plusieurs, même.

Elle haussa les sourcils, sa bouche afficha un adorable sourire.

Certains auraient pu croire que je me vantais, mais il y avait un mépris délibéré dans ma voix, même si je savais que cela échapperait à Paige. Elle souriait toujours. J'aurais probablement pu ajouter qu'après s'être empiffrée de Xanax, ma mère m'avait un jour avoué qu'elle préférait ma sœur Finley, ou que j'avais délibérément bousillé la Ferrari offerte par mon père pour mon seizième anniversaire (surtout pour se faire pardonner de l'avoir oublié). J'aurais pu aussi parler de la fois où

ma coloc Kennedy – une autre fille à papa – avait mis le résultat de sa fausse couche dans un sac congélation pour l'emporter à une manif pour les droits de la femme à Berkeley. Mais Paige continuerait de me regarder comme si je lui déclarais mon amour plutôt que de lui faire le détail du merdier qu'était mon existence.

— T'es vraiment une fille du coin, toi, hein, lâchai-je en rigolant.

— Je plaide coupable. T'as un mec ?

— T'es directe, comme nana.

Elle haussa les épaules, tira sur son joint et garda la fumée cinq secondes avant de la rejeter d'une quinte de toux.

— Ça veut dire non ? demanda-t-elle sans cesser de tousser.

— Clairement.

Elle voulut me repasser le joint, mais je secouai la tête. Elle fit la moue, avançant sa lèvre inférieure brillante de gloss.

— Déçue ?

Qu'est-ce qu'elle cherchait ? Un plan à trois ? Juste un pote pour fumer son herbe ?

— C'est juste que tu ferais une copine sympa, j'ai l'impression.

— Tu te trompes.

Je me levai, déjà lassée de la conversation. Un verre se cassa à l'autre bout de la pièce, et un petit groupe se rassembla pour former un cercle.

Les rires devinrent des cris et des encouragements. Quelqu'un heurta le *Monde Meilleur* de Peter Max, qui tomba du mur. Le verre du cadre vola en éclats. De la bière bon marché éclaboussa les coups de pinceaux à cinquante mille dollars. Je me frayai un passage jusqu'aux premières loges et découvris deux mecs qui se battaient, bousillant à peu près toutes les œuvres d'art qui se trouvaient autour d'eux.

Tous les regards se tournèrent vers moi, et les spectateurs se turent. Du coup, les deux enragés s'arrêtèrent un instant. Tout le monde attendait que je pique une crise, que je hurle ou peut-être même que je fonde en larmes devant l'étendue des dégâts, mais un des deux mecs,

dont le torse nu était couvert de tatouages, retint mon attention. Il parcourut mon corps de ses yeux noisette, faisant une pause sur mes seins et mes jambes avant d'examiner la pièce. Son adversaire avait mis sa casquette rouge à l'envers et sautillait autour de Mister Tattoo, poings levés, frappant dans le vide comme un personnage de Bugs Bunny.

— C'est bon, Maddox, t'as prouvé que t'avais raison. On se tire, maintenant, dit quelqu'un au tatoué.

— Va te faire foutre, répondit-il en me fixant à nouveau. On va terminer ça dehors.

Casquette Rouge faisait au moins vingt-cinq kilos de plus que Maddox. Je tirai cinq billets de mon soutif et les brandis.

— Je mise cinq cents sur Maddox.

Les billets jaillirent d'un peu partout, on hurla des paris et les noms des deux types. Le tatoué me regarda avec une petite lumière dans les yeux dont j'étais sûre que personne ne l'avait vue depuis longtemps. Il était à peine en sueur, ses cheveux presque rasés et ses yeux foncés hurlaient l'invincibilité. La plupart des mecs que j'avais croisés avaient le Stetson, mais rien du cow-boy. Maddox, lui, n'avait pas besoin de faire semblant. Il était conforme à son image, et avait les couilles qu'il fallait pour le prouver. Quelque chose se contracta du côté de mon entrejambe, et ma culotte fut trempée. Je fis un pas en avant pour m'approcher un peu plus du centre. Je n'avais jamais vu ce mec, mais il avait tout l'air d'être ma prochaine connerie.

Le combat reprit. À sa façon de bouger, je compris tout de suite que Maddox faisait durer le plaisir. Coup après coup – et ça ne venait jamais du crétin à casquette rouge –, d'autres cadres volèrent en éclats, le sang continua de tacher et la bière d'imbiber le tapis italien à poils longs fabriqué sur mesure pour ma mère.

C'était comme si une routine s'était installée. Casquette Rouge lançait son poing, ratait sa cible, et Maddox en profitait pour l'atteindre. Il était d'une précision, d'une rapidité incroyables, et

carrément sans pitié. Je sentais presque ses poings sur ma mâchoire. Chaque coup envoyait des vibrations jusque dans ma colonne vertébrale.

Le combat cessa trop vite à mon goût. Le champion tatoué resta debout devant son adversaire à terre, comme s'il ne s'était rien passé. Quelqu'un tendit son tee-shirt à Maddox, il s'en servit pour essuyer les gouttes de sang et la sueur sur son visage.

Quelqu'un me tendit des billets, mais je ne fis pas attention à la somme.

— Tyler... allez, viens, on se tire d'ici. J'ai pas envie de me faire virer, putain. Y a au moins une dizaine de gamins bourrés qu'ont pas le droit de boire, ici.

Il me regarda en répondant à son pote.

— Pourquoi t'es si pressé ?

— J'ai pas envie d'expliquer au chef pourquoi on a été arrêtés. Toi, si ?

Tyler Maddox enfila le tee-shirt de coton blanc sur son torse et ses abdos parfaits. Quand le V, juste au-dessus de sa ceinture, disparut, mes épaules s'affaissèrent légèrement. J'étais déçue. Je voulais le voir encore. Tout entier.

Son pote nerveux lui tendit une casquette noire des White Sox, il la vissa bien bas sur son front.

Un autre lui donna une bonne tape sur l'épaule.

— Je viens de me faire cinquante billets grâce à toi, Maddox. Comme au bon vieux temps.

— De rien, tête de nœud, répondit-il sans me lâcher des yeux.

Autour de nous, les billets changèrent de main, puis il y eut un mouvement de masse en direction de la cuisine, où les fûts déversèrent leur bière.

Tyler Maddox s'approcha, taché de sang et trempé de sueur. Ses yeux et son nez disparaissaient sous la visière de sa casquette. Il voulut parler, mais j'attrapai son tee-shirt et tirai vers moi, plantant ma

bouche sur la sienne. Mes lèvres s'entrouvrirent et sa langue, brûlante, impatiente, se glissa entre elles. Il réagit exactement comme je m'y attendais, agrippa l'arrière de ma tête pour l'incliner et l'attirer vers lui. Une électricité charnelle courut entre nous.

Je le repoussai sans lâcher son tee-shirt. Il attendit, ne sachant quoi exactement. Avec un sourire en coin, je fis un pas en arrière, laissai glisser ma main sur son torse, puis le long de son bras, et le pris par la main. Il avait la peau rêche, calleuse, les ongles rongés à mort et je n'avais qu'une envie, sentir ses doigts caresser mes zones les plus sensibles.

À son tour, Tyler afficha un sourire en coin, qui creusa une profonde fossette dans sa joue gauche. Ce mec possédait le genre de charme qui ne s'achète nulle part. Avec ses yeux d'un brun doré et son menton carré pas rasé, il incarnait une symphonie de la perfection que seuls des gènes parfaits avaient pu composer. Il y avait des tonnes de gens très beaux dans mon entourage, qui avaient accès aux meilleurs produits, stylistes, salons de beauté et chirurgiens esthétiques, mais Tyler avait tout ça naturellement. Sans effort. Brut.

J'accélérai le pas, pris l'escalier à reculons.

Tyler jeta un œil en haut.

— Où est-ce qu'on va ?

Je ne répondis pas, il me suivit quand même. J'aurais pu l'entraîner vers la mort, mais je voyais bien que Tyler Maddox n'avait peur de rien.

— Y a quoi, là-haut ? demanda-t-il en montant.

— Moi.

Son pas se fit plus décidé. D'abord amusé, son regard devint impatient. Sur le palier, je tournai la poignée, et poussai la porte de la suite parentale, révélant le lit king size de mes parents, et ses deux douzaines de coussins.

— Waouh, dit Tyler en balayant la pièce d'un regard. Cette baraque est carrément dingue. Les proprios doivent être blindés de thunes. Tu les connais ?

— C'est la maison de mes parents.

— T'habites ici ? demanda Tyler en pointant un doigt vers le sol.

— Ça m'arrive.

— Oh, putain. T'es Ellison Edson. Comme dans Edson Tech ?

— Non, je suis juste Ellie.

— Ton père fait partie des 500 plus grandes fortunes de ce pays !

— J'ai pas trop envie de parler de mon père, là, soufflai-je entre deux baisers.

Il me tint à distance.

— Écoute, je suis désolé pour le tableau, et la table... et le vase. Je les remplacerai.

Je plaquai une main sur son érection, à travers le jean.

— Tais-toi.

Tyler se reconcentra, et glissa ses mains entre mon legging et ma peau. Ses doigts trouvèrent immédiatement l'endroit idéal où s'arrêter et procéder à quelques explorations. Je retirai mes bottes en gémissant pendant que le bout de ses doigts s'aventurait un peu plus loin, lubrifié par mon désir.

Je sentis le bord du lit contre l'arrière de mes cuisses et me laissai tomber, entraînant Tyler avec moi. J'avais embrassé des dizaines de bouches avant ce soir, mais aucune qui me disait qu'elle avait faim de moi à ce point, et depuis longtemps. Partout où Tyler me touchait, je réagissais. Il n'était pas nerveux du tout, semblait aussi aguerri que moi dans le domaine du déboutonnage et du déshabillage.

À la seconde où mon soutif et ma culotte touchèrent le sol, je lui retirai son boxer. Il l'envoya balader à l'autre bout du lit, et j'en profitai pour le faire rouler sur le dos et le chevaucher. On était tous les deux essoufflés, et souriants. Il avait du rouge à lèvres partout, et, au creux de mon ventre, je sentais mon désir gagner en intensité.

— Putain mais tu sors d'où, toi ? demanda-t-il sur le ton de celui qui n'en croit pas ses yeux.

Je haussai un sourcil et me tournai vers son jean, qui pendait du lit. Je tendis le bras, glissai deux doigts dans sa poche et souris en touchant l'emballage.

— On se calme, Maddox. J'ai pas encore joui.

Trois profondes rides apparurent sur le front de Tyler tandis que ses sourcils faisaient un bond de dix centimètres. Il me regarda déchirer l'enveloppe avec les dents, et ses yeux se retournèrent quand je me servis de ma bouche pour mettre la capote en place.

— Nom de Dieu... lâcha-t-il dans un souffle.

Il s'arc-bouta quand je le pris tout entier dans ma bouche, jusque dans ma gorge. Ses doigts glissèrent dans mes cheveux, m'agrippèrent, et je gémis contre le latex. Il souleva les fesses, poussant sa queue encore plus loin.

Je me redressai et le chevauchai à nouveau, prenant sa taille à deux mains pour l'introduire lentement en moi, suivant sur son visage les effets de la chaleur et la moiteur de mon sexe. Il avait fait ça souvent, mais jamais avec moi. Tyler semblait être le genre de type à prendre les choses en main, à donner du plaisir aux femmes jusqu'à ce qu'elles le supplient de leur en donner plus encore. Mais il ne pouvait pas, et c'était exactement ce qui me plaisait en lui – en dehors du fait qu'il était sexy en diable et savait me caresser comme s'il m'avait faite.

Ses doigts s'enfoncèrent sur mes cuisses, et je compris qu'il essayait de me ralentir. Mais jamais il n'aurait avoué qu'il voulait que j'y aille plus doucement. Il était au bord de l'explosion, moi aussi, et un connard n'arrêtait pas de toquer à la porte en l'appelant. Seulement Tyler ne partirait pas avant d'avoir terminé ce que j'avais commencé.

Je haletais, gémissant chaque fois que mes fesses claquaient contre ses cuisses, et quand Tyler explosa, il jouit violemment, agrippant mes hanches tout en se cambrant. Il était si loin en moi que j'eus mal, mais j'allais et venais sur lui jusqu'à ce que je jouisse à mon tour. Les ongles plantés dans son torse, souriant à m'en décrocher la mâchoire, j'étais incapable de contrôler les cris qui sortaient de ma gorge.

Tyler m'écarta les cuisses, m'empalant plus encore. Il lâcha une bordée de jurons, avant de se détendre, et de souffler. Puis il me regarda, les yeux mi-clos, l'air satisfait.

— Putain, c'était bon.

Je me penchai en avant, levai la jambe et descendis du lit. Il me regarda m'habiller, allongé sur le côté, ignorant le raffut, derrière la porte.

— Je... heu... je bosse beaucoup. J'appartiens à la Brigade des Sapeurs Forestiers, et...

— Et ? dis-je en accrochant mon soutien-gorge avant de passer un pied dans ma culotte.

Tyler hésita, ne sachant trop quoi dire ensuite.

— Et... c'est des Calvin Klein ?

Je baissai les yeux sur le slip blanc extra-small que je venais d'enfiler. La dentelle, les strings, les boxers... c'était pas mon truc.

— Oui.

Il rigola.

— Et... heu... je vais pas pouvoir... enfin, tu vois.

— Me rappeler ? Moi non plus.

Tyler se leva et entreprit de ramasser ses affaires. De l'autre côté de la porte, l'autre recommença de plus belle.

— Tyler ! T'es là ?

— Bordel, Zeke, ça va, là ! Deux secondes ! dit-il en enfilant son jean.

Il attendait que je m'habille pour ouvrir la porte, mais j'eus à peine le temps d'enfiler mon tee-shirt que ses potes l'avaient fait à sa place.

L'un d'entre eux, plus petit et beaucoup plus trapu, me salua d'un mouvement de tête et – voyant que j'étais à moitié nue – baissa les yeux.

— T'es prêt ou quoi ?

— Je suis prêt, Zeke, dit Tyler en me souriant.

— Ils sont en train de tout casser, nous informa Zeke en pointant un pouce derrière lui. Tu veux qu'on t'aide à les virer ?

Je secouai la tête.

— J'ai une super équipe de nettoyage.

— Ça m'étonnerait qu'ils arrivent à nettoyer ton canapé. Il y a des plumes de partout.

— J'en achèterai un autre.

Tyler fronça les sourcils.

— Allez, on va leur dire d'arrêter leurs conneries.

Zeke acquiesça.

— Et après on se tire.

Tyler me fit un clin d'œil

— Merci pour... heu... la bonne surprise.

— Je te dirais bien « quand tu veux », mais on ne se rappelle pas, comme tu sais.

Tyler rigola, baissa les yeux, puis me regarda par-dessous ses cils bien fournis.

— Je sais. À plus, Ellison.

— C'est Ellie. Et sans doute pas.

Il ne se démonta pas.

— Bonsoir quand même.

Il quitta la chambre et referma la porte derrière lui. Je m'assis sur le champ de bataille de draps froissés, couvertures et coussins épars qu'était le lit de mes parents. Le préservatif de Tyler pendait au bord de la poubelle de ma mère, juste à côté de sa coiffeuse, près de la porte. Tyler visait comme un pied.

Je me recroquevillai en chien de fusil et laissai couler les larmes que personne ne verrait. Je ne pleurais pas parce que j'avais honte, mais parce que, quel que soit l'état de la maison, ou ce que je pouvais faire dans la chambre de mes parents, ils ne se mettraient pas en colère. Ils me pardonneraient, et me plaindraient. J'étais à jamais leur petite fille. Plus je criais fort, plus ils plaquaient leurs mains contre leurs oreilles.

Quelqu'un frappa à la porte et je répondis qu'il pouvait entrer. Debout sur le seuil se tenait Paige, l'air seule et désespérée.

— Y a de la place pour quelqu'un d'autre ? demanda-t-elle d'une petite voix haut perché.

J'ouvris les draps et les couvertures. Elle sourit et vint s'allonger à côté de moi. Je l'enlaçai, elle embrassa l'intérieur de mon poignet.

— T'es belle, murmura-t-elle. C'est comment, de vivre dans une maison pareille ? De vivre cette vie ?

Je ne savais pas quoi répondre, alors je dis la première chose qui me passa par la tête.

— Ferme les yeux.

Paige tendit le bras, glissa une main entre mes cuisses encore moites.

— Je l'ai vu redescendre, dit-elle

— Et tu as décidé de monter ?

— Je savais qu'il ne resterait pas.

— J'avais pas besoin qu'il reste.

— Moi, j'ai besoin que les gens restent. T'as qu'à faire comme si j'étais lui... si tu veux.

— Je vais faire comme si t'étais toi, répondis-je en l'embrassant sur la tempe.

Paige se détendit dans mes bras, s'installant plus confortablement tandis que les basses faisaient trembler le plancher. Au bout de quelques minutes, la musique cessa brutalement, et je compris que Tyler et ses amis avaient déclaré la soirée terminée et mettaient les gens dehors.

Peu après ça, le souffle de Paige se fit plus régulier. Je fermai les yeux, la serrai dans mes bras, et m'abandonnai au néant.

Je me dirigeais vers l'Audi noire rutilante de mon père quand la première camionnette arriva. Des hommes et des femmes en descendirent, leurs bottes crissant sur la neige. Ils étaient chargés de seaux, d'aspirateurs et de cartons de produits de nettoyage, et emportèrent le tout dans la maison. Félix, l'assistant de mon père, avait déjà commandé un nouveau canapé.

Mes parents ne seraient pas de retour de Rome avant une semaine, ce qui laissait largement le temps de remettre la maison en état. Ce n'était pas la première fois que Félix devait recourir aux services d'une entreprise de nettoyage après une fête, et il n'avait pas son pareil pour remettre d'équerre tout ce que je tordais. Depuis que j'avais sept ans, il était le casque bleu protecteur de ma famille, et faisait même office de garde du corps pour mon père quand c'était nécessaire. Il lui arrivait de devoir le protéger de moi.

— Bonjour, mademoiselle Edson, dit-il avec un mouvement de tête comme j'arrivais à la voiture.

Il dominait l'Audi de sa stature imposante. Ses bras musclés tendaient les manches de sa veste de costume. Ses lunettes à monture métallique étaient teintées, protégeant ses yeux du même soleil que celui qui faisait briller son crâne rasé. Il avait un portable dans la main droite et serrait contre lui de la main gauche un bloc-notes sur lequel était assurément consignée la longue liste des objets devant être

vérifiés, réparés ou commandés. Mon père le payait pour que son environnement ici soit parfait, et Félix s’y employait sans fléchir.

— Merci, Félix, dis-je.

Il m’ouvrit la portière et attendit que je me glisse à l’intérieur. Il faisait bon dans la voiture, le moteur tournait déjà. Du coup, mon blouson de fourrure et mes bottes avaient un petit côté *too much*, même s’ils étaient de saison.

— Tout va bien, mademoiselle ? demanda Félix.

Je répondis d’un hochement de tête, et il referma la portière.

Les mains posées sur le volant, je soupirai. Je n’avais plus démarré de voiture depuis sept ans – depuis le jour où j’avais passé mon permis. J’étais assise dans un véhicule qui n’était pas le mien, devant une maison que je ne possédais pas... et je portais des vêtements que mes parents avaient payés. Ils me possédaient, et je les laissais faire parce que c’était bien pratique. Évidemment, j’avais essayé de faire ma crise, pendant mes années lycée, mais, pour eux, manifester un désaccord quel qu’il soit signifiait que je ne leur étais pas reconnaissante.

Je serrai les dents et poussai le levier de vitesse. Un monologue amer affluait dans ma tête, parce que je ne pouvais pas dire à voix haute ce que je pensais ou ce que je ressentais. Mon père et tous les autres me trouvaient agressive quand je me plaignais. Je n’avais aucune raison de me plaindre. J’étais la fille qui avait tout. Plus mes parents me balançaient du fric et des biens matériels, plus je sentais le vide grandir en moi. Mais ça, je ne pouvais pas le leur dire. Je ne pouvais le dire à personne. Tout avoir et ne rien éprouver, c’était le pire des égoïsmes.

Je m’engageai dans l’allée, avançant lentement sur un bon kilomètre, le temps d’atteindre le portail qui fermait l’entrée de la propriété de mes parents. Une légère pression sur un bouton, et la grille couleur cuivre obéit, s’ouvrant vers moi, lentement, sans à-coups. Mon portable vibra, et une photo de Finley apparut à l’écran, les lèvres

en bec de canard. Elle regardait vers le haut pour bien exposer ses yeux turquoise et ses extensions de cils en vison véritable.

J'appuyai sur le bouton téléphone du volant et franchis le portail.

— Salut, Fin' !

La voix de Finley résonna partout dans la voiture.

— Fatiguée, Elliebee ?

— Un peu.

— Super. J'espère que t'es bien déchirée, espèce de gosse de riche.

Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu faisais la fête hier soir ?

— Euh... parce que t'es à Rio ?

— Et alors ?

— J'ai pensé que ça ne te dirait rien de venir promener ton maillot brésilien à une soirée bière à la montagne avec des gens du cru.

— Il fait froid ?

— Pas un temps à bikini, en tout cas.

— Notre jacuzzi dit que si. T'as baisé ?

Elle avait déjà oublié de m'en vouloir, et s'était mise en mode *sister*.

Finley Edson était l'héritière d'Edson Tech, déjà en marche pour prendre les manettes de l'empire et le gérer d'une main de fer par ailleurs parfaitement manucurée. Nous étions des héritières mais, contrairement à moi, Finley assumait totalement. Elle avait deux ans de plus, mais était ma meilleure amie, la seule qui me restait de notre enfance que je puisse encore supporter. Les autres étaient toutes devenus des clones fades de leurs mères.

— Pas question que je te raconte tout, dis-je en prenant la direction du centre-ville.

— Bien sûr que si. C'était la fille dont tu m'avais parlé ?

— Paige ? Non. Elle est gentille. Et trop barrée pour moi.

— Je ne suis pas sûre que cette personne existe.

— Eh ben si. Et elle s'appelle Paige.

— Tu te ramollis avec l'âge, Ellie. Si on était encore à Berkeley, tu aurais fait des pieds et des mains pour lui briser le cœur. C'était qui,

alors ?

Sa remarque me fit grimacer, mais uniquement parce qu'elle avait raison. J'avais fait du mal à la plupart des gens que j'avais côtoyés, principalement parce que je me fichais d'eux, mais une petite partie de moi-même appréciait encore cette distraction, qui me faisait oublier ma propre douleur.

— T'es obligée de remettre toujours mes défauts sur le tapis ?

— Oui. Ne change pas de sujet.

— C'était un sapeur forestier.

— Un pompier ? Beurk.

— Non, pas beurk. C'est l'élite, ces mecs. Leur agence les déploie comme des soldats de section spéciale sur la ligne de front.

— Ah. Plutôt sexy effectivement, concéda-t-elle.

— Un mec rafraîchissant... Il m'a laissé l'utiliser et le mettre dehors sans bouger un cil. Et il était sexy. Très, *très* sexy. Peut-être bien un dix.

— Un dix ? Tu veux dire un dix ferme, ou tout juste un dix ?

— Un dix moins. Il a raté la poubelle en lançant sa capote. Mais il sait se battre. Je veux dire, *vraiment*. Il a mis au tapis un mec de deux fois sa taille dans la galerie, hier soir. Il est bâti comme David Beckham. Un peu plus épais, peut-être. Couvert de tatouages. Et il sent les Marlboro Rouge et le fer.

— Le fer ?

— Il avait du sang de l'autre un peu partout sur ses fringues.

— Tu les as laissés se battre dans la galerie ? Ils ont cassé des trucs ?

— La question est : qu'est-ce qu'ils n'ont pas cassé ?

— Ellie... Maman va partir en vrille.

Le ton était devenu sérieux.

— Me fais pas la morale depuis le Brésil. J'ai déjà deux parents aux abonnés absents, j'ai pas besoin de toi en plus.

— Très bien. T'as signé ton arrêt de mort. Ou plutôt l'arrêt de mort de ton héritage. Il m'intrigue, ce mec. Je vais peut-être prendre un

avion et cacher mon maillot et mes pieds pédicurés sous un legging et des bottes. Attends. Marco ? J'ai besoin de chemises en flanelle !

— Ne viens pas avec Marco.

— Il m'accompagne partout où je vais. Qu'il parle portugais m'a beaucoup simplifié la vie, ici.

— Il ne met pas les pieds ici. T'es pas la même quand il est là.

— Quoi ? Tu veux dire que je ne me noie pas dans un verre d'eau ?

Finley plaisantait, mais nous savions toutes les deux qu'elle était plus geignarde et exigeante quand son « lady-sitter » était dans les parages. Marco avait été embauché pour être plus qu'un assistant. Il ne se contentait pas de porter ses bagages et tenir son agenda ; il faisait aussi office d'acheteur, de styliste, de pote de bar, de barman, d'infirmière, de serveur, de designer, et de compagnon de voyage.

— Je déteste Finley et Marco. Je n'aime que Finley tout court.

— Correction : tu adores Finley. Je viens avec Marco.

— Alors tu ne l'amènes pas à la maison.

Je l'entendis faire la moue

— Je lui trouverai une chambre d'hôtel. Si j'ai besoin de quelque chose, je pourrai l'appeler.

— Finley, merde...

Je sortis un vieux paquet de cigarettes de la boîte à gants, et trouvai un briquet dans le vide-poches. Je fis claquer le clapet en argent, appuyai sur la molette, et tirai longuement sur ma clope.

— Tu vas où ? demanda-t-elle.

— Je sors juste pour laisser le champ libre à l'équipe de nettoyage qui vient d'investir Ground Zero.

— C'est à ce point ? Et tu me fais un sermon à propos de Marco ?

— Attends deux secondes.

Je me concentrai pour faire un créneau, puis coupai le contact et terminai ma cigarette.

— T'es toujours là ? demanda Finley.

Je soufflai une bouffée. La fumée s'échappa par la vitre que j'avais entrebâillée juste assez pour dire à mon père que j'avais fait des efforts.

— Ouais.

— Faut que t'arrêtes avec tes conneries, Ellie. Tout le monde a ses limites.

— C'est là-dessus que je compte, justement. Bye !

Je tirai un dernier coup sur ma cigarette et jetai le mégot par la fenêtre, puis descendis de voiture et l'écrasai du talon de ma botte, avant de le ramasser pour aller le jeter dans la poubelle la plus proche.

— T'as de la chance, fit une voix derrière moi.

Je me retournai et vis Tyler, adossé contre la devanture rouge brique d'un magasin de pièces détachées, les bras croisés, non loin d'un pick-up aux couleurs des Eaux et Forêts.

— Pardon ?

— Si t'avais pas ramassé ce mégot, j'aurais peut-être été obligé de t'arrêter.

— T'es pas flic.

— Mais j'ai des potes flics.

— Super cool.

— Comment va la maison ?

— C'est Beyrouth. Ciao, dis-je en tournant les talons.

Je l'entendis m'emboîter le pas.

— Je... c'était pour rire, dit-il finalement en se mettant à ma hauteur.

Il me tendit un paquet de Marlboro.

— C'est quoi ce truc ? demandai-je.

— Le calumet de la paix ?

— Sous la forme d'un cancer ?

Il rigola et fourra le paquet dans la poche de son blouson d'uniforme bleu.

— Tu vas où ?

Je m'arrêtai et me tournai vers lui en poussant un gros soupir.

— T'es un crétin.

Il battit une fois des paupières, et sur son front apparurent ces trois magnifiques plis. Dans le même temps, un sourire révéla des dents parfaites, d'un blanc digne d'une pub pour dentifrice.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que tu devais me baiser et me lâcher les pompes, d'accord ?

Il me considéra un moment, d'un air dégoûté. Ses boots étaient usées mais cirées, son pantalon bleu repassé mais froissé juste comme il faut, sa chemise délavée. Tyler était un travailleur, qui était fier de ce qu'il faisait. Il ne s'était probablement jamais fait porter pâle, mais, question engagement, ça s'arrêtait là. Tyler Maddox avait sûrement brisé autant de cœurs que moi. Il était exactement ce que je méritais, même si je n'avais aucune intention d'aller où que ce soit avec lui.

— Tu me parles. T'avais dit que tu ne me parlerais plus.

Tyler fourra ses mains dans les poches de son pantalon, et me sourit comme s'il n'avait jamais levé de nana juste pour une nuit. Ce genre de charme, ça ne s'apprenait pas.

— J'ai dit que j'appellerais pas.

Je croisai les bras, plissai les yeux, levai la tête pour le regarder. Merde, il était vraiment très grand.

— Tu ne m'intéresses pas.

Sa fossette apparut, et quelque chose se contracta dans mon bas-ventre.

— C'est pas l'impression que j'ai eue hier soir.

— J'ai dessaoulé, depuis.

— Argh. T'es dure, dit-il en faisant une grimace.

— Passe ton chemin.

Il redressa ses épaules.

— À ton avis, j'ai l'air d'être un mec qui se tire quand on lui dit de se tirer ?

— Quand il s'agit de gonzesses, oui. Et c'est pour ça que je t'ai baisé.

Il se rembrunit.

— Est-ce que t'es... en manque de médoc, ou un truc du genre ?

— Oui. Oui, c'est ça. Trauma émotionnel, gros passif, tout ce que tu veux. Continue à me parler et je risque de devenir ta prochaine nana pot de colle. Ça te branche ?

Il leva les mains en signe de reddition.

— OK, Ellie. J'ai compris. Je vais faire comme s'il ne s'était rien passé.

— Merci.

— Mais franchement, c'était carrément top, et je ne serais pas contre un deuxième service.

— On pourrait pas juste être des potes de cul, plutôt que des potes tout court ?

Il réfléchit.

— T'es une sacrée, toi. Pas commode, hein ? Bizarrement, ça me branche plutôt.

— Fous le camp.

— J'y vais.

— Ne reviens jamais.

— Il n'y a jamais rien eu entre nous, dit-il en montant dans le pick-up, côté passager.

Il ne le prenait pas mal du tout, et du coup, je me rendis compte que c'était moi qui le prenais plutôt mal. La plupart des gens étaient plus sensibles à mes vacheries que ça.

Zeke sortit du magasin, et s'arrêta en me voyant. Puis il me fit coucou de la main, et contourna le pick-up pour monter au volant. Je les vis échanger quelques mots, et Zeke démarra.

— C'est qui ces mecs ?

Je me retournai et vis Sterling. On aurait dit un cadre de banque, il faisait de son mieux pour impressionner son père, P-DG de *Aerostraus*

Corp. Manteau en lainage noir, écharpe, montre à trois mille dollars, et pour contraster avec son air un peu coincé, chemise bleue sans cravate, col ouvert. Il avait réussi à marcher sur le trottoir enneigé sans qu'une seule trace d'humidité ait taché ses chaussures italiennes.

— Embrasse-moi, ordonnai-je.

Il eut une grimace horrifiée.

— Beuh. Non.

— Embrasse-moi, connard. Maintenant. Un vrai gros baiser sur la bouche. Tu me dois bien ça.

Sterling prit mon visage entre ses mains et planta ses lèvres sur les miennes, jouant la scène que j'avais en tête. Le pick-up passa à côté de nous, et quand il sembla suffisamment loin, je repoussai Sterling.

Il s'essuya la bouche, dégoûté.

— Tu m'expliques ?

— Il fallait que je me débarrasse de ce mec.

— Harceleur ou incruste ? demanda Sterling en lissant ses cheveux bruns sur le côté.

— Ni l'un ni l'autre. Mais pour plus de sûreté...

— On est toujours bon pour le brunch ?

Il s'essuya une nouvelle fois la bouche, moins dégoûté cette fois.

— Toujours, répondis-je en le prenant par le bras pour l'entraîner en direction du *Winona's Café*.

À peine était-on installés près de la fenêtre que Sterling s'empara du menu. Il fit glisser son doigt sur toutes les lignes, faisant attention à chaque ingrédient composant les plats. Pas parce qu'il était allergique, mais parce qu'il était snob.

Je levai les yeux au ciel.

— Pourquoi tu fais ça ? On vient ici tout le temps.

— Ça fait trois mois que j'ai pas mis les pieds ici. Ils ont peut-être changé quelque chose dans le menu.

— Tu sais bien qu'il ne change jamais.

— Tais-toi, je lis.

Je souris, et regardai mes messages pendant qu'il passait au crible le menu vieux de dix ans. La famille de Sterling possédait une propriété à côté de chez nous, un autre de ces palaces de vacances, vides la plus grande partie de l'année. J'avais compris qu'il était comme moi quand je l'avais vu se saouler à quatorze ans, seul, assis au pied d'un arbre à la limite de nos propriétés respectives. Un autre fils à papa qui trouvait la vie bien dure avec des millions à sa disposition mais sans famille attentionnée grâce à qui s'ancrer dans la vraie vie.

Sterling ne vivait que pour être à la hauteur de l'opinion que son père avait de lui, et celle-ci changeait beaucoup. En conséquence de quoi mon ami était un être au tempérament pour le moins erratique. L'importance qu'accordait Jameson Wellington à son fils suivait le cours de la Bourse, l'humeur du conseil d'administration et la sienne quand sa femme avait décidé de le faire chier.

— Comment ça s'est passé, ta soirée ? demanda-t-il sans lever les yeux du menu.

— Oh. Je voulais t'inviter, mais ça s'est fait un peu au dernier moment.

— J'ai entendu dire qu'il y avait des gens du coin.

— Qui d'autre tu voulais que j'invite ?

— Moi ?

— Finley n'est pas là.

Sterling me regarda l'espace de quelques secondes, puis retourna au menu. Mais il ne lisait plus.

— Ne lui parle pas du baiser. Je l'ai fait juste parce que je te devais un service.

— Je ne dirai rien. Elle m'en voudrait à mort, parce que même si elle refuse de l'admettre... elle t'aime.

— Tu crois ?

Je me penchai en avant, agacée.

— Tu le sais très bien.

Il se détendit un peu.

— Je t’invite tout le temps à des soirées, repris-je. Mais là, j’avais besoin de... J’avais besoin d’un truc...

— Pas compliqué ?

Je pointai un doigt sur lui.

— Exactement.

— Ellison ?

— Oui ?

— T’embrasse super mal. À mon avis, tu lui rends service, à ce mec.

Je le fusillai du regard.

— Commande tes putains d’œufs bénédicte et ferme-la. J’embrasse très bien. Et c’est justement pour ça qu’il fallait que je fasse fuir ce mec avec ta machine à bave.

— À d’autres. T’as pas fait que l’embrasser, ce mec.

La serveuse approcha. Elle portait un tablier à rayures vert olive et crème.

— Bonjour, Ellie, dit-elle en souriant.

— Chelsea, s’il fallait que tu devines ce que Sterling va commander...

— Les œufs bénédicte, répondit-elle sans hésiter.

— Vraiment ? demanda Sterling l’air abattu. Je suis prévisible à ce point ?

— Désolée, s’excusa Chelsea.

Je lui tendis mon menu.

— On te juge pas, dis-je à Sterling. Faut reconnaître que ces œufs sont super bons.

— La même chose ? demanda Chelsea

— Non. Je vais prendre l’omelette Southwest, et un jus d’orange. Vous avez de la vodka ? Une vodka-orange me ferait le plus grand bien, là tout de suite.

Elle plissa les yeux.

— Il n’est que 10 h 30.

Je la fixai, attendant sa réponse.

— Non. On ne vend pas de boissons alcoolisées, ici.

Sterling leva deux doigts, lui signifiant qu'il voulait un jus d'orange lui aussi. Chelsea s'éloigna, et je me tournai vers lui, tâchant de ne pas avoir l'air de trop m'en faire.

— T'as l'air fatigué, Sterling.

— La semaine a été longue.

Je souris.

— Mais maintenant, t'es là.

— Et pas Finley.

— Écoute... elle ne changera pas d'avis. Elle t'aime plus que quiconque.

— Mais pas plus que toi.

— Bah, bien sûr, pas plus que moi. Mais elle t'aime. Elle ne peut juste pas être avec toi tant qu'elle n'aura pas repris les rênes d'Edson.

Il se décomposa, son regard se perdit dans le vide. Je posai une main sur son bras.

— Je suis désolée. On aurait dû aller dans un endroit qui sert de la vodka.

J'avais la bouche sèche, soudain. Je voulais boire un verre, et me rendre compte que ce n'était pas possible dans l'immédiat faisait souffler en moi un vent de panique.

Sterling se redressa.

— Fais gaffe, Ellie. Tu commences à parler comme moi.

Un tintement indiqua que la porte du restaurant s'ouvrait, et une famille de quatre entra, discutant déjà de l'endroit où elle allait s'installer. C'était la pleine saison touristique, et même si Sterling et moi pouvions être considérés comme touristes, nous avions tous les deux une maison ici depuis plus de huit ans. Cela suffisait pour trouver les vrais touristes insupportables. Nous étions ce que les gens du coin appelaient les familles à temps partiel. En général, il suffisait que l'on dise dans quel quartier nous habitons pour qu'ils comprennent. Dans le nôtre, il n'y avait qu'une famille à temps plein, mais c'était uniquement

parce qu'ils étaient de l'Arkansas, et que, pour eux, s'installer à Estes Park avait été un rêve, pas des vacances.

Les deux serveuses allaient et venaient d'un pas rapide entre les tables qui se remplissaient à vue d'œil. Les baskets de Chelsea crissaient sur le carrelage abricot et blanc tandis qu'elle prenait les commandes avant de gagner les cuisines par les portes battantes. Elle reparaisait avec le sourire, s'arrêtant en chemin pour remplir de grands verres en plastique au distributeur de soda, derrière le bar le long duquel étaient alignés des tabourets pour les snowboarders qui fréquentaient le café.

Une douce chaleur se répandit bientôt dans toute la salle, les clients retiraient une ou plusieurs épaisseurs de vêtements. La sueur perlait au front de Chelsea tandis que de nouveaux clients entraient, emmitouflés dans leurs manteaux, écharpes, bonnets et gants. Chaque fois que la porte s'ouvrait, une bouffée d'air frais entraient, et Chelsea soupirait d'aise.

La neige tombait pour la quatrième journée consécutive. La station était ravie, les affaires marchaient bien, mais on attendait une tempête et je m'inquiétais pour Finley qui devait arriver.

— Comment va Fin' ? demanda Sterling, qui devait lire dans mes pensées.

— Elle est à Rio. Je crois qu'elle doit venir.

— Ah bon ?

Il s'essuya le nez d'un doigt et renifla, signe caractéristique indiquant qu'il essayait de la jouer pas du tout concerné.

— T'es qu'un ami pour elle, Sterling. Laisse tomber.

Il eut l'air horrifié.

— Ça fait un max de temps que je n'ai pas retenté ma chance avec elle.

— Si un mois c'est un max de temps, effectivement...

Il se renfrogna.

— Je suis pas d'humeur à supporter Ellie-la-Garce. Tu peux pas essayer d'être gentille, aujourd'hui ?

Je fis la moue.

— Houlà. Sterling a ses règles ?

Cela ne l'amusa pas.

— Je vais te planter là. Te laisser toute seule à cette table.

— Ne me menace pas de passer un bon moment.

— Et laisser ma place au beau sapeur.

— Quoi ?!

Je me retournai et vis Tyler Maddox entrer avec Zeke et quelques autres. Des mecs de sa brigade, sans doute.

— Merde... lâchai-je à mi-voix, avant de glisser sur ma chaise pour qu'il ne me voie pas.

Dans ma famille, les situations compliquées exigeaient quelque chose de beaucoup plus fort qu'un jus d'orange. Le besoin de rentrer chez moi et faire une razzia dans le bar se fit de plus en plus impérieux.

Des lèvres toutes chaudes effleurèrent ma joue, et Tyler tira une chaise pour s'asseoir avec nous.

— Salut bébé. Je t'ai manqué ?

— Ça va pas bien ? T'as des voix ? demandai-je, hors de moi.

— On est venus déjeuner, avant de rentrer, dit Tyler en faisant signe à son équipe de venir s'asseoir.

Zeke s'assit en face de moi, visiblement mal à l'aise.

— On peut trouver une autre table.

— Non, fit Tyler. On ne peut pas. C'est qui ? demanda-t-il en indiquant Sterling.

— Putain de merde, murmurai-je.

J'avais voulu éloigner Tyler, et au lieu de ça, il était jaloux et voyait en Sterling un concurrent qu'il pouvait facilement éliminer.

Sterling lui tendit la main, mais je l'écartai d'une claque sur l'avant-bras.

— Sacré baiser, tout à l'heure, commenta Tyler. Ça m'a fait repenser à la fois où elle m'a embrassé comme ça. Hier soir me semble si loin.

J'eus une grimace de dégoût.

— Vraiment ? Tu veux la jouer comme ça ?

— Mouais, répondit Tyler d'un petit air satisfait.

— Sterling se fout que j'aie profité de toi hier soir dans le pieu de mes parents.

— C'était le lit de tes vieux ? dit Tyler. Tu te sers du tien, parfois ?

— Pour tout dire... commençai-je.

Zeke intervint.

— Allez, Tyler, viens. On va prendre une autre table.

Tyler fixa Sterling d'un regard méchant avant de se tourner vers moi.

— C'est celle-ci que je veux.

Sterling déglutit, pas certain de savoir comment gérer la situation.

— Et... qu'est-ce qu'elle a de si génial, exactement ? demanda-t-il.

— Ta copine, répondit Tyler sans me quitter mes yeux.

Je me penchai en avant.

— Si tu ne trouves pas un autre endroit pour nourrir ta petite gueule, je me lève et je dis à toute la salle que t'as un pénis minuscule.

Il ne se démonta pas.

— Je peux le sortir et prouver que tu as tort.

— Je me mettrai à hurler que tu m'as refilé des chlamydias. Tu travailles ici, c'est une petite ville. Ce genre de ragot circule très vite.

Il haussa les épaules.

— Tu habites ici, toi aussi.

— Seulement de temps en temps. Et je me fous complètement de ce qu'on pense de moi.

Chelsea arriva avec nos assiettes, posa celle de Sterling devant lui, puis la mienne, avec nos boissons.

— On est prêts à passer la commande, lui dit Tyler.

Je posai une main sur son visage, pris une mine contrite, les larmes aux yeux.

— Tout ira bien, Tyler. Quelques jours d'antibiotiques, et ça ne suppurera plus, et les démangeaisons cesseront, aussi.

Chelsea fit la grimace, posa sur Tyler un regard dégoûté, et balbutia :

— Je... heu... je reviens tout de suite.

Tyler me regarda, médusé.

Zeke rigola.

— T'étais prévenu.

Sterling picorait dans son assiette, complètement ailleurs.

Tyler suivit Chelsea des yeux. Elle murmurait quelque chose aux autres serveuses et au chef cuistot, qui se tournèrent vers notre table, horrifiés.

— Waouh. Tu viens de couler mon navire amiral, Ellie.

Avec ma fourchette, je coupai un morceau d'omelette et mangeai une bouchée, plutôt contente de moi.

— Peut-être que je veux juste qu'on soit potes, argua Tyler.

— Les mecs comme toi sont incapables d'être potes avec un être humain possédant un vagin.

Zeke hocha la tête.

— Elle a pas tort.

Tyler se leva, fit signe à ses copains de faire de même. Ils obtempérèrent, les chaises grincèrent sur le carrelage.

— On t'a débarrassée de tous les connards qui saccageaient ta maison hier soir, et c'est comme ça que tu me remercies ?

Je levai la tête et lui souris.

— Derrière le crétin, t'es un mec sympa, en fait. Hier soir, j'étais grave bourrée, donc mon radar était légèrement dérégulé, mais en temps normal, je t'aurais repéré à un kilomètre. Je ne veux pas être ton amie. Je ne veux pas qu'on me rappelle notre coup d'un soir. Je n'ai pas de temps à consacrer à des mecs bien, Tyler, et je ne peux pas imaginer un enfer pire que celui qui me forcerait à passer du temps avec toi sans avoir bu.

D'un mouvement de tête, il indiqua Sterling.

— Il a l'air sympa, lui.

Je sentis les poils se hérissier sur ma nuque. Je la jouais salope et méchante, j'étais à mon max, et Tyler réagissait comme si on échangeait des plaisanteries.

— Sterling est un petit con qui passe son temps à s'apitoyer sur son sort.

— Elle a raison, confirma Sterling. C'est exactement ça.

Les copains de Tyler échangèrent un regard, puis Tyler me fixa un long moment.

— Bon appétit.

— Merci, répondis-je en mettant un point d'honneur à ne pas le regarder partir.

Sterling attendit un moment avant de se pencher vers moi.

— Il doit te plaire, dis donc. Je ne t'ai jamais vue aussi hargneuse.

D'un geste de la main, je fis comme s'il n'en était rien.

— C'est un macho trop sûr de lui, mais il n'est pas méchant. Il n'a rien à faire avec nous.

— Pas faux, dit Sterling en avalant une autre bouchée.

Puis il s'essuya la bouche et me regarda.

— Depuis quand tu rends des comptes ?

— Oh, chéri... J'espère que ta journée est aussi agréable que toi.

Il rigola doucement, et continua à manger.

Dans un tourbillon de vison, Finley jeta ses lunettes Chopard Grey sur la console en marbre de l'entrée. Finley n'était pas négligente, elle voulait juste que l'on sache que les six cents dollars qu'elle avait dépensés pour se protéger les yeux ne l'intéressaient pas – ils tomberaient probablement d'un yacht de location en pleine mer de Chine la semaine suivante, alors...

Elle fit faire un quart de tour au diamant qui ornait sa narine et jeta un bonbon à la menthe dans sa bouche.

— À partir de maintenant, terminé les avions de ligne, je loue des jets privés. Même la première classe est sale. Et les aéroports... une infection !

Marco, qui ressemblait à un top model de chez Banana Republic dans son Henley anthracite, posa leurs bagages dans l'entrée, saluant Maricela et José en portugais quand ils arrivèrent pour s'en occuper.

— Marco. Ils parlent espagnol.

Il retira ses lunettes et me sourit comme s'il en avait une bien bonne à me raconter tout à l'heure, avec Finley, quand on aurait tous picolé.

— C'est presque pareil.

Je fusillai Finley du regard.

— Tu l'as amené, dis-je sur le ton du reproche.

— Il a une chambre à l'hôtel, répondit Finley, remarquant à peine que Marco lui retirait son manteau.

Il se baissa ensuite pour lui délayer ses bottes de neige en fourrure.

— Arrête, dis-je en serrant les dents. Marco, arrête ça tout de suite.

Il retira la seconde botte et posa les deux l'une à côté de l'autre, parfaitement alignées, avant de se redresser et d'attendre. Son empressement était permanent, mais n'avait rien à voir avec celui qu'une fille de mon âge aurait pu rechercher chez un homme aussi beau et séduisant que Marco. Son désir, c'était me servir, me faire plaisir, parer à tous mes besoins, mais pas pour moi, pour Finley. Il n'était pas juste fier de satisfaire les exigences de son employeur et de ses proches – c'était son obsession. Arrondir les angles dans la seconde pour Finley et son entourage était sa spécialité, et il adorait faire montre de ses talents.

— Puis-je juste... commença-t-il en tendant une main vers les bagages de Finley encore dans l'entrée.

— Non, tu ne peux pas, dis-je en le repoussant d'une petite tape. Prends tes affaires et trouve ton hôtel. Finley devrait être capable de respirer toute seule cette semaine.

Marco attendit, nerveux, ne sachant comment réagir.

Finley lui sourit avec un agacement feint.

— Tout va bien, Marco. Tu peux y aller. Profite de tes vacances.

Il hocha la tête plusieurs fois, à la fois confiant et hésitant, visiblement perturbé à l'idée de laisser Finley se débrouiller seule pendant plus de quelques minutes.

Puis il lui baisa la main.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, mademoiselle Edson, je peux être ici dans les dix minutes.

Elle retira doucement sa main et lui fit signe de s'en aller, indifférente à son charme.

Marco avait l'air limite anéanti en prenant ses bagages et en refermant la porte derrière lui.

— Ça devient délirant, cette histoire, soupirai-je.

Elle eut un sourire narquois, et s'approcha pour me serrer dans ses bras.

— T'es jalouse, voilà tout.

Je m'écartai.

— Il te torche, aussi ? Parce que là, c'est sûr, je serais jalouse.

Finley éclata de rire, retira ses gants et se dirigea vers le salon de musique, où elle les jeta sur la méridienne et s'assit confortablement, en croisant les pieds. Ses cheveux blonds comme les blés ondulaient un peu plus bas que ses épaules, brillants, parfaits comme ils devaient l'être après ce qu'elle avait dépensé pour qu'il en soit ainsi.

— Mais il a essayé. Tu as raison, il respirerait pour moi, s'il pouvait.

— Tu ne trouves pas ça agaçant ?

— Pas vraiment. Je ne m'inquiète de rien sauf de ce qui doit m'inquiéter.

— Tu reprends le boulot quand ? Est-ce que le conseil d'administration de Papa râle encore à propos de ta promotion ?

Elle soupira.

— Bientôt, et oui. Comment ça va à Neigeland ?

Je regardai par la fenêtre. La tempête s'était calmée, mais le vent faisait tomber de gros morceaux de givre des arbres.

— Je pense que je suis prête pour la plage.

Elle me regarda, un sourire en coin.

— T'as pas l'air si prête que ça.

Je grattai le vernis bleu marine de l'ongle de mon pouce.

— Je me sens toute molle. On a bronzé sur toutes les plages. Et skié dans toutes les stations, des Rocheuses aux Alpes.

— Tu t'ennuies ?

— Je me sens perdue.

Finley leva les yeux au ciel, dégoûtée.

— Ne fais pas ça, Ellison. Ne deviens pas un cliché. La petite fille riche que sa vie ennue, entourée de tous et de personne, qui se sent seule au monde.

— Évite le sermon. T'es passée par là, si je me souviens bien ?

— J'ai fait les boutiques et passé un mois avec toi à La Barbade. Je n'ai pas foutu ma vie en l'air. T'as toujours aimé tes médocs – tu tiens ça de Maman – mais bordel, Ellie, ça suffit. Trouve-toi un hobby. Un mec – ou une nana. Mobilise-toi pour une cause. Pars à la rencontre de Dieu ! Je m'en contrefous, mais arrête de pleurnicher parce que t'as trop d'argent et trop de perspectives.

Je n'étais pas sûre de mon expression, mais elle devait peut-être refléter celle de Finley. Je me couvris les yeux et m'assis sur le canapé.

— Putain, t'as raison. Je me fais penser à Sterling.

— Tu n'en es pas à ce point, mais tu es à deux doigts de la cure de désintox, c'est sûr. Tu ne t'ennuies pas, tu te sens vide. Arrête d'essayer de te remplir avec de la coke et du shit. Tu sais bien que cette merde ne marche pas.

Je la regardai en plissant les paupières.

— Merde, Finley, depuis quand tu joues à l'adulte ? T'as un lady-sitter qui te remue ton café, et tu me donnes des leçons sur les choix de vie ?

Elle se leva, me rejoignit pour s'affaler sur le canapé, et posa ses jambes sur mes genoux, avant de glisser ses doigts entre les miens.

— Betsy a fait une overdose. Je ne veux pas que ça t'arrive.

Je me redressai.

— Betsy March ?

Elle acquiesça de la tête, massa ma paume avec son pouce.

— Il y a neuf mois, elle en était au même point que toi. On l'a tous constaté.

— Pas moi.

— Tu es là mais tu es ailleurs, Ellie. Portée disparue. Plus personne ne te voit, sauf peut-être Sterling.

— On part à Sanya la semaine prochaine.

— Je ne t'ai pas vue depuis six mois. Betsy se sentait vide. Je ne veux pas qu'on vienne me dire un jour qu'on t'a retrouvée gisant sur le

sol, dans ta merde. C'est ta sœur qui te parle, là. Tu es en train de merder grave. Tu dois te ressaisir et prendre les choses en main.

Finley essayait de garder un ton léger, mais elle essuya une larme d'un geste rapide. Je me penchai vers elle.

— Finley, je vais bien.

Elle hocha la tête.

— Je sais. On va tous bien jusqu'à ce qu'on aille mal.

— Allez, t'as voyagé toute la journée. Je vais te faire couler un bon bain, ça va te détendre, et on se fera livrer à dîner.

Elle sourit.

— Pas étonnant que tu t'ennuies. C'est l'horreur, ton plan.

— OK. Alors prends une douche, et puis on ira dîner quelque part avant de finir dans un bar plein de bûcherons sexy.

Elle sourit.

— Beaucoup mieux !

Il y avait pas mal de monde au *Grove*, mais ce n'était pas bondé. Étrange, en pleine saison, mais plutôt agréable pour nous. Finley partageait son temps entre son kir royal et les tables alentour, ravie de l'attention et de la curiosité que suscitait sa beauté.

— J'ai toujours aimé les mecs, ici. Ils sont sexy, mais pas comme ceux dont on a l'habitude. Un peu bourrus. Et ces barbes, hmm, j'adore.

— La plupart d'entre eux ne sont pas d'ici, en fait.

Elle haussa les épaules.

— Nous non plus, on n'est pas d'ici.

Son téléphone vibra, elle tapa une réponse rapide d'un air ennuyé.

— C'est Maman ?

Elle secoua la tête.

— Marco qui vient aux nouvelles.

Je me penchai en avant, les seins quasiment posés sur la table. Finley le remarqua, mais ne se laissa pas distraire plus d'une seconde.

— Est-ce qu'il est amoureux de toi ? demandai-je.

— J'en sais rien. Sans doute, oui. D'où il sort, ce haut ? Il te remonte les nichons, ça fait presque peur. Des petits seins, y a pas besoin de les mettre en hauteur.

— Mes seins ne sont pas petits.

— Arrête, dit Finley tandis que le serveur posait sur notre table un bol de fèves de soja. Tu remplis à peine tes bonnets B.

— Tout le monde n'est pas prêt à se faire greffer une taille D, Fin'.

Elle leva les yeux vers le serveur. Il allait parler, mais elle le coupa.

— Oui, j'en veux un deuxième. Oui, tout va bien. Non, on n'a besoin de rien d'autre pour le moment. Oui, les fèves ont l'air délicieuses. Merci.

Il hocha la tête et prit la direction de la cuisine.

— Il va cracher dans nos assiettes, dis-je en le regardant disparaître derrière les portes battantes.

Elle eut un petit rire.

— Je n'ai pas été impolie. J'ai juste maximisé l'efficacité de son passage à notre table.

Son regard s'illumina, et elle se leva pour étreindre Sterling.

— Bonsoir, mon amour !

Sterling l'embrassa sur la joue, puis carrément sur la bouche. Elle ne s'écarta pas.

Il la regarda dans les yeux en secouant la tête.

— Fin', tu es magnifique.

Elle sourit.

— C'est vrai.

Il tint le dossier de sa chaise, puis la poussa au moment où elle se rassit. Finley installée, je tournai la tête pour le laisser déposer un rapide baiser sur ma joue.

— Il faut que je t'avoue une chose... j'ai embrassé ta sœur, lâcha Sterling en s'asseyant à côté de Finley.

Elle le regarda, puis s'adressa à moi.

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

— J'ai, comment dire... je l'ai forcé à m'embrasser, hier, répondis-je. Pour me débarrasser d'un sapeur forestier.

Elle était en colère, je le sentais. Une colère froide. Elle ne voulait pas de lui, mais il lui appartenait.

Elle haussa les sourcils, se tourna vers Sterling pour qu'il confirme. Ils formaient un couple étrange, tous les deux. Les vêtements et les accessoires qu'ils avaient sur le dos dépassaient en valeur le prix d'une maison de taille moyenne, mais tous deux étaient en faillite totale du point de vue émotionnel et moral. Finley pouvait peut-être me convaincre de m'échapper d'une spirale, mais elle collectionnait les « amis » et les biens matériels sans jamais faire de tri. Sterling aimait Finley, mais refusait de quémander son amour, et préférait se complaire dans un malheur infini plutôt que d'admettre sa défaite et essayer d'aimer quelqu'un d'autre. Nous étions amis parce que moins de un pour cent de la population mondiale connaissait les désagréments d'une trop grande richesse matérielle, et l'ennui qui découlait de l'absence totale de limites financières.

De notre amitié, nous n'attendions rien d'autre que du temps. Il n'était pas plus question entre nous de réseaux d'influence que de plaisanteries pour initiés ou de conversations tard dans la nuit. S'il fallait qu'on s'engueule un jour à propos d'argent, ce ne serait pas parce que l'un de nous en manquerait. Notre unique point commun était d'avoir un point commun de plus que le reste du monde.

— Tu l'as vraiment embrassée ? demanda Finley à Sterling.

Il hocha la tête, comprenant trop tard son erreur. Il avait espéré de la jalousie. Chez Finley, la colère mettait du temps à exploser, et là, elle commençait juste à frémir.

— Fin'...

— Toi, tu te tais, me coupa-t-elle. On ne t'a rien demandé.

Je me carrai sur ma chaise, priant pour que les choses ne s'enveniment pas.

Nous mangeâmes sans en reparler. Veau, bar, ricotta de bufflonne et chicorée. À un trop grand nombre de kirs royaux succéda je ne sais comment une tournée d'irish whiskey, et après avoir laissé au serveur le plus gros pourboire de sa carrière, nous sortîmes dans le froid pour fumer une cigarette et souffler des nuages blancs dans la nuit.

Finley semblait nous avoir pardonné, et pouffait de rire contre le torse de Sterling à chacune de mes plaisanteries, mais on ne me la faisait pas. Sterling saisissait la moindre occasion de la prendre dans ses bras. Je les entraînai jusqu'au *Turk's*, un bar très couleur locale, qu'il n'était pas facile de trouver sans le connaître.

— Je veux voir ton chevalier du feu, fit Finley, pompette.

— Ça devrait être possible, je l'ai déjà croisé dans le coin. La plupart des gens d'ici traînent au *Turk's*.

Nous entrâmes en retirant manteaux et gants. Paige me fit un signe de la main depuis le bar. Je la laissai m'embrasser, et elle nous guida jusqu'à une table, dans un coin. Tyler Maddox était là, comme je m'y attendais, un pichet de bière posé devant lui, une cigarette derrière l'oreille.

— Putain, belle bête, me dit Finley à l'oreille, mais pas si bas que ça.

Tyler feignit de ne pas l'avoir entendue et se leva pour serrer la main de Sterling au passage. Puis il indiqua sa table, et les chaises libres qui s'y trouvaient. Zeke et un autre mec se levèrent pendant qu'on s'installait, et attendirent que Tyler aille chercher une autre chaise pour se rasseoir.

— Il parlait justement de toi, me souffla Paige.

— Ça m'étonne pas.

Finley se présenta d'abord à Tyler, puis à Zeke. Le troisième homme lui serra la main quand elle lui tendit la sienne.

— Daniel Ramos, annonça-t-il.

— Plus connu sous le nom de Sugar, précisa Tyler avec un sourire en coin.

Finley rigola. Elle était déjà sous le charme de Tyler, et Sterling s'en aperçut. Il passa un peu trop facilement du rire et de la tendresse à l'immobilité absolue entre Paige et l'amour de sa vie.

Paige posa le menton sur sa main et sourit à Sugar.

— Tout ça est tellement prévisible, dit-elle.

— Qu'est-ce qui est prévisible ? demanda-t-il.

— Tous les transplantés viennent de Californie.

— Je ne pensais pas rester six ans, quand je suis arrivé.

La chevelure violette coiffée en banane de Paige brillait sous les néons du bar.

— Pourquoi t'es resté, alors ?

— Je suis venu ici pour une fille.

Zeke lui donna une grande tape dans le dos.

— Il est tellement fleur bleue, ce Sugar !

Ce dernier se dégagea.

— Et où est-elle ? demanda Paige en tentant son sourire le plus allumeur.

— Pas ici, répondit Sugar en se penchant vers elle.

— Il n'y a pas de serveuse, ce soir ? insista Finley d'un ton impatient.

C'est à ce moment que je la vis. La vérité, derrière l'éclair de colère dans son regard. Elle ne m'avait rien pardonné, et encore moins à Sterling. Et pour nous punir tous les deux, elle allait flirter avec le mec dont je lui avais parlé.

Tyler se leva pour se diriger vers le bar.

— Je m'en occupe.

J'écoutai Finley et Sterling bavarder un moment, tout en essayant de ne rien perdre de ce qui se disait entre Zeke et Sugar. Ce dernier se plaignait à propos d'une fille, puis Zeke mentionna un autre Maddox.

— Tyler a un frère ? demandai-je.

— Il en a quatre, répondit Zeke.

— Mince. T'imagines, cinq Tyler qui courent dans tous les sens ? plaisantais-je.

— J'imagines pas. Je connais. Et ça fait peur, crois-moi.

Je secouais la tête.

— C'est leur mère, que je plains. Je me tirerais une balle, moi.

Zeke se redressa, mal à l'aise.

— Elle est morte quand ils étaient encore petits.

Je baissai les yeux, la tête entre les mains.

— Merde. C'est horrible. Je suis désolée, dis-je, contente que Tyler ne soit pas là pour entendre ma gaffe.

— C'est pas grave, assura Zeke. Tu pouvais pas savoir.

Tyler revint avec un plateau de whiskies, qu'il fit passer pour que l'on se serve.

— Aux vrais amis, et aux belles femmes... déclara-t-il en levant son verre.

Tout le monde l'imita, presque attendri par ce gentil toast. Puis il ajouta :

— ... qui me sucent.

Et ses copains éclatèrent de rire. Finley, Sterling et moi nous contentâmes de secouer la tête. Tout le monde but son whisky cul sec.

Tyler se leva pour aller chercher une autre tournée, et Paige se pencha vers Sugar.

— C'était quoi, ça ? Pourquoi il se conduit comme un crétin, tout à coup ?

Sugar eut un regard en dessous en direction de Finley.

— Les sœurs, c'est compliqué.

Tyler revint s'asseoir, posant délicatement le plateau sur la table.

— Et celui-là, c'est quoi ? demanda Finley en posant une main sur son avant-bras.

Sugar fit une grimace.

— Bon, ben... ça a pas marché.

Paige se tourna vers moi.

— Il joue au con pour éloigner ta sœur ?

— Je ne suis pas sûre, répondis-je en le regardant qui me regardait.

Puis il se tourna vers Finley et lui montra l'intérieur de son poignet, la laissant examiner la flèche qui remontait jusqu'à son coude.

— Ça, c'était pour Taylor.

— Ta copine ? demanda Finley.

Tyler et Zeke rigolèrent.

— Non, dit Tyler. Taylor, c'est mon frère.

— Taylor et Tyler. C'est mignon comme tout, affirma Finley sans retirer sa main.

— Apparemment, il y en a trois autres, dis-je.

Finley se tourna vers moi, se demandant comment j'en savais autant. Je pointai un doigt en direction de Zeke et elle sourit, en caressant le bras de Tyler.

— Vous êtes cinq ? C'est vrai ? C'est comme ça que tu as appris à te battre ?

— Oh, dit Tyler, soudain mal à l'aise. On t'a raconté, donc.

— C'est ça ?

— En gros, oui.

— Vous vous êtes déjà battus à cause d'une fille ?

Je commençais à me sentir mal pour elle. Finley essayait tellement de nous rendre jaloux, Sterling et moi, qu'elle ressemblait de plus en plus à la touriste éméchée qui désespère de se faire sauter.

— Non, répondit Tyler. Jamais.

— Je te crois pas. Il y a bien eu une fois où vous avez été plusieurs frères à courir après la même nana, non ?

Tyler changea de position sur sa chaise.

— On ne s'est jamais battus pour une histoire de fesses. Mais on est pratiquement tous attirés par des filles très différentes, alors ça aide.

— Et toi, c'est quoi, ton type ? Blonde ? Riche ? Nympho ? demanda Finley en se penchant vers lui.

Je serrai les dents.

— Fin'...

Sterling se leva.

— Je vais rentrer, je crois.

— Non ! pleurnicha Finley en lui tendant une main. Ne fais pas l'idiot, on vient à peine d'arriver.

Sterling jeta quelques gros billets sur la table, qui couvriraient facilement les consommations passées, et même à venir, et prit le chemin de la porte. Finley fit la moue, mais le suivit.

Tyler me regarda un instant, puis se pencha vers moi, les coudes sur la table.

— Toi aussi, tu t'en vas ?

Je pris mon verre, bus une gorgée, et secouai la tête.

— Elle va revenir. Mais pas lui.

— Comment tu le sais ?

— On se connaît depuis longtemps.

Zeke rigola, essayant de regarder ailleurs. Je haussai un sourcil.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

Il se racla la gorge, se redressa sur sa chaise.

— Rien. Vous formez un drôle de trio, c'est tout. Il est avec elle ? Elle habite chez toi ?

Il passa une main sur sa barbe naissante, attendant ma réponse.

— C'est ma sœur. Dites, vous ne bossez jamais, vous ? J'arrête pas de vous voir faire la fête, baiser, et traîner au volant de votre voiture de fonction.

Tyler commanda une nouvelle tournée.

— C'est un pick-up de fonction, et si, on se crève le cul au boulot, affirma-t-il. Mais ces jours-ci, c'est plutôt calme. On travaille pour la ville, pendant l'hiver.

Sugar leva son verre à Tyler.

— Ça c'est bien vrai. On l'a sauvée plusieurs fois, cette ville.

— Alors, à la lutte anti-incendie et à toutes ces conneries ! dis-je en levant le mien.

— Et à toutes ces *conneries* ? s’offusqua Tyler.

J’eus un petit rire.

— Oh, je t’en prie. T’as choisi ce boulot, mais tout le monde n’est pas obligé de te vénérer pour ça.

— Ah bon. D’accord.

Tyler se leva, agrippa le dossier de sa chaise des deux mains. Les muscles de ses avant-bras tendirent le tissu de sa chemise. Il fit tourner les bracelets de cuir tressé autour de son poignet droit. Ses ongles étaient mal coupés, et les articulations de ses doigts enflées à force d’être sollicitées – je l’avais vu les faire craquer deux fois depuis que nous étions assis à sa table. J’eus envie de sentir ces doigts en moi, de voir les muscles de ses avant-bras se tendre quand il agripperait mes hanches. Je voulais un truc qui ne m’était jamais venu à l’esprit jusque-là : un deuxième set.

— On se calme, Maddox, avertit Zeke. Elle a pas tort.

— Oh mais si, elle a tort. Au sujet de plein de trucs.

Je fis un clin d’œil à Zeke.

— Tu fais quoi, après ?

Zeke regarda autour de lui, puis pointa un doigt sur sa poitrine.

— Moi ?

— Oui. La chemise à carreaux en flanelle, ça me fait craquer. Le côté bûcheron en rut, j’adore.

Zeke rigola, puis manqua s’étouffer en comprenant que je parlais sérieusement.

La chaise de Tyler cogna contre la table quand il la repoussa pour aller au bar, où il se mit à parler avec la barmaid, Annie. Elle pouffa, et secoua la tête, battant des paupières exactement comme Tyler devait aimer.

— Je sais pas ce qui se passe entre vous deux, me prévint Zeke. Mais je veux pas être mêlé à vos histoires.

— Sage décision, fit Sugar en lui donnant une tape sur le dos.

— Très bien, dis-je en me tournant vers Paige. Tu fais quoi, toi, après ?

— Et toi ? répondit-elle avec un sourire coquin.

Elle se fichait d'être un plan B, ou même C.

Je souris.

— Excellente réponse.

Le regard de Zeke se posa au-dessus de ma tête, fixant quelqu'un de grand derrière moi.

— Salut, Todd. Je croyais qu'on ne voulait plus de toi ici, dit-il.

Todd oscilla d'un pied sur l'autre. Sa pommette arborait une belle ecchymose virant au jaune.

— Maddox s'est fait jeter d'ici bien plus souvent que moi. Et pourtant, t'es venu avec lui.

— C'est vrai, répondit Zeke. Je ne sais pas pourquoi je continue à m'imposer ça, d'ailleurs.

— Il vaudrait peut-être mieux qu'on y aille, fit Sugar.

Todd se pencha, jusqu'à ce que sa tempe touche la mienne. Plus curieuse qu'offusquée, j'attendis, immobile.

Sugar se pencha en avant, prêt à bondir. Sous sa chemise bleu marine, on devinait la bête. Ce mec était un mur de brique à lui tout seul. Il était peut-être même plus costaud que Tyler, et aussi grand. Tous les deux avaient les cheveux très courts, mais Sugar faisait moins chien de combat sans laisse, et plus soldat bien entraîné.

— On va peut-être se joindre à vous, dit Todd en me regardant.

Il sourit, son visage était beaucoup trop près du mien, mais je ne reculai pas. Ce mec était intrépide, et il fallait que je sois au premier rang pour assister à ce qui se passerait ensuite.

— Todd, le prévint Sugar. Maddox a picolé.

— Moi aussi, répondit Todd en me souriant. Comment tu t'appelles, beauté ?

— C'est ça, répondis-je. C'est mon nom.

— Beauté ?

— Mercer, fit la voix de Tyler par-dessus la musique.

Il se tenait derrière Todd. Tout contre lui. Empiétant carrément sur son espace vital pour le forcer à réagir.

Sugar se leva.

— On y va, Maddox.

Un léger sourire se dessina sur les lèvres de l'intéressé, mais il ne quitta pas Todd des yeux.

— Pas avec toutes ces jolies filles dans le coin.

Paige me toucha la main, et je serrai la sienne, pas parce que j'avais peur, mais parce que la montée en flèche du niveau de testostérone titillait mon for intérieur de la plus agréable façon qui soit.

Zeke se leva, et les barmen comprirent qu'il se passait quelque chose.

Todd et Tyler se toisèrent pendant une bonne vingtaine de secondes, jusqu'à ce que ce Todd dise enfin :

— Je me posais une question.

— Je suis sûr que j'ai la réponse, dit Tyler.

— Est-ce que tu vaux quelque chose sans ton frangin ?

Les yeux de Tyler brillèrent d'excitation.

— Me donne pas de faux espoirs, Mercer. Balance, ou ferme-la.

Sans réfléchir, je me levai et me mis entre eux.

— Pourquoi vous faites ça, vous les mecs ? Pourquoi vous vous appelez par vos noms de famille ? Utiliser le prénom, ça fait fille ? C'est trop intime ?

Sugar tendit une main vers moi.

— Viens par ici, Ellie.

Je fis la moue.

— Ils ne vont rien faire.

— Tu crois ? demanda Todd, hésitant entre se sentir insulté et soulagé.

Je posai une main sur son épaule et, me hissant sur la pointe des pieds, l'embrassai doucement sur la joue.

— Tu me remercieras après.

Et je remontai le genou d'un coup, bien entre ses jambes. Il se plia en deux, et tomba en avant, en position fœtale pendant que tout le monde se levait, abasourdi.

— Hé ! Foutez-moi le camp tout de suite ! hurla Annie.

Tyler me prit par la main et piqua vers la porte. Dehors, nos pas crissèrent sur la neige fraîche. Après un bon sprint, Tyler s'arrêta enfin, devant son Dodge blanc. Ses amis étaient sur nos talons.

Il actionna sa clé à distance et me regarda avec un sourire surpris. Son souffle montait dans l'air froid. D'un mouvement de tête, il me montra le pick-up, tandis que du côté passager les deux portières s'ouvraient et se refermaient.

— Monte. Je les ramène, et ensuite...

— Ensuite quoi ?

Il haussa les épaules.

— Ensuite, je te ramène.

Je fourrai les mains dans les poches de mon manteau et secouai la tête.

— Non. Il faut que j'y retourne pour attendre Fin'.

— Elle est avec Sterling.

— On a laissé Paige, aussi.

— Pourquoi tu as fait ça ? me demanda Tyler. Je n'ai jamais vu une fille faire un truc pareil. Jamais. Enfin, peut-être une fois en primaire, mais jamais en y prenant autant de plaisir.

— Le bleu, sur sa pommette, c'était toi ?

Il hocha la tête.

— Ça remonte à deux semaines. On s'est mis sur la gueule dans un bar. C'était pas beau à voir.

— Mais toi, t'as pas de bleu.

Il haussa les épaules.

— J'aime pas me faire taper. Alors j'en ai pas.

— Personne n'aime ça.

— Mais moi, j'aime vraiment pas.

— Comment ça se fait ? Tu as suivi un entraînement spécial ou quoi ?

— En quelque sorte. J'ai quatre frères.

— Je croyais que vous ne vous battiez pas.

— Pas pour des filles.

— Ils sont tous comme toi ? Tes frères ?

Nouveau haussement d'épaules.

— À quelque chose près, oui.

— Ça explique beaucoup de choses.

Il fit un pas vers moi, avec la même expression dans le regard qu'au pied de l'escalier, chez mes parents.

— T'étais pas obligée de faire ça. Je gérais.

— Je ne l'ai pas fait pour toi. Je l'ai fait pour lui.

— Parce que tu savais que j'allais le massacrer ?

J'eus un éclat de rire, et passai la langue sur mes lèvres en le voyant sortir une cigarette.

— J'en veux bien une.

Tyler garda sa cigarette entre les lèvres tandis qu'il allumait la mienne en protégeant la flamme au creux de sa main. Deux nuages de fumée montèrent dans les airs simultanément, et je sentis mon corps se mettre à trembler.

— Rentre avec moi, dit Tyler.

Je secouai la tête.

— Je raccompagne Paige. Elle avait des vues sur Sugar, et maintenant, elle est là-dedans toute seule, et doit se sentir nulle, alors qu'en réalité c'est la plus belle créature qui ait jamais franchi le seuil de ce bouge.

— Pas la plus belle, non, marmonna Tyler en détournant le regard.

Comme je ne répondais pas, il revint vers mon visage.

— J'ai envie que tu rentres avec moi.

— J'ai plutôt envie de quelque chose de doux, ce soir.

Il se pencha, effleura mes lèvres.

— Je peux être doux.

J'inspirai, sentis son odeur. Mon sexe se contracta.

— Pas autant que nous.

Il glissa une main sur ma nuque, me poussa contre sa portière et m'embrassa, me goûta comme la première fois, avec un désir qui fit fondre toute bonne résolution en moi.

Puis il s'écarta, caressant ma lèvre inférieure avec le pouce.

— Qu'elle aille se faire foutre, Paige.

— C'est l'idée. Et je m'en occupe, annonçai-je en reculant de quelques pas avant de tourner les talons.

Tyler tira une bouffée de sa cigarette, puis j'entendis sa portière s'ouvrir et se refermer, et le moteur démarra. Je traversai la rue et me dirigeai vers le bar. Paige attendait dehors en fumant, elle sembla soulagée de me voir.

— T'es revenue, dit-elle.

Mon téléphone vibra, et l'écran s'alluma. Je reconnus le selfie de Finley, et fronçai les sourcils.

J'arrive. Marco va nous ramener.

J'émis un grognement et remis mon téléphone dans ma poche.

— Mauvaises nouvelles ? demanda Paige.

— C'est juste... La fille avec qui j'étais, c'est ma sœur, Finley. Elle a un assistant, et elle est avec lui, là. Ils viennent nous chercher.

— Nous ?

— Oui. T'as des projets pour les trois heures à venir ? Ou jusqu'à demain matin ?

Paige déglutit, puis sourit et secoua la tête. Elle avait un visage tellement doux. Elle n'avait pas perdu son innocence depuis très

longtemps, et je voyais bien qu'elle aimait faire comme si elle existait encore.

Des phares nous aveuglèrent soudain, et nous levâmes toutes les deux les mains.

— Putain, Marco ! Tu joues à quoi ! Éteins les pleins phares !

— Désolé ! lança-t-il.

Il se mit en feux de croisement, et je tendis la main à Paige.

— Je te préviens, c'est pas pour toujours. C'est juste pour ce soir.

Elle glissa ses doigts entre les miens et hocha la tête, puis monta avec moi dans la voiture louée par Marco.

— Salut, dit Finley comme on s'installait à l'arrière.

Elle avait du rouge à lèvres de toute part, et son mascara avait coulé.

— Hé. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Je t'en prie, ne me dis pas que t'as sucé Marco parce que tu te sentais coupable !

Le sourire de Finley disparut, et elle me tourna le dos.

— Ramène-nous à la maison.

— Bien, mademoiselle Edson.

Finley entra dans ma chambre en se dandinant, enveloppée dans un épais peignoir blanc. Elle avait entre les mains un paquet emballé dans du papier blanc et décoré d'un énorme ruban couleur cognac. Elle alluma la lumière, et eut un mouvement de recul. Les coulures de mascara avaient disparu, elle était elle-même à nouveau, c'est-à-dire belle à tomber, débarrassée des multiples couches de cosmétiques dont elle n'avait de toute façon pas besoin.

Elle prit note de la présence de Paige, nue sur mon lit, allongée sur le ventre, et me rejoignit sur le petit banc près de la fenêtre.

Elle me tendit le paquet et s'adossa contre le mur.

— Ouvre.

J'obtempérai, tirant sur le ruban puis sur le papier pour découvrir une boîte en carton. À l'intérieur se trouvait une autre boîte en carton. Je la sortis, et vis la photo d'un appareil photo sur le côté.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Pas l'appareil photo le plus cher pour débutant, mais le meilleur. Enfin, d'après Google.

— C'est une idée qui vient de toi ?

Elle haussa les épaules.

— De Marco. Il m'a raconté la fois où tu t'ennuyais à mourir à Maui, jusqu'à ce que tu lui piques son appareil photo. Il était très impressionné par certains de tes clichés. Il s'est dit que ce serait une bonne idée de cadeau.

— Je me souviens à peine de Maui.

— Donc un appareil photo, c'est vraiment une bonne idée.

Je retirai le cache de l'objectif et allumai l'appareil, configurai les quelques paramètres que je connaissais déjà et visai Finley. Elle leva les mains devant son visage.

— T'as pas intérêt.

Je me tournai vers Paige, zoomai sur sa main posée sur le drap froissé, et déclenchai.

L'image apparut aussitôt à l'écran, je tournai l'appareil pour que Finley la voie.

— Marco avait raison. T'es très douée.

— Merci pour l'appareil, dis-je.

Je sentais effectivement comme une évidence à tenir cet objet entre mes mains. Un truc auquel je pouvais me raccrocher.

Finley eut un mouvement de tête en direction de Paige.

— C'est une gentille fille. Et qu'est-ce qu'elle est belle... Elle a dû sacrément se brûler les ailes pour finir dans ton lit. Pauvre gamine.

— Je sais.

— Donc tu ne devrais peut-être pas...

— Je sais. Je l'ai prévenue.

— Tu sais que ça ne sert à rien. Il n'y a pas de *happy end*, avec des gens comme elle. On les massacre.

J'éteignis ma cigarette en la pinçant entre les doigts, puis jetai le mégot par la fenêtre, pour qu'il rejoigne les centaines d'autres dans le cimetière Marlboro qui se trouvait en dessous.

— Je sais pas. Hier soir, ça s'est plutôt bien terminé, non ?

— Je ne plaisante pas, Ellie.

— J'avais compris.

— Et que ce soit bien clair, je ne taille pas de pipes quand je me sens coupable. C'est ton rayon à toi, ça.

— J'aurais pas dû dire ça. J'étais un peu barrée. Le chevalier du feu m'a embrassée, il fallait que je ramène quelqu'un à la maison.

N'importe qui.

— Le plus mignon ?

Je répondis d'un hochement de tête, et vis ses épaules s'affaisser.

— Merde, j'avais des vues sur lui, soupira-t-elle.

— Arrête...

— J'ai essayé de ne pas faire attention, mais...

— Attention à quoi ?

Je regardai Paige. Je sentais encore ses mains douces partout sur moi, sa douceur salée sur mes lèvres.

— Au fait que c'est toi qu'il veut. Chaque fois que j'ouvrais la bouche, c'était comme si je troublais sa concentration. Il voulait tellement que tu le regardes, et toi, tu n'avais d'yeux que pour le cupcake, là, dit Finley en indiquant Paige.

— Je n'étais pas son premier choix. Elle aurait préféré se réveiller dans le lit de Sugar.

— Sugar parlait d'une autre fille avec Zeke. Je pense qu'il se remet tout juste d'une peine de cœur. Paige est mieux ici.

Elle la regarda comme si elle veillait un chaton mourant.

— Peut-être qu'elle finira par s'en sortir.

— Bien sûr qu'elle s'en sortira, dis-je en me levant.

Je traversai ma chambre pour aller m'allonger à côté du chef-d'œuvre nu qui occupait mon lit, et me blottis contre son corps. Paige prit mes bras pour les refermer autour d'elle sans ouvrir les yeux.

Finley se leva et sortit, agitant la main et articulant *Brunch dans deux heures* avant de refermer la porte.

Je posai ma joue sur le dos de Paige. Sa peau était soyeuse et exhalait un mélange de tabac froid et de lait corporel qui me fit de l'effet. Elle bougea, ses cheveux bleus glissèrent sur l'oreiller comme une plume de paon. Je ne redoutais pas les adieux gênés qui allaient inévitablement suivre, je n'avais pas peur non plus de sa réaction. J'étais sincèrement curieuse de ce qu'elle ferait de sa vie après moi, et cette curiosité occupait l'espace qui manquait entre nous. Je passai une

jambe sur la sienne, lisse, ferme ; qui sortait du drap de luxe ne couvrant que son cul aux courbes parfaites – celui-là même qui s’était cambré et arc-bouté sous mes caresses jusqu’à ce que le soleil darde des nuances pastel dans le ciel.

— Je suis réveillée, murmura-t-elle. J’ai peur que tout ne s’arrête, si je bouge.

Je mis l’appareil photo devant son visage et appuyai sur la touche « Display » pour lui montrer la photo de sa main. Tout, en dehors de sa main, était flou, mais la note de bleu dans ses cheveux rendait la méprise impossible. Je m’attendais à ce qu’elle me demande de l’effacer, mais elle me caressa le visage.

— C’est très beau.

— Je peux la garder ?

— Oui. C’est fini, maintenant ?

— C’est fini. Je vais demander à José de te reconduire chez toi.

Elle se redressa et s’étira, pas plus bouleversée que ça.

— Qui est José ?

— Un employé de maison.

Elle sourit, les deux immensités bleues un peu endormies qui lui mangeaient le visage disparurent plusieurs fois derrière ses paupières avant qu’elle arrive à se concentrer.

— Je vais m’habiller.

Elle se leva, enfila son jean, son pull et ses bottes.

— Tu peux prendre ton petit déjeuner, en bas. Maricela te trouvera tout ce qu’il faut.

Paige hocha la tête, serrant son sac contre elle. Elle n’allait pas me demander de venir avec elle. Elle ne me demanderait rien.

— À un de ces quatre, dans le coin, peut-être, dit-elle.

Je me redressai, la tête sur une main.

— Il est rare que j’aie autant de chance deux fois.

Elle ne chercha pas à cacher qu’elle était flattée. Ses joues rosirent, elle ramassa son manteau et sortit, disparaissant dans le couloir.

J'entendis à peine ses pas dans l'escalier, mais la voix de mon père monta jusqu'à l'étage quand il la salua.

Je m'assis contre la tête de lit, attendant patiemment, sans craindre ses questions. La facture de nettoyage le mettrait en colère, mais plus pour son tableau de Peter Max en miettes que pour l'argent. Il m'aimait par-dessus tout, et ce n'était pas plus mal parce que mes sautes d'humeur et mon comportement en général lui avaient coûté des millions. La Ferrari, l'incendie de la villa italienne de son associé, et les frais d'avocat – le terme pots-de-vin convenait aussi – pour m'éviter la prison.

Il apparut sur le seuil de ma chambre, et s'arrêta là, comme un vampire qui doit être invité pour pouvoir entrer.

— Salut, Papa. C'était bien ce voyage ?

— Ellison, commença-t-il d'un ton lourd de déception forcé. Nous sommes rentrés plus tôt pour te parler. Nous t'aimons, tu le sais, mon lapin...

— Je sais que vous m'aimez.

Je le regardai sans rien laisser paraître, tentant de deviner où il voulait en venir. En général, il commençait par *Tu nous déçois beaucoup, tu sais, mais nous t'aimons, et nous attendons de toi que tu fasses quelques efforts*. Mais là, il y avait quelque chose de différent.

Il soupira, déjà épuisé par son rôle de parent. Des talons claquèrent dans le couloir. Deux paires. Je me redressai quand ma mère entra dans ma chambre, accompagnée de son coach personnel, Sally.

— Philip, commença ma mère, je t'avais dit d'attendre.

Elle parlait à mi-voix, en me souriant. Elle souriait toujours, comme si son sourire factice rendait ses paroles indolores.

— Je voulais juste...

— Monsieur Edson, intervint Sally. Il est important que nous présentions un front uni, vous vous souvenez ?

— Qu'est-ce que vous me faites, là ? demandai-je, amusée. Un happening ?

— Nous t’aimons, répéta mon père.

Du dos de la main, ma mère l’écarta de son passage et fit un pas en avant, croisant les mains à hauteur de sa taille.

— Ellison. Quand ton père et moi avons appris, pour la soirée et les dégâts commis, nous avons déjà atteint notre limite. Nous t’avons mise en garde un nombre incalculable de fois. Tu es une adulte, maintenant. Tu n’as vraiment plus d’excuses.

— Qu’est-ce qu’elle fait là, Sally ?

— Nous en sommes au point où nous nous inquiétons pour ta sécurité et celle des autres. Quel âge avait la jeune fille qui vient de partir ?

— L’âge qu’il faut, sûrement, répondis-je en me laissant retomber sur mon oreiller.

Je m’étirai pour cacher mon malaise. Ce genre de confrontation était une grande première, pour eux. En général, mes parents s’engueulaient franchement, en ma présence, à propos de la façon dont il fallait me gérer, puis mon père m’envoyait faire un séjour dans un lieu somptueux, comme celui que nous nous apprêtions à rejoindre avec Finley.

Ma mère passa une main sur les rides soucieuses qui lui barraient le front.

— Ton père et moi avons décidé de...

Elle se racla la gorge. Malgré son exaspération, elle n’était pas complètement sûre d’elle.

— Continuez, Meredith, lui enjoignit Sally.

— Tu es punie, lâcha ma mère.

— Je suis... quoi ?

Je ne pus m’empêcher d’éclater de rire, incrédule. Je n’avais jamais été punie de ma vie, même pas quand j’avais l’âge de l’être vraiment.

Ma mère secoua la tête, puis alla chercher refuge dans les bras de mon père. Il la tint contre lui comme s’ils étaient venus identifier mon corps à la morgue.

Sally prit le relais.

— Ton voyage en mer de Chine avec Finley a été annulé, de même que tes cartes de crédit, et ton accès aux diverses propriétés familiales. Les employés de maison ne sont plus à ton service. Tu es autorisée à séjourner ici encore quatre-vingt-dix jours. Tu devras trouver un emploi, et quand tu auras rendu à tes parents ce qu'ils ont dû déboursier pour remettre cette maison en état, certains de tes privilèges seront restaurés.

Je serrai les dents.

— Va te faire foutre, Sally.

Elle ne cilla même pas.

— Ellison, je t'en prie, dit ma mère. Maricela et José ont pour instructions de faire les courses régulièrement et le ménage dans les pièces principales. Pour tout le reste, c'est à toi de voir.

— Donc, si je résume, vous me laissez ici, sans un sou, seule – parce que je suis sûre que Finley fera ce voyage sans moi – et sans moyen de transport, mais vous voulez que je trouve un boulot et que je mette de côté des dizaines de milliers de dollars tout en payant un loyer, l'essence, le taxi, le papier toilette, la bouffe ? Comment voulez-vous que je fasse les deux en même temps ? Vous avez une idée des loyers, en ville ? Ce que vous me proposez, c'est insensé !

— Nous ne proposons rien, indiqua la coach. C'est ta vie, maintenant, tu fais comme bon te semble.

Je croisai les bras.

— Je suis sûre que mes conneries t'ont coûté ta prime, Sally.

— Lapin... commença mon père.

Sally leva la main pour l'interrompre.

— Monsieur Edson. Nous en avons déjà parlé. Ellison, il ne s'agit pas de moi. Il s'agit de toi.

— Mais tu dois bien y trouver ton compte, non ? Qu'est-ce que tu gagnes dans tout ça ? demandai-je, au bord de l'explosion.

— Rien. Je suis payée pour remettre ta famille d'aplomb.

— Mais pas pour longtemps. N'oublie pas qui signe le chèque, Sally. Ce n'est pas ma mère, et Papa ne marche pas dans tes manigances. Papa, tu ne peux pas la laisser faire ça, dis-je en me tournant vers mon père.

— C'est mieux comme ça, déclara-t-il sans conviction.

— Mieux pour qui ? C'est toi qui m'as élevée, et je suis devenue celle que je suis. Aujourd'hui, tu veux me punir pour ça ? Je n'étais pas comme ça, avant. J'ai essayé de bien me conduire pour obtenir votre attention. Mais *rien* ne marche !

— Tu joues la carte de la culpabilité, dit Sally.

— On est dans une ville touristique ! Les boulots ne rapportent rien, ici ! En tout cas pas assez pour rembourser ce que je dois *et* payer un loyer et des factures. Il va me falloir des années !

— Discussion, commenta Sally.

Comme mon père ne manifestait pas le moindre signe de rétractation, je fis la moue et m'assis en tailleur pour avoir l'air d'une enfant.

— Je sais que j'ai fait des bêtises. Mais je vais faire attention, maintenant, Papa. Je te le jure.

— Marchandage, dit Sally.

Une larme roula sur ma joue.

— Je vais te détester, après, Papa. Ça va briser quelque chose entre nous. Je ne te parlerai plus jamais.

Sally se racla la gorge.

— Manipulation. Ces larmes sont des instruments, Philip.

— Va te faire foutre, connasse ! hurlai-je en serrant les draps dans mes poings, bondissant sur le matelas.

Mes parents écarquillèrent les yeux. Sally parut soulagée.

— Là. Ça, c'est la vraie Ellison. Tu n'es pas sans un sou, tu peux encore habiter cette maison. Maricela fera en sorte que tu disposes des provisions de base. Pour le reste, comme l'a dit Meredith, c'est à toi de voir.

Mon père me fixa d'un regard douloureux. Je savais qu'intérieurement, il souffrait de faire une chose pareille.

— Nous t'aimons vraiment, tu sais. Tu as raison, lapin, on t'a laissée tomber. Et c'est le seul moyen de nous rattraper.

— Je sais, dis-je en serrant les dents. Laisser quelqu'un d'autre se charger de mon destin, ça a toujours été votre solution miracle.

Il plissa les yeux, et ma mère l'entraîna vers le couloir. Sally resta, affichant un sourire satisfait.

— Tu peux disposer, lui lançai-je en regardant la fenêtre devant laquelle, une demi-heure plus tôt, Finley et moi avions admiré la beauté de Paige et évoqué la nécessité de ne pas lui faire de mal.

— Tu peux appeler tes parents, Ellison. Mais pas pour les torturer. Pas pour les supplier. Pas pour essayer de les faire changer d'avis. Je serai avec eux pour les trois mois à venir. Ta facture de téléphone a été mise à ton nom. Tu n'as plus qu'un forfait de base, alors tant que tu ne peux pas te permettre d'en souscrire un autre, utilise-le avec parcimonie.

Je lui lançai un regard que j'aurais aimé meurtrier.

— Qu'est-ce que tu fous encore là, toi ?

— Il est important que cette expérience t'aide à t'améliorer. Pour toi, il s'agit d'un changement de vie total, Ellie. Profite de l'occasion qui t'est offerte. Pour tes parents, il s'agit de la chose la plus difficile qu'ils aient jamais faite, et s'ils le font, c'est parce qu'ils t'aiment.

— Oh, mon Dieu, Sally, tu as raison. Voilà, je suis guérie !

Elle eut un petit rire.

— Je suis contente de voir que ton sens de l'humour ne t'a pas quittée.

— Ce n'était pas de l'humour, imbécile. C'était du sarcasme. Tu peux aller te faire foutre avec les pauvres naïfs qui me servent de parents, espèce de vipère cupide et intrigante.

— Je te souhaite d'aller mieux, Ellie. J'espère vraiment que nous nous parlerons bientôt.

— J'espère que tu seras trop occupée à demander du fric à mes parents par texto pour voir le camion de déchets toxiques qui te foncera dessus.

La tristesse, plutôt que l'horreur, teinta l'expression de Sally, qui quitta ma chambre sans rien ajouter. Quelques instants plus tard, je l'entendis échanger quelques mots avec mes parents, Maricela et José sur le perron avant que la porte d'entrée ne se referme et que leur voiture ne s'éloigne en direction du portail.

Je tapai du poing sur mon matelas, hurlant aussi fort que le permettaient mes poumons. Les mots qui sortaient de ma bouche n'avaient plus aucun sens, je ne savais plus ce que je disais, mais je ne voyais pas quoi faire d'autre.

Au bout d'un moment, je courus au bout du couloir, jusqu'à la chambre de Finley. Son lit était fait, sa chambre vide, ses valises parties.

— Putain mais c'est quoi ces conneries ? hurlai-je en retournant dans ma chambre pour sauter sur mon téléphone.

Finley décrocha tout de suite.

— Ellie ? Oh, seigneur, ma chérie. Je suis dans la voiture avec Marco. Ils m'ont à peine laissé le temps de m'habiller. Quand je suis remontée dans ma chambre, Maricela avait fait mes bagages, ils attendaient devant la porte.

— Ils t'ont mise dehors, toi aussi ???

— Non. Ils veulent que j'aille à Sanya. Ils m'ont dit que tu avais besoin d'être un peu seule.

— Oh, putain. Je suis tombée dans une faille spatio-temporelle ou quoi ?

Finley se tut.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Maman m'a dit qu'ils te coupaient les vivres.

— Je... je sais pas. J'ai pas encore réfléchi jusque-là. Je crois que... que je...

En demandant de l'argent à Finley, je devenais aussi pitoyable que toutes les tapeuses que nous avons envoyées paître depuis l'adolescence.

— Ils m'ont interdit de t'aider, avoua Finley d'un ton défait. Mais j'ai laissé tout le liquide que j'avais dans ma table de nuit. Il doit y avoir huit ou neuf cents. Elle a pris ton passeport et gelé tous tes comptes. Je suis tellement désolée...

— Tu savais que ça allait arriver ? C'est pour ça que t'es rentrée ?

— Bien sûr que non ! Tu es ma sœur, Ellie...

— C'est pas grave. Merci pour le cash. Quand ils se seront calmés, ils se sentiront mal et changeront d'avis.

— Non, dit doucement Finley. Ils ont confié le contrôle de tout ça à Sally.

— C'est ridicule. Et impossible.

— Ils ont signé un contrat. Tout service ou allocation te concernant doit être approuvé et contresigné par Sally. C'est ce que Maman m'a dit. Je ne sais pas ce qu'ils feront si tu ne trouves pas d'appartement. Sally parlait des différents foyers qui existent à Estes Park.

C'était la première fois que j'entendais la peur dans la voix de Finley.

— Mais c'est... absurde. Dès que Papa aura repris ses esprits, il dira à Sally d'aller se faire foutre. Il m'aime plus que sa propre conscience, plus que Maman. Et forcément plus qu'un foutu contrat signé avec une thérapeute de carnaval.

— Exactement. Il t'aime plus que tout, Ellie. Plus que sa culpabilité, sa fierté ou sa colère. Plus que moi.

— Ce n'est pas vrai, Finley. Tu es la fille qui fait tout bien, toi.

— Et tu es celle qui a le plus besoin d'attention.

Mon cœur se serra. Elle avait raison, et cela rendait les choses plus douloureuses encore. J'ignorais que Finley me voyait ainsi, et son opinion était la seule qui comptait pour moi.

Elle continua comme si elle ne venait pas de me planter un couteau dans le cœur.

— Il est trop tôt pour les appeler mais, de toute façon, à ta place, je ne compterais pas sur leur aide avant un moment. Ils ne plaisantent pas, cette fois. Tu es allée trop loin.

— Tu dois leur parler, toi.

— J'ai essayé. J'ai essayé de te prévenir, aussi, si tu te souviens bien.

— Tu es ma sœur. Aide-moi.

Elle se tut quelques secondes, puis soupira.

— C'est ce que je fais.

Je hochai la tête, une main sur les lèvres. Elle avait raison, mais cela n'effaçait pas le sentiment d'injustice. Il y avait des moyens moins radicaux pour faire passer un message, tout de même.

— Bon voyage, dis-je.

— Je suis vraiment désolée, Ellie.

— Ouais, soupirai-je en pressant la touche « Raccrocher ».

Le téléphone glissa de ma main, tomba sur le lit. Je regardai par la fenêtre le vent qui faisait tomber la neige des arbres. *Trouver un boulot ? J'ai un diplôme de céramiste. Où est-ce que je vais trouver du boulot à Estes Park, bordel ?*

— J'ai dit non, répétais-je en pianotant sur le plateau en bois de l'horreur qui servait de table à Sterling.

— Mais c'est l'idéal, pour toi, insista ce dernier avant de boire une gorgée de son troisième verre de vin rouge.

Il pensait encore ses plaies de notre soirée avec Finley. Contrairement à ce qu'il m'avait dit en me proposant de passer le soir, il ne s'impliquait pas du tout dans ma recherche d'emploi à Estes Park.

— Barmaid ? Les gens d'ici savent tous qui je suis – surtout les barmen. S'ils apprennent que je cherche du boulot, ils vont mourir de rire. Et jamais ils ne me croiront quand je leur dirai que j'en ai besoin.

— Ce serait de la discrimination, Ellie. Et ils ne peuvent pas se le permettre. Si tu es plus diplômée que tous les autres postulants, ils seront obligés de te donner le boulot.

— Mais ça ne marche pas comme ça. Ici, on embauche la petite-fille de machin et la nièce de truc. Et puis non, barmaid, je ne veux pas. Je viens de me faire jeter du *Turk's*, ils auront peur que je ne leur boive le stock. Surtout maintenant que José a ordre de faire disparaître toutes les bouteilles d'alcool de la maison.

— Vraiment ?

— Vraiment, grommelai-je.

— Mais qu'est-ce que t'as fait, putain, Ellie ? Ça peut pas être pire que la fois où tu...

— Ça l'était pas. Un tableau a été amoché. Quelques vases et une table cassés. Quelqu'un a gerbé sur le tapis... Rien d'insurmontable pour une bonne équipe de nettoyage.

— Alors c'est pas pour l'argent.

— Que veux-tu dire ?

— T'es super mal. Ils essaient de t'apprendre à agir en personne responsable, à te donner le sens des valeurs, Ellison. Ils essaient de te sauver de toi-même. Les parents de Betsy March lui ont fait la même chose. Y a aucun moyen de s'en sortir. Autant céder tout de suite, ou te foutre en l'air.

Je restai bouche bée.

— Quel trou du cul tu fais, quand tu t'y mets, toi.

Il but une nouvelle gorgée de vin.

— C'est ce que disent toujours les gens. Et j'aurai plutôt tendance à les croire.

Je le regardai, sentant déjà le rouge me monter aux joues. Le rouge de l'humiliation.

— Tu... t'aurais pas besoin... heu... d'une assistante, par hasard ?

— Moi ? Pfff... non, j'en ai déjà quatre. Oh. Tu veux dire... pour que je t'engage ?

Je fixai le sol.

— Mais seulement si tu as besoin. Je ne veux pas qu'on me fasse la charité.

— Ça ne marcherait jamais, Ellie.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on est amis, et que je veux qu'on le reste.

— Tu viens de me conseiller de me foutre en l'air.

Il rigola.

— C'est pas ce que je voulais dire.

— Tant pis.

Il pointa un doigt sur moi.

— Voilà pourquoi.

Je me rembrunis.

— De quoi tu parles ?

— T'as même pas protesté. J'ai dit « non » et t'as renoncé. Je ne veux pas d'une couille molle à mon service. J'ai été élevé par plus de nounous que j'ai d'assistantes aujourd'hui. Une pour me torcher, une pour me laver les mains, une pour me nourrir, une pour jouer avec moi pendant la journée, et une pour se réveiller la nuit quand je ne dormais pas. Et j'en passe. Je ne me souviens même plus de leurs noms. Mais ma préférée ? Béatrice. Elle était plus mauvaise qu'un chat avec un pétard dans le cul, et j'adorais ça. Personne d'autre ne me parlait comme elle. J'ai besoin de gens qui n'ont pas peur de me dire la vérité. Toi, tu peux, mais tu n'y arrives pas, et comme ça on reste amis.

Je soupirai et hochai la tête. Il me saoulait avec son petit laïus. Ce mec s'écoutait vraiment parler.

Sterling me lança le journal. Je l'ouvris à la page des petites annonces. Il avait déjà entouré de rouge certaines offres d'emploi.

— « Trieur de courrier », dis-je en lisant ses suggestions. « Serveur – McDonald's ».

Je le regardai, il leva les mains, comme s'il n'y était pour rien.

— Caissière de banque. Je suis fauchée, et toi tu penses que ce serait une bonne idée qu'une fumeuse de joint qui n'a pas de quoi s'acheter du shit travaille dans une banque ?

Il haussa les épaules et se leva pour aller vers le bar.

— Je fais ce que je peux.

— Réceptionniste de nuit. Arrivées et *check out*, entretien, mise en place du petit déjeuner. Quinze dollars de l'heure pour faire ça ?

Je levai un regard stupéfait en direction de Sterling.

— On est dans une ville touristique. Les entreprises ne trouvent personne pour travailler au salaire minimum, même pour des boulots de larbin. Le coût de la vie est trop élevé.

— Il n'y a rien d'autre ?

— Le magazine du coin cherche un assistant. *L'Écho des Montagnes*, dit-il, moqueur. Devine à qui il appartient ?

— Philip Edson ?

— Non, c'est justement un des rares que ton père ne possède pas. Ça, c'est le nouveau pari de J. W. Chadwick, le propriétaire du *Turk's*. Il y a aussi un job de serveuse au club, mais tu aurais affaire à des connards comme nous toute la journée.

Je laissai tomber le journal, enfouis mon visage entre mes mains.

— Voilà ce qui arrive quand on opte en connaissance de cause pour des études qui préparent à tout sauf à bosser. Ils m'ont plantée. Mes parents m'ont plantée grave.

— Tu t'es plantée toute seule. Tu savais très bien ce que tu faisais.

Je sortis un billet de cent dollars tout froissé de ma poche et le jetai sur la table.

— C'est tout ce qui me reste.

— Ils t'ont laissé cent dollars ?

— Non, ils ne m'ont rien laissé. Fin' m'a laissé huit cent quarante dollars. J'ai tout bu.

— T'es pas juste une alcoolo ; t'es une alcoolo irresponsable. Tu mérites ce qui t'arrive.

— Je te déteste.

Sterling me fit un clin d'œil.

— Nan. Tu m'adores. Je peux te dire l'horrible vérité, et on reste quand même amis. C'est pour ça que je t'aime, dit-il en posant un verre de gin devant moi. Allez, bois. La journée va être longue.

— Je ne peux pas me présenter ivre à un entretien d'embauche.

Il me montra le petit cachet blanc qu'il tenait entre deux doigts, et le posa sur la table avant de le pousser vers moi.

— Aujourd'hui, on ne cherche pas de boulot. Aujourd'hui, on dit adieu à Ellison Edson, la fille à papa pétée de thunes, et bienvenue à Ellie la bosseuse.

— Va te faire foutre, Sterling.

Il avala son propre cachet, se rinça le gosier d'une longue gorgée de vin. Je baissai les yeux sur la table, fis tourner le petit ovale crayeux avec mes doigts. Il avait raison, je ne trouverais pas de boulot aujourd'hui.

Je jetai le cachet au fond de ma gorge, sans même lui demander ce que c'était, espérant juste qu'il ferait effet rapidement. Je bus mon gin jusqu'à avoir la gorge en feu, puis regardai Sterling en m'essuyant la bouche.

— Ça va pas être beau à voir.

— Avec nous, ça ne l'est jamais, répondit-il en se resservant.

Je repris conscience allongée sur le sol, nue, à peine recouverte d'une nappe. Sterling me servait d'oreiller, sa cuisse contre ma joue. Je me redressai et m'essuyai les lèvres. Le goût salé que j'avais encore dans la bouche me donna un haut-le-cœur.

— Putain de merde, murmurai-je en regardant son corps nu affalé de tout son long.

Il ne ressemblait pas au Sterling dont j'avais l'habitude, aux joues rasées de près. Une barbe naissante assombrissait son visage, et ses cheveux d'ordinaire lissés en arrière semblaient s'être libérés du gel qui les maintenait toujours en place. Il était comme tous ceux que j'avais laissés sur mon passage, défaits, usés. Mais voir ainsi l'homme que ma sœur aimait, nu sur le sol, la peau encore brillante d'un mélange de nos sueurs, c'était ressentir physiquement le fond du trou dans lequel je tombais depuis longtemps.

Je sentis la bile remonter, et la nausée me submergea. Je n'avais pas vomi un lendemain de cuite depuis le collège. Cette sensation me prit par surprise.

En rampant, je récupérai mes vêtements, les serrai contre ma poitrine. Un sanglot s'échappa de ma gorge et je sentis les larmes me piquer les yeux. *Finley.*

Elle ne me le pardonnerait jamais. J'essayai de me souvenir de ce qui s'était passé. Le soleil avait déjà disparu derrière les sommets, et le ciel s'assombrissait de minute en minute. Sterling et moi avions baisé pendant des heures, mais je n'en avais aucun souvenir.

Sonnée, et humiliée, je m'habillai. Soutif, chemisier, culotte trempée – nouveau haut-le-cœur – puis pantalon. Le tissu était froid contre ma peau. La nausée revint en force, et je courus aux toilettes. Trop tard. Mon estomac se délesta d'une gerbe de vin et d'alcool fort, contre la porte. Je fermai la bouche, et retins le reste juste assez longtemps pour ouvrir la porte et relever la lunette. Il me sembla que des litres d'alcool pur brûlaient mon nez et ma gorge en remontant pour se déverser dans la cuvette. Mon visage était éclaboussé d'un mélange d'eau et de vomi. Je fermai les yeux et sanglotai.

L'estomac vidé, je me relevai, me passai les mains et le visage sous l'eau, me rinçai la bouche et tentai de débarrasser mes cheveux de morceaux d'origine inconnue. Quand je levai les yeux vers le miroir, je ne reconnus pas la fille qui se trouvait en face de moi. Traits émaciés, larges cernes bleus sous des yeux injectés de sang. Elle avait le visage d'une junkie. Finley avait raison. Vivre comme ça allait me tuer.

D'un pas hésitant, je remontai le couloir, récupérai mon billet froissé et mes bottes de neige au passage. Quand Sterling remua, je me précipitai vers la porte en sautillant d'un pied sur l'autre pour les enfiler.

— Ellie ? appela-t-il d'une voix cassée.

— Il ne s'est rien passé, dis-je simplement.

Il se couvrit le visage, et me tourna les dos.

— Merde. *Merde !* Non, non, non... c'est pas possible, on n'a pas pu... On n'a rien fait. Dis-moi qu'on n'a rien fait !

— On n'a rien fait. Il ne s'est rien passé. Parce que s'il s'est passé quelque chose, Fin' ne nous adressera plus jamais la parole. Ni à toi, ni à moi, répondis-je en refermant la porte derrière moi.

Le réveil hurla juste à côté de mon oreille. Je lançai ma main dans sa direction, et tapai jusqu'à ce qu'il se taise. Le soleil inondait déjà ma chambre, j'avais délibérément laissé les volets ouverts pour me forcer à me lever. Mon entretien à *L'Écho des Montagnes* était dans une heure et demie. Malheureusement, J. W. Chadwick était aussi le propriétaire du bar dont j'avais été exclue plusieurs fois. Cela compliquait un peu les choses.

J'ouvris mon placard en me demandant ce que portaient les gens qui allaient à des entretiens d'embauche. Sur Google, en tapant « Que porter pour un entretien dans un magazine », j'avais eu mille réponses improbables, parmi lesquelles une robe de bal à décolleté vertigineux et jupe transparente, dont j'étais certaine qu'elle était importable en dehors d'un défilé de mode.

Le dos contre le mur, je me laissai glisser jusqu'au sol et posai les coudes sur mes genoux, puis le front sur mes bras. Dans cette ville, j'avais fait bien pire qu'être fille de milliardaire. Personne ne voudrait m'embaucher, et quand Finley découvrirait ce que j'avais fait, elle ne me le pardonnerait pas. J'avais tout perdu, et mon avenir n'avait rien, mais alors rien de rose.

Mes larmes se rejoignirent sur l'arête de mon nez. Un goutte-à-goutte se forma, tombant lentement pour aller saler la moquette. Bientôt, je ne contrôlai plus les sanglots qui me soulevaient la poitrine. Tout cela était tellement injuste ! Mes parents avaient lâché une bombe

sur mon existence, et retiré toutes les bouteilles d'alcool de la maison. Alors que ma mère était incapable de faire ses bagages sans vider deux bouteilles de vin pour calmer ses nerfs.

— Mademoiselle Ellison ! s'écria Maricela en s'accroupissant devant moi. Qu'est-ce qui se passe ? Vous vous êtes fait mal ?

Je levai la tête, et elle essuya mon visage avec son tablier.

— Personne ne va me donner de boulot, Maricela. Je suis l'alcoolique la plus connue de la ville.

— Pas ces deux derniers jours, non.

— J'y arrive pas, pleurai-je. Je sais pas comment faire. Ils m'ont précipitée dans la gueule du loup !

Maricela me frotta le bras pour me réconforter.

— C'est comme ça que j'ai appris à nager, *muñequita*¹. Parfois, il faut qu'on soit jeté à l'eau, sinon, on ne saute pas tout seul.

— J'ai fait une énorme connerie, dis-je en m'essuyant le nez d'un revers de la main. J'ai fait du mal à Finley. Elle ne le sait pas encore. Et là, je n'ai envie que d'une chose, c'est de fumer un bon joint pour ne plus y penser.

Maricela me caressa la joue.

— Mais tant que vous ne ferez pas face, ça vous tourmentera. Avouez vos erreurs, et faites-vous pardonner.

Le peu de résolution qui me restait s'effondra.

— Elle ne me pardonnera pas. Pas cette fois.

— Mademoiselle Ellison, est-ce que c'est à propos de l'endroit où José vous a conduit ? Le Planning Familial ? Qu'est-ce qu'ils vous ont dit ? Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

Je reniflai. Le test de grossesse s'était avéré négatif, et cela faisait plus de deux semaines que j'avais fait les tests pour les MST. Je n'avais toujours pas les résultats, mais avec le Planning Familial, pas de nouvelles signifiait bonnes nouvelles.

— Finley est votre sœur. Elle vous aime, elle veut ce qu'il y a de mieux pour vous.

Je me remis à sangloter.

— Mais cette fois j'ai vraiment merdé. J'arrive pas à croire que je suis cette personne. Quelqu'un qui...

Je secouai la tête, découragée.

— Plusieurs fois, depuis que c'est arrivé, je me suis dit que ce serait plus facile si... Je ne vais pas m'en sortir, déclarai-je en levant un regard solennel vers Maricela.

— Je ne comprends pas, dit-elle, inquiète.

— Je veux juste en finir.

Les mots semblaient vides de sincérité, c'était une déclaration lourde de sens, mais dépourvue d'émotion. Je me demandai si c'était ce que Betsy avait ressenti au moment de sa propre fin – trop abîmée pour éprouver autre chose que de l'engourdissement.

Maricela me prit le menton.

— *Niña*², il faut arrêter ça tout de suite. L'Ellison pleine de colère et de destruction... d'accord. Vous pouvez la tuer. Mais *vous*, vous pouvez vivre.

Je voulus tourner la tête, elle m'en empêcha.

— Si vous voulez prouver que vous n'êtes pas cette personne, alors il faut arrêter de l'être. Laissez-la partir. Regardez-vous. Elle vous rend malheureuse.

Je fermai les yeux, les rouvris, et hochai lentement la tête. Maricela avait toujours su quoi me dire quand je n'allais pas bien, mais n'avait jamais haussé le ton comme ça. Elle se battait pour moi, et je ne pouvais pas la laisser se battre seule.

— Tu as raison. Il faut qu'elle s'en aille.

Maricela m'aida à me relever.

Je me tournai une nouvelle fois vers mon placard. Il était bourré de chemises à carreaux en flanelle, de sweats à capuche, de jeans déchirés, de hauts transparents et de tee-shirts de concerts.

— L'entretien est dans une heure. Je vais y aller habillée comme si j'arrivais d'un rendez-vous avec mon dealer.

Maricela se plaça derrière moi, posa une main sur mon épaule et murmura à mon oreille :

— Elle est morte. Il faut trouver la nouvelle Ellison.

— Mais par quoi faut-il que je commence ?

— Vous avez déjà commencé.

Elle m'embrassa sur la joue et quitta la pièce.

Je regardai le contenu de mon dressing encore un moment, puis le refermai en claquant les portes et courus jusqu'à la chambre de Finley, espérant qu'elle n'aurait pas emporté les plus belles pièces dans son appartement de Manhattan. Je fis glisser les cintres sur le portant, et tombai sur un slim en cuir noir et un pull bordeaux. Avec une paire de bottes noires à talons, un maquillage discret et un bon coup de peigne dans ma tignasse, je me trouvais encore un peu limite, mais un nuage de laque spéciale « contrôle des boucles » domestiqua le tout. Pourtant, mon reflet, dans le miroir, m'arracha un soupir. J'avais tellement l'habitude de m'habiller comme si je m'en foutais que tout ce qui me demandait un peu plus d'effort me donnait le sentiment d'en faire trop.

— Vous êtes belle, mademoiselle Ellison, me lança Maricela sur le pas de la porte. Est-ce que je peux prendre votre linge sale ?

— Merci. Mais je crois que tu n'es pas censée t'en occuper. Je ne voudrais pas que tu aies des ennuis.

Visiblement déçue, Maricela réfléchit un instant, puis hocha la tête. Elle savait que j'avais raison.

— Je vous apprendrai, quand vous serez prête, dit-elle en agitant la main et en tournant les talons. Mais José est sûr que M. Edson a oublié de préciser qu'il pouvait vous conduire à vos entretiens d'embauche.

Un large sourire se dessina sur mes lèvres.

— Vraiment ?

— Bonne chance, mademoiselle.

— Maricela ?

Elle se retourna.

— Je ne sais pas s'ils vous ont demandé de leur faire un rapport de mes activités, mais je préférerais que vous ne leur disiez pas tout de suite, pour l'entretien.

Maricela travaillait pour nous depuis que j'étais en primaire, et elle avait toujours porté sur moi un regard maternel.

— Tout ce que je veux, c'est que vous alliez mieux, mademoiselle Ellie.

— Je sais. J'essaie.

Elle referma la porte, et je me regardai une nouvelle fois dans le miroir, décidant de remonter mes cheveux en petit chignon un peu lâche. M. Wick allait m'embaucher, même s'il ne le savait pas encore.

José jeta un coup d'œil dans le rétroviseur de l'Audi.

— Jolie tenue, mademoiselle Ellison.

— Merci, répondis-je en regardant le paysage défiler.

Notre propriété se trouvait dans un endroit retiré, au sud de l'autoroute 66, et les bureaux du magazine, au nord. Il fallut plus de dix minutes à José pour atteindre l'autoroute, à contre-courant de presque tout le monde, ceux qui allaient travailler, et les touristes qui se rendaient sur les pistes. Les camions sablaient sans relâche en direction d'Estes Park. Nous passâmes des hôtels, des auberges, une rivière, un cimetière... tant de choses auxquelles je n'avais jamais fait attention parce que ce n'était ni des bars, ni des restaurants sans code vestimentaire.

José s'engagea sur Mills Drive, et mon cœur se mit à battre. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre, mais j'avais le sentiment que j'allais m'humilier. Plusieurs bâtiments défilèrent, tous marron, devant lesquels étaient garés des véhicules de la même couleur. Un peu plus loin encore, un autre, plus petit, avec deux garages et plusieurs véhicules d'urgence garés le long d'une allée en demi-cercle. Je me redressai en voyant le panneau.

CENTRE DE LUTTE ANTI-INCENDIE
PARC NATIONAL DES MONTAGNES ROCHEUSES

Je posai le bout des doigts sur la vitre. J'ignorais si leur équipe était basée ici toute l'année, mais si j'étais appelée à travailler dans cette rue quarante heures par semaine, j'espérais que non.

Près de la caserne des pompiers se trouvait un grand terrain réservé aux camping-cars, au bord duquel étaient alignés des mobil-homes, sur presque un kilomètre. De l'autre côté de la route s'élevait un bâtiment tout neuf, en acier. Une allée en arc de cercle permettait d'en atteindre l'entrée avant de continuer jusqu'à un autre bâtiment, plus petit, qui devait servir de garage ou d'entrepôt, peut-être les deux. Les bureaux de *L'Écho des Montagnes* n'avaient rien de bien impressionnant.

Je fis un petit signe de la main à José qui s'éloignait. Il avait promis d'être de retour dans une heure. Je restai un moment sur le trottoir, pas du tout habillée par rapport à la température hivernale. Les nuages cachaient les montagnes, et la neige avait déjà déposé quelques flocons sur mes cheveux, plumes légères qui disparaissaient aussitôt.

Un semi-remorque passa à toute allure sur la route, ses dix roues chassant la neige fondue sur l'asphalte. Je fis un rapide pas en arrière avant qu'une vague d'eau et de glace me trempe des bottes au chignon, et me dirigeai vers le bâtiment principal, passant devant le panneau qui annonçait *L'ÉCHO DES MONTAGNES*. Mes chevilles vacillaient à chaque pas, j'avais mis des talons trop hauts. Je me sentais de moins en moins sûre de moi, et de plus en plus ridicule. Devant la porte, ma main hésita, mais finit par actionner la poignée. Et je poussai un soupir de soulagement quand une bouffée d'air chaud vint me réchauffer les joues.

La porte tinta quand je l'ouvris. La moquette était en parfait état, les murs couleur coquille d'œuf. Entre chaque fenêtre était accrochée une couverture du magazine, encadrée. En dehors des six fauteuils

rouges installés contre le mur en face de la réception et d'une fausse plante verte, le hall d'entrée était très... vide.

De la porte, on ne voyait que le sommet du crâne de la réceptionniste. En m'entendant, elle se leva pour m'accueillir d'un hochement de tête. Elle semblait à peine sortie du lycée, portait deux couettes tressées sous une casquette tricotée. Sur le comptoir, une petite plaque annonçait JOJO.

Elle avait aussi des moufles fuchsia, et était beaucoup trop maquillée. Le combiné noir d'un téléphone dans une main, elle leva l'autre – un seul doigt probablement, mais comment savoir ? –, me demandant en silence, avec un clin d'œil, de bien vouloir patienter.

— Non, Mike. Parce que Wick est occupé, et moi aussi. Il ne veut pas de vos photos du défilé. Parce qu'elles sont nulles. Écoutez, j'ai quelqu'un à la réception, alors je vais raccrocher. Si, si.

Elle joignit violemment le geste à la parole, puis leva vers moi de grands yeux, et battit des cils. Sa peau orange avait dû cuire dans une cabine à UV longtemps avant que la saison de ski ne démarre. Elle ruminait littéralement son chewing-gum, et m'adressa un sourire dégoulinant de gloss.

— Que puis-je pour vous ?

Le ton avait tellement changé qu'on aurait dit quelqu'un d'autre. Elle n'était plus la réceptionniste mal lunée qui faisait le sale boulot pour Wick, mais une charmante jeune fille au regard brillant, prête à tout pour me faire plaisir.

— J'ai rendez-vous à 9 heures. Je m'appelle Ellison Edson.

L'expression enthousiaste de Jojo s'évanouit dans la seconde.

— Oh. Vous êtes l'assistante de Wick.

— Euh... non. Je viens postuler pour cet emploi.

Elle me fit signe de la suivre.

— Sauf que personne ne veut ce job. Vous êtes même la seule personne qui ait répondu à l'annonce. Ça fait un an qu'on cherche.

Après avoir franchi une large porte donnant sur une salle vide avec un bureau et quelques fauteuils, elle s'arrêta devant une autre porte, plus petite, en bois teinté sur laquelle avait été gravé le nom J. W. Chadwick.

— Il y a une raison à tout ça ? demandai-je.

— Oui, répondit-elle en ouvrant la porte. C'est un connard.

M. Chadwick baissa la feuille de papier qu'il était en train de lire.

— Je t'ai entendue.

— Je parle au nom de tous, lança Jojo en s'effaçant pour me laisser entrer, avant de refermer la porte derrière elle. Bisous, Papa !

M. Chadwick se redressa sur son siège, croisa les mains sur son bureau.

— Bonne journée, ma chérie, dit-il avant de se tourner vers moi. Quand pouvez-vous commencer ?

— Pardon, monsieur Chadwick, mais je ne suis pas sûre d'avoir bien compris... Quand puis-je... ?

— Commencer. Et appelez-moi Wick, comme tout le monde ici. À part Jojo.

— Peut-être faudrait-il que l'on discute de ce en quoi consiste le poste ? Et aussi des heures, du salaire, tout ça ?

Je ne savais pas comment ce genre de chose fonctionnait, mais je n'étais pas idiote, non plus.

— Vous avez besoin de travailler ?

— Oui.

— Alors en quoi cela a-t-il de l'importance ? demanda-t-il en mâchonnant un cure-dent.

— C'est important, c'est tout.

Il soupira, se laissa tomber contre le dossier de son fauteuil, qui avait connu des jours meilleurs.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Vous êtes la fille de Philip Edson, je me trompe ? Vous avez aussi été virée de mon bar deux fois rien que cette année. Pourquoi avez-vous besoin de travailler ? Je ne fais pas dans l'embauche de fainéants qui n'ont pas besoin de boulot.

— À vous entendre, on dirait que vous n'avez jamais embauché personne.

Il eut un regard noir, puis les coins de sa bouche remontèrent légèrement.

— J'ai besoin de quelqu'un pour faire du classement, tenir mon agenda, me faire des petites courses, aider Jojo de temps en temps, gérer la publicité et faire barrière au téléphone. Jojo en a assez de devoir rembarrer tous les journalistes de la région, et tous ceux qui se prennent pour des photographes. J'ai besoin de quelqu'un de ferme. D'organisé. Est-ce que c'est vous ?

— Je peux être ferme s'il le faut, mais pour l'organisation, je ne peux rien promettre.

Wick pointa un doigt dans ma direction.

— Mais vous êtes honnête.

— Sans doute.

— Trente-six heures par semaine, une semaine de congés... non payés, pas d'assurance maladie. Ce magazine n'est pas une association caritative.

Je haussai les épaules.

— Je n'en ai pas besoin, de toute façon. Mes parents ont une assurance maladie pour moi. Enfin, ils avaient. Il va falloir que je vérifie.

— Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous étiez ici. Tout le monde sait que votre sœur travaille pour votre père. Pourquoi pas vous ? Il y a eu un soulèvement dans la famille, ou est-ce que vous êtes venue espionner mon magazine ?

Je ne pus retenir un éclat de rire.

— Espionner ? Non. Vous avez dû voir que cela ne figurait pas sur mon CV, dis-je en indiquant la feuille, sur son bureau. Et sinon, cela ne vous regarde pas.

Wick sourit, ses dents jaunâtres et mal alignées me donnèrent envie d'arrêter de fumer tout de suite.

— Vous fumez ? demanda-t-il.

— Oui, répondis-je en me redressant, un peu flippée de l'entendre mentionner exactement ce à quoi je pensais.

— Vous êtes embauchée. Neuf cents par semaine. Vous commencez demain. Venez, on va aller s'en griller une derrière le bâtiment.

— Oh. Euh..., d'accord, alors.

Je suivis Wick. Nous sortîmes de son bureau pour longer un couloir plein de cartons posés contre les murs, et sortir par la porte de secours. Mes bottes crissèrent sur la neige, je levai la tête, laissant les flocons tomber et fondre sur mon visage.

Wick sortit une cigarette d'un paquet mou glissé dans la poche de sa chemise, et un briquet de la poche arrière de son Wrangler. Il se pencha pour protéger la flamme, tira une bouffée puis me tendit son briquet pour que je puisse faire de même. Je l'imitai, tirai sur ma cigarette, et sursautai en voyant deux hommes apparaître au coin du bâtiment.

— Salut, Wick ! lança Tyler, ralentissant le pas en me reconnaissant.

— Tyler ! Zeke ! Vous êtes en retard ! Et l'autre, il est où, bordel ?

— Colorado Springs, encore, répondit Zeke.

Il tira deux cigarettes de son paquet, en tendit une à Tyler, et j'eus un mouvement de recul. Des mentholées. Ce devait être les préférées de Zeke. Tyler fumait un paquet noir, pour autant que je me souviene.

— Salut, Ellie, dit Zeke.

— Tu la connais ? s'étonna Wick.

— Ouais, répondit Zeke avec un sourire en coin. On s'est croisés à une soirée.

— C'est ma nouvelle assistante, annonça Wick.

— Assistante ? Ça consiste en quoi ? demanda Tyler.

— Je ne sais pas encore, répondis-je. On verra au fur et à mesure, sans doute.

Wick hocha la tête, apparemment content de lui, et une ride verticale se creusa entre ses sourcils.

— T'as intérêt à ce qu'elle n'ait pas d'ennuis, Maddox.

Tyler répondit sans retirer sa cigarette de ses lèvres, plissant les yeux à cause de la fumée.

— Tu prends le problème à l'envers, là, Wick.

Wick pointa un doigt sur lui.

— Si tu te fais jeter encore une fois de mon bar, je ne te laisse plus y retourner. Je suis sérieux.

— Tu dis toujours ça.

— Et je ne te laisserai pas faire copain-copain avec ma nouvelle assistante, non plus.

Tyler fronça les sourcils

— Là, tu deviens méchant.

— Je vous entends, je vous signale, précisai-je. Et je traîne avec qui je veux.

J'écrasai ma cigarette dans le sable du cendrier et donnai une petite tape sur l'épaule de Wick.

— Merci pour le boulot. Et à demain, alors. Neuf heures ?

— C'est ça. Ne soyez pas en retard, le matin je suis toujours d'une humeur de chien.

— C'est vrai, confirma Zeke en me faisant au revoir de la main.

Je contournai le bâtiment pour rejoindre la rue, soulagée de constater que José était en avance. Je me glissai à l'arrière et laissai tomber ma tête sur le dossier.

— Vous avez eu le job, mademoiselle Ellison ?

— J'ai eu le job.

— Félicitations, dit José en me souriant dans le rétroviseur.

— Attends encore un peu pour les félicitations, c'est plus sûr.

1. Petite poupée. (*N.d.T.*)

2. Enfant. (*N.d.T.*)

— Ça, dit Jojo en posant la main sur une armoire métallique d'un mètre cinquante, ce sont les sauvegardes de notre base de données. Les copies sur disque dur, quand on les a, sont rangées là. Sur le bureau du fond, près du mur, il y a le scanner et l'imprimante – je te montrerai comment t'en servir plus tard. Et dans le coin se trouve la partie la plus importante de ton boulot... la machine à café.

Jonchée de sachets de sucre vidés et froissés et de capsules de café usagées, la table était couverte de taches, et un peu branlante. À côté, en revanche, la poubelle était vide, et propre. Je secouai la tête.

— Non, confirma Jojo. Il ne sait pas mettre ses déchets à la poubelle. Dawn nettoie le soir, mais Papa boit au moins six cafés par jour, alors si tu peux lui faciliter la tâche... Elle est efficace, mais pas magicienne. Et comme c'est la première pièce que traversent les visiteurs quand ils ont rendez-vous avec Wick, ce serait bien qu'elle ne ressemble pas à une décharge à ciel ouvert.

— C'est noté, dis-je en poussant quelques capsules et sachets dans la poubelle.

Jojo indiqua la porte de Wick.

— Elle est fermée quand il est de bonne humeur, ouverte quand c'est le contraire.

Je haussai un sourcil en direction de la porte close.

Jojo leva une main pour cacher sa bouche.

— C'est pour qu'on l'entende mieux quand il hurle.

— Je note aussi.

Elle tira la chaise, et je m'assis. C'était un automatisme. Jojo ignorait que, chez moi, un domestique tirait toujours la chaise pour nous. Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles en comprenant ce que je venais de faire.

Elle appuya sur la barre espace du clavier.

— Tu dois te créer un nom d'utilisateur, et un mot de passe ici, mais n'oublie pas de les consigner par écrit quelque part, pour que je puisse avoir accès à ton ordi si j'en ai besoin.

Elle attendit que je tape mon nom d'utilisateur habituel – *ESquared* – et mon mot de passe – *DoubleE5150* ! J'avais inventé ce mot de passe au collège, et m'en servais depuis pour tout, malgré les mises en garde répétées de mon père. Avec ça, Jojo ne le savait pas, mais elle pouvait accéder à mes comptes sur les réseaux sociaux, et même à mes comptes bancaires en ligne.

Elle me montra ensuite comment utiliser le logiciel qui servait à gérer le calendrier et l'agenda de Wick. Rien de très compliqué. À la fin de ma première heure à *L'Écho des Montagnes*, je savais lire mes mails et ceux de Wick, accéder à ses contacts et quoi répondre quand ses amis et « ennemis » appelaient.

Quand mon nouveau patron ouvrit sa porte, j'attendis patiemment qu'il me crie dessus, mais il plongea dans sa poche de chemise à la recherche de son paquet de cigarettes, et indiqua la sortie de secours d'un mouvement de tête.

— Ton cerveau a encore du temps disponible, Ellie ?

Le tutoiement, ça devait être bon signe. Je décidai de ne pas relever.

— Un peu, oui.

— Parfait. Viens, on va s'en griller une.

— Papa... se lamenta Jojo. Elle est payée à l'heure. On ne l'a pas embauchée pour te tenir compagnie quand tu sors fumer.

— Je crois que deux personnes se dévouent déjà pour ça, d'ailleurs.

Jojo eut un sourire narquois.

— Oh. Tu as croisé Tyler et Zeke, c'est ça ?

— Tu les connais ? demandai-je.

— Zeke est un gros nounours. Il a l'air méchant, mais c'est le genre de type qui t'ouvre la porte et t'offre des fleurs. Tyler est un enfoiré.

— Jojo, tu parles à tort et à travers, s'offusqua Wick. Ce n'est pas un mauvais bougre.

Elle le fixa d'un regard mauvais, puis revint vers moi.

— Il prend toujours la défense de Tyler. C'est un sujet de discorde entre nous. Je ne lui ferai pas l'honneur d'une réponse, son jugement est complètement faussé s'agissant de Maddox. Mais *c'est* un enfoiré. Et si tu le connais, c'est que tu as déjà couché avec lui, donc je ne t'apprends rien.

Wick et Jojo me fixèrent, attendant une réponse.

— Alors ? demanda Jojo en posant les deux mains à plat sur mon bureau. Tu as couché avec lui ou pas ?

— Avec Tyler ? demandai-je, mal à l'aise.

Je croisai les bras, me dandinai d'un pied sur l'autre et produisis des bruits étranges avec ma gorge tout en cherchant à changer de sujet. En temps normal, je n'aurais pas eu de difficulté à trouver une réponse corrosive, outrancière même, à une question aussi déplacée. Mais la sobriété m'ôtait certains de mes moyens.

— Et toi ?

Wick regarda sa fille, glissa une cigarette entre ses lèvres.

Maintenant, c'était Jojo qui se dandinait, mal à l'aise. Elle se redressa.

— Je ne pense pas que ce soit une conversation convenable sur un lieu de travail.

— Merde, Jojo, s'exclama Wick. Il va falloir que je bute mon pote de fumette favori !

Jojo leva les yeux au ciel et tourna les talons pour retourner à son bureau.

Wick attendit que je mette mon manteau, et prit le chemin de la sortie de secours. À l'arrière, le bâtiment principal formait un coin abrité avec un entrepôt bien plus petit, en tôle. Deux places de parking avaient été matérialisées au sol, pour Wick et Jojo, mais au-delà, le paysage se résumait à des champs de neige, semés ici et là de rochers et de bosquets de trembles et d'épicéas.

— La caserne, de l'autre côté de la route... c'est celle des sapeurs forestiers ?

— Oui, et c'est la seconde de la ville. Parmi les gars basés ici, certains sont des saisonniers – comme Tyler et Zeke. En été, pendant la saison des incendies, ils habitent dans un chalet rudimentaire, leur base en montagne.

— C'est quoi, un sapeur saisonnier ?

— Pendant la saison des incendies, trois à six mois par an, c'est un type qui va de feu en feu, mange et dort là où on a besoin de lui. Ça peut être n'importe où dans le pays.

— Oh, dis-je en me demandant si Tyler était déjà parti.

Wick alluma sa cigarette et prit une bouffée, puis me tendit son briquet pour que je puisse faire de même avec une des vieilles cigarettes oubliées par mon père. Il en restait trois en assez mauvais état dans le paquet, et je n'avais plus que trente-quatre dollars en poche. Jusque-là, je n'avais jamais prêté attention au prix des choses, mais j'étais sûre de ne pas pouvoir me payer un nouveau paquet avant mon premier chèque.

— Neuf cents dollars par semaine, ça veut dire que vous me payez hebdomadairement ? demandai-je en me frottant la tête, sentant venir une migraine.

— Oui. Comme le personnel de mon bar.

— Donc... le vendredi ?

— C'est ça.

À peine Wick avait-il répondu, que j'entendis des pas dans la neige. Zeke et Tyler apparurent, en pleine conversation. Ils semblèrent tous

les deux contents, mais pas surpris de me voir, et serrèrent la main de Wick.

— Taylor ! dit celui-ci, remarquant la tenue de ville en même temps que moi. Journée de récup' ?

Je fronçai les sourcils, me demandant s'il essayait de faire de l'humour ou s'il s'était juste trompé de prénom.

— J'ai entendu dire que tu avais enfin trouvé quelqu'un pour supporter tes conneries ? dit Tyler.

Wick le lui avait dit la veille. Et maintenant, il faisait comme s'il l'avait appris de quelqu'un d'autre ?

Zeke tira sur sa cigarette, puis me donna un petit coup de coude.

— Un peu perdue ?

Je haussai un sourcil, cherchant à deviner s'il s'agissait d'une question piège.

Leur éclat de rire fut interrompu par la sonnerie du bipper de Zeke. Il le retira de sa ceinture pour nous le montrer.

— Ah, c'est mon tour.

Puis, après une tape dans le dos de Tyler et un mouvement de tête à l'intention de Wick, il s'éloigna.

— À cet après-midi, peut-être ! C'est juste une réunion.

Je le saluai d'un geste de la main, et croisai les bras. Entre Wick, Tyler et moi, un malaise s'installa. Wick et Tyler échangèrent des sourires entendus. Visiblement un truc m'échappait, mais pas à eux. Je les fixai d'un regard noir, soulagée quand Jojo sortit la tête par la porte de secours.

— J'ai Annie au téléphone pour toi.

— Je fais une pause, grommela Wick.

— Tu devrais la prendre. C'est encore le frigo.

— Bordel de merde ! gronda Wick en jetant sa cigarette.

La porte claqua derrière lui. Il avait raté sa cible, et je ramassai son mégot encore allumé pour l'éteindre dans le cendrier.

— C'est bien de faire ça, commenta Tyler.

— Je l'ai déjà entendue, celle-là, dis-je en tirant sur la mienne.

Tyler vissa sa casquette sur sa tête, et fourra ses mains dans ses poches. J'allais lui demander comment il s'était arrangé pour avoir une journée de congé quand il me sourit et demanda :

— Alors, c'est comment, de bosser pour Wick ?

— Pas aussi terrible que ce à quoi je m'attendais.

— Inattendu.

Je pris une autre bouffée, et le regardai éteindre une cigarette et en sortir une autre.

— Tu viens ici tous les jours ?

— Pendant la saison des incendies, oui. Hors saison, seulement si je suis dans le coin.

— Quand est-ce que tu n'es pas dans le coin ?

— Quand je voyage. Je suis souvent à Colorado Springs.

— Oh.

— Oh ? répéta-t-il.

Malgré la visière de sa casquette, je lisais ce désir familier dans son regard. La fossette se creusa dans sa joue gauche. Imperceptiblement, il se pencha vers moi.

Mais ce mouvement, même infime, réveilla en moi l'envie d'une bouteille de bourbon et d'un endroit tranquille avec lumière tamisée. Ma gorge se serra. L'Ellie d'avant n'avait disparu que depuis deux jours, et n'était pas enterrée suffisamment profond pour supporter la façon dont Tyler la regardait. J'avais envie de me glisser sous lui et de remplacer la douleur par le plaisir de ses mains enserrant mes hanches, de son corps tendu au moment de plonger loin en moi. J'avais envie de tout oublier sauf ses mains rêches sur ma peau nue, et la douceur de l'ivresse m'emportant loin, très loin.

— Arrête de me regarder comme ça, lançai-je sèchement.

— Comme quoi ?

— Comme si tu m'avais vue à poil.

— Et c'est le cas ?

Je levai les yeux au ciel, et me penchai pour éteindre ma cigarette.

— Hé, dit-il en posant une main sur mon bras.

Il scruta mon visage, comme s'il essayait de se souvenir.

— Excuse-moi, reprit-il. Je ne voulais pas te vexer.

Je me dégageai.

— Je ferai mieux d'y aller. J'ai, comment dire... besoin de ce boulot, en ce moment.

— Est-ce que... Est-ce que Zeke a des vues sur toi ?

— *Zeke* ?!? fis-je, ma voix grimant d'une octave. Non. Enfin, je ne crois pas. Non, non, certainement pas.

— Et toi, sur lui ?

Je fis la grimace.

— Mais pourquoi tu me demandes ça, bordel ?

— Est-ce que tu connais mon frère ?

Cette fois, j'étais complètement perdue.

— Mais t'es complètement barré ou quoi ?

— Je veux juste savoir, avant de te demander de sortir avec moi.

— *De sortir avec toi* ? On est dans la cour du lycée, là, à ton avis ?

Il se rembrunit, et réfléchit un instant. Cette fois, il avait l'air aussi perdu que moi.

— Je me suis arrêté au collège.

— Et tu y es encore, on dirait.

Il eut un petit rire.

— Qu'est-ce que tu fais, après ?

— Je ne m'envoie pas en l'air avec toi, en tout cas.

Il s'étrangla avec la bouffée qu'il venait de tirer, et cette fois, éclata franchement de rire.

— Hé, tout doux ma belle. Tu vas finir par me vexer.

— Écoute, j'ai du mal à retourner bosser, ce qui veut dire une chose : il faut que tu ailles voir là-bas si j'y suis, et que tu y restes. J'essaie de me remettre d'aplomb, là, et tu n'es pas... ce qu'il me faut. Du tout.

Il posa une main sur sa poitrine.

— Je suis un mec bien, assura-t-il, feignant d'être offusqué.

Son assurance me fit serrer les cuisses.

— Non. Pas pour moi en tout cas. Et moi je ne suis pas quelqu'un de bien. Tu dois retourner dans ta caserne, ou ton chalet, ou je ne sais quoi, pour que je puisse garder mon boulot.

— Je serai au *Turk's*, tout à l'heure. On pourrait se retrouver là-bas. Je secouai la tête et reculai.

— Non. Sûrement pas.

Il fit un pas en avant, amusé par le fait que je batte en retraite. Il savait l'effet qu'il avait sur moi, et prenait plaisir à repousser les limites.

— Je te mets mal à l'aise ?

Mon dos toucha la porte. Je soupirai, levai les yeux vers les nuages qui occupaient le ciel.

Et je pris son visage pour planter mes lèvres sur les siennes.

Tyler n'eut pas le moindre mouvement de recul. Il agrippa mon manteau et me tira vers lui. Ses lèvres avaient un goût de déjà-vu, autoritaire, décidé. Il glissa sa langue entre les miennes, m'arrachant un gémissement. Je fermai les yeux et le laissai m'emmener, quelque part, n'importe où, mais loin du bordel surréaliste et improbable qu'était devenue ma vie.

— Ton pick-up est dans le coin ? demandai-je en le repoussant.

— Mon pick-up ?

— Oui, celui qui a une banquette arrière, dis-je en glissant une main vers la bosse qui tendait son jean.

— Il est... à la caserne, répondit-il en retenant un grognement, plaquant les mains sur mes fesses avant de me soulever, de me presser contre lui.

Heureusement que je portais un jean et une chemise en flanelle. Avec le pantalon en cuir et le pull que je portais la veille, rien n'aurait pu me réchauffer, même pas une séance de baise effrénée.

— Est-ce que Wick laisse l'entrepôt ouvert pendant la journée ?

Tyler se pencha vers moi, le souffle court, et sourit.

— T'es sérieuse ?

— Va juste vérifier cette putain de porte, Tyler.

Il se redressa, battit des paupières.

— *Tyler ?*

— Bordel mais qu'est-ce que... ! s'écria une autre voix, derrière lui.

La copie conforme de Tyler l'agrippa par le blouson et le tira violemment en arrière pour le jeter à terre.

Zeke se tenait à côté de lui, l'air horrifié, levant les mains.

— Houlà ! Houlà ! On se calme ! Il ne savait pas ! Je ne lui ai pas dit ! Elle ne savait pas non plus !

Je m'essuyai la bouche et me rajustai.

— Quelqu'un peut m'expliquer ?

Le Tyler qui se trouvait à terre semblait un peu perdu, tandis que l'autre avait l'air de vouloir en découdre.

Zeke pointa un doigt sur le Tyler à qui je venais de rouler une pelle.

— Ellie, c'est Taylor, le frère jumeau de Tyler.

Ce n'était pas des jumeaux, c'était le reflet exact l'un de l'autre. Je ne voyais pas une seule différence entre les deux.

— Putain de merde... Qu'est-ce... *Pourquoi* tu ne m'as rien dit ? ! hurlai-je.

— Merde ! C'est *elle*, Ellie ? dit Taylor en levant les mains. Tu ne m'avais pas dit qu'elle bossait ici !

— Et toi, tu ne lui as même pas demandé son nom avant de fourrer ta putain de langue dans sa bouche ! hurla Tyler.

— Tu déconnes, là, contra Taylor en se relevant lentement. T'as jamais fait ça, peut-être, espèce de branleur ?

— Tu sais bien qu'on ne fait pas ça, Taylor ! On se renseigne toujours avant ! Putain mais qu'est-ce que t'as, en ce moment ?

— Elle... dit-il en me regardant. Je lui ai demandé pour Zeke ! Je lui ai demandé pour toi ! Elle ne semblait pas... Elle n'a rien dit !

— Tu as prononcé mon nom, quand tu lui as posé la question ? Ou tu lui as juste demandé si elle connaissait ton frère ? C'est pas la première fois que quelqu'un se plante.

Taylor baissa la tête, honteux. Tyler s'approcha de lui. Je levai les mains.

— C'est *moi* qui l'ai embrassé ! lançai-je.

Tyler se figea.

— C'est moi qui l'ai embrassé, répétais-je, une main sur la poitrine, l'autre en avant pour retenir Tyler. Ce n'est pas sa faute.

Taylor se mit debout, brossa la neige de son blouson et de son pantalon, les joues rouges et les dents serrées.

Tyler le regarda, encore furieux.

— OK. Au temps pour moi, alors.

— Exactement. Et tu me le paieras, on est d'accord, dit Taylor avant de se tourner vers moi. Enchanté de faire ta connaissance, Ellie.

— C'est tout ? grogna Tyler.

Taylor prit sur lui.

— Et désolé pour la méprise.

— Moi aussi, je suis désolée, dis-je en baissant la tête.

Taylor disparut derrière l'entrepôt, Zeke le suivit de près. Tyler redressa les épaules et me fixa d'un regard déçu.

— Ah non. Non, non, non, protestai-je en pointant un doigt sur lui. T'as aucune raison d'être jaloux. Tu me connais à peine.

— Je ne suis pas jaloux. C'était mon frère, Ellie.

— Oh, je t'en prie, rigolai-je. Comme si ça n'était jamais arrivé. Rien qu'en passant quoi, quarante-cinq minutes avec vous deux en tout, je suis quasiment certaine que vous avez partagé au moins une dizaine de nanas à un moment ou à un autre. Peut-être même sans le savoir.

— Non, c'est pas vrai, déclara Tyler, d'un air presque boudeur. On a un système. Et en général, ça fonctionne.

— Il faut que je retourne bosser.

— Ellie ?

— Quoi ? fis-je, agacée.

— Tu disais la vérité, ou tu essayais juste d'éviter une bagarre ?

— À propos de quoi ?

— Tu as dit que c'était toi qui l'avais embrassé... en croyant que c'était moi.

— Et ?

— Tu avais dit que tu ne faisais jamais ça deux fois, je crois.

Je soupirai.

— Écoute, je vais être franche avec toi, Tyler. J'ai tout merdé dans ma vie. Mes parents m'ont coupé les vivres, je suis fauchée, et j'ai besoin de ce boulot. J'ai fait un truc horrible à ma sœur, et j'essaie de changer, pour qu'elle sache, quand elle l'apprendra, que je ne suis plus cette personne horrible.

Un demi-sourire se dessina sur les lèvres de Tyler, et la même fossette se creusa sur sa joue gauche.

Je pinçai les lèvres.

— C'était juste un moment de faiblesse. Je ne reviens jamais sur les lieux du crime. Surtout, et *par-dessus tout*, cette fois.

Tyler digéra l'information, et hocha la tête.

— OK. Je comprends.

J'eus un petit rire soulagé.

— Super. Bon, ben, bon séjour à Colorado Springs !

— Colorado Springs ? s'étonna Tyler avant de comprendre ma méprise, et d'avoir l'air gêné pour moi. Oh. Non, ça, c'est Taylor.

Je rougis.

— Heureusement qu'on ne se verra plus. Le truc des jumeaux, c'est trop pour moi à jeun.

Tyler rigola et me fit un petit signe de la main en s'éloignant.

— Salut, Ellie Edson. C'était sympa de te croiser.

— L'Ellie sympa est morte. Il ne reste que l'Ellie fauchée et seule, répondis-je en souriant.

Tyler s'arrêta.

— Elle n'est pas morte. Elle est en phase de métamorphose. Comme un papillon.

— C'est profond, ça, Maddox.

— J'ai connu plus profond, répondit-il avec un sourire narquois, abaissant la visière de sa casquette, comme l'avait fait son frère à peine dix minutes plus tôt, avant de s'en aller.

Je levai les yeux au ciel et secouai la tête en tirant la porte. Wick et Jojo manquèrent de tomber en avant et firent – sans y parvenir – comme s'ils n'avaient pas écouté à la porte.

— Je suis virée ? demandai-je.

— Virée ? s'exclama Jojo. Surtout pas ! Je ne me suis jamais autant amusée depuis que Papa a fondé ce journal !

Wick montra la cigarette qu'il avait entre les doigts et sortit. Je suivis Jojo à l'intérieur. Elle regagna son bureau, je fis de même, et fixai mon écran d'ordinateur pendant une bonne minute avant de me ressaisir.

— Ellie ? appela Jojo par l'intercom.

J'appuyai sur le bouton.

— Oui ?

— T'as arrêté du jour au lendemain ?

— Euh... oui ?

— Ça fait neuf ans que Papa a arrêté de boire. Tu nous impressionnes.

— Merci.

— De rien. Mais fini les pauses, pour aujourd'hui.

— Compris.

Je relâchai le bouton, et enfouis mon visage entre mes mains. La peinture de la nouvelle Ellie était encore fraîche, et j'avais déjà réussi à mettre en péril la première chance qui m'avait été donnée. Je me massai les tempes, sentant une nouvelle migraine arriver. J'avais envie de boire un verre, ma bouche était sèche, et j'envisageai de demander à José de s'arrêter chez le caviste sur le chemin du retour.

— Ellie ?

Je sursautai. Jojo était sur le pas de ma porte.

— Oui ?

— Tu as fait les bons choix. Quoi qu'on fasse, ce n'est jamais un sans-faute, la première fois. Mais ça va aller.

Personne n'aurait pu me dire quelque chose d'aussi réconfortant en cet instant. Ces trois phrases simples me firent un bien fou.

— Merci, répondis-je simplement.

Jojo me fit un clin d'œil et regagna son bureau.

Je me tournai vers mon clavier et pianotai pour atteindre le menu « Changer Mot de Passe/Nom d'Utilisateur ».

NOM D'UTILISATEUR : ELLIE2POINT0

MOT DE PASSE : BONNEDIRECTION001

De la country sortait des enceintes installées un peu partout dans les locaux de *L'Écho des Montagnes*. Je passais en revue une pile de photos prises lors du récent semi-marathon, et secouais la tête.

— La musique te plaît pas. Je me doutais que t'étais plutôt rock, me lança Wick.

— La musique, je ne l'entends pas, répondis-je en étalant les clichés sur mon bureau. C'est les photos, qui craignent. Elles sont nulles, Wick. Qui les a prises ?

— Elle a raison, confirma Jojo en se laissant tomber sur le petit canapé, en face de moi. Je les ai vues, c'est à chier. Tu devrais arrêter de mettre Mike sur ce genre de boulot. De le mettre sur quoi que ce soit, d'ailleurs.

Elle croisa les jambes, ses bottes de neige étaient encore trempées. Wick se renfrogna.

— Je n'ai personne d'autre.

Je montrai Jojo d'un mouvement de tête.

— Sa couverture de la Marche pour l'Art était super. Pourquoi pas Jojo ?

Celle-ci se leva et sourit.

— Parce que Jojo a une réception à tenir.

— Qui a pris ces clichés ? demanda Wick en montrant les photos encadrées que j'avais posées sur mon bureau.

— Oh, dis-je en les tournant légèrement. Moi. C'est juste pour me rappeler ce que j'essaie d'accomplir.

Jojo se leva, contourna mon bureau et prit l'un des cadres. C'était une photo prise dans la maison de mes parents, le week-end précédent. On y voyait la moitié du portrait en noir et blanc de Finley accroché dans l'entrée. Elle n'avait que quatorze ans à l'époque, et déjà, elle était éblouissante.

— C'est toi qui as pris ça ? C'est qui sur la photo ? demanda Jojo.

— Ma sœur.

Je ne lui avais pas reparlé depuis mon réveil à côté de Sterling. Elle m'avait laissé quelques messages, mais comprenait aussi que je n'aie pas très envie de parler de son séjour au bord de la mer pendant que j'étais coincée dans une boule à neige.

— C'est franchement pas mal, dit Jojo en montrant le cliché à Wick, qui acquiesça. Tu utilises quoi, comme appareil ?

Elle prit un autre cadre, le reposa. Je haussai les épaules.

— Juste un reflex que ma sœur m'a offert. Un Nikon, je crois. Il est là, dis-je en montrant mon sac.

Jojo alla farfouiller dans mes affaires et en sortit l'appareil.

— J'ai commencé avec celui-là. Je peux t'apprendre deux-trois trucs de base pendant la pause déjeuner. Tu prendras des photos ce soir, et tu me les montreras demain.

— Pourquoi ?

— Parce que ta description de poste va peut-être évoluer.

— J'aimerais beaucoup qu'on déjeune, mais je suis un peu limite côté finances, alors j'ai apporté mon sandwich.

— C'est ton quatrième jour ici, et t'as toujours pas les moyens de déjeuner ? se moqua-t-elle.

Comme je ne répondais pas, elle continua :

— Je t'invite. Pas la peine de discuter, tu n'auras pas gain de cause.

— Elle a raison, confirma Wick d'un hochement de tête.

— D'accord. Je termine ce que j'étais en train de faire, et on y va.

Jojo regagna son bureau et Wick disparut dans le sien, fermant la porte derrière lui. J'étais contente qu'il soit de bonne humeur. Des pensées concernant Sterling et les multiples réactions possibles de Finley à propos de notre moment d'égarement tournaient en boucle dans ma tête, et je n'avais dormi que trois heures.

Je répondis aux derniers mails de Wick, et repoussais mon fauteuil à roulettes pour me lever quand le téléphone sonna.

— Ellie, ligne une, annonça la voix de Jojo à l'intercom.

— Pour moi ?

— Ouais.

Je décrochai et appuyai sur la touche correspondante en me demandant s'il s'agissait d'un barman mécontent des conditions de travail au *Turk's*, ou de Mike espérant que j'avais de bonnes nouvelles pour ses photos pourries.

— Allô ?

Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que mon interlocuteur ne prenne la parole.

— Je... je suis désolé de t'appeler au bureau. Félicitations pour ton boulot, au fait.

Je me voûtai sur mon bureau, comme si cela allait aider à étouffer notre conversation.

— Tu ne peux pas m'appeler ici, Sterling.

— Je sais. Désolé. Mais Finley ne me rappelle pas.

Je levai les yeux au ciel.

— Elle ne te rappelle jamais. Arrête ta parano, et arrête de m'appeler. Ne crois pas que j'aie oublié le cachet que tu m'as fait avaler. C'était quoi ? Un rohypnol ?

— Je... Ce n'est pas ma faute.

— Alors c'est la faute de qui ? fulminai-je. Je ne me souviens même plus de ce qui s'est passé !

— Moi non plus ! répliqua-t-il. Tu étais super mal. C'était juste censé nous décontracter un peu. C'était un truc nouveau que j'ai eu par

Preston.

— Preston ? Tu m'as donné un truc qui venait de Preston ? Tu aurais pu nous tuer tous les deux !

— T'étais pas obligée de le prendre. Tu peux pas tout me mettre sur le dos, quand même !

— Je te faisais confiance, dis-je en agrippant le combiné, essayant de lui hurler dessus en faisant le moins de bruit possible. Mais tu as raison. J'accepte ma part de responsabilité dans ce qui s'est passé. Tu l'aimes peut-être, mais c'est ma sœur. J'essaie de me reprendre pour lui prouver que j'ai changé.

— Tu ne peux pas lui dire, gémit Sterling, désespéré.

— Je ne le lui dirai pas. Mais tu sais comment ça se passe, Sterling. Finley finit toujours par savoir. Elle savait que j'avais coupé les cheveux de sa Barbie, alors qu'elle n'était même pas à la maison. Il y avait eu une fête d'anniversaire ce week-end-là, ça aurait pu être n'importe qui, mais elle a tout de suite su que c'était moi.

Sterling eut un petit rire.

— Ouais. Je me souviens de cette histoire.

Il se tut un instant, puis reprit :

— T'as raison, on est foutus.

Je fermai les yeux. J'avais les lèvres tout contre le combiné.

— Oublie le « on ». Je ne veux plus jamais te parler, Sterling. Démerde-toi tout seul.

— Ellie...

Je raccrochai et poussai un long soupir, avant de préparer mes affaires pour aller déjeuner avec Jojo.

Elle m'attendait à la porte principale. Je la suivis jusqu'à sa voiture et montai en frissonnant. Jojo semblait insensible au froid, les mains glissées dans des minisacs de couchage.

— T'as pris ton appareil, hein ?

Je lui montrai mon sac.

— Je me suis dit qu'on pourrait aller au *Camp's Café*. Ils ne font ni dans le bio, ni dans le typique, donc il n'y a pas de touristes et c'est tranquille. Comme ça je te montrerai des trucs sur ton Nikon. J'ai hâte de voir de quoi tu es capable. T'as l'air douée.

Je rigolai.

— Quoi ? fit Jojo en s'engageant sur la route, tapant au hasard sur les boutons du chauffage, sans avoir quitté ses moufles.

— C'est ce que m'a dit Finley. Ma sœur.

— Eh ben elle avait raison. Peut-être qu'on va pouvoir commencer à couvrir autre chose que le marché hebdomadaire et les animaux sauvages qui s'aventurent en ville.

Jojo se gara dans une allée, sur une place réservée aux maisons du lotissement tout proche. Cela ne sembla pas la préoccuper, elle descendit de voiture, claqua sa portière. Des poubelles industrielles et des bidons d'huile de friture vides encadraient une porte moustiquaire peu reluisante, qui ouvrait sur l'arrière-cuisine.

— Tiens, c'est Jojo ! lança un des cuisiniers.

Elle le salua, puis me fit signe de la suivre à travers le garde-manger et les cuisines, jusqu'à la salle.

— Comme d'habitude ! commanda Jojo. Pour deux !

La femme qui se trouvait derrière le comptoir hochait la tête et se tourna pour hurler à son tour, à l'intention des cuisines :

— Deux Jojos !

Après nous être débarrassées de nos manteaux, écharpes, gants et bonnets, nous nous installâmes dans un box, près de la fenêtre.

— Tu as un sandwich à ton nom ? C'est cool.

— Pas vraiment. Mais je commande toujours la même chose, et tu vas adorer, toi aussi. Un petit pain revenu à la poêle avec de l'avocat, un œuf au plat par-dessus, et leur sauce spéciale. C'est coréen, ou un truc comme ça, ce qui est assez étrange dans un restau plutôt *roots* comme celui-ci, mais putain, qu'est-ce que c'est bon. Fais-moi confiance.

Je fis la moue. Décrit comme ça, franchement, ce n'était pas appétissant, mais c'était offert, et toujours mieux qu'une tranche de dinde fumée entre deux bouts de pain complet, donc je n'allais pas me plaindre.

Je tendis mon appareil photo à Jojo, et elle m'expliqua ce qu'il fallait savoir sur l'exposition, l'ouverture, la vitesse d'obturation et la sensibilité ISO. Elle me fit jouer avec les différents outils créatifs de l'appareil, me montra comment on s'en servait et m'expliqua pourquoi ils étaient mieux que les autres modes.

Le temps de faire un sort à l'étrange mais délicieux petit pain, et je pris quelques clichés du restaurant et de la rue.

Jojo les examina, secoua la tête. J'attendis son jugement en me rongant les ongles.

— C'est incroyable, s'exclama-t-elle en me rendant mon appareil. T'as un œil de dingue. Wick va péter un câble de bientôt perdre son assistante !

— Nan, dis-je avec un geste de la main. Arrête.

Jojo sourit, posa les coudes sur la table.

— Si, si. Tu vas continuer à filer un coup de main au bureau et à nettoyer sa table à café, mais tu vas casser la baraque avec tes photos. Je le sens.

— Je ne suis pas journaliste. Je ne sais pas écrire. J'ai payé quelqu'un pour rédiger mes devoirs, à la fac.

Jojo fit une grimace.

— T'avais des devoirs à rendre pour un diplôme de céramiste ?

Je baissai les yeux, gênée.

— Oui.

Elle éclata de rire, et je ne pus faire autrement que l'imiter. Une vraie barre qui faisait du bien. Ça ne m'était plus arrivé depuis longtemps.

— Merci, dis-je en reprenant mon souffle. Je ne savais pas qu'il était possible de rire comme ça sans avoir bu.

Jojo posa le menton sur sa main.

— Je sais que t'es censée être le vilain petit canard de ta famille, mais t'es pas si terrible, franchement. Et t'as pas pu changer à ce point juste en un mois.

— C'est dingue ce que l'arrêt des drogues et de l'alcool ajouté aux responsabilités peut vous changer une nana, lançai-je en ne plaisantant qu'à moitié.

— Tu t'en sors drôlement bien. Même pas un petit écart.

— C'est difficile de boire et d'acheter du shit quand t'es fauchée. Et même si je l'avais fait, je n'en parlerais pas à ma patronne.

— Je ne suis pas ta patronne, et ce n'est pas juste une histoire de fric, Ellie, et c'est triste, parce que je t'ai observée, tu bosses dur, mais tu persistes à penser que tu vas te planter.

Je secouai la tête, fis rouler mon verre entre mes mains.

— Ce n'est pas vrai.

Jojo eut un petit rire, et ramassa ses affaires.

— Allez, on y retourne. T'as du boulot.

Elle me déposa à deux cents mètres du bureau. Je me penchai par la fenêtre ouverte pour la fusiller du regard. Les gaz d'échappement de sa voiture faisaient le même nuage blanc que mon souffle dans l'air glacial.

— Vraiment ? C'est le test de survie qu'on fait passer à tous les photographes ? Il fait moins dix !

Elle me fit signe d'avancer.

— Il y a des trucs intéressants dans la rue, par là. Je voudrais voir comment tu les appréhendes.

— OK.

— À plus ! lança-t-elle avec un sourire en coin, avant de s'éloigner.

Mon appareil était froid contre ma peau, j'avais du mal à changer les paramètres avec mes doigts engourdis. Je me retournai, remarquai une vieille maison, et me penchai en arrière pour voir son antenne. Je fis un cliché, l'examinai, changeai de mode, en pris un autre. En

regardant mon écran, je souris. Jojo avait raison. Le mode automatique complet ne valait rien. Savoir quels ajustements faire pour modifier la photo, ça changeait tout.

Je pris la direction opposée à *L'Écho des Montagnes* et marchai dans la rue, ne pensant plus qu'à photographier ce que je voyais et à regarder ce qui changeait dans mes clichés en fonction de la vitesse d'obturation, de la sensibilité et du temps d'exposition. Je fis des gros plans de feuilles couvertes de neige, de toits couverts de neige, de carcasses de voitures couvertes de neige, de fenêtres obturées par la neige... Il y avait beaucoup de neige dans mes photos.

— T'as été virée ? Zeke et moi on a parié sur combien de temps tu tiendrais.

Tyler – ou était-ce Taylor ? – se tenait de l'autre côté de la rue. Il plissait les yeux à cause du soleil couchant. Je me retournai, au moment où ce dernier allait effectivement disparaître derrière les montagnes. Je remontai la manche de mon manteau pour regarder l'heure. Cela faisait deux heures et demie que je prenais des photos dans un froid glacial, et je n'avais pas vu le temps passer.

— Tu es lequel ? demandai-je en rangeant mon appareil.

Il rigola.

— Tyler. Tu enquêtes pour les assurances ? demanda-t-il en souriant.

— Non, je prends des photos pour le magazine, maintenant.

— Ils doivent être aux abois, plaisanta-t-il.

— Va te faire foutre.

Je fis demi-tour pour reprendre le chemin du bureau. Tyler se tenait devant sa caserne. Je ne m'étais pas rendu compte que j'avais marché autant.

— Hé, je plaisantais.

J'entendis ses pas dans la neige fondue. Le sel craquait sous ses semelles.

— Moi aussi, répondis-je sans m'arrêter.

— Alors, euh... Paige et toi... commença-t-il en fourrant ses mains dans ses poches.

— Il n'y a pas de Paige et moi.

— Non ? Pourquoi ? J'ai entendu dire que vous étiez peut-être... T'aimes les mecs, en fait ? Je veux dire... forcément, après ce qui s'est passé entre nous. C'est juste que je te cerne pas trop.

— Qu'est-ce qu'il y a à cerner ?

Un sourire se dessina lentement sur ses lèvres.

— Toi, Ellie. J'essaie de te cerner, toi.

— Tu recommences à me parler.

— Je me disais que ça ne poserait peut-être pas de problème, cette fois.

— Pourquoi ?

Il fronça les sourcils, visiblement contrarié par le tour que prenait notre conversation.

— Est-ce que tu... euh... repenses à cette soirée, parfois ?

— Pas vraiment, non.

Soupir.

— Ça fait un mois, Ellie.

— Je sais.

— Moi j'y pense encore.

J'inspirai, et soufflai lentement, en espérant évacuer ce que je ressentais face à lui.

— On en a déjà discuté, dis-je en continuant mon chemin.

Il eut un rire nerveux.

— Ellie, est-ce que tu pourrais t'arrêter et me parler, juste une seconde ?

Je pilai, redressai la tête pour croiser son regard.

— Alors, est-ce que tu t'intéresses à moi parce que je ne me suis pas effacée de ta mémoire comme les autres filles que tu baises une fois en passant, parce que je suis la fille de mon père, ou parce que tu ne sais pas si je préfère les filles ?

— Rien de tout ça. Pourquoi tu la joues agressive, comme ça ?

— C'était un truc d'une nuit, Tyler. J'étais une autre personne. Je ne veux plus être attirée par le bagarreur en sueur qui n'est pas contre tirer son coup avec une nana bourrée.

Il plissa un œil, et cette maudite fossette fit son apparition.

— Tu ne veux plus, mais tu l'es encore.

Il était tellement sûr de lui que mes insultes ne l'atteignaient pas. Son arrogance l'empêchait de me croire.

Je repris mon chemin.

— C'est *toi* qui compliques les choses. J'essaie juste d'être claire. Je ne suis peut-être pas au top de ma forme en ce moment, mais ça ne veut pas dire que j'essaie d'être ambiguë avec toi.

— J'ai déjà couché avec toi. Je voulais juste te demander si ça te dirait qu'on sorte un soir.

Je m'arrêtai une nouvelle fois, scrutai son visage pour voir s'il disait la vérité ou pas. Il y avait de l'espoir dans ses yeux, et peut-être une touche de peur. Tyler était grand et costaud, il se battait contre les incendies de forêt pour gagner sa vie, mais il avait peur de moi, et il avait raison. Derrière tous ces muscles et cette crânerie, Tyler était un mec bien, ce qui signifiait que je n'étais pas pour lui, même si je n'étais plus aussi mauvaise qu'avant.

— Ce n'est pas possible.

— Je finis à 22 heures, ce soir, dit-il comme s'il n'avait pas entendu.

— À 22 heures, je suis couchée.

— Petit déjeuner, alors ? Tu bosses pas avant 9 heures, quand même ?

— Mais j'aime faire la grasse mat'.

— T'es plutôt œufs au bacon, ou pancakes ?

Je fis la moue. Les deux étaient franchement tentants. Un petit déjeuner à l'œil, c'était aussi bien qu'un dîner, et Sally avait décidé de ne plus autoriser Maricela à compléter le garde-manger tant que je n'aurais pas appelé mes parents, ce que je n'avais pas l'intention de

faire. Ce n'était pas pour eux que je changeais de vie, mais pour Finley, et cela signifiait que bientôt, je ne me nourrirais plus que de nouilles chinoises, à moins que Maricela n'ait pitié de moi et ne m'apporte un de ces célèbres *tamales*.

Un petit déjeuner à l'œil, c'était parfait, mais profiter de quelqu'un pour obtenir de la nourriture, tout en sachant qu'il s'intéressait à moi... Ce n'était pas comme ça que j'allais devenir la personne à laquelle j'aspirais.

— Non.

— *Non ?* s'étonna Tyler.

— Je suis, comment dire, très occupée par moi-même. Je suis sûre que tu vas trouver une autre fille avec qui sortir.

Mes pieds finirent par décider de protester contre le froid, et cette fois, je ne m'arrêtai plus. La porte de *L'Écho* tinta quand je la poussai. Je tapai mes pieds sur le paillason pour me débarrasser de la neige.

— Je commençais à me demander si tu allais revenir, me dit Jojo. Son large sourire s'estompa.

— Tu savais que Maddox était dehors ?

Je me retournai et vis Tyler devant la porte, les mains dans les poches. Il attendait.

Je lui fis signe de retourner d'où il venait, il secoua la tête.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demanda Jojo.

— Comment est-ce qu'on se débarrasse de ces mecs ? J'ai l'impression d'avoir un chewing-gum collé à ma chaussure.

— Ça, je ne peux pas te dire. Je suis pratiquement certaine qu'aucun Maddox n'a jamais attendu une fille dehors dans le froid. Tu devrais le faire mariner jusqu'à ce qu'il devienne bleu. Pour qu'on en profite toutes, tu vois ? Bon, fais voir ce que tu nous rapportes, dit-elle en tendant une main.

Je sortis la carte mémoire de mon appareil et la lui tendis. Elle la glissa sur le côté de son ordinateur et s'assit, impatiente.

J'avais les doigts gelés, et je me demandai comment ils avaient réussi à travailler dehors si longtemps, dans des températures négatives. Faire les bons réglages et déclencher rapidement était devenu une obsession, et je n'avais pas vu passer le temps. Et là, debout à côté de Jojo tandis qu'elle cliquait sur les centaines de clichés, j'avais déjà envie d'y retourner.

Sans quitter son écran des yeux, le menton dans le creux de sa main, elle secouait la tête, en cliquant de plus en plus vite.

— Je ne sais plus quoi dire, là.

— La vérité. Je garde le boulot d'assistante, si elles sont nulles, on est bien d'accord ?

— Elles ne sont pas nulles.

— C'est vrai ?

— Elles sont incroyables !

J'inspirai un grand coup.

— C'est vrai ?

— Papa ! hurla Jojo.

On aurait dit une pré-ado impatiente plutôt qu'une jeune femme capable de gérer un magazine à elle toute seule.

Wick émergea de son bureau en courant, boitillant mais motivé.

— Elles sont bonnes ?

— Je te laisse juge, répondit Jojo en cliquant.

Je croisai les bras, sentant mes joues brûler en se réchauffant lentement, et oscillai d'une jambe sur l'autre, ne sachant comment prendre leur réaction. Wick posa une main sur l'épaule de sa fille et se pencha pour s'approcher de l'écran.

— Ellison, dit-il sans le quitter des yeux. C'est pas mal du tout, ma grande.

— Ah bon ?

Il se redressa, me donna une petite tape sur l'épaule.

— Elle a besoin d'une mission, Jojo. Mais pas le truc ordinaire et chiant comme la pluie, hein. Un sujet qui intéresse les touristes comme

les gens du coin. Un truc excitant. Sexy !

Jojo fit la grimace.

— Beuh... Ne dis pas des choses pareilles, Papa.

Tyler finit par pousser la porte.

— Je ne m'en irai pas.

Je levai les yeux au ciel.

— T'as pas un boulot ?

Wick claqua des doigts.

— Ça y est, je sais !

— Quoi ? demanda Jojo.

— Le premier reportage d'Ellie ! Elle peut suivre une brigade de sapeurs forestiers d'élite, déclara-t-il en montrant Tyler. On sait pour quoi ils sont là en gros, mais que font-ils *vraiment* ? Quels dangers courent-ils réellement ? Est-ce que c'est physique ? Que faut-il pour faire un bon sapeur ? Qui sont-ils ? Que font-ils quand il n'y a pas d'incendie ?

— Non, dis-je.

C'était plus une supplique qu'une réponse.

— Papa, c'est une idée géniale !

— Jojo, je ne suis pas journaliste, contrai-je pour plaider ma cause.

— Je t'aiderai, assura-t-elle. Je peux relire ton papier, ou même l'écrire s'il le faut. Toi, tu prends des notes, et des photos.

Wick sourit, exposant sa dentition jaunie par le tabac. Il bomba le torse, fier de sa fille.

— Ça pourrait faire un dossier spécial. Edson et Wick. Qui pourrait être repris par l'Associated Press.

— Ne nous emballons pas, tempérari-je. Est-ce que vous êtes sûrs que c'est possible, d'abord ? Il doit y avoir des questions de sécurité.

Wick pointa un doigt en direction de Tyler.

— Maddox, il va falloir que tu te bouges. C'est un service, que je te demande.

— Ne lui demandez pas de service, suppliai-je.

Tyler avança jusqu'au bureau de Jojo.

— On devrait pouvoir mettre quelque chose sur pied avec le superintendant, sans problème. Je suis de repos demain, elle peut venir avec moi et on lui parlera.

Je soupirai, passai une main dans mes cheveux, suppliant Wick et Jojo du regard.

— Attendez. Réfléchissons deux secondes. Vous voulez que mon premier reportage en tant que photographe amateur soit un grand dossier spécial sur la vie des sapeurs forestiers, que j'accompagnerais sur le terrain ? C'est vraiment ce que vous voulez ?

Jojo éteignit son ordinateur, enfila son manteau et me fit un clin d'œil.

— Rapporte-moi quelque chose d'époustouflant.

— Je prends des photos depuis deux jours. Et tu veux de l'époustouflant ?

— J'ai foi en toi, dit Jojo. Allez, file de là, la journée est terminée, et José t'attend dehors.

D'un pas traînant, j'allai chercher mes affaires à mon bureau. De retour dans l'entrée, Tyler attendait, debout dans la pénombre, et discutait de ma mission avec Jojo. Celle-ci avait déjà éteint toutes les lumières et attendait que je sorte pour fermer derrière moi.

Tyler marcha à mes côtés jusqu'à l'endroit où attendait l'Audi. Sally n'avait pas autorisé l'utilisation de la voiture, mais José était certain que mes parents n'auraient pas voulu que je fasse des kilomètres à pied dans la neige.

Je n'en étais pas aussi sûre que lui.

— Donc... petit déjeuner, demain matin, avant de commencer ? C'est moi qui invite.

— Ce n'est pas une plaisanterie, pour moi, répondis-je. J'ai besoin de ce boulot. Si je fous ça en l'air...

— Mais tu ne foudras rien en l'air. Je suis sûr que tu trouveras plein de choses à photographier. Laisse-moi t'inviter à petit déjeuner avant

qu'on aille à la caserne. On discutera de comment on va présenter ça à mon supérieur, et j'aurai une idée plus claire de ce que tu veux.

— Je ne sais pas ce que je veux.

La fossette apparut.

— D'accord. Quoi qu'il en soit, après le petit déjeuner, tu auras les idées plus claires.

La portière de l'Audi grinça quand je l'ouvris.

— Ellie...

— Souviens-toi juste de ça, dis-je. Ce n'est pas ma faute. J'ai essayé de t'éviter ces complications.

— Je suis sapeur forestier, Ellie. Dans cette relation, c'est moi qui suis en charge du sauvetage.

Je me glissai à l'intérieur et refermai la porte. Tyler toqua à la vitre, je l'ouvris.

— Ce n'est pas une relation, l'informai-je.

— Je te l'ai déjà expliqué, je suis OK pour le plan ami et plus si affinités, répondit-il avec un grand sourire.

— Tu te ridiculises.

Il posa une main sur sa poitrine.

— Moi ? Mais noon !

Je remontai la vitre tandis que José démarrait. Les sièges de cuir étaient tièdes, je me frottai les mains pour les réchauffer.

José s'engagea sur l'autoroute, et me regarda dans le rétroviseur.

— Vous avez l'air heureuse, mademoiselle.

Je regardai dehors, les lumières qui perçaient l'obscurité.

— Je crois que ce que tu vois est en réalité de l'agacement.

— Vous avez de la visite, ce soir.

— De la visite ? Je t'en prie, ne me dis pas que c'est Sterling. Ou mes parents. Merde, c'est quand même pas mes parents, si ?

José eut un petit rire.

— Ni l'un ni l'autre. La fille aux cheveux bleus.

— *Paige* ?

Il répondit d'un hochement de tête.

— Elle est là depuis longtemps ?

— Presque une heure. Elle a apporté des cookies. Ils sont très bons.

— Tu as mangé mes cookies ?

— Non, mademoiselle Ellie. Elle en a apporté quatre douzaines.

— Elle doit savoir que Sally m'affame.

José ralentit en arrivant devant le portail, puis entra, remonta tranquillement l'allée et s'arrêta devant la maison, juste à côté d'un coupé Hyundai des années 1980. La peinture était abîmée, une longue rayure allait du pare-chocs avant à la portière arrière. Une voiture mignonne mais en mauvais état. Le carrosse idéal pour Paige.

Elle m'accueillit dans l'entrée, se jetant à mon cou. Elle était enveloppée dans une couverture qui sentait Finley, et dont ne dépassaient que sa tête, ses mains et des Converse rouges bien pourries.

— J'espère que ça pose pas de problème, que je sois ici.

— Non. Non, bien sûr.

Elle m'entraîna dans la cuisine.

— J'ai apporté des cookies, dit-elle en ouvrant une boîte en plastique qui devait être plus vieille qu'elle.

Elle m'en tendit un rond au glaçage en forme de flocon. Je mordis dedans. Il fondit dans ma bouche, le glaçage était à mourir.

— Waouh. C'est toi qui les as faits ?

Elle répondit d'un hochement de tête affirmatif.

— C'est la recette de ma grand-mère.

Maricela ouvrit le frigo et me montra une assiette recouverte d'aluminium, avant de fermer son manteau et de prendre ses affaires. Sa journée était terminée. Bientôt, les feux arrière de José s'éloignèrent aussi dans la nuit. La visite inattendue de Paige n'en était que plus agréable.

— Comment ça va ? demanda-t-elle en choisissant un autre cookie. T'avais quasiment disparu.

— J'ai eu un passage assez difficile.

— Tyler m'a dit que tes parents t'avaient coupé les vivres. C'est vrai ?

— Tyler Maddox ? Tu l'as vu ?

Un étrange pincement de jalousie me noua l'estomac.

Elle haussa les épaules.

— Au *Turk's*. Il m'a dit que tu l'avais grave jeté.

— Je ne l'ai pas jeté. Il aurait fallu qu'on soit ensemble pour que je le jette.

Paige gloussa, et devant son sourire enfantin je lui pris la main. Elle glissa ses longs doigts entre les miens.

— Tu m'as manqué.

— Je suis là.

— C'est vrai, pour tes parents ? C'est pour ça que t'es si différente ?

— En mieux, j'espère, dis-je en rassemblant nos miettes pour en faire un petit tas.

Paige ne répondit pas.

— Oui, c'est vrai.

— Eh bien je suis venue te sauver.

Elle se baissa et tira une bouteille d'un sac en papier kraft. Elle farfouilla dans les placards jusqu'à ce qu'elle trouve deux grands verres, et les posa sur le plan de travail. Je me mis à saliver rien qu'au bruit du bouchon que l'on dévisse, et plus encore quand le premier jet de liquide ambré coula au fond du verre. Paige remplit les verres à ras bord.

— Waouh, lâchai-je. Ça fait un mois que je n'ai pas bu une goutte.

Elle me tendit un verre, et leva le sien.

— À la sobriété.

— Je...

Ma gorge me brûlait, impatiente de sentir la caresse de l'alcool. Juste un verre. J'allais juste boire un verre.

— T'as pas l'air en forme, dis donc, remarqua Tyler en tirant ma chaise.

Je m'assis, gardant mes lunettes noires.

— Merci.

— Couchée tard ? Je croyais que tu ne buvais plus.

— Moi aussi, dis-je en grimaçant.

Sa voix, la lumière du soleil qui baignait la salle et le chiard qui hurlait en sautant partout comme s'il avait pris du crack étaient insupportables.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Tyler.

— Une copine est passée hier soir avec une bouteille de Crown.

Il se rembrunit.

— Après quoi ? Cinq semaines au régime sec ? C'est pas une copine sympa.

— Je suis pas au régime sec. C'est pour les alcooliques, ça.

Tyler fit un signe à Chelsea, qui s'approcha.

— Bonjour, dit-il. Est-ce qu'on peut avoir de l'eau s'il vous plaît ?

Elle répondit d'un hochement de tête et s'éloigna. Tyler revint à moi.

— Tu vas pouvoir manger ?

— Peut-être.

— Pfff... T'as passé une bonne soirée, au moins ?

— Oui. On a parlé jusqu'à minuit, et on s'est écroulées. Elle avait fait des cookies, on a parlé de mes parents, de Finley, et...

Je m'arrêtai en me souvenant soudain de mes larmes. En pleurant comme un veau, j'avais raconté l'épisode Sterling juste avant de m'endormir. J'avais tout dit à Paige. Elle savait ce que Sterling et moi avions fait.

J'enfouis mon visage entre mes mains.

— Oh, non. Mon Dieu, non. *Merde*.

— Donc... une soirée pas si réussie que ça ?

— Je ne veux pas en parler. Des flocons d'avoine. Sans fruit. Avec de la cannelle. S'il te plaît.

J'étais décidée à manger, ne sachant quand viendraient mes prochaines nouilles chinoises.

— C'est comme si c'était fait, dit Tyler.

Il passa la commande pour moi quand Chelsea revint avec notre eau. Il ne parla pas beaucoup, et je ne me plaignis pas. Il y avait déjà beaucoup trop de mouvement, de lumière et de bruit comme ça autour de nous. Les couverts contre les assiettes, les conversations, les éclats de rire de ces foutus mioches, les portières qui claquaient, dehors. J'aurais voulu que tout le monde crève.

— On dirait que tu en veux à la Terre entière, dit Tyler.

— En gros, oui.

Je tirai la capuche de mon sweat sur ma tête, et posai le menton entre mes mains.

— Est-ce que c'est un truc qui nous fera bien rigoler, plus tard ?

Je m'affaissai sur mon siège. Ces lunettes noires ne m'aidaient pas du tout. J'avais l'impression que le soleil cherchait à percer mon crâne.

— Ça m'étonnerait. Je m'en veux tellement.

Chelsea fit glisser mon bol de flocons d'avoine devant moi, l'odeur de la cannelle monta jusqu'à mes narines. Je trouvai même cela appétissant, jusqu'à ce que la pile de pancakes myrtilles-chocolat-

chantilly-sirop d'érable qu'avait commandée Tyler m'envoie à son tour des signaux odorants.

— Beuh... dis-je en reculant. On t'a déjà dit que tu mangeais comme un gosse de cinq ans ?

— Très, très souvent, répondit-il en plantant sa fourchette dans la pile avant d'enfourner une bouchée.

— Comment tu fais pour être comme ça, demandai-je en pointant un doigt sur lui, si tu manges comme ça ? ajoutai-je en montrant son assiette.

— On a beaucoup de temps de repos quand on est à la caserne, contrairement à quand on est au chalet, pendant la saison des incendies. J'aime pas rester sans rien faire, alors je fais beaucoup d'exercice.

Indispensable. Il mangeait comme un mammoth.

Je pris une cuillère et goûtai les flocons d'avoine, un tout petit peu, pour voir. Ça passait. Toast nature, cannelle et flocons d'avoine. Je pouvais encore faire la fête comme une star, mais je m'en remettais beaucoup moins bien.

Je vidai mon verre d'eau en avalant les deux ibuprofènes que j'avais apportés, et regardai ma montre.

— T'es pressée ? demanda Tyler.

— Je voudrais juste être sûre d'arriver au boulot à l'heure si ton superintendant refuse de se laisser convaincre par ce projet absurde.

Tyler avait déjà avalé presque la moitié de son assiette. Je ne l'avais même pas vu faire.

— Des photographes, il y en a tout le temps avec nous. Mais je ne sais pas trop comment tu vas tenir le rythme, si on est appelés en intervention. Les marches d'approche sont assez dures.

— La ferme.

— Ça monte.

— Pourquoi tu me tourmentes, comme ça ?

— ... dans la neige.

— Occupe-toi de ton boulot, je m'occuperai du mien.

Tyler rigola.

— Comment une fille de milliardaire s'est-elle retrouvée photographe de terrain pour un magazine ? C'est un peu improbable, non ?

— Je t'ai dit ce qu'avaient fait mes parents, et je sais que tu t'en souviens. Tu l'as raconté à Paige en buvant un verre avec elle. Ou en faisant autre chose.

— Ça t'embête ? demanda Tyler, amusé.

— Que tu parles de moi ? Ou que tu aies vu Paige ?

— Les deux.

— C'était personnel, ce que je t'ai raconté. Pas le genre de truc qu'on répète dans un bar.

— Tu as raison. Je te prie de m'excuser. Mais je croyais que c'était ton amie... et je m'inquiétais pour toi. Je pensais qu'elle en saurait plus que moi.

— Paige est une fille sympa. Mais ce n'est pas mon amie.

— Même pas amie et plus si affinités ?

Je le fusillai du regard, il leva les mains en signe de reddition.

— T'as bientôt fini de te gaver ? Ça me donne la nausée.

Il se leva, laissa quelques billets sur la table et m'aida à me lever à mon tour, avec une facilité étonnante, et un air compatissant.

— Ça va aller ?

Je soufflai sur une mèche folle tombée sur mon front, encore plus furieuse contre moi-même que je ne l'étais déjà. Et furieuse contre Paige, aussi, il fallait le reconnaître. Mais elle ne savait rien des efforts que je faisais depuis un mois, après tout. Ma nouvelle conduite ne concernait que moi, elle n'était pas responsable du maintien de ce cap.

Tyler me guida jusqu'à son pick-up et m'aida à monter. Je me mis bien en face de la route, et ne la quittai pas des yeux. Le trajet jusqu'au *Winona's*, une heure plus tôt, dans l'Audi avait été assez difficile.

Moins d'un quart d'heure plus tard, Tyler s'engagea sur Mills Drive, puis sur le parking de la caserne. L'asphalte de l'allée, abîmée par le froid, rendait la progression assez chaotique.

— Désolé, il faut encore marcher un peu, dit Tyler en coupant le contact.

Un vent glacial soulevait des nuages de neige le long du bâtiment marron. Je descendis et regardai de l'autre côté de la rue, tentant de voir si les lumières étaient déjà allumées à *L'Écho des Montagnes*.

— Si t'as besoin de vomir, c'est le moment, signala Tyler en contournant la voiture pour me rejoindre.

Son bras se cala sur mes épaules, mais je me dégageai.

— Ça va. Arrête de me traiter comme un bébé. C'est moi qui ai déconné.

— Oui, on peut le dire.

Nous traversâmes le parking couvert de neige jusqu'à la porte de secours de la caserne. Tyler l'ouvrit, et s'effaça.

— Après toi.

J'entrai, bras croisés pour me protéger du froid. J'ignorais pourquoi mais, quand j'avais la gueule de bois, me réchauffer était très difficile – encore un truc insupportable.

Tyler tapa des pieds pour se débarrasser de la neige sur un grand tapis industriel, je fis de même. Puis nous longeâmes un couloir sur les murs duquel étaient accrochées des photos encadrées d'anciens superintendants ainsi que de quelques pompiers morts en service. La dernière photo datait de la fin des années 1990, le mec ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans. Je m'arrêtai, fixai ses taches de rousseur et son sourire doux.

Nous passâmes une porte grande ouverte donnant sur un garage complètement éclairé, dans lequel étaient alignés des camions-pompe, quelques véhicules d'intervention et divers équipements. Des sacs à dos et des casques étaient accrochés le long des murs, et des lances à incendies supplémentaires étaient rangées sur des étagères.

— Tu pourras faire quelques clichés ici après, une fois qu'on aura le feu vert du superintendant, dit Tyler. Mon chef d'équipe m'a dit qu'il était ici aujourd'hui, pour faire le tri dans les nouvelles candidatures.

Après quelques portes closes, nous passâmes devant une porte ouverte.

— Ça, c'est le bureau du chef d'équipe, expliqua Tyler sans s'arrêter. Le superintendant y est en ce moment, il s'engueule avec l'ordinateur. On l'appelle Chef.

— C'est le chef, ou le superintendant ?

— Son nom, c'est Chef. Son poste, c'est superintendant. C'est à lui qu'on va demander si tu peux passer quelques jours au chalet.

— Pigé. Attends. Quelques jours au chalet ? C'est où, le chalet ?

— Au cœur du Parc National des Montagnes Rocheuses. Si tu veux nous suivre, on ne va pas pouvoir venir te chercher ici chaque fois qu'on reçoit un appel.

— Merde. Je vais devoir... prendre mes affaires ?

— Affirmatif. Ça, désigna-t-il avec un mouvement de menton en avant, c'est notre QG. La salle télé.

Deux canapés, et quatre fauteuils inclinables étaient installés devant une télévision grand écran, mais qui semblait plus vieille que la plupart de ceux qui la regardaient. Tyler leur fit un petit signe de la main, ils répondirent, intrigués, mais pas assez pour se lever.

— Encore un bureau, dit-il en montrant une pièce, un peu plus loin sur la gauche. On tape nos rapports sur ce PC. Et là, à droite, la cuisine.

Il y avait une table pour huit d'un côté, un petit plan de travail avec des placards, un frigo et une cuisinière. Près de l'évier étaient installés un grille-pain et un four micro-ondes. Apparemment tout le nécessaire, mais dans un placard à balais pour huit.

Tyler passa une autre porte.

— Et là, c'est nos thurnes.

— T'es sérieux ?

On aurait dit une infirmerie, avec des lits très rapprochés l'un de l'autre, séparés seulement par une étroite armoire métallique.

— C'est quoi, ça ?

— On y met nos affaires personnelles – vêtements propres, manteaux. C'est comme notre casier, quoi.

— Tu dors ici ? Dans une grande chambre avec plein d'autres mecs ?

— Ça arrive. Et oui, certains ronflent.

Je fis la grimace, Tyler éclata de rire.

— Allez, viens, on va voir le superintendant.

Nous retraversâmes la cuisine, avant de repasser devant la salle télé. Ceux qui s'y trouvaient semblaient bouger, se levaient, s'étiraient.

— Ils vont quelque part ? demandai-je.

— Ils prennent leur petit déjeuner, et regardent les infos. Ensuite, ils s'occupent des tâches quotidiennes, sauf si on a un appel. Hors saison, on travaille en général quarante heures par semaine, cinq heures-seize heures, ou seize heures-vingt-deux heures.

— Il n'y a pas d'incendie la nuit ?

— Si, pour les pompiers qui sont ici à plein temps.

— Des tâches quotidiennes ?

— Oui. Lavage des véhicules, lessivage des sols, vaisselle... ce genre de trucs. On n'a pas de domestiques, ici.

Je poussai un petit grognement, devinant à quoi il faisait allusion.

— Les périodes de pause, quand on en a, sont très différentes au chalet. On en profite pour tracer de nouveaux chemins, réparer les clôtures et la signalisation, faire des exercices...

— Donc ça n'a rien d'un temps de pause.

Tyler toqua à une porte, en face du QG.

— Entrez, bordel ! grogna une voix grave, de l'autre côté.

Il me fit un clin d'œil et ouvrit. Le superintendant était assis à son bureau, disparaissant en partie derrière des piles de classeurs et un PC qui avait tout de l'antiquité. Il semblait à bout.

— Bonjour, Chef. J'ai une journaliste, ici, qui...

— Vous connaissez le Twitter ? demanda ledit Chef en me fixant de son regard sombre.

— Je vous demande pardon ?

— Le Twitter ? Vous y connaissez quelque chose ? Un type avec beaucoup plus de temps et qui gagne beaucoup plus de fric que moi a décidé que nous devions avoir un compte, et je n'ai pas la moindre idée de comment... faut dire quoi, déjà ?

— Comment tweeter, répondit Tyler en se retenant de rire.

Il tapa du poing sur son bureau.

— Bordel ! Tweeter.

— Oui, je devrais pouvoir vous aider, dis-je. Mais je suis ici pour un reportage, monsieur...

Il me regarda brièvement avant de secouer la tête et de retourner à son écran d'ordinateur.

— Chef, on m'appelle Chef. Quel reportage ?

— Je suis... photographe pour *L'Écho des Montagnes*...

Même si c'était la vérité, j'avais l'impression de raconter un bobard.

— ... et on m'a demandé de faire un reportage sur les sapeurs forestiers. M. Wick aimerait que notre communauté en sache un peu plus sur ce que vous faites.

— On tweete, grommela-t-il.

Tyler rigola.

— Allez, Chef. Mlle Edson voudrait...

— Edson ?

Le chef leva la tête. Je méritais finalement plus d'attention que son compte Twitter.

Merde.

— Edson, comme dans Edson Tech ?

Je n'étais pas sûre de la réponse à faire. Mon père avait autant d'ennemis que d'amis. Plus, probablement.

— Elle est juste photographe, intervint Tyler. Arrêtez de lui chercher des poux et dites-lui oui ou non. Je suis venu avec elle pendant mon jour de congé.

— Ah bon, et pourquoi ça ? demanda le superintendant.

— Je lui dois un service.

— Vraiment ?

— Oui. Est-ce qu'elle peut suivre la brigade et prendre des photos, alors ?

— Elle a son certificat d'aptitude à la lutte anti-incendie ?

— Chef... soupira Tyler, exaspéré.

— Si elle peut me montrer comment envoyer un twitter, c'est oui.

Je retirai mon manteau, le tendit à Tyler et contournai le bureau pour venir m'agenouiller à côté du superintendant.

— Un tweet, Chef. On tweete des tweets sur Twitter. Et il faut avoir un compte pour tweeter. Remplissez ça.

Il suivit en tapant sur le clavier les étapes nécessaires à la création d'un compte.

— Cliquez sur ce bouton, là, dis-je en lui montrant sur l'écran. Là, vous pouvez télécharger une image. Je suis sûre que vous avez le logo de la brigade dans votre dossier Photos.

Je pris la souris, cliquai ici et là et, comme je m'y attendais, trouvai une photo du logo des Sapeurs Forestiers dans un dossier. Un autre cliché, pris sur le vif, servit pour le bandeau.

— C'est tout bon, dis-je en me relevant.

— Tout bon pour quoi ? demanda le superintendant.

— Cliquez sur cette icône, et tapez ce que vous voulez.

— Non, pas ce que vous voulez, précisa Tyler. Tapez quelque chose qui concerne les sapeurs forestiers, mais sans grossièreté. Et en moins de cent quarante caractères.

— Cent quarante quoi ?

— Écrivez juste quelques mots sur le débroussaillage de la semaine dernière. Ou sur la collecte alimentaire de cette semaine. Dites qu'on

est fin prêts pour la saison à venir, et postez notre photo de groupe. Faites court et gentil.

— Débroussaillage et collecte alimentaire ? Vous faites des trucs comme ça ? m'étonnai-je.

— Ouais. Tout le temps, répondit Tyler comme si c'était une évidence.

On toqua à la porte, et une voix familière demanda :

— C'est qui la jupe ?

Je me retournai et vis Taylor sur le seuil. Sa ressemblance absolue avec Tyler était vraiment troublante.

— Je ne porte pas de jupe, et je n'en suis pas une, lançai-je, mécontente. Et tu sais très bien qui je suis.

Taylor fit un clin d'œil et sourit.

— Pense bien à dire à toutes les féministes qui te suivent sur Tumblr que t'as été offensée, dit-il avant de s'éloigner en direction de la salle télé.

Tyler serra la mâchoire, puis souffla lentement. Le regard du superintendant navigua entre l'endroit où était apparu Taylor, Tyler, et moi.

— C'était quoi, ça ?

— Rien, chef. Vous avez tweeté ?

Il cliqua sur la souris et se carra dans son fauteuil, planta les avant-bras sur les accoudoirs.

— Ça tweete !

— Et c'est bon pour Ellie ?

— C'est bon pour Ellie. Mais on ne sort pas de la zone de sécurité, OK ? Et foutez le camp de mon bureau, j'ai du boulot.

— Très bien, chef, dit Tyler en me poussant dehors.

— La zone de sécurité ? murmurai-je.

— Celle qui a déjà brûlé, répondit Tyler sur le même ton.

Je poussai un soupir de soulagement.

— C'était plus dur que ce que j'avais imaginé.

— C'est un type bien. Il est efficace, fait en sorte qu'on ait toujours l'équipement qu'il nous faut, même quand les huiles pensent qu'on n'en a pas besoin.

— Les huiles ?

— Les décideurs, au gouvernement. Tout est une question de budget. Il faut se battre sans arrêt. Allez viens, on va faire connaissance avec quelques-uns des gars.

Tyler se dirigea vers le garage, où le reste de son équipe travaillait. Deux d'entre eux étaient plongés sous le capot d'un camion, deux autres balayaient et passaient la serpillière sur le sol en ciment, et d'autres encore vérifiaient les différents équipements, dans un coin.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en montrant les hybrides hache/pioche accrochés au mur.

— On appelle ça des pulaskis. Ça, dit-il en montrant une sorte de pelle, ce sont des rhinos. On les fabrique ici.

— *Vous* les fabriquez ?

— Oui. Avec le fer à souder, une scie, une ponceuse et quelques autres outils. Ce qu'on trouve, en fait. Il faut être créatif, parfois.

Je sortis mon appareil, pris quelques clichés des outils, puis des membres de l'équipe vaquant à leurs occupations. Tyler s'approcha de ceux qui bricolaient le moteur d'un véhicule ressemblant à une ambulance grand format.

— C'est le minibus de l'équipe, m'expliqua Tyler.

— Quand il marche, précisa un des hommes.

— Dehors, le panneau mentionne Sapeurs Forestiers, et vous êtes équipés pour les incendies de forêt, mais il y a aussi des camions-pompe. Vous faites également caserne de pompiers pour la ville ? demandai-je, un peu perdue.

Tyler haussa les épaules.

— On a la double casquette. Ça simplifie les choses, en fait, surtout que la plupart d'entre nous sont qualifiés pour les feux urbains en plus

des feux de forêts. Et pendant l'hiver, on est plus près du centre-ville, aussi.

Je hochai la tête, sortis mon carnet et mon stylo.

— Lui, dit Tyler en montrant le premier, c'est Smitty.

Il était plus grand que lui, mais pas aussi athlétique, portait des lunettes, était assez fin de visage, avec une peau mate. De la graisse de moteur maculait une de ses joues.

Les deux hommes s'essuyèrent les mains sur leur pantalon et me saluèrent.

— Lyle Smith, se présenta Smitty.

Tyler montra l'autre.

— Et lui c'est Taco.

— Taco ?

Ses cheveux roux et ses taches de rousseur n'indiquaient pas d'origine latino, *a priori*.

— Clinton Tucker. J'ai un fils de deux ans, et quand il dit notre nom de famille, ça ressemble à « taco », et c'est resté. Mais y a pire comme surnom, ici.

— Tout le monde en a un ? De surnom ?

— Je crois, oui, répondit Tyler.

— C'est quoi, le tien ?

Smitty rigola.

— Il en a un, mais personne n'a le courage de le prononcer devant lui.

— Il faudra que vous me le disiez en douce, à l'occasion, réclamai-je en souriant.

— Non, protesta Tyler. Il ne dira rien du tout.

Je notai leurs noms.

— Est-ce que c'est dur pour vous, Taco, d'être loin de votre fils pendant des jours, et même des semaines parfois ?

— Un peu, oui. Mais c'est comme ça. C'est mon métier. Pendant la saison des incendies, c'est même plusieurs mois sans se voir.

— Vous êtes sapeur forestier depuis combien de temps ?

— C'est ma quatrième saison dans le Colorado.

Je pris note, et nous les laissâmes retourner à leur moteur, avant de nous mettre dans un coin pour que je puisse prendre quelques clichés sur le vif.

— Là, il y a Watts... Randolph Watson, reprit Tyler.

Watts nous salua d'une main. Il passait la serpillière de l'autre

— ... et lui, c'est notre chef d'équipe, Jubal Hill. Te laisse pas avoir par les cheveux gris, c'est une bête.

— Jubal ? C'est son vrai nom ?

Jubal lâcha son balai et s'approcha. Le gris clair de ses cheveux contrastait avec son visage buriné et ses yeux bleu layette. Il me tendit la main.

— Jubal Lee Hill. Enchanté.

— Enchantée, Jubilee.

Il rigola.

— Non, juste Jubal. Pas besoin de surnom.

Je ne pus m'empêcher de le prendre en photo sous toutes les coutures. Comme si un paparazzi sommeillait en moi. Ce type aurait mérité de faire un calendrier, ou de travailler pour *Vogue* à New York, en costume sur mesure et lunettes griffées, pas de passer le balai dans une caserne.

— C'est normal, dit simplement Tyler. Toutes les filles qui passent par ici craquent pour Jubal.

— Ça n'a pas l'air de l'affecter.

— Parce qu'il ne le sait pas.

— Ben voyons.

— Je t'assure. Il aime la même femme depuis toujours. Depuis qu'ils sont en primaire, ou un truc comme ça. Ils se sont mariés juste après le lycée et... il faut les voir. C'est indécent.

— Indécent ?

— On dirait des jeunes mariés. Alors qu'ils se sont dit oui il y a trente ans.

— Et c'est indécent ?

— Non. Mais on aime bien les charrier là-dessus. Je suis sûr que mes parents seraient pareils. C'est assez sympa à voir, en fait. Voilà, c'est tout, les autres ne sont pas là.

— Vous êtes combien, dans ton équipe ? Et ça veut dire quoi, « pas là » ? Blessés ? En congés ? Malades ?

Tyler eut un petit rire.

— En général, une équipe, c'est vingt hommes et femmes.

— Femmes ?

— Pas beaucoup, mais les sapeurs les plus durs à l'ouvrage que je connaisse sont des femmes.

Je souris, remis mon appareil autour de mon cou.

— Ils sont où, alors, les autres ?

Tyler me montra une photo de groupe, encadrée.

— Comme je te le disais, hors saison, quand on ne lutte pas contre les incendies de forêt, nous sommes parfois détachés sur d'autres missions. Recherches, sauvetages, assistance. On retourne parfois dans nos casernes de rattachement pour avancer dans nos objectifs de ressources. Certains d'entre nous ont des boulots à temps partiel, ou se mettent simplement en détachement et partent en vacances, faire du ski ou passer du temps avec leur famille. Lui, dit-il en montrant un visage que je ne connaissais pas, c'est Fish, le superintendant adjoint. Là, il y a Sage, Bucky et Slick, des chefs d'équipe comme Jubal. Sugar, Cat, Scooter, Baggins, Jew, Rancho, Runt, Pudding, Pup.

Je haussai un sourcil.

— Je te trouverai une liste complète, si tu veux.

— Avec de vrais noms, s'il te plaît. C'est quoi, les objectifs de ressources ?

— Débroussaillage, mise en place des plans anti-incendie, amélioration du milieu, traçage de sentiers... Ce genre de choses.

Parfois, on va dans les écoles et on fait de la prévention... tu vois, quoi... Smokey l'Ours a un message pour vous les enfants...

— Qui est-ce qui se déguise ?

Tyler fit la grimace.

— Moi.

J'eus un petit rire narquois.

— Merci d'être honnête, dis-je en le notant. Il me faudra une photo de toi en costume de Smokey, alors.

Il fit la moue, et je lui donnai un petit coup de coude.

— T'es un chou de me montrer tout ça, et un ange de m'avoir arrangé le coup avec le superintendant.

— Un ange ?

— Et en moyenne, vous travaillez combien d'heures par semaine ?

Tyler croisa les bras.

— On fait ça maintenant, tu crois ?

Je levai les yeux de mon carnet.

— Ben... oui ?

— Tout dépend si c'est en saison ou hors saison. S'il y a un incendie, on dort, on mange, on bosse. Jusqu'à dix-huit heures par jour, mais travailler trente-deux heures d'affilée n'est pas rare. Et sur des périodes pouvant aller jusqu'à quatorze jours consécutifs.

— Purée... soufflai-je.

— Avant, c'était même vingt et un. Ensuite, on a les jours de récupération réglementaires – quarante-huit heures de repos total – et puis on y retourne. On voyage beaucoup, partout où l'on a besoin de nous. Même en Alaska, au Canada, et au Mexique.

— Tu fais ça depuis combien de temps ?

— Je suis un *ange*, vraiment ? dit-il avec le sourire.

— Tais-toi et réponds-moi.

— Je ne peux pas me taire *et* répondre...

Il battit en retraite devant mon regard noir.

— C'est notre troisième saison. On était pompiers, avant ça.

Je levai la tête.

— On ?

— Taylor et moi.

— C'est un package tout compris, vous deux ?

— En gros, oui, répondit-il sans se formaliser.

Je rédigeai quelques phrases, puis suçai le bout de mon stylo.

— Je n'ai pas vu beaucoup de gars d'âge, disons... mûr. Comment ça se fait ?

— Tu n'en verras pas. La lutte contre les incendies de forêt, c'est violent. Si tu fais plus de cinq ou six saisons, tu commences à avoir des petits problèmes physiques récurrents. Le superintendant vient sur le terrain, mais la plupart du temps il est dans son bureau, à cause de ses opérations au dos, au genou et à l'épaule.

— Hé bien... murmurai-je.

— Quoi ?

— Rien. Tu as parlé de travailler pour la communauté. Qu'est-ce que vous faites d'autre ?

— Tu veux dire comme travail de proximité ? Hors saison, on a entraînement physique le matin, et l'après-midi on fait des patrouilles, des démonstrations, on montre comment se servir d'une tronçonneuse, construire une barrière, poser des panneaux signalétiques...

Je notai à toute vitesse, espérant que Jojo pourrait tirer un article de tout ça.

— Vous avez du temps libre ?

— Pas pendant la saison des incendies. Aujourd'hui, j'ai pris ma journée pour régler deux-trois trucs.

— Est-ce qu'il faut que tu... demandai-je en indiquant la porte.

— Quoi ? Oh, non, non, ça va.

— Tu ne veux pas me laisser seule avec tous ces mecs, c'est ça ?

— Non, pas vraiment.

— Qu'est-ce que tu feras, quand on aura terminé ? Que fait un sapeur forestier de son temps libre ?

Tyler sembla troublé, me regarda.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu t'en vas, non ? Tu ne vis pas ici ?

— Non, je ne m'en vais pas.

— Donc tu habites ici ?

— Non, j'ai un appartement avec mon frère, dans Estes Park. En général, on ne reste à la caserne que pendant notre service mais... t'es ici, alors je reste. C'est moi qui t'ai présentée au superintendant, alors je suis responsable de toi.

Cette pensée m'arracha une grimace.

— S'il y a un appel, tu as prévu de partir avec les gars, non ? Pour voir comment ça se passe ?

— Euh... oui.

— Alors il faut que je reste. Sur le terrain, ils seront tous très occupés, ils n'auront pas le temps de s'occuper de toi.

— Je n'ai pas trois ans. Je peux suivre toute seule.

— Il n'y a pas de discussion possible. C'est comme ça et voilà tout.

— Et quand tu seras de service ?

— Même chose.

— Ah bon. Alors ils n'auront pas le temps de s'occuper de moi, mais toi, si ?

— Jojo voulait que tu nous suives partout, non ? On fait toujours comme ça quand on a des journalistes embarqués. Quelqu'un doit faire en sorte qu'il ne t'arrive rien.

— J'y crois pas. On est scotchés l'un à l'autre, alors ? Moi qui commençais juste à me détendre un peu.

— C'est dangereux, Ellie.

— Tu te la joues, c'est tout.

Tyler se renfrogna.

— Je me demande si c'était une bonne idée, finalement.

J'étais mal, soudain, et paniquai en sentant la bile remonter dans ma gorge.

— Je plaisantais, dit-il. Ça va ? T'es toute verte.

— J'ai la nausée, tout à coup.

— Dans le couloir, deuxième porte à droite.

Un premier haut-le-cœur me souleva l'estomac, je plaquai une main sur ma bouche. Sans attendre le second, je courus jusqu'aux toilettes, arrivai juste à temps. Pliée au-dessus de la cuvette, je pensai à mon appareil tombant dans l'eau et arrosé de vomi, mais il pendait au-dessus de mon oreille gauche, retenu par le sapeur d'élite que j'adorais détester.

— Pourquoi suis-je aussi conne ? lâchai-je dans un gémissement.

Ma voix résonna dans la cuvette. Tyler tenait mon appareil d'une main, et mes cheveux de l'autre.

— Un problème ? demanda un gars en passant dans le couloir.

— Ça va aller, Smitty. Elle a attrapé la gastro qui traîne en ce moment.

— Pas de bol, dit Smitty. Ce truc m'a cloué au lit deux jours.

Une nouvelle gerbe jaillit de ma gorge, dans un hurlement. Les deux hommes lâchèrent le même cri d'étonnement mêlé de dégoût.

— Je suis super contente de faire ça en public pour mon premier jour, réussis-je à articuler.

— Désolé, dit Smitty. Soigne-toi bien, Ellie.

— C'est pas humiliant du tout, terminai-je avant de dégueuler encore un coup.

— Waouh.

Je fis un pas en arrière. J'avais assisté à plusieurs incendies d'immeuble, de voiture, et même à quelques feux de broussaille pendant ma première semaine, mais Tyler avait raison. Un incendie de forêt, c'était complètement différent.

Tyler avait un œil sur tout ce qui se passait autour de lui, tout en me guidant vers une zone plus sûre. J'étais emmitouflée dans plusieurs couches de vêtements chauds et autres polaires, le tout recouvert d'une veste et d'un surpantalon ignifugés. Du coup, il avait du mal à agripper mon bras. En chemise et pantalon de toile ininflammable marron clair, Tyler portait aussi des lunettes de protection, un sac à dos avec son matériel, et un casque.

Une ligne de sapeurs forestiers – dont j'avais fait la connaissance pendant les deux jours passés au camp de base, et qui adoraient Tyler – en tenue jaune vif et casque bleu creusait une petite tranchée au pied de la colline. On entendait leurs pulaskis et leurs pelles taper contre les racines et les branches, sur fond de bourdonnement radio permanent.

Tyler m'avait fait avancer le plus près possible, essayant d'aider son équipe sans me perdre de vue. Nous avons campé deux nuits, et si les braises ne franchissaient pas la ligne d'arrêt, il m'avait confié que nous en aurions fini le soir même. Personne n'était plus surpris que moi de le regretter.

Il n'y avait ni camion-pompe, ni lances. Les sapeurs forestiers luttèrent contre l'incendie avec des lance-flammes à action localisée, des pelles et des tronçonneuses, creusèrent des tranchées pour débarrasser le sol de tout ce qui pouvait alimenter le feu.

Je n'avais pas le vertige, mais un mélange bizarre de peur et d'euphorie s'empara de moi lorsque je regardai en bas, dans la vallée. Le vent plaquait des mèches de cheveux sur mon visage, et je vis qu'il poussait aussi le feu en direction de l'équipe de sapeurs. Le temps ralentit lorsque je regardai Tyler. Nous étions pris dans un moment que je n'avais jamais vécu, je ne skiais pas sur un sommet réputé, je ne surfais pas au large d'une plage thaïlandaise, je ne découvrais pas le Machu Picchu. Nous étions au sommet du monde, le seul rempart entre le feu et les maisons. Appareil en main, grelottante, à un kilomètre des flammes, j'avais enfin trouvé ce que j'ignorais chercher.

— Recule, ma belle, me demanda Tyler en tendant un bras en travers de ma poitrine, comme l'avait fait ma mère avec nous enfants lorsqu'il lui arrivait de freiner un peu brusquement.

J'étais presque repliée sur son bras, et je me penchais encore, pour prendre d'autres photos, toujours au plus près, brûlant l'adrénaline au fur et à mesure que mon corps la produisait. C'était meilleur que tous les trips que j'avais pu faire.

Les flammes produisaient un rugissement sourd en avançant sur les broussailles sèches et les arbres nus à la manière d'un bataillon progressant sans craindre l'ennemi. Atteindre les lieux de l'incendie avait été difficile. Après un trajet en 4 × 4 de presque deux heures jusqu'au campement, nous avons marché plus d'une heure dans la neige et la glace, à travers une forêt de trembles escarpée. Très vite, avant même que l'odeur de la fumée ne nous parvienne, je n'avais plus senti ni mes pieds ni mon visage, mais j'avais oublié le froid depuis longtemps, maintenant, l'œil rivé à mon viseur.

Taco monta en courant dans notre direction. Essoufflé, trempé de sueur, il s'arrêta devant Jubal pour faire son rapport.

— Ligne coupe-feu terminée sur le versant oriental.

Smitty était derrière lui, haletant, un lance-flammes dans une main, son pulaski dans l'autre. Watts était chargé d'une tronçonneuse. Tous trois semblaient épuisés et satisfaits à la fois, dans leur élément, et prêts à recevoir l'ordre suivant.

Jubal lui donna une tape sur l'épaule.

— Bon boulot.

Tyler était en journée de récupération, mais cela ne l'empêchait pas d'aider son équipe à creuser une tranchée de soixante centimètres de profondeur. Je le regardai plonger son pulaski dans le sol comme si c'était de la mousse, diriger les hommes autour de lui comme si un incendie ne détruisait pas tout sur son passage à moins d'un kilomètre de là.

Revenant sur les clichés que j'avais pris, je remarquai qu'il y en avait déjà beaucoup de lui, mais cela ne m'empêcha pas de zoomer pour faire un autre gros plan de son profil luisant de sueur et noirci par la suie, sur fond de soleil couchant. Il était... beau. Sous tous les angles. Et j'avais envie qu'il soit sur tous mes clichés. Les pins verts se tenaient bien droits, attendant d'être sauvés. Avec le gris froid de la colonne de fumée et les tons chauds, orangés, de l'incendie pointant à l'horizon, ce paysage tragique offrait une magnifique toile de fond.

— L'hélico arrive ! hurla Jubal, l'écouteur de la radio contre l'oreille. Le vent a tourné !

Je regardai Tyler, sans comprendre.

— Il n'y a pas de vent.

— Ici, non. Mais un incendie crée son propre environnement météo. À l'écart des flammes, il n'y a pas de vent, mais là où l'incendie fait rage, le feu aspire l'oxygène et peut générer des vents de cinquante à plus de soixante kilomètres heure.

D'autres sapeurs, que je ne connaissais pas encore, avaient été appelés. Tronçonneuses en main, un petit groupe – des scieurs – coupait les branches pour pratiquer des trous dans la canopée, et

empêcher les flammes de passer d'un arbre à un autre. Chaque scieur avait un partenaire – un nettoyeur – chargé de réunir les branches coupées et de les jeter de l'autre côté de la ligne coupe-feu.

Le reste de l'équipe – les terrassiers – avançaient en ligne en creusant le sol de la forêt sur presque un mètre de profondeur, formant une ligne coupe-feu au milieu des scieurs. L'équipe de Tyler avait été scindée en deux groupes de dix – scieurs/nettoyeurs d'un côté, terrassiers de l'autre. D'autres hommes étaient chargés de surveiller la progression du feu, l'état de la météo tandis que certains brûlaient tout ce qui pouvait l'être, un peu plus bas. Même séparés, ils travaillaient ensemble de manière synchronisée, la plupart du temps sans dire un mot. Jubal était en communication avec le superintendant, puis aboyait ses ordres aux sapeurs tout en mettant la main à la pâte. Ils travaillèrent ainsi plusieurs heures pour créer ce qu'ils appelaient des lignes d'arrêts, coupant et brûlant toute végétation susceptible d'alimenter les flammes, couvrant plusieurs kilomètres sans cesser de creuser et de scier, dans le seul but d'affamer l'incendie jusqu'à ce qu'il meure.

Au loin, un flap-flap-flap sourd se fit entendre, approcha, et bientôt un hélicoptère passa au-dessus de nos têtes. Un peu au-delà d'une colonne de fumée, il largua son chargement, une poudre rouge violacée se répandit sur la forêt.

— C'est un mélange d'eau et de retardant, m'expliqua Tyler.

— Ça arrête le feu ?

— Ça le ralentit. Du coup, on a plus de temps pour creuser.

Ma gorge se serra, et Tyler effleura ma joue de sa main gantée.

— T'inquiète. On risque rien.

Je hochai la tête, à la fois terrifiée et surexcitée.

Les sapeurs prirent à peine le temps de lever la tête vers l'hélico, et continuèrent à creuser. Je les regardai, impressionnée, moi que la marche et le froid avaient suffi à épuiser.

Je me tournai vers Tyler en l'entendant rire. Il me regardait observer le feu. Il ne détourna pas les yeux. Et un demi-sourire se dessina sur ses lèvres. Malgré la sueur et la suie, sa fossette apparut. En cet instant, Tyler Maddox et ses incendies comblèrent dans mon âme un vide dont j'avais jusque-là ignoré l'existence.

Les sapeurs travaillèrent jusqu'à la nuit tombée, laissant l'incendie se réduire à une multitude de petits points orange le long de la pente.

— C'est bon, annonça le chef à Jubal. On peut appeler l'équipe de nettoyage.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je à Tyler.

— L'équipe de nettoyage passe après nous et fait des tas de tout ce qu'on a coupé et déterré, et les brûle jusqu'à ce que les cendres refroidissent. On a fini, à moins que des braises arrivent à franchir la ligne d'arrêt.

Déjà, les sapeurs ramassaient leur matériel et se préparaient à faire le chemin dans l'autre sens, jusqu'aux 4 × 4. Appareil en main, je pris des photos sur tout le chemin du retour. Des hommes épuisés, couverts de cendres, avançaient péniblement sans que personne soit là pour les remercier d'avoir sauvé des kilomètres carrés de forêts et des maisons. Le public ne connaîtrait jamais la réalité de ce qui s'était passé ici, et ne saurait jamais combien les sapeurs avaient travaillé dur pour que personne ne la connaisse. La seule preuve de leur harassant labeur était la terre brûlée que nous laissions derrière nous.

Un flocon blanc, léger, toucha le bout de mon nez, je levai la tête pour en voir des milliers d'autres rejoindre la terre. Ce fut comme un second souffle pour l'équipe, les gars se mirent à discuter de la journée écoulée, et de ce qu'ils allaient faire le reste de leur week-end.

— Tu as assez chaud ? me demanda Tyler.

— Aussi chaud que possible quand il fait moins dix.

— T'as fait des belles photos de moi, Ellie ? lança Watts en feignant de rejeter par-dessus son épaule les cheveux qu'il n'avait plus.

— J'en ai au moins trois cents de chacun d'entre vous, répondis-je en brandissant mon appareil.

Une nouvelle fois, je passai en revue les clichés que j'avais pris. Je m'impressionnais moi-même. Chaque fois que je déclenchais, le résultat était meilleur. Je faisais le point de plus en plus vite, aussi.

Les sapeurs avançaient en file indienne, la lumière de leur casque perçant la nuit. L'odeur de fumée était partout autour de nous – dans l'air, dans nos vêtements, sur notre peau. J'avais l'impression que je ne sentirais plus jamais rien d'autre.

Un animal jaillit d'un buisson couvert de neige, à quelques pas de là, et je sursautai.

— Ellie, t'as quand même pas peur des gros animaux à dents pointues qui pourraient te dévorer toute crue dans la nuit, si ? plaisanta Taylor.

— Arrête, grogna Tyler derrière moi.

Je rajustai les bretelles de mon sac à dos, sans pouvoir retenir mon sourire mais soulagée que Tyler ne le voie pas. Ma nouvelle passion pour ce que le chef appelait la *photographie de terrain* n'était pas la seule chose qui me soufflait que j'étais sur le bon chemin. Les incendies et les photos, c'était excitant, et la présence de Tyler, étonnamment, me calmait. M'apaisait. Ensemble, ces nouveaux paramètres remplaçaient les risques et les drogues que j'avais pris pour me détruire depuis l'âge de quatorze ans.

Je fronçai les sourcils en m'apercevant de cela. Fallait-il nécessairement que je remplace des vices passés par de nouvelles obsessions ? Je creusais un trou pour en remplir un autre. Cela n'était pas la bonne solution.

— Tu veux que je le porte ? demanda Tyler.

Je serrai mon poing autour de ma bretelle de sac.

— Non, c'est bon.

— On a encore plusieurs kilomètres à faire. Si tu as besoin que je...

— C'est bon, Tyler. Ne me couve pas.

Smitty regarda par-dessus son épaule et me fit un clin d'œil, mais son expression se referma en voyant la tête de Tyler, derrière moi. Je n'étais pas sûre de ce qu'il avait perçu, mais il se retourna sans demander son reste.

Les premiers sapeurs arrivés aux 4 × 4 les avaient démarrés, et il faisait bien chaud à l'intérieur quand nous arrivâmes enfin au campement. Les tentes avaient été démontées et pliées, les générateurs et tout le reste de l'équipement chargés. Tyler m'ouvrit la portière et je montai, me serrant contre Taco pour lui laisser de la place.

Le moteur gronda et le 4 × 4 démarra en hoquetant, avant de s'engager sur la route forestière que nous avons prise à l'allée. Tyler ne tenait pas en place, comme si chaque seconde passée à côté de moi était un supplice.

Je regardai mes photos, supprimant les mauvaises pour garder celles que je préférais. Au bout de quelques kilomètres, Tyler me tapota le genou et se pencha à mon oreille.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Je regardai ses yeux noisette. Il était troublé, peut-être un peu blessé, aussi, mais je ne pouvais pas lui expliquer ce que je ne comprenais pas moi-même.

— Rien, répondis-je.

Je retournai à mon appareil, mais il effleura doucement mon menton, me faisant tourner la tête pour que je le regarde.

— Ellie. Dis-moi. C'est quand je t'ai retenue ? Tu sais que j'essayais juste d'assurer ta sécurité, non ? Si j'ai été un peu brusque, je m'en excuse.

— Je sais. Tout va bien, dis-je en m'écartant un peu. Je ne suis pas en colère ; je suis fatiguée. Excuse-moi d'avoir été sèche avec toi.

Il scruta mon visage, essayant de voir si je disais ou non la vérité. Il savait que je mentais, mais choisit de laisser courir. Nous étions dans un espace confiné, avec toute son équipe. Peu à peu, les sapeurs se

laissèrent bercer par le bruit du moteur et les trépidations des roues sur le terrain accidenté.

Tyler se tourna de son côté, vexé, frustré. Je posai une main sur son bras, il ne bougea pas. Mais au bout d'une dizaine de minutes, son corps se détendit. Sa tête roula contre la vitre, au rythme des mouvements du 4 × 4. Je passai mes dernières images en revue, espérant que Jojo en trouverait quelques-unes à son goût.

Taco ronflait sur le siège avant, bouche ouverte. Le moteur faisait tellement de bruit que personne d'autre ne semblait l'entendre.

Je me penchai en avant et tapai sur l'épaule de Jubal.

— C'est vous qui conduisez tout le long ?

— J'aime bien conduire au retour. Ça m'éclaircit les idées.

— C'était une bonne intervention.

— N'importe quelle journée sans blessures ni accidents mortels est une bonne journée.

Jubal souriait, mais je me rassis, abasourdie. À chaque appel, les sapeurs partaient en espérant, sans pouvoir en être certains, qu'ils en reviendraient tous. Comment imaginer une cellule familiale plus tragique que celle-ci ? Je compris enfin pourquoi ces hommes venus de partout dans le pays – parfois même de l'étranger – étaient si proches les uns des autres.

— Quelle sorte de blessures ? demandai-je. En dehors des brûlures.

— J'ai vu beaucoup de gars blessés par des arbres qui tombent sans faire un bruit. On ne les entend pas arriver. Et puis on bosse avec des instruments coupants, sans parler des lance-flammes et des fusées. En gros, tout ce qu'on fait est susceptible de blesser quelqu'un, et souvent, on bosse dans des conditions difficiles, on ne dort pas beaucoup et on est physiquement à bout.

— Pourquoi choisir ce boulot ? demandai-je. Aimer la vie au grand air et le travail physique, c'est indispensable. Mais quand vous êtes épuisés et encerclés par les incendies au milieu de nulle part, qu'est-ce qui vous fait vous dire « Ça vaut le coup » ?

— Mes hommes. Faire un boulot aussi difficile pendant des mois d'affilée, ça crée des liens forts. On est une famille. Certains jours, je me dis que je suis trop vieux, et puis je me souviens que ce que nous avons, ça n'existe nulle part ailleurs. À l'armée, peut-être. Et encore.

Je prenais des notes dans mon carnet, sans y voir grand-chose. Jubal me raconta d'autres histoires sur les différentes équipes qu'il avait connues, me confia que celle-ci était celle qu'il préférait, et comment il avait compris que sa vocation était d'être sapeur forestier. Puis il évoqua le jour où les frères Maddox étaient arrivés à la caserne.

— Dans une équipe, la proximité et la confiance sont absolument indispensables. Mais ces garçons... ils sont arrivés, et ils nous ont cimentés. Je ne sais pas ce qu'on fera s'ils repartent chez eux.

— C'est où, chez eux ? demandai-je, sentant mon cœur se serrer.

— Dans l'Illinois.

— Pourquoi retourneraient-ils là-bas ?

— Leur père vieillit. Il est veuf.

— Ah oui, Tyler en a parlé, une fois.

Jubal resta songeur un instant, puis reprit.

— Ils ont deux frères plus jeunes là-bas, aussi. Alors ils envisagent d'y retourner pour les aider.

— Je les vois mal faire quoi que ce soit d'autre.

— Moi non plus. Mais la famille Maddox est très unie. Je ne les connais pas, hein, j'ai juste entendu Tyler et Taylor en parler. Les autres ne savent pas ce que font les jumeaux dans la vie.

— Quoi ?! m'étonnai-je.

— Ils ne veulent pas inquiéter leur père. Ces gars sont des durs mais, à l'intérieur, ils ont un cœur d'or. Je crois que les jumeaux se foutraient en l'air plutôt que de faire souffrir ceux qu'ils aiment.

Je regardai Tyler, qui dormait profondément, le visage détendu. Doucement, je me laissai glisser, posant à peine ma joue contre son bras. Spontanément, il passa un bras autour de mes épaules et me

serra contre lui. Je me raidis d'abord, puis finis par me détendre, sentant la chaleur de son corps vivifier mon squelette gelé.

Dans le rétroviseur, je croisai le regard de Jubal. Son sourire gagna ses yeux.

— Ellie ? dit-il. Tu sais ce qui est en train d'arriver ?

Le bleu acier de ses yeux me transperça de nouveau.

— On va se dire au revoir ? répondis-je, ne plaisantant qu'à moitié.

Jubal sourit de nouveau, puis se concentra sur la route.

— Peut-être pas.

Un selfie de Finley avec la bouche en cul-de-poule apparut sur mon téléphone, mais je ne décrochai pas et laissai le répondeur prendre l'appel.

— Encore ta sœur ? demanda Tyler en se nettoyant le visage avec un vieux gant de toilette.

Personne n'était encore passé sous la douche. J'avais oublié l'odeur de mes cheveux quand ils ne puaien pas la fumée. J'avais oublié la sensation des draps sur ma peau. Je retirai la bandoulière de mon appareil et me laissai tomber sur le canapé défoncé du QG des sapeurs forestiers. La saison des incendies avait commencé plus tôt que d'habitude, et j'avais campé avec l'élite des pompiers pendant quatorze jours. Le feu était si étendu que des sapeurs de tout le pays avaient été envoyés. D'après l'équipe de Tyler, c'était l'incendie le plus important depuis deux ans.

Les gars prirent la direction de la cuisine, je les regardai passer, affalée sur les coussins, bras et jambes écartés. Tous les muscles, toutes les articulations de mon corps étaient douloureux. J'avais même mal au ventre. Mes règles avaient commencé deux jours après notre arrivée au campement, mais s'étaient à peine fait remarquer avant de s'arrêter, probablement à cause de la brusque augmentation d'activité physique combinée à une baisse d'apport calorique. Je flottais dans mon pantalon. Mais je n'étais pas sûre de vouloir me regarder dans un miroir.

Smitty tapa dans la main de Taco avant d'ouvrir le frigo et de se pencher pour évaluer son contenu. Son visage était encore noir de suie.

— Ça s'est corsé, pendant un moment, là-haut, dit Tyler.

— Merci de m'avoir baby-sittée... une nouvelle fois. Et de m'avoir aidée à plier ma tente. Je n'arrive pas à croire que les gars aient dormi trois nuits le long de la ligne d'arrêt. Certains d'entre eux n'avaient même pas de veste.

— Ce sont de grands garçons. Et on appelle ça le poids de vol. On n'a pas de charge limite, mais bon. Il arrive que les hélicos nous transportent jusqu'aux points les plus reculés, pour qu'on n'ait pas à marcher trop longtemps. Mais entre notre équipement, l'essence, et les hommes... les hélicos ne sont pas des super cargos, alors on voyage léger. Runt emporte parfois une de ces couvertures de survie en alu très fin qu'utilisent les alpinistes pour dormir, parce qu'il est très mince et qu'il a de la marge côté poids.

— Alors vous vous serrez les uns contre les autres ?

— On se serre, on partage les couvertures, on s'emboîte en position de la cuillère... il fait super froid, là-haut. Alors toutes les solutions sont bonnes, plaisanta Tyler.

— Pourquoi le faire, alors ?

— Dormir sur la ligne d'arrêt, ça paie. Au sens propre. On touche une prime de risque. Et certains préfèrent ça à dormir sous la tente.

— C'est vrai que les générateurs faisaient du bruit, remarquai-je.

— Tu aurais dû le dire. On aurait pris un camion pour aller nous mettre un peu plus loin.

— Ça allait.

— Tu te plains pas beaucoup, pour une gosse de riches, hein ?

— J'ai adoré camper, et le reste. Vraiment.

Tyler se pencha et renifla mon épaule.

— Tu sens bon...

— Arrête.

— Je plaisante pas ! Le feu de forêt, c'est mon odeur préférée. Et sur une fille... Bizarrement, ça te rend attirante.

Je réussis à produire un sourire fatigué.

— Mon héros...

Les autres gars avaient retiré leur tenue de feu et s'étaient débarrassés de leur sac dans le garage, mais nous dégagions tous une odeur de vieux fromage fumé dans un feu de camp géant. Tyler s'agenouilla, défit les lacets de mes bottes de neige et les retira, l'une après l'autre. Je remuai les orteils pour fêter cette libération. Lentement, il retira ensuite mes chaussettes, grimaçant devant l'apparition de nouvelles ampoules, devant celles qui suintaient, et celles qui cicatrisaient.

— Merde, Ellie. On en avait parlé, pourtant.

— Je m'en fiche. Comme ça, j'ai l'impression de faire mes preuves.

— La gangrène n'est pas une médaille du mérite.

Il alla chercher la trousse de premiers secours et entreprit de soigner les horreurs infectées sur lesquelles je marchais depuis dix jours.

J'essayai de garder les yeux ouverts, mais c'était difficile. Mes paupières pesaient cent kilos. J'aurais pu m'endormir là, sur le canapé.

Tyler passa de la pommade antibiotique sur mes ampoules, les recouvrit de gaze, puis alla chercher une couverture sur un des fauteuils, la déplia et l'étala sur moi. Je rebondis quand il se laissa tomber à côté de moi sur le canapé. Il était en jean et en tee-shirt thermolactyl à manches longues avec trois boutons ouverts au col. Je le préférais dans sa tenue mal coupée en tissu ignifuge et casque bleu, mais savais qu'il me charrierait s'il l'apprenait.

— Tu ne te plains jamais. Sans aucun entraînement, tu t'es lancée là-dedans, t'as marché des kilomètres, campé dans la boue et la neige à des températures négatives, commenta-t-il en se détendant à côté de moi. Je suis impressionné. Tous les gars le sont.

— C'est rien, tout ça, dis-je en posant la joue contre son épaule.

J'avais été gelée et épuisée, je m'étais demandé si mes doigts retrouveraient leur sensation un jour. Fidèle à sa parole, Tyler m'avait gardée près de lui. C'était magnifique et difficile, nous avons parfois eu de la neige jusqu'à mi-mollet, ça glissait, et il avait fallu monter chaque jour une heure dans la forêt pour atteindre le site. Mes pieds et mon visage étaient gourds, mais chaque fois j'avais oublié tout ça en regardant dans le viseur de mon appareil.

Je ne pouvais plus bouger. Le reste de l'équipe de Tyler bavardait en se préparant des sandwiches. Après quatorze jours dans la montagne, ils avaient droit à quarante-huit heures de récupération. Et malgré la fatigue, la perspective de ces deux jours les mettait dans un état d'excitation intense.

— Comment font-ils pour être aussi... toniques ? demandai-je d'une voix sourde, un peu rauque.

— C'est l'adrénaline, répondit Tyler en prenant mon appareil pour regarder quelques photos.

— Mais comment ils font pour en avoir encore ? La route du retour était interminable, j'ai cru qu'on n'arriverait jamais.

— Chaque fois qu'on part sur un incendie, il y a un risque que l'un ou plusieurs d'entre nous soit blessé, ou pire. Rentrer sans casse, c'est un vrai soulagement.

Il me rendit l'appareil.

— Super, tes photos.

— Merci.

— Jojo va être contente, dit-il en posant le menton sur mes cheveux.

— J'espère. Elle m'a envoyé un texto aujourd'hui. Elle veut voir ce que j'ai fait.

— Donc tu vas y aller ? Maintenant ? Est-ce que ça veut dire que tu as terminé ? demanda-t-il, plus sombre tout à coup.

— On verra ce qu'elle me dira.

Tyler regarda ses amis rigoler et se bousculer dans la cuisine, mais il semblait malheureux.

— Ellie ?

Je l’entendis prononcer mon prénom, mais j’étais au fond d’un tonneau plein d’eau, j’avais chaud et pas envie de bouger. Le bruit des gars, dans la cuisine, diminua doucement, et je n’entendis plus que le battement de mon propre cœur et le rythme régulier du souffle de Tyler. Je m’enfonçai un peu plus profondément en moi-même, dans le confort de la couverture et contre le bras de Tyler.

— La ferme, putain ! siffla Tyler.

Il bougea, et j’ouvris les yeux. Dans un léger flou, je vis Watts attraper ce que Tyler venait de lui jeter.

— Waouh, dis-je en me redressant pour me frotter les yeux. J’ai dormi combien de temps ?

— Trois heures, répondit Jubal en souriant. Tyler n’a pas bougé un sourcil, pour ne pas te réveiller.

— Tu as dîné ? lui demandai-je.

— Je lui ai apporté un sandwich, intervint Watts en renvoyant un petit coussin carré à Tyler. Il survivra.

Tyler attrapa le coussin, et le plaqua contre son torse, l’air boudeur.

— Qu’est-ce que t’as ? lui demandai-je.

— Il est pas content parce qu’on t’a réveillée, dit Watts en imitant sa moue.

— Laisse tomber, intervint Jubal en me tendant un verre d’eau bien fraîche.

— Merci.

Smitty monta le son de la télévision, et Taco plongea une main dans sa poche pour en sortir son téléphone qui sonnait. Il alla s’isoler dans le bureau pour prendre l’appel.

Tyler se leva.

— Il faut qu'on apporte tes photos à Jojo, non ? Et que tu rentres chez toi, aussi.

— Oui. Je vais appeler José.

— Je te ramène, dit-il aussitôt.

Jubal nous regarda d'un air amusé, sans que je comprenne vraiment pourquoi. Le reste de l'équipe semblait vaquer à ses occupations tout en gardant une oreille disponible pour entendre ce que j'allais répondre.

— Euh... d'accord, dis-je. Merci.

Les dix-neuf sapeurs d'élite me serrèrent tous dans leurs bras, en me demandant de revenir les voir bientôt. Le chef sortit même de son bureau, ce qui était rare, pour venir me dire au revoir, puis Tyler m'accompagna jusqu'à son pick-up, s'accommodant de mon pas d'escargot.

— Merde, dit-il en arrivant. J'aurais dû le démarrer pour qu'il fasse chaud à l'intérieur.

— C'est pas grave. Vraiment, je t'assure. Je crois que j'ai prouvé que je n'étais pas une mécanique compliquée exigeant beaucoup d'entretien.

— Ah, pour ça...

Il m'ouvrit la portière et se figea devant mon regard.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il haussa les épaules.

— Je t'ouvre la portière.

— Pourquoi ?

Son geste me mettait mal à l'aise.

— Allez, monte.

J'obtempérai. Il claqua la portière et contourna le pick-up pour venir se glisser au volant, l'air contrarié.

Nous passâmes d'abord par le siège de *L'Écho* pour que je dépose mes photos. Jojo m'accueillit avec un sourire, impatiente de voir ce que

je lui rapportais.

— Papa adore tes photos, dit-elle.

— Ah bon ? Ça veut dire que j'ai terminé ?

— Peut-être. Il faut que tu rédiges tout ce que tu as pris en note, et je te corrigerai. Il est possible qu'on ait besoin de provisions.

— Euh... des provisions ?

Son doigt cliqua sur sa souris, pour charger les photos sur son ordinateur.

— Ben, tu vois... de quoi tenir un peu.

Elle s'interrompit et me regarda.

— Rentre te reposer, Ellie. Tu fais peur à voir.

— J'y vais, dis-je en récupérant ma carte mémoire.

Dehors, Tyler attendait, il n'avait pas coupé le moteur et les gaz d'échappement formaient une colonne de fumée blanche dans la nuit. En me voyant, il se pencha pour m'ouvrir. Je grimpai, me laissai tomber sur mon siège.

— Allez, à la maison, maintenant, dit-il en me frottant la cuisse. T'es épuisée.

— Tu as travaillé bien plus dur que moi.

— Mais j'ai l'habitude. Jojo devrait te donner quelques jours de congé. Tu vas te rendre malade.

— À vrai dire, ça faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien.

Tyler démarra et prit le chemin de la maison. Il alluma une cigarette, qu'il me tendit sans rien dire, avant de s'en allumer une autre. Le trajet se fit en silence ou presque. Tyler semblait perdu dans ses pensées.

Quand il s'arrêta à l'entrée de notre propriété, je me penchai pardessus lui pour taper le code. Le portail s'ouvrit lentement, en grinçant un peu. Tyler redémarra pour franchir le dernier kilomètre jusqu'à la maison.

Il faisait nuit, Maricela et José étaient sans doute rentrés chez eux.

— Merci de m'avoir raccompagnée, dis-je en rassemblant mes affaires avant de descendre.

Je contournai le pick-up par l'avant pour me diriger vers l'entrée, et me figeai.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Elle est au courant, me répondit Sterling.

Il sortit de l'ombre, amaigri, avec une barbe d'au moins trois jours, et descendit d'un pas hésitant les marches du perron. Sa cravate était desserrée, et sa chemise tachée.

La portière de Tyler s'ouvrit, se referma, et ses pas crissèrent sur la neige et les gravillons. Il s'arrêta juste derrière moi.

— Salut, Sterling, dit-il. Content de te voir.

Sterling avait les yeux brillants. Il sentait le whisky à trois mètres.

— Elle sait, putain, Ellie. Elle ne répond plus à mes appels.

— Je t'ai expliqué qu'elle ne répondait jamais quand elle était en vacances.

— Elle sait, je te dis ! aboya-t-il.

— On se calme, dit Tyler en se plaçant entre Sterling et moi. Je ne sais pas trop ce qui se passe, là, mais je suis presque sûr que vous y verrez plus clair demain matin. Je vais te raccompagner chez toi, Sterling. On dirait que tu as eu une journée difficile.

— Va te faire foutre, lui répondit-il tout en me regardant. Et toi aussi.

— Me faire foutre ? Qui est-ce qui m'a donné le cachet mystère ?

— Elle ne voudra plus jamais me voir. Qu'est-ce que je vais faire ?

— Tu vois tout en noir, Sterling. Et t'es parano. Je ne sais pas ce que tu as pris, mais ça n'aide pas.

— Je sais que c'est ta faute ! répliqua-t-il en haussant le ton.

Sa voix sonnait haut et clair entre les arbres qui séparaient nos deux propriétés.

— T'es pas juste la plus grosse salope de la ville. T'es la plus grosse salope du monde ! Tout le monde sait qui appeler pour tirer un coup

quand Ellie est en ville !

— Hé, ho, ça va, là, intervint Tyler en faisant un pas en avant.

Je le retins par son blouson. Sterling éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il va faire, le grand méchant pompier ? Il va me faire changer d'avis ?

— Continue, grogna Tyler. Tu verras bien.

Sterling leva les mains, faisant mine d'avoir peur.

— Ouh, la classe ouvrière agite ses petits poings.

Tyler fit un autre pas, mais je plaquai une main en travers de son torse et me mis face à lui, sans oser le regarder. J'avais honte.

— Il est ivre. Il est malheureux. Il habite juste à côté. Laisse-le rentrer chez lui.

Je vis les muscles de sa mâchoire rouler sous sa peau, mais il laissa passer Sterling et ne réagit pas quand celui-ci le bouscula délibérément.

Je grimpai les marches du perron, cherchant mes clés. À l'intérieur, tout était calme, silencieux, et nos pas résonnèrent dans le hall d'entrée.

Tyler referma la porte derrière nous, et me suivit dans la cuisine.

— Ta maison est très différente de la dernière fois.

— Tu veux dire qu'elle est vide ?

Maricela m'avait laissé une assiette dans le frigo, et planté dedans un petit fanion indiquant les minutes nécessaires pour le faire réchauffer au micro-ondes.

— On partage ? C'est peut-être là depuis un ou deux jours, mais au moins, c'est pas une ration de l'armée.

— Non, merci. Vas-y.

Je retirai l'aluminium et appuyai sur Trois. La lumière s'alluma, l'assiette se mit à tourner lentement. J'étais heureuse qu'il y ait quelqu'un avec moi dans la maison, mais j'avais peur de l'expression sur le visage de Tyler.

— C'est quoi, l'embrouille, entre Sterling et toi ? demanda-t-il. Vous étiez amis, la première fois qu'on s'est vus, non ? Pourquoi dit-il des

choses pareilles sur toi ?

— Parce qu’elles sont vraies, répondis-je simplement.

— Arrête tes conneries. Je le crois pas une seconde.

— Pourquoi ? demandai-je en me tournant vers lui. Tu es pourtant bien placé pour le savoir.

— Je pense juste que j’ai eu la chance d’être ici au bon moment. On a pris du plaisir, et on s’est protégés. Tout le reste ne regarde personne.

J’eus un petit rire, surprise par sa réponse.

— Qu’est-ce que tu veux que je dise ? reprit-il. Si t’es une salope, je suis une salope.

— T’es une salope, Maddox.

— Pas ces derniers temps, non.

Je retins un sourire au moment où le micro-ondes sonnait. Tyler se leva, alla chercher mon assiette et la posa sur le plan de travail en marbre noir et blanc.

— En plus, tu fais visiblement des efforts pour changer deux trois trucs dans ta vie. Alors c’est franchement pas cool de sa part de te balancer ton passé en pleine gueule.

— Huit semaines, on peut dire que c’est mon passé ? demandai-je en prenant une fourchette dans le tiroir à couverts.

Je me rassis et plongeai les pointes en argent dans la patate chaude.

— Ce matin, c’est le passé. On peut être complètement différents aujourd’hui, si on le souhaite. Sterling n’aime pas te voir changer ? Qu’il aille se faire foutre. De toute façon, les gens comme lui ont en général des tas de problèmes. Et leur colère, finalement, n’a rien à voir avec toi.

Je sentis une larme rouler sur ma joue, et l’essuyai aussitôt.

— Hé, dit Tyler en me prenant la main. Tu peux me parler, tu sais.

— Ma sœur. Finley. Elle est amoureuse de Sterling. C’était son premier amour, et elle l’aime toujours.

— Ce connard ? fit Tyler en pointant un pouce derrière lui. Pourquoi ?

— Peu importe. Il est complètement barré, mais elle l'aime. Elle voudrait être avec lui, mais elle repousse le moment. Elle doit reprendre la société de mon père et n'a pas le temps de se lancer dans une relation de couple. Ils ont envie d'être ensemble, mais elle freine des quatre fers, et il est malheureux.

— Et... en quoi est-ce ta faute ? demanda Tyler, déconcerté.

Je me mouchai dans ma serviette en papier.

— Il avait un... Je ne sais pas... J'étais chez lui, je parlais de trouver un boulot. On avait déjà un peu bu, et il avait ces cachets. On les a pris... Je ne me souviens pas de grand-chose après ça, mais on a...

Tyler hocha la tête, pour me faire comprendre que je n'avais pas à continuer. Il était rouge de colère, serrait les dents.

— Il t'a droguée, t'a baisée, et maintenant, il te reproche ce qui est arrivé.

Je fermai les yeux. D'autres larmes roulèrent sur mon visage. J'avais tellement passé de temps à essayer de ne pas penser à ce que j'avais fait qu'entendre Tyler le décrire aussi crûment me broya le cœur.

— Je n'aurais pas dû prendre ce cachet. Je ne lui ai même pas demandé ce que c'était, je l'ai juste avalé, comme ça. Sterling aime Fin'. S'il avait su ce qui risquait d'arriver, il ne l'aurait pas pris non plus. Il a aussi peur que moi, aujourd'hui. Peur qu'elle ne lui adresse plus jamais la parole.

— C'est pour ça que tu...

— Oui, c'est pour ça que j'essaie de m'améliorer. J'espère que si elle l'apprend un jour, elle me pardonnera parce que... je... je ne suis plus cette personne, lâchai-je en sanglotant.

— Ça, c'est vrai, dit Tyler en posant une main sur la mienne. Je ne sais même pas si tu l'as été un jour. Allez, mange. Tu n'as rien avalé de la journée.

Je pris une bouchée. Mais manger en pleurant était difficile. Tyler farfouilla dans les placards jusqu'à ce qu'il trouve des capsules pour la machine à expressos. Puis il me regarda un moment, toussotant quand il trouva enfin le courage de me poser sa question.

— Est-ce que... Enfin... tu as... vu un médecin ? J'imagine que vous n'avez pas pensé à vous protéger.

J'aurais aimé pouvoir disparaître dans un trou et mourir.

— Oui. Je suis sous contraceptif depuis que j'ai quinze ans. Et tout le reste est OK.

— Bon. Ça aurait pu être pire. L'enfoiré, grommela-t-il.

— Tout lui mettre sur le dos serait tentant, mais ce n'est pas que sa faute.

Les larmes reprurent de plus belle. Tyler posa devant moi une tasse de thé fumant, puis s'en prépara une. Nous bûmes en silence jusqu'à ce que je cesse de pleurer. C'était un silence confortable. Et la présence de Tyler me faisait du bien.

Une heure s'écoula, et les cernes, sous ses yeux rougis par la fatigue, semblaient s'assombrir de minute en minute.

— Ellie... dit-il en prenant ses clés.

— Reste, lâchai-je.

— Ici ?

— Tu peux ?

— Je veux dire... je crois, oui. C'est mon jour de congé, de toute façon. Le chef ne peut rien dire.

— On n'est pas obligés de faire comme la dernière fois.

Il fit une drôle de tête.

— Je sais. Je ne suis pas complètement débile.

— Tu veux bien, alors ? Rester ?

Je me sentais faible, vulnérable. Mais passer la nuit seule était au-dessus de mes forces.

— Oui. Je veux dire... Si c'est ce que tu veux. Mais à une condition.

Je le regardai, sans trop savoir ce qu'il allait me demander.

— On retente un petit déjeuner demain matin ?

Soupir de soulagement.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Et je suppose que la gueule de bois est hors de question, cette fois ?

Il rigola, mais semblait préoccupé.

— Je ne sais pas. J'ai bien aimé te tenir les cheveux.

— J'en étais sûre, le taquinai-je, avant de reprendre, très sérieusement cette fois : Ne rien te cacher, comme ça... Je suis presque certaine que ce n'est pas une bonne idée.

— Mouais, soupira Tyler en baissant les yeux. Tu me l'as déjà dit. Je sais que tu essaies de te reprendre, et m'avoir comme ami pendant cette transition est sans doute risqué... Mais, Ellie. J'aime bien être avec toi.

— Pourquoi ? Je suis méchante.

Il sourit.

— Exactement.

Je secouai la tête.

— T'es bizarre.

— T'es belle avec de la suie plein le visage.

Ce qui me restait d'énergie me permit d'éclater de rire.

— Je vais faire comme si c'était un compliment. Mais mon objectif à court terme est quand même de prendre une douche.

— Deuz' !

Je posai mon assiette dans l'évier, et nous montâmes, jusqu'à ma chambre cette fois. Il s'assit sur mon lit pendant que j'allais dans la salle de bains.

— Je me disais... lança-t-il. Je commence à en avoir assez des bars. Il y a tellement d'autres choses à faire. Mais tous mes potes boivent, alors...

— Crois-moi, ça rend les choses difficiles.

— Peut-être qu'on devrait fonder un club.

Je me glissai sous la douche. L'eau chaude m'arracha un gémissement de plaisir. En plein milieu d'un parc national, avec vingt autres personnes, les douches chaudes avaient été rares. Je ne m'étais pas plainte, mais cela ne voulait pas dire que ça ne m'avait pas manqué.

— Deux personnes, ça ne constitue pas un club, Tyler.

— On s'en fout, non ? dit-il en glissant la tête dans l'entrebâillement de la porte. On fait ce qu'on veut.

— Un club de sobres ? Ça craint carrément.

— N'importe quel club devient génial si j'en suis membre.

— Si tu le dis...

— Alors... c'est OK pour le petit déjeuner ? demanda-t-il, plein d'espoir.

Je soupirai.

— Ce serait très, très mauvais pour toi.

— Mais non. Je suis un grand garçon, je peux m'en sortir.

— Tu n'es pas obligé de voler à mon secours. Je peux m'en sortir toute seule.

— T'as d'autres excuses bidon comme celle-ci ?

— Tu sais que t'es un peu chiant, quand t'es pas dans les bois ?

— Allez, on se rince. C'est mon tour.

Je m'essorai les cheveux et pris une serviette avant de sortir de la cabine de douche. Du coin de l'œil, je vis Tyler retirer son tee-shirt, puis défaire sa ceinture, qui tinta en tombant sur le carrelage avec son jean. Il traversa la salle de bains, ouvrit la cabine et se mit sous le jet.

— Mmmmh ! Qu'est-ce que ça fait du bien !

Je souris, brossai mes cheveux. Dans le miroir, je le vis faire mousser le savon sur sa peau, et éprouvai une sensation familière, agréable entre mes cuisses.

— Et si ça tourne mal ? demandai-je. Si tu finis par me détester ?

— Impossible.

— C'est ce qui est arrivé avec Sterling.

— Je ne vais pas te faire avaler de drogue et puis coucher avec toi.

— Alors... on est amis ?

L'eau cessa de couler et Tyler sortit en nouant une serviette autour de sa taille. Sa pomme d'Adam monta et descendit lorsqu'il déglutit, puis il se racla la gorge, comme s'il allait faire une promesse qu'il n'avait pas envie de tenir.

— On est amis.

— Tu veux bien rester quand même ?

Il réussit à sourire, même si ses pensées assombrissaient son regard.

— J'allais pas essayer de coucher avec toi, de toute façon, Ellie.

— Vraiment ?

— Non. Les choses sont différentes, maintenant.

Je restai sans bouger, stupéfaite, incapable de formuler une réponse. J'avais du mal à identifier la douleur, dans ma poitrine, mais j'étais certaine qu'elle approchait celle d'un cœur brisé.

— Allez, dit-il. Au dodo. Je suis cassé.

Il me suivit jusqu'au lit, mais quelque chose avait changé entre nous. Tyler semblait plus détendu, comme si toute pression s'était envolée. La serviette toujours nouée à sa taille, il se glissa entre les draps et se tourna sur le côté.

Je mis une culotte Calvin Klein sous ma serviette, puis ramassai son tee-shirt.

— Laisse, Ellie. Je le remettrai demain matin.

Il me regarda, d'abord troublé, puis surpris lorsque je l'enfilai avant de me glisser à mon tour dans le lit. Il referma ses bras autour de moi, enfouit son visage dans mes cheveux et soupira.

— T'es à demi nue et tu portes mon tee-shirt. Tu ne me facilites pas les choses.

Je tendis un bras vers ma table de nuit et me retournai, le regardant dans les yeux en déchirant la petite enveloppe que j'avais dans la main.

— On peut quand même être amis, soufflai-je en glissant la main entre la serviette et sa peau.

Son érection fut immédiate.

— Je ne sais pas trop comment faire, murmura Tyler.

Il effleura mes lèvres pendant que je faisais glisser le latex sur son sexe.

— Cet entre-deux, Ellie. Je ne crois pas que je vais pouvoir. Soit t'es à moi, soit tu l'es pas.

— Je ne suis à personne d'autre.

Cette fois, il prit mes lèvres avec plus de force, son baiser fut puissant, et profond.

— On n'est pas obligés de rentrer dans des cases, suggérai-je.

Il s'écarta, me regarda, cherchant d'autres réponses dans mes yeux.

— On est ce qu'on est. Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas juste le faire ?

Lentement, Tyler se mit sur moi, scruta mon visage un long moment avant de prendre mes lèvres.

— Tu as raison, murmura-t-il. C'est une mauvaise idée.

Il écarta le tissu de ma culotte, juste assez pour se glisser en moi.

J'inspirai profondément, et poussai un long soupir. Tyler m'apportait trop de plaisir... trop de sécurité. Je voyais dans son regard qu'il était prêt à m'essayer même si je devais l'empoisonner. Nous nous demandions déjà dans quelles souffrances tout cela finirait.

Tyler était d'une bonne humeur inhabituelle, mâchant bruyamment ses pancakes et souriant à tous ceux qui passaient près de notre table.

Je m'étais réveillée dans ses bras, son visage contre mon cou. Quand il avait remué, je m'étais attendue à ce que notre nuit ensemble prenne fin dans une atmosphère de malaise et de honte, pas avec des petits bisous et des câlins pendant qu'il m'apprenait à faire une lessive. Il avait adoré me retirer son tee-shirt pour le fourrer dans le lave-linge. Il avait pris son temps, d'ailleurs, procédant bien plus lentement que pour y mettre son pantalon, ses sous-vêtements et ses chaussettes.

Le premier cycle n'était pas terminé que, déjà, il me soulevait pour m'asseoir sur la machine et se lover entre mes cuisses, me rappelant pourquoi j'avais si mal partout, et pourquoi c'était si bon.

Vêtu de propre et de frais, il m'avait tenu la main jusqu'à son pick-up et m'avait ouvert la portière une fois garé devant le *Winona's*. Et là, il regardait son assiette presque vide avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demandai-je.

Il me regarda, tentant de reprendre son sérieux, sans y parvenir.

— Je ne riais pas.

— Mais tu souris. Beaucoup.

— C'est pas bien ?

— Non. Je me demandais juste à quoi tu pens...

— À toi, me coupa-t-il. D'ailleurs, c'est la seule chose à laquelle je pense depuis qu'on s'est rencontrés.

Je serrai les lèvres, essayant de retenir un sourire. Sa bonne humeur contagieuse m'aidait à oublier ce que Sterling avait dit la veille, et le fait qu'il avait raison.

Finley n'avait plus appelé ni envoyé de texto depuis vingt-quatre heures. Peut-être savait-elle, effectivement.

Le téléphone de Tyler sonna.

— Salut, tête de nœud, dit-il en décrochant.

Son expression changea au fur et à mesure de la conversation. D'abord concentré, il sembla ensuite surpris, puis me regarda brièvement, avant de baisser les yeux.

— Mais il va bien ? demanda-t-il. Il... il a quoi ? Non, ils n'ont pas fait ça, quand même. Tu déconnes ? Waouh... Ouais, non. Sans problème. Qui pourrait venir jusqu'ici ? Quel genre de questions ? Sur Trav ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Oh. Oh putain. Tu crois que ça va marcher ? D'accord. Ouais. Ouais, je le dirai à Taylor. J'ai dit que je le lui dirai. J'ai compris. On se couvre. À plus, Trent.

Il posa son téléphone et secoua la tête.

— Trav ?

— Travis, expliqua-t-il, abattu. Mon petit frère.

— Tout va bien ?

— Euh... ouais. Je crois. Il vient de se marier.

— Vraiment ? C'est super, non ?

Tyler semblait perdu dans ses pensées.

— Ouais. Abby est... super. Il est raide dingue d'elle. Je suis surpris, c'est tout. Ils étaient séparés.

— Ah. C'est... un peu bizarre, alors.

— Mais ils sont comme ça, tous les deux. Et puis il y a eu un incendie à la fac où j'étais. Dans ma ville natale.

— Des victimes ?

— Beaucoup. Le feu a pris dans un sous-sol, et beaucoup de gens ont été pris au piège.

— Dans un sous-sol ?

— Ouais. Cette fac est comme qui dirait connue pour ses combats clandestins mobiles.

— Combats quoi ?

— C'est un peu comme un système de paris. Deux mecs sont programmés pour se battre. Mais personne ne sait où jusqu'à une heure avant le début du combat. Le coordinateur appelle les deux mecs, chacun des deux mecs appelle dix personnes, ces dix en appellent cinq chacune, etc.

— Et ensuite ?

Il haussa les épaules.

— Ensuite, ils se battent. Les gens parient. Un paquet de blé circule.

— Comment se fait-il que tu sois au courant de ces magouilles ?

— C'est moi qui ai mis le truc sur pied. Avec Taylor, et Adam, le coordinateur.

L'expression, dans le regard de Tyler lorsque j'avais parié sur lui le premier soir, prenait maintenant tout son sens.

— Donc Travis était là-bas ?

Tyler se décomposa, et me regarda un long moment avant de répondre.

— Il est parti se marier à Vegas.

— C'est bien, ça.

— Mouais, dit Tyler en se massant la nuque. Tu veux encore du jus d'orange ?

— Non, ça va, merci. On devrait peut-être y aller, non ?

Tyler régla la note et me prit la main pour regagner son pick-up, comme si c'était le geste le plus naturel du monde. Mais lorsqu'il s'arrêta devant *L'Écho des Montagnes*, une gêne s'installa entre nous. C'était le moment du « Est-ce qu'on s'embrasse, ou pas ? » et du « Si on s'embrasse, qu'est-ce que ça voudra dire ? ».

Je posai une main sur la poignée.

— Attends, dit Tyler en glissant ses doigts entre les miens pour porter ma main à ses lèvres.

— Merci d’être resté avec moi hier soir, murmurai-je.

— Heureusement que j’étais là pour calmer ton invité surprise.

— Oui.

Il prit mon téléphone, y tapa des chiffres, et des lettres.

— S’il revient t’embêter, appelle-moi, dit-il, l’air soucieux. En fait... appelle-moi, de toute façon.

Je descendis et lui fis un signe de la main quand il s’éloigna. Je l’entendis mettre la radio à fond, les basses résonnaient encore jusqu’à moi quand il tourna en direction du chalet des sapeurs forestiers.

La porte tinta quand j’entrai.

— Bonjour ! lançai-je en faisant coucou à Jojo, au passage.

Non seulement la porte de Wick était close, mais un magnifique bouquet de roses jaune et violet vif attendait sur mon bureau. Une main sur la bouche, je m’approchai, essayant de sourire. Des fleurs, du romantisme et de la grandiloquence, c’étaient bien les dernières choses dont j’avais envie avec Tyler, mais je m’assis et me laissai submerger par l’agréable étourdissement que ce bouquet me procurait.

Jojo passa la tête par l’entrebâillement de la porte.

— Elles sont de qui ?

Je me penchai en avant pour chercher, et levai les mains en signe d’impuissance.

— Il n’y a pas de carte.

— Pas de carte ? Tu as une petite idée ? demanda-t-elle en entrant pour aller s’appuyer contre le petit canapé. Le gars qui vient de te déposer, peut-être ?

Je me tournai pour allumer mon ordinateur, et en profiter pour faire disparaître cette expression ridicule de mon visage, avant de répondre à Jojo.

— Peut-être.

Elle croisa les bras, l’air satisfait.

— Je savais que ça arriverait, vu le temps que tu passes à la caserne. Mais je ne pensais pas aussi vite.

— Il ne s'est rien passé. On est amis.

— De toute évidence, dit Jojo avec un sourire entendu. On dirait que tu as perdu du poids. Ils t'ont nourrie, au moins ?

— À peine.

Elle se leva.

— J'ai apporté des donuts pour fêter ton retour. Ils sont dans la cuisine.

— Tu es une sainte, mais j'ai déjà déjeuné. J'en mangerai à midi.

— J'ai beaucoup de boulot, aujourd'hui. Tu penses à me faire ton compte rendu ?

— Je vais faire ce que je peux, mais je ne suis pas journaliste, je te le rappelle. Je vais écrire ce que j'ai vu, et *tu* en feras un article.

— D'accord, d'accord. J'ai compris, dit-elle en repartant.

Sur mon ordinateur, je créai un nouveau document, et fixai la page blanche un long moment, avant que mon regard n'oblique sur le bouquet. J'avais déjà reçu des fleurs. De la part de mon père, le plus souvent, mais ce bouquet-là avait été pensé. Les couleurs étaient les mêmes que celles de ma chambre, les roses en disaient un peu plus que juste « merci pour cette nuit ». Peut-être accordais-je trop de sens à tout cela, mais Tyler n'aurait pas envoyé de bouquet par simple courtoisie.

Je tâchai de penser à autre chose, et me concentrai sur l'article de Jojo. Je racontai mon premier jour, expliquant les bases, décrivant les outils, reprenant les surnoms rigolos des gars de l'équipe. Ils se respectaient tous mais, à mon sens, s'en remettaient tous à Tyler. Il réglait les différends, les menait en montagne et ils respectaient ses décisions quand Jubal n'était pas là. J'évoquai les lignes d'arrêts, le terreau minéral et la végétation. Les équipements, les rations, le poids de vol. Le retardant, les colonnes de fumées, l'importance de la météo. Puis j'ajoutai quelques histoires comme celle du meilleur pilote d'hélico avec lequel Tyler ait travaillé – une Australienne rouquine capable de faire reculer son Huey et de pivoter au dernier moment pour les amener à flanc de montagne sans qu'ils aient trop à marcher. Ou la fois

où Tyler avait mangé une énorme larve de ver de terre bien juteuse pour deux cents dollars.

Deux heures passèrent sans que je m'en rende compte. Jojo toqua sur le chambranle, entra et se dirigea droit sur la porte de son père en cognant deux fois avant de faire un pas en arrière.

Wick sortit de son bureau, les joues rouges, les yeux brillants. Jojo se planta devant mon bureau, bras croisés.

— Qu'est-ce qu'il y a ? m'inquiétai-je.

— Papa et moi on est impressionnés par tes photos. Tu nous as rapporté des clichés époustouflants. T'es allée sur le front, tu as campé par des températures négatives avec ces dingues pendant des nuits. Tu es née pour ça.

— Pour quoi ?

— Pour être photographe de terrain, dit Wick.

— Photographe de quoi ? demandai-je, mal à l'aise tout à coup.

— Papa va embaucher une nouvelle assistante.

— Hein ?

Cette fois, c'était la panique qui me saisissait. Jojo le vit, et posa une main sur mon bras.

— Tout va bien. Ton nouveau boulot, pour le magazine, te rapportera plus.

— Plus ?

— Beaucoup plus. Papa veut que tu fasses une rubrique récurrente. Il veut que tu suives les sapeurs forestiers pendant toute la saison des incendies.

— Mais si vous embauchez quelqu'un d'autre, qu'est-ce qui va se passer après ?

Jojo leva les yeux au ciel.

— On ne va pas se leurrer, Papa ne trouvera personne. Je fais ça depuis tellement longtemps, je peux le faire encore quelques mois. Tu dois accepter, Ellie. Ça va être fantastique.

— Je... ne sais pas quoi dire, répondis-je, à la fois décontenancée et flattée.

— Dis-nous juste au revoir, intervint Wick. Je veux que tu y retournes dès aujourd'hui. Pour le mois qui vient, il va falloir que tu nous envoies régulièrement de la matière. J'ai déjà tout réglé avec le superintendant. Va faire tes valises. Tu emménages au chalet des sapeurs forestiers jusqu'au mois d'octobre.

— Merci mon Dieu, soupirai-je en fermant les yeux.

J'entendais presque Jojo sourire. Elle ignorait que j'étais sur le point d'être virée de la maison de mes parents. J'avais à peine mis de côté de quoi payer ma facture de téléphone, alors la caution et le premier mois de loyer pour un appartement, ce n'était pas la peine d'y penser, même à plus d'une demi-heure du centre. Suivre les sapeurs forestiers jusqu'en octobre me laissait six à sept mois pour trouver où m'installer ensuite. Même si je devais dormir sous une tente ou dans un camion, c'était mieux que de me chercher une place dans un foyer pour sans-abri.

— On savait que ça te ferait plaisir ! Je t'avais dit qu'elle serait contente, Papa !

— J'ai fini ? demanda Wick.

Jojo soupira.

— Tu as fini. Retourne poser tes pieds sur ton bureau.

Je sortis mon téléphone et envoyai un texto à Tyler.

Tu es au courant ?

Je viens de l'apprendre. Suis ton baby-sitter attitré. Je kiffe.

Merci pour les fleurs. Elles sont magnifiques. ☺

Tyler mit un moment à répondre.

*Je ne t'ai pas envoyé de fleurs.
Et là j'hésite entre me trouver très con et avoir envie
d'étrangler celui qui les a envoyées.
T'as pas envoyé de fleurs ?
Non. Il n'y avait pas de carte ?
Non.
J'aimerais savoir qui les a envoyées.
Moi aussi.
Pas pour les mêmes raisons.
C'est-à-dire ?
Pour faire passer un sale quart d'heure
à leur expéditeur.
Arrête.
J'ai mauvais caractère de toute façon.
Envoyer des fleurs à ma copine n'est pas une bonne idée.
Je ne suis pas ta copine.
Pas encore.*

Je mis mon téléphone sur vibreur et le rangeai dans mon tiroir en secouant la tête, parcourue par des émotions contradictoires. Qui, sinon Tyler, avait pu m'envoyer ces fleurs ?

— Ellie ? fit la voix de Jojo dans l'intercom. Tu as un appel sur la ligne 1.

— C'est un mec ?

— Oui.

— Il s'appelle Sterling ?

— Non.

J'appuyai sur la touche 1 et pris le combiné, m'attendant presque à entendre la voix de Tyler au bout du fil.

— Ici Ellie.

— Mon lapin ?

La voix grave de mon père résonna si fort dans le combiné que je dus l'écarter de mon oreille.

Lentement, je le ramenai plus près.

— Papa ? demandai-je à mi-voix.

— J'ai appris la nouvelle. Je suis si fier de toi, dit-il d'un ton ému. Je savais que tu pouvais y arriver.

— M... merci. Écoute, Papa, je ne peux pas vraiment te parler, là. Je suis au boulot.

— Je sais. J'ai eu Wick au téléphone ce matin. Il est très impressionné par ton travail. Il m'a dit qu'il n'avait jamais eu d'assistante aussi douée.

Wick ne lui avait pas parlé de mes nouvelles attributions.

— D'ailleurs, je viens de décrocher une augmentation, et... euh... j'ai trouvé un endroit où m'installer. Je déménage cette semaine.

— C'est absurde, mon lapin. Tu as fait tes preuves. Maricela est en train de préparer tes affaires. Ton passeport et ton billet d'avion t'attendent à la maison. Nous voulons que tu rejoignes ta sœur à Sanya. Ton vol part demain matin.

— C'est qui, « nous » ?

— Comment ?

— Tu as dit *nous* voulons que tu ailles à Sanya.

Il toussota.

— Ta mère...

J'entendis une brève prise de bec, puis ma mère s'empara du téléphone.

— Franchement, Ellison. Tu n'aurais pas pu trouver quelque chose de plus... minable ?

— Pardon ?

— Assistante ? Et pour J. W. Chadwick, en plus ? Tu nous mets dans un embarras incroyable, tu t'en rends compte ?

Je sentis le rouge me monter aux joues.

— Tu ne m'as pas vraiment laissé le choix, Maman.

— Tu vas les remercier de t’avoir offert cette opportunité, et tu vas retrouver ta sœur comme le veut ton père. À votre retour, tu prendras un poste dans la société, sous les ordres de Finley. Tu as compris ?

— C’est Sally qui a décidé ça ?

Ma mère soupira.

— Ton père trouvait qu’elle était trop... stricte.

— Et le contrat ?

Petit rire.

— Oh, il ne nous liait pas vraiment, Ellison. C’était plus un accord, mis par écrit.

J’inspirai un grand coup, soulagée de savoir que dans moins de trente-deux heures je pourrais me faire bronzer sur le pont d’un yacht en sirotant un mimosa et en mangeant mon poids en homard et en canard laqué. La question était de savoir si Finley avait envie de me voir.

— Vous en avez parlé à Finley ?

— Pas encore. C’est le milieu de la nuit, là-bas.

— Vous venez juste de décider que je n’étais pas morte, alors ?

— Allons, Ellison. Ne joue pas les tragédiennes. Nous t’avons forcée à trouver un travail, tu l’as fait, et maintenant, tu es récompensée de tes efforts, car bientôt tu travailleras avec ta sœur. Personne n’est mort.

— Si, quelqu’un est mort.

Ma mère se mit à bégayer.

— Qu’est-ce que... qui est... mais enfin, de quoi parles-tu, Ellison ?
Qui est mort ?

Je sentis ma gorge se serrer.

— S’il te plaît, remercie Papa pour le billet d’avion, mais je ne vais pas aller à Sanya. J’ai un boulot, ici, que j’adore.

— Tu adores être assistante ?

J’entendais mon père poser des questions, derrière.

— En fait, je suis aussi photographe pour le magazine. Et je suis très douée.

— Ellison, pour l'amour de Dieu ! Tu es « assistante-tiret-photographe » ? Est-ce que tu t'entends, au moins ?

— Je reste ici.

— C'est encore à cause d'un garçon, c'est ça ? Tu as rencontré quelqu'un à Estes et il t'a fait tourner la tête ? Philip, je t'en prie, fais lui entendre raison.

— Je ne serai pas joignable tout le temps. Si c'est pour une urgence, vous pouvez appeler le magazine. Ils sauront comment me contacter.

— Ellison, je te préviens, reprit ma mère. Si tu raccroches ce téléphone...

— Vous me couperez les vivres ?

Pendant que ma mère cherchait quoi répondre en bredouillant, je coupai la communication. J'avais peur, si je parlais de nouveau à mon père, de changer d'avis.

La salle de pause était faiblement éclairée. La moitié des gars se trouvait dans la cuisine et jouait aux cartes pendant que l'autre prenait sa douche.

Les seuls bruits étaient ceux de la plomberie et de mes doigts sur le clavier. Depuis notre retour, je n'avais quasiment pas bougé du canapé, depuis lequel j'accomplissais simultanément deux tâches : me reposer tout en chargeant mes dernières photos. Une fois les clichés envoyés, j'entrepris de taper l'article suivant de la série « Feu et glace » que publiait désormais *L'Écho des Montagnes*.

Tyler apparut, les cheveux coupés de frais et les joues rouges. Quand il était propre, la marque des lunettes de protection qu'il portait toute la journée ressortait nettement. Il arborait un tee-shirt gris aux armes des Sapeurs Forestiers, un short en coton bleu marine et, de toute évidence, rien en dessous.

— C'est mon tour ? demandai-je tandis qu'il se laissait tomber à côté de moi sur le canapé.

Il fronça les sourcils.

— Les box de douche sont tous ouverts.

— Et alors ? Je fais partie de l'équipe, maintenant, non ?

Tyler ne répondit pas, mais je voyais bien que la perspective de me savoir nue en même temps que ses collègues l'énervait. Au départ, ils avaient tous proposé que j'y aille en premier, mais après deux semaines dans la montagne, je n'allais pas les faire attendre tous les vingt.

— Je plaisantais, rigolai-je. Pudding ! À toi ! lançai-je en direction de la cuisine. Nettoie-moi toute cette crasse !

— Bien, madame, répondit Pudding en se levant.

Tyler rit à son tour.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demandai-je en lui donnant un petit coup de coude.

— Je sais pas comment tu t'y es prise, mais tu es devenue le boss, ici. Ils t'obéissent comme au superintendant ou à Jubal.

— Peut-être qu'ils ont juste besoin d'une grande sœur.

Tyler regarda Pudding traverser la pièce, son sac de toilette sur l'épaule. Il était tellement baraqué que passer les portes lui posait problème, il fallait qu'il les prenne de biais. C'était le gars le plus imposant de l'équipe, suivi de près par Cat et Sugar. À leur arrivée, on aurait dit des as de la gonflette, mais les marches en montagne et les seize à dix-huit heures de travail par jour les avaient transformés, affinés. D'après Tyler, à la fin de la saison, ils ressembleraient à des coureurs de cross.

— Tu crois vraiment qu'il a besoin qu'on le materne ? demanda Tyler.

Au même moment, Pudding repassa la tête dans la pièce.

— Ellie ? Tu crois que tu pourrais me faire un croque-monsieur ? J'ai jamais rien mangé d'aussi bon.

— Je t'en fais un, moi, proposa Fish depuis la cuisine.

L'expression ennuyée de Pudding lui donna un air de petit garçon.

— Euh, non, laisse tomber, Fish, va. Ça ira.

Je souris. Je n'étais pas un cordon-bleu, mais les croque-monsieurs, ça me connaissait. Pudding ne voulait pas dire que c'était les meilleurs. Je les faisais juste exactement comme sa mère quand il était petit.

— Trois alors ? proposai-je.

— Si ça ne te dérange pas trop.

Sa voix était si grave qu'elle portait comme s'il parlait dans un mégaphone au son assourdi. On aurait dit une voix de géant.

— Ça peut attendre après ma douche ? demandai-je.

— Je vais pas imposer mes conditions, non plus.

Il disparut, et je m'étirai, regardant Tyler avec un sourire entendu.

— Si, je crois qu'ils ont tous besoin d'une grande sœur.

— Ou d'une mère, dit Tyler. Il est possible qu'ils ne te laissent pas repartir.

— Si je ne trouve pas d'appart d'ici à octobre, peut-être que ça m'arrangera.

Je plaisantais, mais Tyler me regarda un long moment.

— Tu as besoin d'un appart ? demanda-t-il enfin. Je cherche un colocataire.

— Je croyais que vous viviez ensemble, Taylor et toi.

— Pas toute l'année. Après la saison des incendies, il part en voyage, en général.

— J'ai besoin d'un truc permanent, moi.

— On pourrait peut-être chercher un appart avec trois chambres. C'est la dernière saison de Slick. Sa femme et lui vont vendre leur maison. Et je sais qu'ils ont trois chambres.

J'y réfléchis une demi-seconde.

— Je n'ai pas les moyens d'acheter.

— Mais moi, si. J'y pense depuis un petit moment, déjà.

Je secouai la tête.

— On ne peut pas être coloc.

— Pourquoi ?

— Tu le sais très bien.

Il hocha la tête, puis fit mine de regarder la télévision. Mais je vis qu'il souriait, s'apprêtant à dire quelque chose avant de se raviser.

Pudding reparut, habillé de propre, et le reste de l'équipe encore couvert de cendres se tourna vers moi.

— Non. Vous rigolez ?

Ils ne rigolaient pas.

Je soupirai.

— OK. Cat, à ton tour.

Cat se leva d'un bond, ravi, et traversa la pièce d'un pas guilleret.

— Je suis son chouchou.

— Arrête tes conneries, grogna Tyler.

Tout le monde éclata de rire dans la cuisine. Cat m'adressa un baiser.

— Moi aussi je t'aime, Ellie !

— Fais gaffe à toi, lança Tyler en lui donnant une claque sur les cuisses au passage.

Sage sortit de la douche, j'envoyai Jew à sa place. Bucky revint, et ce fut le tour de Sancho. Bientôt, tous les gars eurent terminé, j'allais enfin pouvoir y aller. Je levai les yeux au ciel, mais Tyler insista pour monter la garde. Ce n'était pas la première fois que je prenais une douche à la caserne, et je savais qu'aucun des gars ne serait venu se rincer l'œil, mais tous adoraient le charrier là-dessus.

Enfin propre, je me mis devant un des lavabos, enveloppée dans mon peignoir – c'était la seule chose que j'avais emportée qui me rappelait le luxe dans lequel j'avais vécu jusque-là. Je me frictionnai les cheveux, et me sentis un peu plus humaine. Au chalet, il arrivait qu'un camion-douche vienne jusqu'à nous, mais quand nous étions dans des lieux trop reculés pour qu'il puisse y accéder, l'hygiène se résumait à rester sale ou à se baigner dans une mare ou une rivière. Dans la montagne, j'étais une autre personne, ignorant la saleté, ma peau salée par la sueur et mes cheveux gras. Une fois, Tyler m'avait emmenée jusqu'à une cascade pour que je puisse me rincer, mais l'eau était glacée. À tout prendre, je préférais rester sale pendant quelques jours plutôt que de sentir la morsure de la neige à peine fondue, même en plein été.

Tyler toqua contre le chambranle.

— Je suis décente, tu peux entrer !

Appuyé à l'encadrement de la porte, les bras croisés, il me regarda.

— Dommage.

— Quoi ? demandai-je en me mettant de la crème sur le visage.

À force de passer autant de temps dans l'air sec de la montagne, ma peau était abîmée, irritée. J'avais aussi oublié de mettre de l'écran solaire une fois, ce qui n'aidait pas. Mon nez commençait à peler.

— Rien, dit-il. J'étais sérieux, tout à l'heure. Si tu as besoin d'un endroit où te poser, d'une manière ou d'une autre, on peut trouver une solution.

— On ne peut pas vivre ensemble, Tyler. Cette histoire d'amis et plus si affinités, c'est déjà assez compliqué comme ça.

— Je trouve que ça marche plutôt bien, répondit Tyler en faisant la moue.

— Et ça ne ferait qu'envenimer les choses. Regarde-toi. Tu montes la garde devant les douches.

— Je protège ta vertu, plaisanta-t-il.

— Tu es jaloux. Ils aiment te provoquer à mon sujet. Tout le monde est au courant...

— Tout le monde est au courant de quoi ?

Je déglutis.

— Tu sais bien.

— Non, je ne sais pas. Dis-moi.

— Qu'il y a quelque chose entre nous.

Il sourit, sa fossette se creusa.

— Arrête de sourire, lui ordonnai-je en faisant les gros yeux.

— Non.

Je passai ma brosse à dents sous le jet, mis un peu de dentifrice dessus et repassai le tout sous l'eau avant de commencer le brossage.

— Je fais pareil, dit Tyler.

— Tu fais quoi ?

— Je mouille ma brosse à dents deux fois.

Je levai les yeux au ciel.

— On doit être des âmes sœurs.

— Ravi que tu sois de mon avis.

Je me penchai pour cracher dans le lavabo, et Tyler s'approcha pour m'attraper et m'embrasser à pleine bouche. Quand je le repoussai, il avait du dentifrice partout.

— Mais qu'est-ce que tu fous, Tyler ! C'est dégueu !

Il essuya le dentifrice et se lécha le doigt en me faisant un clin d'œil.

— Tu me manquais.

Je restai là, devant l'eau qui coulait, et regardai Tyler tourner les talons et disparaître dans le couloir en sautillant. Mais qu'est-ce qui lui avait pris ? Depuis mon arrivée parmi eux, il s'était conduit de façon très professionnelle. Pas de petit tour dans ma chambre tard le soir, pas de tape sur les fesses, ou de baisers volés – jusqu'à maintenant.

Je regardai mon reflet dans le miroir. Mes joues s'étaient creusées et il y avait du bonheur dans mes yeux. J'avais des papillons dans l'estomac, un sentiment différent du pincement dans le bas du ventre que j'éprouvais en présence de Tyler. Il parlait de partager un appartement, mais au milieu de nulle part, en pleine forêt, dans un groupe solidaire, la réalité était différente. Tyler ne ressentirait peut-être plus la même chose une fois la saison des incendies terminée.

J'enfilai un bas de pyjama en flanelle, un sweat et des grosses chaussettes, et retournai dans la salle de pause. Dix-neuf sapeurs d'élite se tenaient debout derrière le canapé, et écoutaient Tyler discuter avec un homme en costume-cravate sombre qui prenait des notes sur un carnet.

Je m'approchai, et tendis l'oreille.

— Donc vous n'avez pas parlé de l'incendie avec votre frère ? demandait l'homme.

— Ben... si, répondit Tyler. Je suis un ancien élève de cette fac. Lui y est encore étudiant. On appartient à la même fraternité, et on a perdu des amis dans cet incendie.

— Mais vous êtes sûr qu'il n'était pas sur place, dit l'homme. J'aimerais vous rappeler que je suis un agent fédéral et qu'il est impératif que vous répondiez honnêtement.

— Il vous a déjà répondu, agent Trexler, intervint Taylor d'une voix ferme.

Ma gorge se serra. Tyler avait reçu le coup de fil à propos de l'incendie en mars. Pourquoi ne venaient-ils l'interroger que maintenant ?

L'agent se tourna vers Taylor.

— Est-ce qu'il vous en a parlé, à vous ?

— Non, répondit Taylor. C'est Tyler qui m'a dit ce qui s'était passé. Trexler pointa son stylo sur Tyler.

— Et Tyler, c'est vous.

— C'est ça, dit-il.

Trexler regarda ses notes.

— C'est intéressant, ça... vous êtes...

— Sapeurs forestiers, intervint Fish. D'élite.

Trexler retint un sourire.

— D'après votre père, vous être agents d'assurances. L'avez-vous jamais été ?

— Non, concéda Tyler.

— Pourquoi pense-t-il ça ?

Je vis Taylor osciller d'un pied sur l'autre, et contracter les biceps de ses bras croisés.

— Notre mère est morte quand on était gamins, expliqua Tyler. Notre père serait très inquiet s'il savait ce que nous faisons.

— Donc, dit l'agent fédéral, pour vous, il est tout à fait possible qu'il n'ait pas su que Travis participait à des combats clandestins sujets à des paris illégaux.

— Travis n'était pas sur les lieux de l'incendie, répéta Tyler, impassible.

— C'est tout ce qu'il vous faut, agent Trexler ? demanda Sage. Ces gars arrivent tout juste de deux semaines en montagne. Ils ont besoin de repos.

L'agent scruta le visage de chacun des hommes qui l'entouraient, puis hocha la tête.

— C'est tout. Je contacterai votre superintendant pour qu'il sache que nous avons besoin de votre coopération. Il s'agit d'une enquête fédérale, et votre frère semble impliqué. Collaborer avec nous est la meilleure façon d'aider Travis.

— Si vous le dites, lâcha Tyler en se levant. Bonsoir, agent Trexler.

Trexler s'en alla et, tandis que le bruit de sa voiture s'éloignait de la caserne, tous les gars vinrent manifester leur soutien à Tyler et Taylor. En silence. D'une simple tape dans le dos.

Je restai en retrait, laissant les jumeaux discuter seuls dans un coin. C'était intense. Tyler fit quelques pas, mains sur les hanches, puis revint vers son frère en secouant la tête. Le reste de l'équipe était retourné dans la cuisine, reprenant leurs jeux de cartes. Ici, ils étaient comme une famille pour Tyler et Taylor, mais ils savaient que là-bas, leurs proches avaient besoin de l'aide des jumeaux.

Taylor s'en alla en direction des chambres, et Tyler regarda vers moi avant de baisser les yeux. J'avais déjà vu ce regard, souvent, la plupart du temps dans le miroir. Il avait honte.

Je traversai la pièce et m'arrêtai devant lui.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

Il fronça les sourcils, fixant le sol.

— OK, soupirai-je. Tu n'as pas besoin de me le dire. Je vais juste... tu vois, quoi... rester dans les parages. Au cas où.

Il hocha la tête, sans lever les yeux. Je retournai me lover dans un coin du canapé, côté mur. Je tirai une couverture sur mes jambes et restai assise là, sans rien dire.

Au bout d'un moment, Tyler traversa la pièce et vint s'asseoir à mes pieds. Je passai une main sur ses cheveux presque ras, m'arrêtai sur sa nuque.

— Je t'ai menti, murmura-t-il. Mais si je te dis la vérité, tu seras impliquée dans ce merdier.

Je secouai la tête.

— Tu n'es pas obligé de m'en parler.

Il me regarda, en colère.

— T'as entendu ce que je viens de dire ? Je t'ai menti.

— Tu protégeais ton frère.

Il me fixa un long moment.

— Et maintenant, c'est toi que je protège.

Après quatorze jours en montagne, l'équipe était de repos, et entendait en profiter. À mon réveil, tous les gars étaient partis, avec deux jours devant eux, ils avaient rejoint famille, amis, bar, centre commercial ou petit restaurant servant une cuisine basique mais meilleure qu'au chalet. Tous sauf Taylor et Tyler.

Je me frottai les yeux. Tyler vint s'asseoir sur mon lit. Il portait un short rouge, un tee-shirt blanc et une casquette bleu marine. Cette tenue, combinée au fait qu'il était pieds nus, m'indiqua qu'il n'allait nulle part pour le moment. Mais son esprit était à des milliers de kilomètres de là. Son jumeau était chaussé, habillé, et un sac de voyage était posé devant lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

Taylor était appuyé contre l'étagère en bois qui contenait l'essentiel de ce que j'avais apporté à la caserne. Il avait les bras croisés, semblait préoccupé.

— Taylor s'en va, me répondit Tyler.

Je me redressai.

— Quoi ? Où ?

— Après mes jours de récup' je rejoins une équipe de Colorado Springs, sur un incendie coriace.

— Et pas toi ? demandai-je à Tyler.

Il secoua la tête.

— Non. Moi j’attends les kangourous qui doivent rappliquer, et ensuite, on rejoindra l’équipe. De toute façon, il vaut mieux que Taylor parte en premier.

— Pourquoi ?

Il regarda son frère avant de me répondre.

— Il ment mieux que moi.

— L’agent fédéral sera là-bas.

Ce n’était pas une question ; je connaissais la réponse.

Taylor confirma d’un mouvement de tête.

— Je vais répondre à son foutu interrogatoire – pour la deuxième fois – et avec un peu de chance, il lâchera Tyler.

— Parce que Tyler est celui qui a parlé à Travis.

Tyler changea de position.

— En fait, c’était Trent.

Je fronçai les sourcils. Sans avoir rencontré tous les frères, j’avais un peu de mal à suivre.

— Et c’est lequel, celui-là, déjà ?

Tyler ne put s’empêcher de sourire.

— C’est l’avant-dernier.

— Ah oui. Le tatoueur. C’est à cause de lui que vous êtes décorés, tous les deux.

— On l’est tous, dit Taylor. Sauf Thomas. Bon, il faut que j’y aille, moi. Je vais essayer d’arriver tôt, pour que Trexler en finisse avec ses interrogatoires avant qu’on reparte bosser.

— Il avait quelque chose de... pas net, ce type. Fais attention à toi, dis-je.

Taylor me fit un clin d’œil.

— T’inquiète, Ellie. Je gère. Depuis que je sais qu’on part pour Colorado Springs, j’ai un bon pressentiment.

— C’est juste qu’il y a un bar country, là-bas, qui te plaît beaucoup, commenta Tyler.

Taylor haussa un sourcil.

— C'est une ville où la proportion de belles filles est nettement supérieure à la moyenne. Et il se trouve que la plupart d'entre elles fréquentent ce bar.

Tyler leva les yeux au ciel.

— Elles cherchent des pilotes d'élite, mec. Il y a une base de l'armée, là-bas, je te rappelle.

— Oui, mais là, c'est de moi qu'on parle, affirma Taylor en se baissant pour attraper son sac et le hisser sur son épaule. Allez, tête de nœud, j'y vais.

Tyler se leva pour aller serrer son frère dans ses bras. Ce n'était pas juste un geste en passant. Les jumeaux s'étreignirent puissamment, pour finir par l'habituelle petite tape sur l'épaule. Mais un léger soupir avait ponctué le tout.

Les clés de Taylor tintèrent dans sa main, et il disparut. Nous entendîmes la porte d'entrée claquer.

— Il va te manquer, hein...

Tyler se rassit sur mon lit.

— Ça fait un peu gamin de dire ça, mais Taylor et moi on ne se sépare presque jamais. Alors ça me fait drôle.

— C'est compréhensible. Les jumeaux, tout ça...

— Je suis juste content qu'il ne parte pas en Australie avec Jew.

— En *Australie* ?

— Ouais. C'est un échange. Deux de nos gars partent là-bas pendant une saison pour voir comment ils bossent, et on en accueille deux pour qu'ils voient comment on fonctionne.

— Alors c'est pour ça que vous parliez de kangourous ? Mais ça ne va pas vous gêner, de devoir les former en même temps que le boulot ?

— Les Australiens, c'est des machines. Ils ne viennent ici que pour bosser. Quand on se retrouve à traîner à la caserne, ils ne tiennent pas en place, attendent l'appel suivant avec impatience. Qu'est-ce que tu as ?

— Je sais pas. C'est assez irrationnel comme réaction, mais... je me sens trahie.

Il fit la grimace.

— Comment ça ?

— Tu aurais dû me le dire. Un moment je suis la grande sœur qui fait la cuisine pour tout le monde, et le moment d'après, je ne suis plus dans la boucle.

— Houlà. Écoute, je suis désolé. Tu fais tellement partie de l'équipe que j'oublie que tu n'es pas déjà au courant de ces histoires.

— Mouais. Je devrais pouvoir te pardonner, dis-je en passant une main sur mon visage. Mince ! Qu'est-ce qui m'arrive ?

— Quoi ?

— Ma bouche. J'ai un goût de poubelle dans la bouche, dis-je en me levant pour attraper ma brosse à dents et courir vers la salle de bains.

Les dents brossées, je me rinçai, crachai et m'essuyai dans ma serviette. Mais j'avais le nez bouché. J'attrapai un mouchoir en papier.

— Merde ! Mais qu'est-ce que j'ai ?

Tyler me rejoignit en courant.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis en train de mourir, répondis-je en me mouchant une nouvelle fois. Je pourris de l'intérieur.

— Y a du noir dans ton mouchoir ?

Je répondis d'un hochement de tête. Il eut un petit rire.

— C'est normal. À la fin de la saison des incendies, tu moucheras du noir pendant des semaines. C'est à cause de la fumée et de la cendre.

— Mais c'est pas... comment dire... dangereux pour la santé ?

Tyler fit une grimace.

— Ellie. Tu fumes, je te rappelle.

— Toi aussi, rétorquai-je.

— Mais moi, je ne flippe pas à cause des dangers de la fumée de bois brûlé. On avale bien pire chaque fois qu'on tire une taffe.

— Seulement je ne mouche pas du charbon de bois après avoir fumé une clope.

Tyler haussa les épaules.

— Eh ben, la prochaine fois, porte un masque.

— Je pense que c'est ce que je vais faire.

— Super. On va se balader en ville ou quoi ?

Je secouai la tête et levai un pied du sol glacé.

— Je ne peux pas, là maintenant. Il faut que j'envoie mes notes à Jojo.

— Je ne comprends pas pourquoi tu n'écris pas ces articles toi-même. La dernière fois, elle n'a quasiment rien changé avant publication. Elle n'a même pas signé le papier.

Je souris, et rinçai le lavabo.

— C'était assez sympa de sa part. Moi je trouvais ça mal écrit, mais elle a corrigé deux-trois trucs, et a dit que c'était tout bon.

— Le chef nous a dit qu'il avait eu pas mal de retours à propos de la série. Ces articles positifs sur la brigade, ça plaît aux huiles.

— Dommage qu'Associated Press n'ait pas repris tout ça. Wick est un peu déçu.

— Pas encore, dit Tyler tandis que je fermai le robinet. Tu vas bosser, alors ?

— Oui... Vas-y.

— Non, je vais t'attendre. J'aime bien être seul ici avec toi.

Je pris mon ordinateur et m'installai avec Tyler dans la salle télé. Il prit la télécommande et alluma le poste, tout en laissant le son assez bas pendant que je tapais. C'était plus facile cette fois, il suffisait de faire correspondre les photos au texte.

Après un peu moins d'une heure, Tyler prit mes jambes et les posa sur ses genoux. Puis il se réinstalla confortablement, l'air fatigué mais satisfait.

— Une petite faim ? demandai-je en cliquant sur Envoyer avant de refermer mon ordinateur.

— T'as terminé ?

— Oui. Fini. On va manger ?

Nous prîmes son pick-up pour aller en ville. Son double pot d'échappement faisait beaucoup de bruit, annonçant notre arrivée au moins trois kilomètres à l'avance. Il se gara devant un café où je n'avais jamais mis les pieds, mais qu'il semblait connaître.

La serveuse sembla à la fois surprise et très, très contente de le voir, mais Tyler fit comme si de rien n'était.

— Euh, juste de l'eau pour l'instant. Tu veux un jus d'orange, Ellie ? demanda-t-il tout en lisant le menu.

— Oui, s'il vous plaît.

— Deux, dit Tyler en levant son index et son majeur.

Quand la serveuse s'éloigna, il replia l'index, pour me faire un geste charmant, l'espace de quelques secondes.

— Toi-même, grommelai-je.

Je feignis d'être agacée, mais il était difficile de rester fâchée quand sa fossette vous faisait de l'œil.

— Deux jus d'orange, donc, dit la serveuse, déjà de retour. Tu me présentes, Tyler ?

Elle souriait en posant sa question, mais il y avait une étincelle familière dans ses yeux. D'un regard, elle prit note de ma tenue, de mes cheveux, et même de mes ongles cassés et de mon vernis écaillé, se demandant ce qui avait bien pu convaincre Tyler Maddox de m'inviter.

— Je te présente Ellison, fit Tyler, son sourire en coin devenant une vraie banane.

— Ellison ? s'exclama la serveuse. Ellison *Edson* ?

Je fis la grimace, me demandant quelle histoire elle avait entendue et quelle satisfaction elle éprouverait en comprenant que je n'étais pas une concurrente potentielle, finalement.

— Oui, confirmai-je en tâchant de croiser son regard condescendant.

La vie était une collection d'histoires, et je ne pouvais pas la laisser me juger sur quelques épisodes à peine.

— Tu connais ma cousine Paige. Elle parle beaucoup de toi.

— Oh. Ouais. Dis-lui bonjour de ma part, dis-je, étonnée d'être aussi soulagée.

— Bonjour ? C'est tout ? dit la serveuse d'un ton presque méprisant.

— Emily, ça va, intervint Tyler. On peut commander ?

Emily sortit son carnet et son stylo avec une moue boudeuse.

— Moi je prends les gaufres, dit Tyler.

— Beurre de cacahuète-chantilly-sirop d'érable ?

— Ouaip !

Emily se tourna vers moi.

— Euh... je vais prendre deux œufs au plat, et du bacon. Brûlé.

— Brûlé ?

— Très cuit, au point d'être croustillant.

Elle secoua la tête.

— Je dirai ça au chef. Autre chose ?

— Non, c'est tout.

Emily s'en alla et je me penchai vers Tyler.

— Elle va cracher dans mon assiette, à tous les coups.

— Tu la connais ?

— Non. Mais je suis sûre qu'elle me hait pour un truc qu'elle pense que j'ai fait à Paige, ou parce que je suis avec toi.

— Peut-être les deux. Les filles sont bizarres, pour ça.

— Merde, Tyler. T'as rien de plus misogyne, comme remarque ?

— Je me trompe ?

— Sur quoi ? Je ne suis même pas sûre d'avoir compris ce que tu voulais dire.

— Mais t'en as suffisamment compris pour te sentir visée.

— Tu me gaves, aujourd'hui.

— Je vois ça. Je dirais bien que tu as besoin d'un verre, mais...

— Non. Avec ma veine, on serait appelés sur un feu politique et moi j'irais vomir mes tripes.

L'emploi du jargon fit sourire Tyler. Un feu politique, c'était un incendie suffisamment important pour attirer CNN et faire parler de la brigade, et si je savais ce que c'était, c'était uniquement parce que je vivais avec vingt gars susceptibles d'être envoyés sur place.

— Je ne savais pas que tu connaissais cette expression, dit Tyler.

— Comment dire... Pour mon boulot, c'est mieux si j'écoute ce qui se dit autour de moi.

— T'es vraiment douée, Ellie. Je suis content que Jojo t'ait augmentée, mais l'autre jour, sur Internet, j'ai vu qu'on payait des photographes jusqu'à cent mille dollars par an pour prendre des photos des parcs nationaux.

— Vraiment ?

— Et j'ai regardé dans le *National Geographic*, aussi. Intégrer leur rédaction doit être un peu plus dur, mais pas impossible.

Je haussai un sourcil.

— Je rêve, ou t'essaies de te débarrasser de moi ?

— Tu rigoles ? Jamais !

Nous nous regardâmes un moment sans rien dire. Nous avions une sorte d'accord, tous les deux, qui m'était indispensable, et Tyler se satisfaisait de ce qu'il y avait entre nous. Une partie de moi-même aurait aimé le remercier de ne pas chercher à aller plus loin, mais cela aurait violé la règle que nous nous étions fixée, à savoir éviter les étiquettes, ou même discuter de la nature de notre relation – pour autant que l'on puisse parler de relation.

Emily reparut avec nos assiettes, interrompant notre petit concours de regards.

— Les gaufres. Les œufs, dit-elle en repartant avant que Tyler puisse lui redemander du café.

— Bon, d'accord. Je ne sais pas ce que tu as pu faire à Paige, mais sa cousine t'en veut, c'est sûr.

— Franchement, je ne vois pas.

— Mais vous étiez pas... euh... toutes les deux...

— Non. J'ai même été très claire avec elle. Plusieurs fois.

— Plusieurs fois, hein ?

— La ferme.

Tyler rigola et mangea ses gaufres. Il paya l'addition, et nous allâmes nous promener en ville, nous arrêtant dans diverses boutiques. C'était étrange, de voir des choses qui me plaisaient et de ne pas les acheter. Je me surpris même à regarder les étiquettes de prix. Tombant sur un pull à col roulé noir exceptionnellement doux, je calculai ce qui me restait sur mon compte, retranchai les factures à venir pour voir si je pouvais me le payer. La réponse était non.

Je fis un tour dans la boutique, observant Tyler entre les rayons. Puis il paya ses achats, et nous fîmes une razzia dans une confiserie. La journée passa ainsi, entrecoupée d'évocations de souvenirs d'enfance et d'adolescence. Assez vite, une sorte de compétition s'instaura, pour savoir lequel de nous deux avait été impliqué dans le plus d'activités illégales.

Je gagnai haut la main.

Le soir, tandis que le soleil disparaissait derrière les montagnes, je me pris à regretter la fin proche de cette journée. Je savais déjà que c'était une des plus belles de ma vie.

Après un dîner léger, nous nous promenions tranquillement quand nous arrivâmes dans une rue qui nous était familière. Tyler me prit la main, et balança nos bras, puis serra doucement mes doigts lorsqu'il comprit que je ne les retirerais pas. Il portait un jean, des boots noires, un tee-shirt blanc qui allait bien avec les tatouages, sur ses bras. Et je souris en pensant à la réaction de mes parents s'ils nous voyaient.

— Qu'est-ce que t'en penses ? Ça te dirait de partager un cocktail ?

— Je croyais que tu en avais assez, des bars.

— On n'est pas obligés. Je ne voudrais pas encourager d'anciens penchants.

Je retirai ma main.

— Je ne suis pas alcoolique, Tyler. Je peux voir un verre d'alcool sans le boire.

— Je n'ai jamais dit que tu l'étais.

— Tu ne me crois pas.

— Je n'ai pas dit ça non plus.

Je repris sa main, la serrai, et le poussai vers le bar. Il résista pendant quelques pas, puis céda. Une femme en sortit au même moment, ses talons claquant sur le trottoir. Elle se tordit une cheville, faillit tomber, mais retrouva son équilibre, lâcha une bordée de jurons, et disparut au coin de la rue.

Tyler me tira dans l'autre sens au moment où j'essayais d'attraper la porte. Je reculai contre lui, et le repoussai.

— Je plaisantais, Ellie, lâcha Tyler. Je ne pense pas qu'on devrait entrer dans ce bar. On peut très bien trouver autre chose à faire.

— À 10 heures du soir ? Dans ce trou ? On rentre dans ce bar, ou on retourne à la caserne, dis-je un doigt pointé sur la porte, dont la peinture noire écaillée était le prologue parfait de ce qui nous attendait à l'intérieur.

Je tentai de l'ouvrir une nouvelle fois, mais Tyler résista. J'allais lui faire une description détaillée de ce que je pensais de son attitude quand il effleura ma joue, cherchant mon regard, l'air inquiet.

— Ellie...

Je détournai le visage. Mon nouveau boulot et ma nouvelle vie, je les devais à mon orgueil obstiné. Même la menace d'être déshéritée n'aurait pas réussi à me faire reprendre le droit chemin. Je m'en sortais mieux quand je prenais mes propres décisions, loin des influences extérieures, mais là, je me retrouvais à vouloir faire les choses juste pour que Tyler soit content – exactement le genre de conneries futiles que faisait Finley quand un mec lui plaisait –, et ça, ce n'était pas du

tout moi. Mais après tout, je ne savais plus vraiment qui j'étais. Peut-être que l'Ellie deux point zéro aurait zappé le bar pour plus de sûreté et mis le cap sur la caserne pour s'éloigner des tentations.

Je secouai la tête.

— Allez. Bière sans alcool, virgin mojito, et plein de gens autour. On peut rire très fort et taper sur la table comme si on était beurrés. Personne ne le saura.

Tyler n'était toujours pas convaincu, mais se laissa tirer à l'intérieur. Un groupe de filles tout juste assez âgées pour fréquenter les bars occupait une table près de l'entrée. Il y avait quelques couples au fond de la salle, près des toilettes, et des habitués, au bar. Tyler montra la table où il m'avait vue une fois, avec Finley et Sterling. Penser à Sterling me hérissa le poil. Il n'avait pas voulu me baiser plus que je n'avais voulu être baisée en allant chez lui ce jour-là, mais Sterling était l'incarnation du fond du trou pour moi, et ne plus jamais le revoir m'allait tout à fait.

— Hé. Ça va ? me demanda Tyler en s'asseyant à côté de moi.

Il posa une main sur ma cuisse, me ramenant à la réalité. J'aimais autant que je détestais qu'il me touche ainsi comme si nous étions très proches, comme si je lui appartenais. Tyler était ma nouvelle addiction, comme flirter avec le feu dans la montagne, aimer le danger et chercher la brûlure.

— Oui, pourquoi ?

— Tu as l'air un peu mal à l'aise.

— Deux bières sans alcool et ça ira mieux.

Tyler eut un sourire en coin.

— Ben je te souhaite bonne chance pour trouver du courage dans une pisse pareille.

Il se leva et s'éloigna en direction du bar pour passer notre commande.

Je grattai ce qui restait de vernis sur mes ongles. Finley avait toujours fait en sorte que je sois à jour côté manucure, même si elle

devait prendre rendez-vous pour moi depuis l'autre bout de la planète. Et maintenant que je n'avais plus les moyens, cela me manquait un peu.

Mon téléphone sonna dans ma poche arrière. À l'écran, je vis le beau visage et la grimace ridicule de Finley. Pour la seconde fois de la journée, je laissai passer l'appel, et rangeai mon téléphone.

— Tu as l'air complètement découragée, dit Tyler en posant une bouteille sur la table, devant moi. Tiens. Bois. Annie m'a dit que Wick lui a demandé, si elle nous voyait ici ensemble, de me rappeler de bien me tenir et ne pas me faire mettre dehors.

— Quel connard. Il va foutre toute notre soirée en l'air.

— C'est exactement ce que je lui ai dit.

— Vraiment ? demandai-je dubitative.

Tyler hocha la tête.

— On passe beaucoup trop de temps ensemble, repris-je.

— Moi qui me disais justement qu'on avait besoin de plus de journées comme celle-ci.

— Tyler...

— Ne le dis pas. Je le sais.

— Ellie ? lança une voix haut perché depuis l'autre bout de la salle. J'y crois pas ! Ellie !

Je me retournai et vis Paige se frayer un chemin entre les tables pour nous rejoindre. Elle se pencha et me prit dans ses bras. Ses cheveux bleus étaient désormais fuchsia, et elle était toujours aussi belle. La douceur de ses traits fins lorsqu'elle me souriait n'avait pas changé. Son débardeur était très court, son short aussi, et effrangé, pour que l'on voie bien ses tatouages. Son bras droit, que j'avais connu vierge, arborait maintenant une dentelle noire figurant les feuilles d'une rose corail.

— C'est nouveau, ça, dis-je.

Elle sourit, et montra son nez.

— Et ça, aussi.

Un anneau brillait à sa narine, reflétant les couleurs des spots installés un peu partout au plafond.

Je fronçai les sourcils, sans pouvoir m'empêcher de penser que Paige changeait trop, et trop vite. Elle était déjà ivre, ses yeux étaient injectés de sang et des cernes violets ombrèrent son visage. Elle n'avait pas plus de vingt-deux ou vingt-trois ans, mais était déjà fatiguée des conneries que la vie ne cessait de lui balancer à la figure. Nous allions dans des directions opposées, et je me demandais si j'avais été la goutte d'eau, pour elle. Finley avait toujours dit que je bousillais les gens, et je voyais bien que Paige était sur une pente descendante.

— Je suis contente de te voir, dit-elle. Je suis allée chez toi, mais José m'a dit que tu avais trouvé un travail et déménagé.

— C'est vrai.

— Où ça ? New York ? Los Angeles ?

— À la caserne des sapeurs forestiers, en fait.

Paige pencha la tête sur le côté, comme un chiot étonné.

— La quoi ?

— Je suis photographe pour *L'Écho des Montagnes*. Je suis les sapeurs forestiers tout l'été.

Paige gloussa et me donna un petit coup dans le bras.

— T'es sérieuse ? Mais tu t'es installée où ?

Son regard navigua entre Tyler et moi, puis une étincelle s'alluma dans ses yeux.

— Donc vous... vivez ensemble ?

— Pas exactement, dit Tyler. On vit avec dix-neuf autres gars.

Paige serra les lèvres, puis essaya de se détendre, produisant un sourire forcé.

— Tu ne pouvais pas appeler ?

— Je n'ai pas ton numéro, répondis-je.

— Vraiment ? Je pensais te l'avoir donné.

Je secouai la tête, elle battit des cils.

— Bah je peux te le donner maintenant. Tu as ton téléphone ?

— Oui.

Paige posa les yeux sur Tyler, puis me regarda, et se laissa tomber sur la chaise d'à côté, avec une expression de désarroi.

— Tu m'as manqué, dit-elle. Tu as l'air en super forme. Tu as l'air d'être heureuse.

Je souris.

— Merci.

Des larmes brillèrent dans ses yeux.

— Qu'est-ce que tu fais après ?

— Je suis venue avec Tyler, en fait, précisai-je en me sentant de plus en plus coupable.

— Oh... je pourrais te raccompagner, si tu veux. J'ai une voiture.

— Je suis en service, Paige. Excuse-moi. Vraiment.

Je voyais la douleur sur son visage, à la façon dont elle fixait le sol, dont sa bouche tressautait.

— Tu m'avais prévenue, après tout, hein ? Je t'ai attendue, tout ce temps, alors que tu m'avais dit qu'il ne fallait pas. Je suis tellement conne, dit-elle en secouant la tête et regardant au loin.

Elle s'essuya la joue d'un geste rapide.

— Paige... fis-je en posant une main sur son bras.

Elle se dégagea.

— Il n'y a qu'une seule personne dans cette ville qui soit une plus grosse pute que Tyler Maddox.

— Taylor ? suggéra Tyler.

J'entendais la plaisanterie dans le ton de sa voix, et je sentis la colère monter en moi.

— Moi, dis-je simplement.

Paige eut un petit rire.

— Et t'essaies même pas de le nier. Ça te fait quoi ?

— Pas du bien. Heureuse ?

Le visage de Paige se décomposa, une larme roula sur sa joue.

— Non. Plus depuis longtemps.

Elle se leva et s'éloigna. Je pris ma bière et en bus une longue gorgée.

— Ignore-la, me dit Tyler.

— Ce n'est pas drôle, rétorquai-je sèchement. Il n'y a rien de drôle dans le fait de m'être servie d'elle et de l'avoir jetée, comme à peu près tous ceux qu'elle a croisés dans son existence jusqu'à présent.

— Désolé, hein. Je pensais être de ton côté.

— Tu devrais retourner vers le tien. Les gens s'en prennent plein la gueule par ici.

— Tu ne me fais pas peur, dit Tyler en se penchant vers moi. Arrête d'être aussi bornée. Je ne te veux que du bien.

— Et si je te voulais du mal ?

Il fit tinter sa bouteille contre la mienne.

— C'est exactement ce que je cherche chez une fille.

Je soupirai.

— Je crois que je vais avoir besoin d'un truc un peu plus fort.

— Juste un ?

Tyler ne me proposait pas vraiment de boire, et je vis la patience dans son regard pendant que j'essayais d'en décider moi-même.

Je réfléchis à sa question, puis plantai les coudes sur la table, et posai la tête sur mes mains.

— Tu as raison. Je ne devrais pas.

— Parfait. Alors il est temps qu'on y aille, je crois.

Tyler se leva, me prit par la main. Au moment de franchir la porte, il m'avait déjà tendu une cigarette et cherchait son briquet. Il s'arrêta brusquement sur le trottoir.

— Merde, mais...

Il avait levé les yeux vers le ciel nocturne et je me blottis contre lui en entendant la première explosion. Une gerbe multicolore illumina la nuit avant de retomber en cascade. Je poussai un cri de surprise. Une autre fusée monta haut dans le ciel, explosant en étincelles dorées.

Tyler regarda sa montre, appuya sur un bouton pour pouvoir lire la date.

— Putain, j’y crois pas.

— Le 4 juillet ? Comment on a pu oublier la fête nationale ?

— Merde, il faut que j’appelle Trent, c’est son anniversaire.

Tyler passa un bras autour de mes épaules et m’entraîna dans la rue. Nous regardâmes le feu d’artifice pendant presque une heure avant que le bouquet final n’illumine le ciel.

— Est-ce que c’est nul de penser au nombre d’incendies que pourrait déclencher un feu d’artifice comme celui-ci ? dis-je, les yeux rivés aux incroyables explosions de lumière.

Tyler me regarda.

— Est-ce que c’est nul d’avoir envie de t’embrasser, là, tout de suite ?

Je me tournai vers lui. Les étincelles colorées tombaient encore du ciel, et je me sentais d’humeur sentimentale. Ce jour de fête nationale était particulièrement... intense.

Je fermai les yeux et Tyler se pencha, posant ses lèvres sur les miennes. Ce qui avait commencé comme un baiser doux et innocent se transforma rapidement en quelque chose de beaucoup plus passionné, et j’agrippai son tee-shirt pour l’attirer contre moi. Sentir son érection m’arracha un gémissement.

Lorsqu’il s’écarta, il fit un pas en arrière sans me lâcher.

— Voilà qui était génial, et inattendu.

— Je crois qu’on devrait vraiment rentrer, murmurai-je, le souffle court.

Il sortit ses clés.

— Je me disais la même chose.

Mon propre sursaut me réveilla. J'ouvris grand les yeux et fixai le plafond, paniquant l'espace d'un instant, ne sachant plus où, et dans les bras de qui, je me trouvais. Dans mon rêve, j'étais sur un yacht à Sanya en compagnie de Finley, offrant ma peau hâlée à la caresse du soleil et regardant le monde à travers une paire de lunettes noires à cinq cents dollars.

Je portai ma paume à mon front, regrettant déjà le sentiment d'insouciance qui régnait sur ce bateau imaginaire aux côtés de ma sœur si douce.

Mon téléphone vibra et je tendis un bras en direction du tronçon de bois que quelqu'un avait transformé en table de nuit pour moi. C'était un texto de Finley. Les précédents étaient d'elle aussi, s'ennuyant ferme sur une plage magnifique, enduite de crème solaire à la proue de l'*Andiano* ou promenant sa beauté naturelle dans les rues de Hainan Island. Elle y manifestait son impatience face à mon silence. Celui-ci était le plus impérieux qu'elle ait envoyé depuis son départ, et je ne pus retenir un sourire.

*Ellison, réponds. Je veux une preuve que tu es en vie sinon je
te jure que je prends le prochain avion
pour Denver !*

Je tapai une réponse, mais laissai mon pouce hésiter sur la touche « Envoi ». « Je suis vivante, je suis heureuse, tu me manques » n'allait pas suffire.

Les lèvres de Tyler effleurèrent ma tempe.

— Envoie-le. Elle s'inquiète.

— Elle va vouloir que je l'appelle.

— Et c'est mal ?

— Elle devinera tout de suite que quelque chose cloche. Elle lit en moi, même depuis l'autre bout du monde.

Tyler me serra contre lui.

— Tu ne vas pas pouvoir te défiler éternellement. Il va bien falloir que tu lui parles un jour.

J'envoyai le message, et éteignis mon téléphone. Puis je m'assis dans le lit et m'étirai. J'avais mal partout, mes muscles se plaignaient de la position étrange dans laquelle nous avions dormi, essayant de trouver de la place dans un petit lit.

— J'ai reçu une invitation, l'autre jour, dit Tyler. Mon frère se remarie.

— Ah bon ? Il a déjà divorcé ?

— Non, mais ils ont fait ça en douce la première fois, et là, pour la famille, ils refont une cérémonie. C'est l'an prochain, à la mi-mars, à Saint Thomas.

Je soupirai.

— Mmmh... j'adore Saint Thomas. Mais je n'aurai jamais le temps de mettre assez de fric de côté.

Il caressa ma chute de reins du bout des doigts.

— Moi j'ai de quoi. Ça te dirait d'y aller ? Avec moi ?

Je le regardai par-dessus mon épaule nue.

— Tu veux dire... comme ta cavalière officielle ?

— Tu appelles ça comme tu veux. J'aimerais juste que tu viennes.

Je ramenai la couette sur ma poitrine.

— C'est vrai qu'on n'a pas besoin de passeport pour aller à Saint Thomas. Mais bon... Je le sens pas. J'ai l'impression que nous deux, là, dis-je en nous montrant dans le lit, c'est une monnaie d'échange.

Il eut un petit rire.

— Tu te trompes. J'avais prévu de te poser la question avant.

— Il faut qu'on arrête ce petit jeu, dis-je avec un sourire de regret.

— Tu répètes tout le temps ça. Pourquoi ne pas juste le reconnaître ?

— Reconnâître quoi ?

Il attendit sans répondre.

— D'accord, cédaï-je enfin. On... sort ensemble.

— C'était pas si dur, tu vois !

Mais son sourire disparut lorsque je me levai, emportant la couette avec moi. J'attrapai ma trousse de toilette, mon peignoir et partis pour la salle de bains.

— Douche ? lança Tyler.

— Oui.

— Besoin d'aide ?

— Non.

J'accrochai mon peignoir au crochet de la cloison de séparation entre les cabines, lâchai la couette et passai un bras derrière le rideau en plastique pour ouvrir le robinet. L'eau jaillit, déjà chaude. Je me glissai dessous, et la laissai couler sur ma tête et mon visage.

Mon mascara me brûlait les yeux. Je tendis la main vers le savon, et le nettoyai rapidement. Tyler m'avait embrassée jusqu'au lit, puis il m'avait déshabillée, et sa langue avait goûté la moindre parcelle de mon corps, me faisant jouir encore et encore jusqu'à ce que mes jambes tremblent d'épuisement.

Mais après, blottie dans ses bras, j'avais senti son soulagement. Sans qu'il ait besoin de le dire, j'avais perçu le bien-être qui était le sien, celui d'une personne qui trouve enfin son port d'attache, et la seule chose qui m'était venue à l'esprit, c'était qu'il était de plus en plus difficile de

prétendre que cette relation était juste une histoire de cul. Sous son épaisse armure, Tyler tenait à moi, et je n'étais pas sûre de mériter cela – pour l'instant en tout cas.

Je sortis de la douche, décidée à aborder le sujet avec Tyler, à lui demander où, d'après lui, notre amitié et plus si affinités allait nous mener, mais un inconnu se tenait sur le pas de la porte, surpris mais n'essayant pas du tout de détourner le regard.

— Y a des gonzesses dans votre brigade, ou est-ce que vous autorisez les visites conjugales ? demanda-t-il.

J'attrapai mon peignoir et m'enveloppai dedans.

— Je suis la photographe. Vous êtes qui, vous ?

Ma réponse le fit éclater de rire.

— Moi c'est Liam. Et le métèque, là, c'est Jack.

Liam mesurait au moins un mètre quatre-vingt-dix, Jack était encore plus grand, et très, très blond.

— Le métèque ?!?

— Ça boume ? lança Jack, avec un fort accent. On arrive juste de chez les kangourous.

— Super, dis-je en serrant d'un coup la ceinture de mon peignoir.

Tyler arriva, et fusilla les deux hommes du regard. Je ne l'avais jamais vu avec une expression aussi sévère.

Liam lui tendit la main. Son biceps devait faire mon tour de tête, je me demandai comment il trimballait cette masse musculaire sur les sentiers de montagne.

Tyler regarda la main de Liam sans la serrer, mais l'Australien ne se formalisa pas.

— Il y a une femme en petite tenue ici, messieurs, avertit Tyler. Je suggère que vous trouviez un autre endroit en attendant qu'elle soit habillée.

Jack donna une grande tape dans le dos de Liam.

— Ils sont un peu coincés question nudité. On va pas les énerver dès le premier jour.

Liam n'avait pas quitté Tyler des yeux, mais il ne le défiait pas. En soutenant son regard sans se départir de son sourire amusé, il lui faisait comprendre qu'il en fallait plus pour l'intimider. Ce qui ne fit qu'énerver Tyler un peu plus.

Les Australiens s'en allèrent, et Tyler me rejoignit devant le lavabo.

— Ça va ? demanda-t-il.

J'eus un geste blasé.

— Mais oui. T'es plus le seul membre de l'équipe à m'avoir vue à poil.

Tyler serra les dents.

— On aurait dû les envoyer direct à Colorado Springs.

— Dans ce cas, on n'aurait pas eu hier soir.

Il sourit, joua avec une mèche de mes cheveux.

— C'est un feu politique. Tout le monde sera sur le pont. Tu devrais peut-être rester ici.

Je fis la moue.

— Et qu'est-ce que tu veux que je fasse, seule ici ? Des gros plans de fleurs des champs ? Des photos des dortoirs ? Jojo sera furax si je n'y vais pas.

— L'équipe de commandement tactique n'est pas la même que d'habitude. Le chef ne sera pas le seul à prendre les décisions. Ils ne te laisseront peut-être pas nous accompagner.

— J'ai une carte de presse. Je peux aller où bon me semble.

Tyler eut un petit rire.

— Ce n'est pas tout à fait vrai.

Je me brossai les cheveux.

— Merde, qu'est-ce que t'es belle, ce matin.

— Je ne suis plus « bizarrement attirante » ?

— Je n'ai jamais dit ça de *toi*. J'ai dit que j'aimais quand tu sentais le feu de forêt.

Je mis du dentifrice sur ma brosse à dents, et il sourit.

— N’y pense même pas, dis-je en la pointant sur lui. On n’est plus tout seuls, je te rappelle.

— Pfff. Ils viennent d’arriver.

— Mais ils font partie de l’équipe.

— Ou alors, maintenant que tu as entendu son accent de l’hémisphère Sud, t’as plus trop envie qu’on sorte ensemble.

Je fis la grimace.

— Tu plaisantes ?

Il haussa les épaules.

— Ça branche les filles, en général.

Il s’en alla, et je me brossai les dents comme si elles m’avaient fait un sale coup.

Nous préparâmes nos bagages, puis Tyler appela le superintendant pour lui dire que les Australiens étaient arrivés. Tous installés dans un camion forestier, nous prîmes la route de Colorado Springs, à deux cents kilomètres au sud.

— Y en a pour combien de temps, mec ? demanda Jack.

— À peu près deux heures et demie, répondit Tyler. À quelque chose près.

Jack semblait avoir du mal à trouver sa position. Je me tournai vers lui.

— Vous devez en avoir ras le bol de voyager. Vous êtes arrivés quand ?

— Tard dans la nuit. Et tôt ce matin ici.

Jack souriait beaucoup, ce qui lui donnait un air particulièrement juvénile, malgré sa carrure d’athlète.

— Pas trop le temps de souffler ?

— Pardon, ma belle ?

Je rigolai. Ce trajet promettait d’être intéressant. Nous parlions tous l’anglais, mais le défi allait être de se comprendre dans la langue de tous les jours.

— Je voulais juste dire que vous commencez le travail sans prendre le temps de vous reposer.

— Ça nous va comme ça, dit Liam.

Je me retournai vers l'avant, ajustant ma ceinture. Tyler serrait le volant comme s'il menaçait de s'envoler.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

Nous étions tous les quatre dans le même habitacle, mais les Australiens discutaient à l'arrière, et le bruit du moteur assourdissait nos voix quand on ne leur parlait pas en face.

— Je repense à ce matin, c'est tout.

— Tu n'es pas le seul à m'avoir vue nue un jour.

— Je sais, dit-il en fermant les yeux. Mais je n'étais pas là pour en témoigner.

— Il va falloir que tu digères ça, parce que vous allez bosser ensemble, je te rappelle.

— Peut-être que j'y arriverais, si je savais à quoi on joue exactement.

Je plissai le nez, surprise par ce soudain accès de colère.

— Tu ne t'es pas vraiment posé la question jusque-là, pour autant que je sache.

— Ben si, justement. Mais j'essayais d'être patient.

— Et il lui est arrivé quoi, à ta patience ?

— Elle n'est pas infinie.

— Tu veux dire quoi par là, exactement ? J'ai laissé passer une date limite dont j'ignorais l'existence ? Tout allait bien, il y a deux heures. Pourquoi t'es en colère, tout à coup ?

Il ne répondit pas. Les muscles de sa mâchoire roulaient sous sa peau.

Liam se pencha en avant, et lui tapota l'épaule.

— Désolé pour ta nana.

— C'est pas ma nana, répondit Tyler.

Je me tassai sur mon siège et tournai la tête vers la fenêtre, essayant de prendre un air détaché. Les Australiens se turent, et le malaise fut flagrant. Je ne m'étais pas attendue à ce que la réponse de Tyler me fasse aussi mal. Depuis que nous nous connaissions, je me voyais comme celle qu'il poursuivait de ses assiduités, mais là, je comprenais soudain pourquoi j'avais résisté. Tyler avait quitté son père, ses amis, ses frères. Et au fond, je savais qu'il me quitterait aussi.

Le moteur monta en puissance, les pneus patinèrent sur l'asphalte. Je ne pouvais pas parler, alors je croisai les bras et fermai les yeux, feignant de dormir.

Tyler répondit aux questions des Australiens à propos de l'équipe, restant silencieux quand ils parlaient entre eux, évoquant leur impatience d'être dans la montagne et le climat nettement plus frais.

— C'est quoi le deal avec la gonzesse ?

— Elle s'appelle Ellison.

— D'accord. C'est quoi le deal avec Ellison ?

— Elle est photographe pour un magazine d'Estes Park. Elle nous suit pendant toute la saison pour un reportage sur ce qu'on fait.

— Elle est canon, hein. Jamais vu des yeux d'un bleu aussi clair.

Tyler ne répondit pas, mais je n'avais pas besoin d'ouvrir les paupières pour deviner son expression.

— Elle a un homme dans sa vie ? demanda Liam.

— T'es lourd, mec, lâcha Jack, qui avait de toute évidence compris la situation.

— Tu te trompes de crémerie, répondit Tyler. Elle préfère les filles.

Techniquement, il disait vrai, mais cela ne m'empêcha pas de bouillir. Jusque-là, Tyler avait été direct et très franc à propos de ses sentiments pour moi. Et là, il se comportait comme un adolescent prépubère qui veut avoir l'air cool devant ses potes.

Les deux heures et demie du trajet me parurent interminables, et quand il se gara sur le parking de l'hôtel, j'étais moulue et raide de ne pas avoir bougé.

Je descendis, sortis mon appareil de mon sac pour prendre en photo la boule de feu rose derrière l'impressionnant rideau de fumée qui barrait le ciel.

— C'est rien, ça, ma belle, dit Liam. Tu devrais venir en Australie avec moi.

Tyler attrapa son sac et claqua sa portière pour se diriger vers l'entrée d'un pas rapide. Liam et Jack le suivirent, je leur emboîtai le pas, attendant derrière eux à la réception.

Le hall était franchement glauque, dans les tons beiges, avec de fausses plantes vertes. Et littéralement envahi par les sapeurs forestiers. Certains se préparaient à partir en mission, d'autres avaient une bière à la main. À côté de l'entrée du bar, une grande ardoise annonçait *Bienvenue aux Sapeurs Forestiers ! Bières et amuse-gueules à 50 % !*

Tyler se prit le bec avec la réceptionniste, et sortit son téléphone.

Je fronçai les sourcils en le voyant sortir son portefeuille et faire claquer sa carte de crédit sur le comptoir. La réceptionniste la passa dans le lecteur, et lui tendit deux petites enveloppes. Il me chercha du regard, et me rejoignit.

— Tiens, dit-il en me tendant une enveloppe.

— C'était quoi le problème ?

— Je t'ai pris une chambre.

— J'aurais pu le faire toute seule. J'ai la carte du boulot.

Il soupira.

— Je savais pas. J'ai réglé, c'est pas grave.

Je le contournai pour aller vers la réception, mais il m'attrapa par le bras.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais leur donner ma carte pour que tu n'aies pas à payer pour moi.

— Je t'ai dit que c'était réglé.

Je me dégageai, regardant autour de nous. Les autres sapeurs n'avaient pas fait attention à notre échange, mais les Australiens, si.

— C'est quoi ton problème, exactement ? sifflai-je.

— J'essaie juste de te prendre une putain de chambre, Ellie.

— Non. Pourquoi t'es en colère ? On dirait que tu... je ne te reconnais plus.

Tyler soupira, refusant de croiser mon regard.

— C'est moi. Le problème.

— Toi, le petit con jaloux ?

Il eut un rire amer.

— Je suis jaloux de qui, tu peux me le dire ?

— Liam m'a vue à poil. Et alors ? Tu ne lui aurais pas raconté que j'étais célibataire, ça s'arrêtait là. Mais il a fallu que tu agites sous son nez le fantasme masculin absolu.

— Hein ?

— Tu lui as dit que j'aimais les filles !

— C'est la vérité.

— Alors ne sois pas surpris si Liam me propose un plan à trois un de ces jours.

Tyler eut un sourire méchant.

— Tout à fait ton truc, non ?

— Je n'arrive pas à croire que tu puisses te laisser intimider par ce mec.

Tyler fit un pas en avant.

— Que les choses soient bien claires, ma chérie. Personne ne m'intimide.

— Ça doit être une coïncidence alors, que tu sois d'une humeur de chien depuis l'arrivée de Liam.

— Je t'ai vue.

Il fulminait.

— Tu m'as vue quoi ?

— Quand il est entré dans la salle de bains. Tu es restée là, sans rien faire. Il t'a fallu trois bonnes secondes avant de te couvrir.

— Et ? Je suis censée me précipiter pour cacher les parties intimes de mon anatomie parce qu'un connard venu de sa brousse est entré sans frapper ? Tu te promènes tout le temps les fesses à l'air, au chalet !

— Ce n'est pas pareil.

— Pourquoi ? Parce que j'ai des seins ? Tu m'as connue très pudique, peut-être ?

— Exactement.

— Va te faire foutre.

Je lui pris l'enveloppe des mains et me dirigeai vers les ascenseurs, écrasant le bouton à plusieurs reprises en attendant que les portes s'ouvrent. La famille qui en sortit passa devant moi, une petite fille était en maillot de bain et portait une bouée en forme de flamant rose autour de sa taille.

Je montai au troisième étage et marchai jusqu'à ma chambre. D'une main tremblante, je tirai la carte de son enveloppe, puis bataillai pour la placer devant le lecteur prévu à cet effet. Mais une grosse main recouvrit la mienne, et l'écarta.

— Putain, Ellie... dit Tyler. Tu as raison. Je suis fou de jalousie. Tu m'envoies des signaux plutôt contradictoires, et puis un type te voit à poil, et il se met à poser des questions sur toi... J'ai des millions de sentiments différents qui tournent dans ma tête. Je ne sais plus ce que je fais. C'est la première fois qu'un truc pareil m'arrive.

Je relevai la main, passai la carte devant le lecteur. La porte de ma chambre se déverrouilla, j'actionnai la poignée et me tournai vers Tyler.

— Mûris un peu, lâchai-je avant d'entrer et de claquer la porte derrière moi.

Je sortis de mon sac à dos les quatre tee-shirts, cinq paires de chaussettes, trois pantalons en toile, deux chemises de nuit XXL, la brosse à dents et le tube de dentifrice, la brosse à cheveux, le mascara et le gloss à lèvres que j'avais emportés. Les sapeurs pouvaient être appelés à n'importe quel moment, et je voulais être prête. Il ne m'avait pas échappé que je venais de me disputer avec le seul d'entre eux ayant été désigné pour assurer ma sécurité, ni que Tyler avait besoin de se concentrer sur l'incendie, pas sur notre situation ridicule.

Il n'y avait pas de *nous* entre Tyler et moi. Donc pas de jalousie, pas d'attentes, et pas de discussions animées à propos de notre relation ou de son avenir. J'étais une alcoolique en repentir, et lui un baiseur en série qui tentait de s'en sortir aussi. Tous les thérapeutes que j'avais vus ces cinq dernières années auraient dit la même chose : nous n'avions aucun avenir ensemble. Et j'étais d'accord avec ça.

Je pris la télécommande et allumai la télé. La chaîne info diffusait déjà un reportage sur l'incendie, tandis que les dernières dépêches défilaient en bas de l'écran. J'écoutai quelques minutes, et éteignis.

Mon téléphone sonna. Il était encore sur le lit, à l'endroit où je l'avais jeté en entrant. Et même à trois mètres, je vis que c'était ma sœur qui appelait. Je laissai sonner. L'écran s'éteignit, puis se ralluma.

Je me levai pour le prendre, sans savoir si j'allais le jeter contre le mur ou répondre. Je finis par le plaquer contre mon oreille.

— Allô ?

— Ellison ?

— Salut, Finley.

Elle soupira.

— J'ai cru que t'étais morte. Papa et Maman aussi.

— Je le suis, pour eux. En quelque sorte.

J'entendais sa colère monter, et plissai les yeux quand elle hurla dans mon oreille.

— Mais pas pour moi ! Je t'ai rien fait, bordel, Ellie ! Et toi, tu m'ignores et tu m'évites depuis des mois ! Tu crois que je me prélasser sur la plage en espérant juste que tout va bien pour toi ?

— Non, mais j'espérais...

— Va te faire foutre ! Je me fous de ce que tu espérais ! Je suis super en colère contre toi ! Je ne mérite pas que tu me traites comme ça !

Je me figeai, ne sachant si elle me reprochait autre chose que mon silence.

— Mais dis quelque chose, merde !

Sa voix se brisa, et elle se mit à renifler.

— Tu pleures ? Non, ne pleure pas, Fin'. Je suis désolée.

— Pourquoi tu ne me parles plus ? sanglota-t-elle. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Rien. Tu n'as rien fait. Simplement, je ne voulais pas te gâcher tes vacances. Je ne voulais pas que tu te sentes coupable, et je ne voulais pas que tu t'inquiètes.

— T'as échoué sur tous les plans !

— Excuse-moi.

— Je ne veux pas de tes excuses ! Je veux juste que tu décroches ton putain de téléphone quand je t'appelle !

— D'accord. Je le ferai.

— Promis ?

Elle avait inspiré un grand coup, et retrouvé son calme.

— Promis. Je répondrai à tes appels... si je ne suis pas au boulot.

— C'est quoi, ce boulot ? Maman m'a dit que tu étais secrétaire, ou photographe, ou je ne sais quoi pour un magazine de là-bas.

— C'est ça.

— Tu te sers de l'appareil que je t'ai offert ?

Je l'entendais sourire. Elle m'avait déjà pardonné. Elle ne savait pas pour Sterling, et quand elle le découvrirait, elle se souviendrait de notre conversation d'aujourd'hui et se sentirait encore plus trahie. Tout ce que je voulais, c'était raccrocher, mais cela n'aurait fait qu'éveiller ses soupçons.

— Oui. C'est un super appareil, Fin', merci encore.

Elle resta silencieuse quelques secondes.

— J'ai l'impression de parler à une inconnue.

— C'est moi, pourtant.

— Non, ce n'est pas toi. Tu as changé.

— Je ne bois plus.

Elle eut un petit rire.

— Comment ça se passe ?

— Pas mal, à vrai dire. Enfin... j'ai craqué une fois. Comment ça va à Sanya ?

— Aucune idée. Je suis à Bali depuis trois semaines.

— Alors comment ça va à Bali ?

— C'est magnifique. Mais je vais rentrer. Je veux te voir.

La panique me saisit.

— Tu me manques, Fin', mais je voyage beaucoup avec ce boulot. Je suis les sapeurs forestiers sur le terrain, et jusqu'à octobre, on va être en vadrouille.

— Les sapeurs forestiers ? Tu veux dire la brigade de Tyler ?

— Oui.

— Tu baisses avec lui, c'est ça ?

— À l'occasion.

— Je le savais, gloussa Finley.

Elle allait me manquer, cette fille que rien ne choquait jamais, et que mes conneries n'atteignaient pas. Finley m'avait toujours trouvé des excuses, elle m'avait tenu la main pour avancer, et engueulée sans hésiter quand il le fallait, parce que c'était ça, le rôle d'une grande sœur.

Même si je redoutais ce moment, je savais que viendrait le temps où nous serions encore sœurs mais plus amies. Même si Finley me pardonnait, elle sentirait à jamais la douleur de ma trahison, et ne pourrait plus jamais me faire confiance.

Je bus une des deux bouteilles d'eau posées sur le bureau, regrettant que ce ne soit pas quelque chose de plus fort, puis tournai en rond un moment avant de décider de redescendre. Il y avait un miroir juste à côté de la porte de la chambre, et je fixai longuement les grands yeux ronds bleu acier qui me regardaient sans expression. Ce reflet n'était pas flatteur. Des mèches brunes ondulées s'étaient échappées de mon chignon bancal. J'étais sobre, je travaillais, je faisais tout ce que faisaient les gens normaux... étais-je heureuse ?

Une partie de moi détestait Tyler, à cause duquel je me posais cette question. Si je n'arrivais pas à être heureuse en faisant un truc qui me passionnait, en partageant le lit d'un homme patient faisant de son mieux pour s'occuper de moi, méritais-je le bonheur ? J'étais autonome, je gagnais ma vie, je choisissais mon chemin – mais là, quand je regardais la Ellie deux point zéro dans le miroir, j'avais du mal à ignorer la tristesse dans son regard. Et je trouvais cela insupportable.

La lourde porte claqua derrière moi quand je sortis. L'ascenseur me déposa dans le hall d'entrée de l'hôtel, que je fus surprise de trouver presque désert.

— Bonjour, dis-je à la réceptionniste.

Elle sourit, mettant de côté le dessin qu'elle était en train de faire.

— Pas mal, dites donc, la complimentai-je en le regardant d'un peu plus près.

— Merci. Que puis-je pour vous ?

Je posai ma carte de crédit devant elle.

— Est-ce que je peux changer la carte enregistrée pour ma chambre ?

— Bien sûr. Pour les à-côtés aussi ?

— Oui. Pour tout.

Elle prit le rectangle de plastique couleur argent, se tourna vers son écran, cliqua plusieurs fois avec sa souris puis passa la carte dans l'appareil.

— C'est tout bon, déclara-t-elle en me la rendant. Je vais juste vous demander une petite signature ici.

— Merci...

Je me penchai pour regarder son badge.

— ... Darby.

— De rien, *Écho des Montagnes*.

Je me dirigeai vers le bar, et m'installai sur un tabouret. En dehors de l'homme qui lavait des verres derrière le bar, j'étais seule. Il avait la peau lisse, cuivrée, et était trop jeune pour avoir les cheveux gris.

— 'jour, me salua-t-il.

Il plongea sa main recouverte d'un torchon dans un verre, le fit tourner de l'autre d'un geste rapide, le rangea avant d'en prendre un autre à côté de l'évier. Ses yeux noirs donnaient l'impression qu'il me fixait avec beaucoup plus d'intensité qu'il ne voulait.

— Bonjour. Juste un... un Sprite pour l'instant.

— Sec ? plaisanta-t-il.

Son sourire disparut quand il comprit que je n'étais pas d'humeur badine. Il prépara ma commande et la posa devant moi. Son regard s'anima un peu quand quelqu'un vint s'asseoir à ma droite. Je compris tout de suite de qui il s'agissait. Avec un accent pareil, ce n'était pas difficile à deviner.

— Fais péter une Victoria Bitter, mec ! dit Liam.

— Tu vas boire de l'alcool alors que c'est ton premier jour au boulot ? m'étonnai-je. Tu n'as pas une réunion dans un quart d'heure ?

— T'inquiète. Je vais prendre la même chose, en fait, rectifia-t-il à l'intention du barman.

— Un autre Sprite, dit ce dernier, déçu.

Je déchiquetais ma petite serviette en papier, des millions de pensées bataillant dans mon esprit.

— Tu me racontes comment t'en es arrivée là ? me demanda Liam.

— J'ai commencé au standard, pour le magazine, et puis j'ai pris des photos qui ont impressionné mon chef, le propriétaire du journal. Il m'a envoyé sur le terrain avec Tyler, et mes photos ont eu du succès dans la région. Alors voilà, je suis maintenant chargée de toute une série d'articles sur les sapeurs forestiers.

— T'as fait ton chemin, dis donc. Ça me plaît, ça, dit Liam en buvant sa limonade comme si c'était une bière.

Il leva même son verre en direction de collègues qui passaient dans l'entrée.

— Je n'étais pas au magazine depuis longtemps quand j'ai été envoyée sur ma première mission.

— Encore plus impressionnant.

— Pas vraiment, dis-je en secouant la tête, les yeux baissés.

— Qu'est-ce que tu faisais, avant ?

— Rien. Je suis allée à la fac, j'ai eu un diplôme, et puis j'ai voyagé pendant quelque temps. Mes parents ont une maison à Estes Park, voilà pourquoi j'ai échoué là.

— Oh. Comment vous dites, vous les Américains ? T'es une fille à papa, c'est ça ?

— Je l'étais, oui, je crois.

— Mais plus maintenant ?

— Non. J'ai été déshéritée, en fait.

— Plus je te parle, plus je te trouve intéressante. En général, c'est le contraire.

Je regardai Liam, étudiai son visage. C'était l'Australien typique, avec la mâchoire puissante, les épaules larges, une stature

impressionnante. Ses joues étaient couvertes d'une barbe blonde naissante, et ses yeux émeraude étaient magnifiques, mais à peine visibles tant ils étaient rapprochés. Mon instinct me soufflait de l'inviter dans ma chambre et d'oublier ma dispute avec Tyler pendant une heure ou deux, mais si ces cinq derniers mois m'avaient appris quelque chose, c'était que baiser, boire ou fumer ne résoudrait aucun de mes problèmes. Au contraire.

Liam but une longue gorgée, vida son verre. J'avais à peine touché le mien.

— Recommencer de zéro, c'est parfois déprimant, affirma-t-il. Personne ne te le dit, avant. Tu penses que tu vas tout de suite te sentir mieux, et puis non, et ne pas savoir pourquoi peut se révéler assez violent.

— Ne me dis pas que tu es un fils à papa, toi aussi.

— Non. Travailler m'aide à y voir plus clair, mais même ça ne suffisait plus. J'avais besoin de prendre de la distance.

Il regarda autour de nous, et par-dessus ses deux épaules, comme si ce qu'il avait cherché à oublier l'avait suivi.

— Mais on finit quand même par se sentir mieux, au bout d'un moment, non ? demandai-je.

— Je te le dirai quand ça arrivera, répondit Liam en se levant.

Tyler passa devant l'entrée du bar et s'arrêta en nous voyant ensemble.

— Je ferais mieux d'aller à cette réunion, conclut Liam.

— Merci pour la conversation, dis-je en levant mon verre.

Il trinqua avec son verre vide, et partit pour la salle de conférences.

Après un instant d'hésitation, Tyler me rejoignit.

— Qu'est-ce que tu bois ?

— Un Sprite. Mais je ne partage pas.

Il secoua la tête, surveillant le hall d'entrée.

— De toute façon, je suis plutôt Coca Cherry.

— Où est Taylor ?

— Pas ici. Pas encore, en tout cas. Il m’a appelé tout à l’heure. Il a rencontré une fille.

— Ici ? Une fille du coin ?

Il haussa les épaules.

— On n’a pas eu beaucoup de temps pour parler. Je crois que c’est une serveuse, un truc comme ça.

— Intéressant. Oh, merde. Tyler, fis-je en voyant l’agent Trexler s’arrêter devant la réception.

Il flirta avec Darby quelques instants avant de se diriger vers la sortie, remarquant Tyler au passage. Mais il ne s’arrêta pas. Je poussai un soupir de soulagement.

— Taylor a réglé cette histoire.

— Comment ?

— Il l’a réglée, c’est tout. Faut que j’y aille.

Il me surprit en se penchant pour m’embrasser sur la joue, avant de se diriger vers la salle de conférences. Quand il ouvrit la porte, j’entrevis des gens apparemment importants qui présidaient la réunion, et tentaient de maintenir à plat des cartes qui cherchaient à redevenir des rouleaux. D’autres passaient des coups de fil, tapotaient sur leur iPad ou tapaient sur leurs claviers d’ordinateur portable. Les sapeurs se tenaient tout autour, bras croisés, attendant que l’équipe de coordination réunisse les informations nécessaires puis leur donne des ordres. Juste avant que la porte ne se referme, j’entraperçus les gars de notre brigade, tous concentrés, l’air de vouloir en découdre, jusqu’à ce que Pudding m’aperçoive et me fasse coucou de la main comme un gamin qui aperçoit ses parents depuis la scène du spectacle de fin d’année.

— Comment ça va, Stavros ? demanda Darby en se penchant sur le bar.

Son chemisier blanc était parfaitement repassé, ses lèvres pourpres impeccables, son pantalon noir sans un faux pli et pas un cheveu ne dépassait de sa queue-de-cheval mi-longue couleur miel. Avec ses

courbes et son sourire à un million de dollars, je me demandai si Darby n'avait pas été reine de beauté. Chacun de ses mouvements était gracieux, chaque sourire étudié. Une vraie miss.

Mais je posai sur elle un regard méfiant. Trexler avait flirté avec elle. Peut-être était-elle un agent fédéral, elle aussi.

— Les sapeurs ne laissent jamais de pourboire, grommela Stavros. Et jusqu'à présent, j'en ai pas eu un seul qui buvait de l'alcool.

— C'est comme ça depuis une semaine, dit Darby en posant le menton sur ses mains.

Je sentis que je me raidissais, redoutant de dire ou faire quoi que ce soit qui puisse aider Trexler dans son enquête sur la famille de Tyler.

— Tout va comme vous voulez ? me demanda Darby.

— C'était qui, le type, tout à l'heure ? Celui qui vous a parlé juste avant de sortir de l'hôtel.

— Trex ?

Le simple fait de prononcer ce nom avait allumé une étincelle dans son regard.

— Oui.

— C'est un pompier. Il doit rester jusqu'à ce que l'incendie soit éteint. Il fait partie... d'une équipe spéciale. Ce n'est pas un sapeur, ni un membre de l'équipe de commandement. En fait, il ne parle pas trop de son boulot.

— Une sorte d'espion du feu ? demandai-je, ne plaisantant qu'à moitié.

Elle gloussa. C'était étrange, venant d'elle. Comme si elle n'avait pas l'habitude de rire.

— Peut-être. Il est coincé comme un mec des services secrets, en tout cas.

— Donc vous ne le connaissez pas vraiment ? dis-je en me demandant pourquoi il lui avait menti.

— Si, un peu.

— Juste un peu ? fit Stavros avec un sourire en coin.

— Et vous ? me demanda Darby en tripotant sa queue-de-cheval.

Son regard noisette me rappelait celui de Tyler : chaud, avec des reflets dorés, et beaucoup de souffrance en toile de fond.

— Si j'en crois votre carte, vous êtes journaliste ? reprit-elle.

— Photographe. J'accompagne les sapeurs sur le terrain.

— Oh. J'ai fait la connaissance de Taylor Maddox et Zeke Lund. Ils sont adorables. Ils traînent pas mal avec Trex, d'ailleurs.

— Ah bon ?

— Oui. Ils passent leurs soirées dans sa chambre, depuis qu'ils sont là.

— Et Trex, il est arrivé il y a longtemps ?

Darby haussa les épaules, regarda par-dessus son épaule pour s'assurer que personne n'attendait à la réception.

— Deux semaines, je dirais. Il était là avant l'incendie.

Je fronçai les sourcils.

— C'est bizarre.

Elle sourit.

— Peut-être qu'il n'est pas espion mais médium du feu.

Une famille de quatre entra dans le hall et s'approcha de la réception. Darby descendit de son tabouret et retourna à son poste pour les accueillir de son éclatant sourire.

La porte de la salle de conférences s'ouvrit, déversant une vague de sapeurs et d'officiers coordinateurs. Il y avait bien plus que ma seule brigade, et je me demandai combien d'équipes avaient été appelées en renfort pour venir à bout de cet incendie.

Tyler et Runt me rejoignirent. On aurait dit un père et son fils plutôt qu'une paire de collègues. Runt faisait deux têtes de moins que Tyler, mais avait la même carrure. Comme les autres, il avait prolongé la saison. C'était le dernier arrivé dans l'équipe, et le plus petit, mais la plupart du temps c'était aussi le dernier à descendre du camion en fin d'intervention.

— Alors ? Verdict ? demandai-je.

Tyler croisa les bras, regarda la foule qui se formait dans le hall.

— Le feu est très étendu. On va essayer d'aller le plus loin possible en 4 × 4, et puis on prendra un hélicoptère pour atteindre le site. Notre équipe est attendue sur le versant oriental.

— Je vais chercher mes affaires ?

Tyler plissa les yeux.

— Non.

— Comment ça, *non* ? Quand est-ce qu'on part ?

— On ne part pas.

Je secouai la tête.

— Je ne comprends pas.

— Tu n'as pas l'autorisation d'y aller. C'est un feu qui progresse très vite, il y a déjà eu plusieurs cas limites. Les vents tournent sans arrêt, c'est tout simplement dangereux, Ellie.

— Mais c'est *toujours* dangereux.

— La seule zone sûre, c'est la zone noire, celle qui a déjà brûlé.

— Très bien, je prendrai des photos de la zone noire.

— Je n'y serai pas. On a besoin de moi sur la ligne de feu.

Je lui tournai le dos, furieuse. Ce n'était pas lui qui avait pris cette décision, mais le savoir n'adoucissait en rien ma colère.

— Est-ce que tu as défendu mon point de vue, au moins ?

— Il s'est porté garant pour toi, intervint Runt. On s'est tous portés garants pour toi.

— Je pourrais avoir mon certificat d'aptitude à la lutte anti-incendie, depuis le temps. Tout ça, c'est de la connerie misogyne.

Tyler soupira.

— Il y a une demi-douzaine de femmes sur le terrain en ce moment même. Ce n'est pas de la misogynie, c'est une question de sécurité. Aucun civil n'est autorisé sur ce feu. Ils réexamineront la question quand l'incendie sera un peu plus sous contrôle.

Je me retournai.

— Tu te fous de moi ? Tu es en train de me dire que si j'avais un pénis ma carte de presse ne m'ouvrirait pas ces portes-là ? Un incendie n'est jamais sous contrôle. S'en approcher n'est jamais sûr. On ne peut pas prévoir comment il va évoluer. Et là, vous me demandez de faire des photos de l'horizon et des nettoyeurs quand tout sera terminé !

— Je t'avais dit de ne pas venir, répondit Tyler, agacé par mon caprice. Il faut qu'on y aille, maintenant. Je te verrai à mon retour.

— Je veux y aller ! explosai-je. Maddox !

Dans le hall, la foule se tut et regarda Tyler sortir du bar et se diriger vers les ascenseurs. Je me retournai vers Stavros, essayant de retenir mes larmes de colère.

— Vous avez dit « pénis », me souffla-t-il. Je vous aime déjà.

— Servez-moi une vodka tonic.

Il sourit.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Tête baissée, coudes sur les cuisses, je croisai mes mains noires de crasse, aux dix doigts maculés d'encre, et fermai les yeux. Mais je ne priais personne. Des bruits résonnaient le long du couloir jusqu'à ma cellule, et mon genou se remit à tressauter. C'était la première fois que j'étais incarcérée sans avoir la certitude que mon père me sortirait de là dans l'heure.

Les larmes piquèrent la coupure, sur ma joue, une blessure parmi d'autres infligées par la forêt tandis que j'essayais de retrouver mon chemin à travers branchages et taillis. Mon mal de tête persistait. Je le devais aux innombrables vodkas tonic qui m'avaient aidée à décider de me rendre dans la zone noire par mes propres moyens, et en toute discrétion.

La porte de barreaux coulissa sur le côté, rattrapée par le shérif adjoint juste avant qu'elle ne heurte le mur.

— Vous avez des amis haut placés, Edson, dit-il simplement.

Je me levai, une main devant le visage pour me protéger de la lumière aveuglante.

— Qui ? demandai-je.

— Vous n'allez pas tarder à le savoir.

Je sortis, priant Dieu pour que la personne qui se trouvait de l'autre côté de la cloison ne soit pas mon père.

L'adjoint me conduisit jusqu'à une petite salle où Trex attendait, assis sur une chaise pliante. Il se leva, me prit par le bras pour que

l'autre me lâche.

— Ne dites rien, murmura-t-il.

— Agent Trexler, nous levons la détention préventive de Mlle Edson, dont nous vous confions la charge. Vous veillerez à ce qu'elle ne remette plus les pieds dans une zone interdite, n'est-ce pas ?

— Elle retourne d'où elle vient. Loin de l'incendie, confirma Trex.

Nous longeâmes un interminable couloir, en direction du hall de la prison du comté. Tyler attendait, assis sur une rangée de fauteuils, le long d'un mur blanc, la tête entre les mains. Quand les portes se refermèrent derrière nous, il leva les yeux.

— Dieu merci ! dit-il en se levant pour me serrer contre lui.

Il embrassa mes cheveux, respira mon odeur, puis me tint à bout de bras.

Je fis la grimace. Je savais ce qu'il allait me dire.

— Putain mais à quoi tu pensais, Ellison ? Qu'est-ce qui t'est passé par la tête, merde !

— Pas ici, ordonna Trex, nous faisant signe de sortir.

Tyler m'attrapa par la main et me tira dehors, suivant Trex jusqu'à une Audi qui ressemblait beaucoup à celle de mon père. L'agent m'ouvrit la portière arrière et je me glissai à l'intérieur. Tyler me fit signe de me pousser et monta à côté de moi. Dès que nous fûmes enfermés, il se remit à hurler.

— As-tu seulement le début de l'idée de la peur que j'ai eue quand on m'a appelé ? As-tu seulement idée de ce qui aurait pu t'arriver – de ce qui aurait pu *nous* arriver à *tous* si Taylor n'avait pas fait intervenir Trex ? Est-ce que tu sais ce que ça m'aurait fait d'apprendre qu'il t'était arrivé quelque chose ?

— Je suis désolée, murmurai-je. Je ne cherchais pas à te faire virer.

Tyler m'attrapa par les épaules.

— *Virer* ? Mais putain, Ellie, j'ai cru que t'étais morte !

Il me lâcha, se laissa tomber contre son siège.

Je m'en voulus terriblement, et les six heures écoulées depuis mon arrestation, passées dans le noir, encore un peu ivre, après avoir été soumise à la procédure d'incarcération, eurent enfin un effet sur moi.

— Je suis vraiment, *vraiment* désolée. C'était complètement idiot de ma part. Je n'ai pas réfléchi.

— C'est un peu ce qui arrive quand on est bourré, répliqua sèchement Tyler.

— Je n'avais bu que deux verres, plaidai-je, regrettant aussitôt mon mensonge.

Il ne m'avait pas fallu bien longtemps pour retrouver mes vieilles habitudes.

Tyler haussa un sourcil.

— Tu vas vraiment me pipeauter comme ça ? Alors que je viens de tirer je ne sais combien de ficelles pour te sortir du trou ?

— Non. Je ne mentais pas.

Le regard de Tyler me donna envie de disparaître.

— Waouh. Eh ben au moins, c'est clair, dit-il en se détournant pour fixer la route.

— Techniquement, c'est moi qui ai tiré les ficelles, précisa Trex.

— Comment as-tu fait pour qu'il intervienne ? demandai-je à Tyler.

Il baissa la tête, en plein désarroi.

— Ne demande pas comment, Ellie. Dis merci, simplement.

— À qui ? Au FBI ? Je veux savoir. Qu'est-ce que vous avez gagné, là, agent Trexler ?

Je redoutais le pire : que Tyler ou Taylor aient accepté de donner des renseignements sur leur frère en échange de son aide.

— Je ne suis plus agent fédéral, dit Trex.

Je n'aurais pas su dire s'il le regrettait ou s'il était soulagé.

— Quoi ?

Tyler hocha la tête.

— C'est vrai. Il ne travaille plus pour le FBI. Apparemment, son patron était un vrai connard.

Trex eut un petit rire.

— Comment a-t-il fait pour tirer des ficelles, alors ?

— Il l'a fait, c'est tout, soupira Tyler.

— Mais *pourquoi* ? insistai-je. Qu'est-ce que tu as fait, en échange, Tyler ?

— C'est plutôt ce que vous n'allez *pas* faire, qui m'importe, dit Trex.

— Nous tous, précisa Tyler.

Je croisai les bras, dubitative.

— De quoi vous parlez, tous les deux ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Darby, dit Trex.

Je fis la grimace.

— Darby ? Elle pense que vous êtes un sapeur forestier, lâchai-je d'un ton accusateur.

— Je sais. Vous lui avez dit le contraire ?

— Non.

— Parfait. Elle doit continuer à le croire, ordonna Tyler. C'est ça, le deal.

— Qu'on laisse Trex mentir à Darby ? Mais c'est qui, cette fille ?

— C'est juste une fille. Mais si vous me grillez auprès d'elle, c'est la tôle direct.

Je changeai de position sur mon siège, pas vraiment satisfaite par ce marché.

— Vous n'allez pas lui faire du mal, j'espère ?

Trex soupira.

— Tout le contraire, Ellison. Alors, vous êtes d'accord ou pas ?

Je regardai Tyler.

— Tu lui fais confiance ?

— Il t'a sortie de prison, non ?

Je serrai les lèvres, secouai la tête.

— Vous n'enquêtez pas sur elle ?

— Non, répondit simplement Trex.

— Très bien. Vous êtes un sapeur forestier.

Je le vis sourire dans le rétroviseur.

— Merci, dit-il.

De retour à l'hôtel, je passai devant Darby. Elle me fit un petit signe de la main et je lui souris, espérant que Trex avait dit la vérité. Je lui avais reparlé quand j'en étais au quatrième – et quelque – verre, et pour autant que je me souvienne, elle se trouvait à Colorado Springs pour un nouveau départ, fuyant quelque chose ou quelqu'un. Darby n'avait pas besoin de soucis supplémentaires, elle avait déjà suffisamment souffert comme ça.

Tyler m'accompagna jusqu'à ma chambre, et s'arrêta à la porte. Il semblait peiné de ce qu'il avait à me dire.

— Je sais que tu as eu une rude journée, mais il faut que tu fasses tes bagages, là maintenant.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Parce que Trex t'a peut-être sortie de prison, mais le chef est furax de chez furax. Il veut que tu rentres à Estes Park. Il a déjà appelé Jojo.

— Merde... Merde, merde et merde. À cause d'une seule erreur ?

— Tu as pénétré dans une zone noire sans autorisation, et tu as été arrêtée. C'est une *énorme* erreur.

Il regarda dans le couloir. Ses yeux avaient du mal à croiser les miens.

— Je suis virée pour de bon ?

— Je n'en sais rien. Laisse-moi un peu de temps pour lui parler. Mais il faut qu'il se calme d'abord.

Je soupirai. J'aurais aimé pouvoir repartir en arrière et recommencer cette journée.

— Et toi ? Tu es toujours en colère ?

Tyler serra la mâchoire, et m'entoura de ses bras. Je fermai les yeux, posai la joue contre son torse. Je ne me sentais nulle part autant en sécurité que dans les bras de Tyler.

— Je suis heureux que tu n’aies rien.

— Reste avec moi, murmurai-je.

Il m’embrassa les cheveux.

— Une voiture t’attendra dehors dans un quart d’heure. Le chef veut que tu rentres immédiatement à Estes Park. Je suis juste venu m’assurer que tu faisais tes bagages, que tu rendais ta clé et que tu prenais la route. Ensuite, je dois retourner au camp de base.

— Tu ne viens pas avec moi ?

— J’ai un boulot, Ellie. Une mission à accomplir. Et toi, tu dois rentrer chez toi.

Mes yeux brillèrent de larmes.

— Mais j’ai pas de chez-moi...

Il plongea une main dans sa poche, en tira une clé. La lumière brilla sur le métal.

— Lone Tree Village, à Estes. Appartement 111 F. On n’y est jamais, donc ça nous sert surtout à entreposer nos affaires. Je ne suis même pas sûr que mon lit soit fait. Ce n’est pas un duplex avec terrasse, mais c’est un endroit où tu peux te poser. Ma chambre, c’est la dernière porte à gauche.

Je pris la clé en reniflant

— Tyler...

— Chut. Je rentre dans deux ou trois semaines. On avisera à ce moment-là.

Il recula, me fit un petit signe de la main avant de tourner les talons en direction de l’ascenseur.

— Je croyais que tu devais t’assurer que je montais dans cette voiture ?

Il s’arrêta, mais ne se retourna pas.

— Désolé. Je ne suis pas sûr de pouvoir te regarder partir.

Mon menton trembla. Je plaquai la clé de ma chambre sur le capteur, et ouvris en entendant le déclic. Mes vêtements étaient là où je

les avais laissés, sur le lit, prêts pour le terrain. Mais j'aurais de la chance si on m'y renvoyait un jour.

Le mur était froid contre mon dos. Je me laissai glisser jusqu'à la moquette élimée orange et marron. Mon téléphone sonna.

— Ellie ? demanda Jojo.

Une main sur le visage, je baissai la tête.

— J'ai grave merdé, Jojo, dis-je en ravalant un sanglot.

— Ça, on peut le dire. Maintenant, tu prends tes affaires et tu remontes en selle. Tu m'entends ?

— Est-ce que j'ai encore un boulot ?

— Bien sûr que oui. Je ne dis pas que ce que tu as fait est excusable, mais c'est un combat de tous les jours. Tu as perdu celui-ci. Rentre au bercail, on va se préparer pour le suivant.

J'inspirai un grand coup.

— Je ne le mérite pas, mais merci.

— Raccroche, fais tes valises et descends. La voiture ne va pas tarder. Quand tu arriveras, file te coucher, je passe te chercher demain matin à la première heure. Compris ?

— Compris.

— Allez, relève la tête. On repart de zéro.

Je me redressai tout en raccrochant. Faire mes bagages ne me prit que quelques minutes, puis je quittai la chambre, et descendis par l'escalier plutôt que par l'ascenseur.

Darby lâcha le feutre avec lequel elle réalisait son nouveau chef-d'œuvre et se leva.

— Ellie ? Ça va ?

Je m'arrêtai devant elle et posai la carte de ma chambre sur le comptoir.

— Oui. Je dois partir.

— Pourquoi ?

— J'ai merdé. On me renvoie chez moi.

Darby secoua la tête, incrédule.

— Merdé comment ? C'est parce que vous avez bu ?

— C'est une longue histoire... Trex vous expliquera.

— Si vous revenez dans le coin... n'oubliez pas de passer me faire un petit coucou.

Je souris.

— Je n'oublierai pas.

Un homme plus âgé que mon père, habillé comme un pasteur baptiste et qui sentait l'après-rasage bon marché, m'adressa un sourire forcé avant de prendre mon sac à dos. Sur le sommet de son crâne, un épi faisait le malin, malgré au moins un demi-pot de gel.

J'attendis qu'il m'ouvre la portière, mais il ouvrit le coffre à la place, et y jeta mon sac. Je montai toute seule, et notai les tapis de sol crasseux et les débris jetés à l'arrière. Le véhicule idéal pour une femme qui sort de prison.

Les deux heures et demie de trajet jusqu'à Estes Park me semblèrent interminables. En arrivant en ville, le chauffeur se tourna vers moi tout en gardant un œil sur la route.

— Vous avez une adresse ?

— Lone Tree Village. Bâtiment F.

Il soupira.

— Vous avez une adresse ?

— Attendez.

Je consultai mon téléphone.

— 1310 Manford Avenue.

Il enregistra ça dans son GPS, et m'ignora de plus belle.

Nous traversâmes une partie de la ville que je ne connaissais pas, avant de prendre une petite route. Deux minutes après la bifurcation, j'aperçus le panneau Lone Tree Village et, l'espace d'une seconde, j'éprouvai une certaine excitation, avant de me souvenir que la plupart de mes affaires étaient restées à la caserne, et que tout ce que j'avais était dans mon sac à dos.

Le chauffeur se gara sur la première place de parking qu'il trouva, à l'arrière de l'immeuble de Tyler.

Je descendis, et attendis qu'il sorte mon sac du coffre. Il me le tendit, et alla directement à sa portière.

— Excusez-moi... dis-je en le suivant.

Il se retourna, agacé.

— C'est réglé.

— Oh.

Je le regardai se mettre au volant, reculer et s'éloigner. Puis je levai les yeux sur le bâtiment F.

Le 111 était au deuxième et dernier étage. Dans l'escalier, il manquait certaines dalles de lino, mais le quartier semblait agréable, et la pelouse était bien entretenue. De toute façon, étais-je en position de faire la fine bouche ?

Je sortis la clé de Tyler de ma poche et la glissai dans la poignée. En entendant le déclic d'ouverture, mon cœur se mit à battre. Debout devant la porte de l'appartement de Tyler, je me préparai à pénétrer dans son espace personnel pour la première fois, sans lui. J'avais l'impression d'entrer par effraction.

La poignée était froide, la pièce peu accueillante, mais j'entrai malgré tout, pour découvrir un salon plein de cartons et de meubles. Tyler m'avait prévenue que l'appartement leur servait de lieu de stockage, mais là, les cartons étaient entassés sur plusieurs rangées, et laissaient tout juste un passage pour atteindre la cuisine sur la gauche, et le couloir, en face.

Je m'engageai à tâtons dans le couloir, cherchant un interrupteur. Enfin, mes doigts en trouvèrent un, et la lumière fut. Le couloir était assez long, peint couleur coquille d'œuf avec une moquette beige. Il y avait deux portes à droite, et une à gauche. J'ouvris la plus proche et découvris la salle de bains. Je lâchai mon sac et courus vers les toilettes. Je ne m'étais pas soulagée depuis au moins douze heures.

L'eau chaude mit un peu de temps à arriver. Je regardai autour de moi avant de me résoudre à m'essuyer les mains sur mon jean. Agrippée au lavabo, j'attendis un moment que passe la nausée qui ne m'avait pas quittée depuis la prison. J'inspirai profondément, et me sentis tout de suite mieux – l'appartement sentait comme Tyler.

Reprenant mon sac, je m'arrêtai au bout du couloir, entre deux portes. Celle de droite était entrouverte, j'aperçus dans la pièce d'autres cartons, un matelas sur un sommier et une table de nuit. À gauche, la porte était fermée. Je tournai la poignée et poussai, cognant dans une pile de cartons qui s'effondra.

— Merde... soufflai-je en m'agenouillant pour les remettre en place.

J'avais chaud. Je traversai la chambre pour aller ouvrir la fenêtre. Un vent frais balaya mon visage et je fermai les yeux, inspirant profondément. J'avais été bannie du seul endroit où je me sentais chez moi, séparée des seules personnes qui me donnaient le sentiment d'avoir une famille. J'étais seule dans un entrepôt de cartons poussiéreux, chez un homme dont je connaissais mieux la queue que les aspirations ou les rêves.

Je rouvris les yeux, posai les coudes sur le bord de la fenêtre. De ce point de vue imprenable, je voyais les montagnes au creux desquelles se trouvait le chalet. Les larmes roulèrent sur mes joues, et tout mon corps se mit à trembler. Ce bâtiment délabré, ses douches froides et ses lits sans confort, tout me manquait. À tel point que c'en était douloureux. Je reniflai plusieurs fois, m'essuyai le nez d'un revers de la main. J'aurais bien repris cinq ou six vodkas tonic – même un pack de bières bon marché aurait fait l'affaire. N'importe quoi pour oublier la douleur.

Longtemps, je fixai le paysage, comme pour le retenir. Mais la seule chose à faire en réalité, c'était regretter ce que je ne pouvais plus avoir, et fermer les yeux.

Jojo boucla sa ceinture et démarra. Le trajet jusqu'à *L'Écho des Montagnes* se fit en silence ou presque. Un peu avant d'arriver, elle soupira, et commença une phrase, pour se raviser aussitôt. Son silence était le bienvenu. Je savais ce qu'elle allait dire, et elle savait que je savais ce qu'elle allait dire. Les gens parlaient toujours trop, pour dire trop peu, et cela aurait été le cas si Jojo n'avait pas refermé la bouche.

Elle se gara et me fit signe de la suivre à l'intérieur.

— Ça, c'est le bureau. Tu te souviens de comment ça marche ?

— Je n'ai pas vu la voiture de Wick.

— Il sera là plus tard. Il avait rendez-vous avec des représentants.

— Pour le *Turk's* ?

Je déglutis. Ma gorge appelait la brûlure du whisky – ou de n'importe quoi d'autre capable d'apaiser le manque éprouvé depuis que j'avais ouvert les yeux ce matin.

— Oui. Tu n'es pas allée te coucher direct, toi, je me trompe ?

— J'ai essayé.

— T'as merdé grave, là. Crois-moi, je n'excuse pas ce que tu as fait. Mais sache que Papa a beaucoup de retours positifs à propos de tes articles. Et je suis sûre que les Eaux et Forêts aussi.

Elle ouvrit la porte, je la suivis. Elle s'arrêta dans l'entrée pour allumer les lumières.

— Le chef a eu raison de me faire rentrer. Je ne servais à rien, là-bas, et sa réputation était en jeu. Je ne lui en voudrais pas s'il

m'interdisait de revenir à la caserne.

J'entrais dans mon bureau, Jojo s'arrêta sur le seuil, appuyant ses boucles platine contre l'encadrement de la porte.

— Moi non plus. Mais je ne serais pas surprise qu'il ne fasse rien de ce genre. Quand doivent-ils rentrer ?

— C'est un feu politique. Beaucoup de télés couvrent le truc. Je dirais pas avant quinze jours.

— Je devrais peut-être y aller.

La colère et la jalousie enflammèrent mon corps tout entier. Jojo avait une famille... Elle avait intérêt à laisser la mienne tranquille.

— Ils ne voulaient pas que j'aille sur le site, Jojo, et j'ai l'habitude. Je connais leurs procédures, et les réflexes à avoir en situation d'incendie. Ne le prends pas mal mais ils ne te laisseront jamais les accompagner sur le terrain.

Elle me fit un clin d'œil.

— Et tu crois que ça va m'arrêter ?

Je me forçai à sourire. Elle tourna les talons et rejoignit son bureau. Quelques minutes plus tard, je l'entendis au téléphone, réglant les détails de sa mission auprès des sapeurs forestiers.

Mes yeux me piquèrent, mais je retins mes larmes, refusant de pleurer devant elle. J'allumai mon ordinateur, tapai mon mot de passe. Je me sentais comme le jour où je l'avais modifié – pleine d'espoir, persuadée que je pouvais changer.

Jojo raccrocha brusquement, et bruyamment. Quelques secondes plus tard, elle reparut sur le seuil de mon bureau.

— Tu peux tenir la boutique, cette semaine ?

— Ils te laissent accompagner les sapeurs ?

Elle eut un sourire malin.

— Ils ne le savent pas encore, mais oui. Hôtel Colorado Springs, c'est ça ?

Je répondis d'un hochement de tête, faisant bonne figure jusqu'à ce qu'elle repasse devant mon bureau pour me dire au revoir, et que

j'entende la porte de derrière se refermer dans un claquement. Alors, décomposée, j'enfouis mon visage entre mes mains, et m'abandonnai aux sanglots.

Que j'aie merdé n'était pas surprenant en soi. Mais là, j'avais foutu en l'air un truc que j'aimais. Je pensai à Tyler. Ça aussi, je l'avais foutu en l'air. Un côté obscur, en moi, faisait tout pour m'empêcher d'être heureuse, sabotait tout le bon avant que je puisse le perdre.

Le téléphone sonna, je me redressai dans mon fauteuil et toussotai avant de répondre.

— *L'Écho des Montagnes*, bonjour, dis-je, la voix cassée.

— Comment ça se passe, ce retour ? me demanda Tyler.

Sa voix grave, modulée, me fit oublier tout le reste. J'essuyai mes larmes.

— Super. *Home sweet home*.

— Et l'appartement ?

— Il est chouette. Merci.

— Tu y es allée, alors ?

Je voyais presque son expression incrédule.

— Oui. Oui, j'y suis allée. Et ton lit était fait. Les draps étaient propres.

Il soupira.

— Ellie...

— Je sais.

— Non, tu ne sais pas. Tu me manques comme pas possible. Crapahuter dans la montagne, puer la fumée, être fourbu et dégueulasse, j'adore, mais ce n'est plus la même chose, sans toi. Il manque quelque chose. Je suis sérieux. Je t'ai écrit une lettre. Tous les gars me charrient à mort.

— Taylor le premier, je suppose.

— Le feu est de plus en plus près. On se relaie jour et nuit, et on fait la navette entre le site et l'hôtel.

— Vous n'avez pas établi de camp de base ?

— Non. Taylor disparaît tout le temps, je sais pas trop où. Je crois qu'il y a une fille là-dessous.

— Il y a toujours une fille.

— Pas une qui soit suffisamment intéressante pour passer avec elle les quelques heures de repos qu'on nous laisse entre chaque rotation.

— Tu ne le sais peut-être pas encore, mais il ne va pas tarder à y en avoir une. Jojo est en route.

— Jojo ? s'exclama Tyler avec une touche de mépris. Pourquoi ?

— Je lui ai dit qu'il y avait pas mal de couverture médias de l'incendie. Elle a décidé que le magazine devait avoir quelqu'un sur place aussi.

Il soupira.

— Merde, Ellie. Je suis désolé. Ça doit être dur pour toi.

J'avais le cœur lourd, et les larmes brillèrent de nouveau à mes yeux.

— Je suis la seule responsable de ce qui m'arrive.

— C'est pas moins dur pour autant.

— C'est vrai.

Il resta silencieux un moment.

— J'aimerais être là, dit-il enfin.

— Moi aussi.

— Douze jours, Ellison. Dans douze jours, je serai avec toi.

— Tyler ?

— Oui ?

— J'ai envie de boire. J'y pense tout le temps.

Comme il ne répondait pas, je continuai.

— Je crois que ça ne va pas être aussi facile que je le pensais.

— La femme qui t'a mise dehors, c'est qui ?

— Ma mère ?

— Non, l'autre.

Je me sentis en colère rien que d'y penser.

— Sally.

— Oui, elle. Tu devrais l'appeler. Tu as son numéro, non ?

Je me massai la tempe du bout des doigts.

— Elle ne travaille plus pour mes parents.

— C'est encore mieux.

— Pas question que je lui demande de l'aide, Tyler. Je déteste cette femme. Je refuse de lui donner cette satisfaction.

— Moi je pense que c'est l'essence même de son boulot.

— C'est une connasse à face de rat, une intrigante qui se prend pour la reine du monde.

— Alors... peut-être que tu peux juste essayer de t'occuper le plus possible. Pour moins y penser en attendant que je revienne.

Une idée me traversa aussitôt l'esprit.

— Ton appartement aurait bien besoin d'un coup de neuf.

— N'y songe même pas.

— Je ne plaisante pas. Et ça me prendra au moins douze jours. Est-ce que je peux défaire tes cartons ?

— Non.

— S'il te plaît ? Et ça ressemblera vraiment à un appartement quand tu rentreras.

— Hors de question.

— Pourquoi ? Tu as peur de ce que je vais y trouver ? Qu'est-ce que je risque de découvrir ? Une combinaison de Batman ? Des têtes réduites ? Ne me dis pas que tu as honte de tes DVD pornos.

Il rigola.

— Non. Mais je n'ai pas envie de te laisser faire ça.

— Tu me laisses occuper ton appartement. Disons que c'est un échange de bons procédés.

Il y eut un silence au bout du fil, puis Tyler soupira.

— Tu n'es pas obligée de le faire, mais si tu en as envie, et si ça te change les idées, alors je t'en prie, fais comme chez toi.

Mon sourire disparut.

— Tyler ?

— Quoi ?

— Ne couche pas avec Jojo.

— Putain, Ellie... tu déconnes ? Je l'ai pas baisée il y a un an quand j'en ai eu l'occasion, alors c'est pas maintenant que je vais lui sauter dessus.

— Tu n'es jamais sorti avec elle ? Je croyais...

— Je sais, elle m'en veut encore. Mais non. Jamais.

Je soupirai, étonnée par le soulagement qui était le mien.

— Qu'est-ce que t'essaies de me dire, exactement ? demanda Tyler.

— Rien. Je ne veux pas que les choses soient encore plus compliquées avec ma patronne.

— Parfait, dit-il d'un ton satisfait. Je vais annoncer à tous les gars qu'on est ensemble pour de bon. Liam sera le premier informé.

— On ne l'est pas.

— Tu viens de m'interdire de coucher avec quelqu'un d'autre.

— Je ne veux pas que tu couches avec ma patronne, ça ne veut pas dire qu'on est ensemble.

— Donc c'est pas grave si je baise avec quelqu'un d'autre, du moment que c'est pas elle ?

Je serrai les dents.

— À quoi tu joues ?

— Réponds-moi.

— Je me fous de qui tu baises, lâchai-je sèchement.

Tyler se tut. Mon sentiment de victoire ne dura que quelques secondes, et s'évanouit. Mon orgueil et mes remords semblaient trouver leurs racines dans le même vide, mais ils ne remplissaient rien. Je n'aurais pas su dire d'où venait ce besoin de maintenir Tyler à distance. Une partie de moi-même aurait aimé croire que c'était pour pouvoir me consacrer entièrement à ma désintoxication, jusqu'ici un échec. L'autre me disait que, chacun de son côté, nous étions bien trop barrés pour que ça fonctionne. Je l'avais laissé approcher juste assez pour me sentir aimée, et maintenant je le repoussais dans un coin comme une vieille

chaussette. Pour quelqu'un qui, la plupart du temps, redoutait qu'il ne s'en aille, je faisais vraiment beaucoup d'efforts pour le rejeter.

Au moins réussissais-je une chose : être indigne. La honte me poussa dans une nouvelle spirale mêlant remords, manque et sentiment d'inutilité. Je ne m'améliorais, pas, j'empirais.

— Est-ce que c'est si dur que ça à admettre, Ellie ? On ne peut pas juste se contenter d'être heureux ?

— Il n'y a pas de *nous*. Je te l'ai dit dès le départ.

— Alors qu'est-ce qu'on fait depuis tout ce temps ?

— On baise, et on se prend la tête, Tyler. Voilà ce qu'on fait.

De toute évidence choqué et déconcerté, Tyler se mit à balbutier.

— On... on baise et on se prend la tête. OK. Et c'est tout ?

— C'est tout.

— On en parlera à mon retour.

Je raccrochai. J'avais la nausée. Je ne pouvais pas tout faire. Arrêter de boire, régler tout ce qui allait de travers dans ma vie *et* ajouter par là-dessus une relation amoureuse. Même si j'en crevais d'envie, je ne pouvais pas.

Je passai les heures qui suivirent à répondre au téléphone, programmant des réunions, enregistrant des achats d'espaces publicitaires. Wick arriva, repartit, et revint, pour lire mon rapport par-dessus mon épaule, un poing sur mon bureau.

L'article terminé, il se redressa, soupira, et alla s'enfermer dans son bureau, claquant la porte derrière lui. Tous les cadres, sur le mur, bougèrent, et je rentrai la tête entre les épaules. Je travaillais pour le magazine depuis un peu plus de cinq mois, et je n'avais pas encore eu à subir les foudres de Wick. Peut-être ce moment était-il arrivé.

La porte s'ouvrit brusquement, j'entendis mon patron retourner s'asseoir dans son fauteuil en cuir.

— Ellie ! aboya-t-il.

Je me levai, et m'arrêtai sur le seuil de son bureau, prête à encaisser un assaut verbal de puissance moyenne.

— T'es une gentille fille. On t'en a un peu trop demandé, je crois, dit-il en fixant la bibliothèque, à ma droite.

— P-pardon ?

Qu'il ne crie pas était franchement déconcertant.

— Je ne veux pas te perdre. Et je ne tiens pas à encourager tes... problèmes. Je ne sais pas trop quoi faire, à vrai dire. Je ne suis pas du genre à continuer comme si rien ne s'était passé, Ellie. Tu aurais pu être gravement blessée, ou pire. Cette coupure, c'est... ?

Je portais une main à mon visage. J'avais oublié la gifle de dame nature. D'ailleurs, sur le moment, je ne m'étais aperçue de rien, jusqu'à ce que je sente le sang chaud couler sur ma peau froide.

— Oui.

Wick regarda sa montre.

— Tu as déjeuné ? C'est presque l'heure.

— Euh... non.

— Je vais commander une pizza. Réfléchis à ce que je t'ai dit.

— D'accord, dis-je en faisant le signe « OK » avec mes pouces. Contentée d'avoir pu vous parler.

Il me fit un clin d'œil et je refermai la porte derrière moi, en secouant la tête. Si j'avais eu là un exemple de la façon dont Wick jouait son rôle de père, je m'étonnais moins que Jojo soit une poupée Barbie couleur carotte qui en voulait à tous les hommes qui lui disaient non.

Le téléphone sonna au moment où je me rasseyais à mon bureau. Je n'eus pas le temps de saluer mon interlocuteur.

— C'est moi, dit Jojo. J'y suis.

— Oh. Tu as vu mes gars ?

Elle eut un petit rire.

— Tes gars ? Non. J'ai réussi à trouver une chambre, et ce n'était pas facile, crois-moi. Tout était complet, mais il y a eu un blessé aujourd'hui. Il ne pourra pas revenir avant un moment, alors ils le

renvoient chez lui. Je vais aller traîner dans le hall d'entrée, voir si je peux coincer *tes gars* à leur retour.

— Il est possible qu'ils soient de l'équipe de nuit. Je ne sais pas vraiment quel est leur planning. C'est la première fois qu'ils prennent un hôtel comme camp de base.

— Je vais me débrouiller. Ces foutues télés et radios sont partout. Mais on a un contact dans les rangs. Enfin, si tu n'as pas...

— Si je n'ai pas merdé. Je sais.

— Désolée, dit-elle.

— Sois prudente, Jojo. Tu dois faire exactement ce qu'ils te diront, quand ils te le diront. Et habille-toi chaudement, on se caille, là-haut, la nuit.

— Merci, Ellie.

Je raccrochai, regrettant qu'il n'y ait pas de façon polie de lui demander de ne pas baiser avec mon presque-mec-mais-pas-tout-à-fait.

Je terminai de rédiger mon article, et le lui envoyai. Je fus surprise de voir les quelques clichés qu'elle avait pris des sapeurs tuant le temps dans le hall de l'hôtel. Elle était douée, c'était indubitable.

Le soleil disparaissait derrière les montagnes quand Wick farfouilla dans ses tiroirs, les referma bruyamment, et enfila son manteau.

— À peine deux pauses clopes, et pas de nouvelles de Jojo. Qu'est-ce qu'on se fait chier ! lança-t-il depuis son bureau.

— Parlez pour vous, lâchai-je en soupirant.

Il apparut, ajustant son écharpe avant d'enfiler ses gants.

— On n'est pas tous en forme au point de pouvoir suivre des sapeurs dans la montagne pour gagner notre vie. Tu es retournée t'installer chez tes parents ?

Ma gorge se serra.

— Non. En fait, je suis chez Tyler. Je n'ai pas encore trouvé de location.

Wick se renfroigna.

— On a fait un article sur le logement abordable, dans son quartier. Si tu t'y prends bien, tu devrais pouvoir trouver quelque chose au printemps.

Je me sentis encore plus désespérée que dix secondes plus tôt.

— Ah.

— N'appelle pas ton chauffeur, je te raccompagne.

— Vraiment ?

Il pensait que je faisais encore appel à José. Cela me surprit plus encore que sa proposition.

Wick me laissa fumer dans sa voiture. Lui-même tirait sur sa cigarette, soufflant la fumée par sa vitre entrouverte.

— Toi et Tyler, alors... commença-t-il.

— Pas vraiment. Pas tout à fait.

— Mais c'est un bon gars. Je savais que vous finiriez par vous trouver. Je l'ai vu dans ses yeux.

— Ah bon ?

— Je ne l'ai jamais vu regarder quelqu'un comme ça. Mais je sais que tu as d'autres choses à régler. Chaque chose en son temps, hein ?

— C'est son idée, de me laisser l'appartement. Et ce n'est que temporaire.

— Si tu le dis...

— Je ne me sers pas de lui. Il a insisté, et je n'avais pas d'autre solution.

— Ouille. J'espère que tu ne lui as pas dit ça.

Je baissai la tête.

— Non. Je ne le lui ai pas dit.

— Tu sais qu'il y a un appartement, au-dessus des bureaux, non ?

— Non, je l'ignorais.

— Il est libre, et neuf. Je l'ai fait installer en même temps que le reste du bâtiment, pour le cas où Linda me mettrait dehors. Je suis un vieux briscard, tu sais. Plus aussi beau qu'avant. Elle, elle n'a pas

changé. Toujours aussi jolie. Jojo lui ressemblerait, si elle oubliait de se maquiller comme un clown tous les matins.

Je ravalai un rire, toussai de la fumée et agitai une main devant mon visage.

Wick s'engagea sur la petite route qui menait à Lone Tree Village comme s'il connaissait le chemin. Il se garda, et je descendis.

— Merci de m'avoir déposée, Wick. Je m'occupe de trouver un moyen de transport très vite.

D'un geste, il me fit comprendre que c'était inutile.

— Je passerai te prendre demain matin. C'est pas comme si les bus passaient toutes les cinq minutes, par ici. Trouve-toi de quoi t'occuper, ce soir, et on se voit demain.

— Jojo m'a dit la même chose.

— Je suis passé par là. C'est sûrement pour ça que je ne t'ai pas virée après ce que tu as fait. Pour ça, et parce que tu es vraiment douée comme photographe de terrain. Meilleure que Jojo, même.

— Merci encore.

Il me fit un signe de la main, puis recula, attendant quelques instants pour s'assurer que je rentrais dans l'appartement sans problème.

Je verrouillai derrière moi et allumai la lumière, soupirant devant l'ampleur de la tâche. L'appartement n'était pas sale, mais j'étais sur le point de déballer les biens accumulés pendant un nombre indéterminé d'années par les deux frères. Je me mis en tenue plus confortable, retournai dans le séjour, et ouvris le premier carton. Je remplis tous les placards, armoires, commodes et étagères de vêtements, albums photos, trophées sportifs, magazines, plats et ustensiles de cuisine.

Quand il n'y eut plus un carton dans le séjour, une paire de gants jaunes en caoutchouc posée à côté de l'évier me souffla de passer au ménage. Wick m'avait dit de m'occuper, et il restait deux bonnes heures avant d'aller me coucher. Je nettoyai les plans de travail, brossai l'évier, et mis le lave-vaisselle en marche.

J'ouvris le réfrigérateur, psychologiquement prête à tomber sur une couche de moisi qui aurait fait baver d'envie un labo de recherche, mais l'intérieur était immaculé, et vide en dehors d'un pack de six bières brassées dans la région.

Je refermai la porte, m'assis par terre, le dos contre le frigo. J'avais travaillé dur et je me sentais seule. Je ne connaissais pas de meilleure excuse pour une bière bien fraîche.

— Va te coucher, Ellie, m'ordonnai-je à voix haute.

Mais je n'étais pas fatiguée.

Je rouvris le frigo, et le refermai. Micro explosion et pétilllement. Au bout de mes doigts résonna le bruit réconfortant que j'aimais tant. Le salon ressemblait à un vrai appartement, avec des décorations, des lampes sur les tables basses de part et d'autre du canapé. Le lave-vaisselle ronronnait doucement, un bloc à couteaux et un ensemble salière-poivrière étaient disposés à côté de la plaque de cuisson.

Je laissai tomber ma tête en arrière, et léchai la mousse sur ma lèvre supérieure, fêtant une petite victoire tout en essayant d'ignorer un échec absolu.

J'étais assise sur le canapé, les pieds sur la table basse, en grosses chaussettes et sweat-shirt de Tyler suffisamment grand pour me faire une robe de chambre. L'odeur des bougies caramel-potiron que je venais d'allumer se répandait doucement dans la pièce et contribuait à mon bien-être.

Il m'avait fallu presque deux semaines pour déballer l'ensemble des cartons et trouver une place à tout ce que possédaient les jumeaux. Tyler n'était rentré que le temps de voir où étaient rangées ses affaires, prendre une douche chaude et repartir sur le terrain. Une fois les cartons vidés, j'avais nettoyé l'appartement de fond en comble, puis utilisé une partie de mes économies pour acheter quelques bricoles et apporter une touche finale à la décoration. Bougies, livres anciens sur la lutte contre l'incendie trouvés dans une braderie, raccords de lances à incendie venant d'une caserne de New York... J'avais disposé tout ça sur les petites consoles, à côté du canapé. Un extincteur en cuivre et laiton du XIX^e siècle était posé près de la porte.

J'avais sur les genoux un album photo de l'enfance des jumeaux, ouvert sur celle que je préférais : une photo d'eux avec leur mère. Elle était accroupie, au premier rang de leur équipe de base-ball, les Crushers, qu'elle entraînant. Un bras autour de Tyler, l'autre autour de Taylor, elle souriait. Ils semblaient plus heureux que ne l'avait jamais été ma famille. Sa disparition avait dû être dévastatrice.

Je retirai la photo de l'album et me levai pour aller la mettre dans un cadre vide, sur la cheminée, juste en dessous de l'écran plat. J'espérai qu'en la voyant ils souriraient, comme je souriais en cet instant.

Je repris place sur le canapé, une tasse de cidre chaud au rhum entre les mains, et m'allongeai, pour détendre mes muscles. L'éloignement de Tyler l'avait aidé à se concentrer sur le fait que je lui manquais plutôt que sur notre dernière dispute, et depuis que nous nous appelions quotidiennement j'avais plus de mal à nier qu'il me manquait aussi.

La couleur des feuilles changeait sur les trembles, annonçant partout dans Estes Park l'imminence de l'automne. La saison des incendies ne tarderait plus à se clore.

Grâce au Bluetooth, mon téléphone était connecté à l'enceinte de Taylor installée dans un coin, et l'album de Halsey tournait en boucle. J'attendais l'appel de Tyler. Il avait passé ses premiers jours de récupération à Colorado Springs parce que l'incendie n'était toujours pas maîtrisé. La veille, encore, les équipes avaient été sur le point d'être rappelées. J'espérais que, cette fois, il pourrait rentrer.

Une clé tourna dans le verrou et la porte s'ouvrit. Je sursautai, et me retournai pour voir Tyler, sur le seuil, l'air surpris.

— Chérie, je... bon sang !

Il fit un pas en arrière, vérifia le numéro, sur la porte.

— Je me suis trompé d'appart ?

Je me levai, écartant les mains avant de les laisser tomber contre mes cuisses.

— Bienvenue chez toi.

Tyler me regarda longuement, un large éventail d'émotions défila sur son visage.

J'eus un rire nerveux, posai ma tasse sur la table basse.

— Quoi ?

Il lâcha son sac, fit trois grands pas, referma ses bras autour de moi et me donna un baiser affamé et profond. Puis il me caressa le menton, et son baiser s'adoucit, devint plus lent, plus doux. Il en déposa d'autres un peu partout sur mon visage avant de s'écarter.

Il se mordit la lèvre. Il avait senti le rhum. Son regard se posa sur ma tasse.

— C'est quoi ? Du rhum ?

Je souris.

— Juste une lampée, dans mon cidre. La journée a été longue.

— Le mois a été long. Très long.

Il planta ses yeux dans les miens, son regard noisette chaleureux allant de l'un à l'autre tandis qu'il cherchait quoi dire. Puis il scruta mon visage, fit courir son pouce sur mes lèvres et secoua la tête.

— Qu'est-ce qui sent aussi bon ?

— Les bougies.

— Des bougies ? Dans mon appartement. Taylor va nous chier une de ces pendules...

— Je peux les jeter. Je pensais juste que...

— Non, c'est super. Mais t'étais vraiment pas obligée de faire tout ça.

— Si.

Il réfléchit un instant, puis fronça les sourcils.

— Dans la montagne, je n'ai pas arrêté de me dire que je devais me concentrer sur le boulot, et moins penser à toi. Ce n'est pas un endroit où l'on peut se permettre d'être préoccupé. Pendant quatre semaines, chaque nuit, j'ai pensé à tes lèvres, tes mains, à la façon dont ton front se plisse quand ton détecteur de conneries se met en marche et que tu me perces à jour. Tu m'as manqué comme pas possible, Ellie. Et là, revenir à la maison et te trouver...

Je souris timidement, sans savoir quoi répondre.

— Tu veux voir le reste ? proposai-je.

Il eut un petit rire, et baissa les yeux, déconcerté par ma réponse, mais pas plus ennuyé que ça. Lorsqu'il releva la tête, sa fossette creusait sa joue.

— Oui, tiens. Montre-moi le reste.

Je le pris par la main et l'entraînai vers la cuisine, lui montrant où j'avais rangé la vaisselle et dans quel tiroir se trouvaient les couverts. Puis nous passâmes aux chambres, et là, j'avais hâte de voir sa réaction.

Quand il vit la sienne, il leva les bras, croisa les mains sur sa tête et poussa un long soupir, impressionné. Il ne possédait pas de cadre de lit, alors j'avais installé des treillis en bois récupérés à la déchetterie et peints en blanc avec un reste de peinture trouvé au bureau.

— Mais c'est dingue ! T'as trouvé ça où ?

— Je l'ai fabriqué moi-même, répondis-je en haussant les épaules. Wick m'a aidée.

— Non, vraiment, t'étais pas obligée, Ellie. On dirait que c'est un autre appart... Ça ressemble à...

— Un vrai chez-toi ?

D'un regard circulaire, je contemplai le résultat de mon travail en souriant.

Tyler m'embrassa de nouveau, sa langue joua avec la mienne tandis qu'il me retirait son sweat-shirt trop grand et me poussait vers le lit. Je m'assis, et le tins à distance d'un pied sur son torse. Il posa les mains sur mes cuisses, et descendit lentement, pour m'ôter mes chaussettes, qu'il envoya d'un tir parfait jusque dans le panier à linge sale.

Puis il prit mes pieds, embrassa un orteil, la cambrure de mon pied droit, ma cheville, et remonta le long de ma jambe en déposant partout de petits baisers, la chaleur de son souffle s'évanouissant chaque fois, pour mieux revenir au suivant.

Il mit mon pied à plat sur le lit et, d'une main, sans me quitter des yeux, retira son tee-shirt, révélant d'abord son ventre, puis son torse. Il avait maigri. Ses abdominaux affichaient un relief parfait et

un V saillant, indiquant plus clairement encore le chemin de la protubérance qui tendait son jean.

Il retira ses boots, puis son pantalon, ne gardant que son boxer, et se glissa sur moi. Ses cheveux étaient plus longs, ses joues plus creuses, sa mâchoire semblait plus puissante, mais sa peau était toujours un peu rêche contre la mienne, sa langue toujours aussi douce et chaude que dans mon souvenir.

Le sentir entre mes jambes me fit planter les ongles dans son dos, et l'attirer contre moi, comme pour le supplier de me pénétrer et de jouir avant que mon cœur ne recommence à éprouver quelque chose. Mais ses baisers se firent plus lents, et il resta au-dessus de moi, calé sur un coude pour m'aider à retirer les deux morceaux de tissu encore entre nous.

Je levai une main, tout en le maintenant contre moi de l'autre.

— Les capotes sont dans la table de nuit.

Du bout du nez, il me caressa le menton, me renifla. Il réfléchissait à quelque chose, et se décida au moment où il atteignait l'arrière de mon oreille.

— Est-ce que tu as couché avec quelqu'un, depuis Sterling ?

Je secouai la tête.

— Tu es toujours sous contraceptif ?

Je hochai la tête.

— J'ai envie de te sentir, souffla-t-il.

Comme je ne protestais pas, il retint son souffle et se glissa en moi. Les yeux fermés, il laissa échapper un long gémissement de plaisir.

Une intense euphorie s'empara de moi, rampa sous ma peau sans oublier un seul recoin de mon corps. On aurait dit qu'il avait été modelé pour moi. Il me comblait parfaitement. Et sa peau contre la mienne générait le rush le plus puissant qui soit. Aucun médicament, aucun séjour en montagne ne pouvait provoquer un trip pareil. Tyler Maddox était l'extase absolue.

Je serrai la ceinture de mon peignoir et m'appuyai contre le montant de la porte. Tyler était dans le coin cuisine, debout devant les plaques chauffantes.

— Et en plus il sait faire à manger, dis-je.

Il fit sauter un pancake dans la poêle, avant de prendre la pince pour retourner le bacon qui grillait dans une sauteuse. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, arborant la fossette qui me faisait tant craquer, et me fit signe de le rejoindre.

J'obtempérai, pour me caler contre le plan de travail, à côté de lui, bras croisés. Il se pencha pour m'embrasser sur la joue, et retourna à la préparation du petit déjeuner, comme si c'était la chose la plus naturelle qui fût. Je réfléchis à mes sentiments, me demandant pourquoi je n'avais pas envie de me ruer vers la sortie.

— Tu ronfles, dit Tyler en rigolant.

— Même pas vrai ! répondis-je en levant les yeux au ciel.

— Non. Mais tu es la plus belle chose que j'aie jamais vue dans le soleil du matin.

Je baissai la tête, cachant mon visage derrière mes cheveux.

Les assiettes cognèrent l'une contre l'autre quand il y disposa bacon et pancakes, avant de les porter jusqu'à la petite table de bistrot installée contre le mur. Il me fit signe de m'installer, et nous servit du jus d'orange.

Puis il s'installa à son tour et but son jus d'un trait.

— Je ne veux pas que tu cherches un autre appart. Je veux que tu restes ici.

— Il n'y a que deux chambres, et Taylor va bien finir par rentrer et avoir besoin de son lit.

— Non. Je veux que tu vives ici, avec moi.

— Avec toi, répétai-je en le regardant.

Il était nerveux. D'ordinaire, sentir que j'avais autant de pouvoir sur un homme m'aurait mise en joie, mais voir un homme du gabarit de

Tyler se tortiller comme ça, mal à l'aise, était gênant.

— Je suis désolé, Ellie, lâcha-t-il enfin. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Tu n'as pas pu t'empêcher de quoi ?

— Je me suis réveillé ce matin, avec toi dans les bras... Tu avais des cheveux partout, j'ai mis des plombes à dégager ton visage... Et puis ensuite, ils formaient comme un cadre autour de ta tête, jusqu'à tes épaules... Tu avais l'air si paisible. Et c'est arrivé, voilà tout.

Je fis la moue.

— Mais de quoi tu parles ?

Il se décomposa, désespéré.

— Je suis tombé amoureux de toi. Je le sentais venir depuis un moment. J'ai essayé de m'en empêcher.

— Tu es amoureux de moi.

— Je t'aime, oui.

On aurait dit une confession plutôt qu'une déclaration. Nous nous étions mis d'accord sur ce que devait être notre relation, et il le savait. Donc il savait qu'il était en train de tout foutre en l'air.

— Tyler...

— Je ne veux pas que tu cherches un autre appartement. Je veux que tu restes. J'ai envie de rentrer le soir et de te trouver ici. Qu'on soit ensemble.

Il se tut un instant.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? demanda-t-il.

Je ne pouvais que secouer la tête.

— Ce n'est pas réciproque... dit-il, anéanti.

Il lâcha sa fourchette, se laissa tomber contre le dossier de sa chaise.

— Je ne sais pas, répondis-je, les yeux brillants. Comment tu le sais, toi ?

— Je le sais parce que je suis mort de trouille à l'idée de te perdre, et de ne plus jamais éprouver ça pour quelqu'un.

Je déglutis. Je savais ce qui allait arriver. C'était pour cela que j'avais tant travaillé à l'installation de cet appartement. Je voulais laisser quelque chose de bien derrière moi.

— Ça, je le sais déjà. Quand je te perdrai, je n'éprouverai plus jamais pour personne ce que j'éprouve pour toi.

Il esquissa un sourire, qui disparut aussitôt quand il comprit ce que mes propos impliquaient. Lèvres serrées, il hocha la tête, puis se leva et se dirigea vers sa chambre. La porte claqua, je me raidis, fermai les yeux.

Quelques instants plus tard, je me levai à mon tour, et allai frapper doucement à la porte.

— Tyler ? Je voudrais juste... si je pouvais juste récupérer mes affaires...

Il ne répondit pas. J'ouvris et le trouvai assis par terre au pied du lit.

— Je prends mes affaires et je m'en vais.

— Où est-ce que tu vas aller, Ellie ? Reste, s'il te plaît.

— Ce n'est pas juste pour toi.

Il me fixa d'un regard las que j'avais souvent vu.

— Tu es la seule femme que je connaisse capable de me dire l'air de rien qu'elle m'aime tout en me brisant le cœur.

— Je te rends service. Tu ne le sais pas encore, c'est tout.

— Arrête tes conneries. Arrête de fuir, putain.

Je montrai la porte. Tu as vu les placards, dans la cuisine ? Ton frigo ? Whisky, rhum, vodka, vin et bière. Je dors à l'endroit où je tombe.

— Pas hier soir.

— Je mets du whisky dans mon café et je l'emporte au bureau. Je suis une alcool, Tyler.

Il haussa les épaules.

— Alors on va passer un coup de fil. Et on va te trouver un programme de désintox. Ça ne va pas m'empêcher de t'aimer.

— On avait passé un accord.

Il secoua la tête, baissa les yeux. Visiblement, cette conversation était plus douloureuse qu'il ne l'avait imaginée.

— Et si aimer ne te brisait pas le cœur, Ellie ? On est heureux, quand on ne se dispute pas à propos du bonheur.

— Ce n'est pas vrai, répliquai-je sèchement.

— Bien sûr que si. Chaque fois que tu penses qu'on éprouve trop de choses l'un pour l'autre, ou qu'on est trop heureux, tu freines à mort.

— J'essaie juste d'arrêter avant qu'on commence.

— Avant qu'on commence ? Mais je viens de te dire que j'étais amoureux de toi !

— Ça, tu n'en sais rien, dis-je en prenant mon sac pour y mettre le peu d'affaires que je possédais.

Tyler se leva, m'attrapa par le poignet.

— Tu sais comment j'ai compris ? Il n'y a que l'amour qui puisse faire autant souffrir.

Je me dégageai, pensant au petit garçon, sur la photo que j'avais mise sur la cheminée.

— J'ai été franche avec toi dès le départ. Je t'ai dit que je ne pouvais pas. Tu m'as répondu que ça ne te posait pas de problème.

— Eh ben ça m'en pose, maintenant.

D'un geste, il montra la pièce, autour de nous.

— Pourquoi t'as fait tout ça, alors ? Tu nous as installé un chez-nous pour m'y laisser seul ?

— Je voulais que tu gardes un pas trop mauvais souvenir de moi.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, le souvenir que je garde, bordel ? Les larmes roulèrent sur mes joues.

— Je ne mérite rien de ce que tu as à offrir, Tyler.

Il eut un rire incrédule.

— Tu penses que tu ne me mérites pas... Ellie, dit-il en me prenant par les épaules. Je suis un connard. Fais-moi confiance, c'est moi qui ne

te mérite pas. Mais j'essaie. Il y a quelques semaines, quand j'ai... je me suis dit que j'allais essayer jusqu'à ce que je te mérite.

Je redressai la tête, plissai les yeux.

— Quand tu quoi ?

Il serra les dents.

— C'était juste après que tu m'as dit que tout ce qu'on faisait, c'était baiser et nous disputer. Je suis allé retrouver mon frère dans un bar.

— Et ?

Il soupira.

— Et une fille s'est pointée. Je ne savais pas qu'elle connaissait Taylor.

— Je vois. Pas besoin de m'expliquer.

— Je ne l'ai pas ramenée à la maison, ni rien. Je l'ai juste embrassée. Mais j'avais l'intention d'aller plus loin. Elle était gentille avec moi. J'ai pas eu besoin d'en faire trop pour me sentir rejeté.

Ma gorge se serra. Je me sentais blessée, et cela me mit en colère.

— C'est pas grave. Ça avait l'air d'être une fille bien.

— Ce n'était pas toi.

Je m'essuyai la joue.

— Elle devait pas être cinglée, elle.

— On est tous un peu cinglés. Mais on ne s'en sert pas pour repousser les autres.

Je redressai le menton.

— Donc tu as décidé que tu m'aimais après avoir essayé de lever une nana. C'est assez révélateur de nos problèmes, non ?

— Ellie...

Je fermai les yeux.

— Je n'ai jamais voulu que ça aille aussi loin, nous deux. Je n'ai jamais voulu que ça ait de l'importance. Laisse-moi partir. L'un de nous deux doit s'en aller.

Il me lâcha, vaincu.

— Où ?

— Chez Jojo.

D'un mouvement de tête, il indiqua la porte.

— Va.

Je ramassai un dernier tee-shirt, passai par la buanderie pour récupérer du linge propre. Mon sac à dos était plein, je mis le reste dans la pаниère en plastique.

Au moment où je tendais la main vers la poignée, celle de Tyler la recouvrit. Un petit cri m'échappa. Je savais que s'il disait un mot de plus, je resterais.

Il posa doucement sa joue contre la mienne, puis m'embrassa sur la tempe.

— Laisse-moi t'emmener.

Je secouai la tête.

Il lâcha la poignée, attendit que je le regarde. Ce que je vis sur son visage me bouleversa.

— Tu es toujours mon amie. Laisse-moi te déposer quelque part.

Je hochai la tête, le regardai prendre ses clés, et lui demandai de me laisser au siège du magazine. Le trajet se fit en silence. Tyler serrait tellement le volant que ses mains étaient livides. Quand je le dirigeai à l'arrière du bâtiment, il fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'on fout là, Ellie ? Jojo n'habite pas ici.

— Il y a un appartement à l'étage. J'ai la clé, dis-je en retirant celle de Tyler de mon porte-clés.

Il la prit, regarda le métal briller au creux de sa paume, et ferma les yeux.

— Ellie, je voudrais quand même que tu m'accompagnes dans l'Illinois le mois prochain.

J'eus un petit rire.

— Je ne peux pas rencontrer ta famille, Tyler. T'es fou ou quoi ?

— J'ai déjà dit à Papa que tu viendrais.

— ...

— S'il te plaît ?

— On ne peut plus être juste amis. Pas maintenant que des *je t'aime* ont été balancés. On ne peut plus faire machine arrière. Tu as tout foutu en l'air.

— Tu m'as foutu en l'air.

— C'était ton tour.

Il réussit à rire un peu, et baissa la tête.

— Dégage de ma bagnole, Edson.

— C'est comme si c'était fait, dis-je avec un sourire. À bientôt.

Je récupérai la clé sous le faux rocher, près de la sortie de secours, et agitai la main à l'intention de Tyler lorsqu'il recula et s'éloigna. À l'étage, l'appartement était impeccable. Pas de déco, pas de bougies, pas de photos de gens que j'aimais.

Je m'assis par terre et sanglotai longtemps, émotionnellement à bout, le cœur brisé, et soulagée.

Le seul inconvénient qu'il y avait à vivre dans un appartement flambant neuf au-dessus des bureaux de *L'Écho des Montagnes*, c'était qu'une fois la saison des incendies terminée, Tyler travaillait au bout de la rue. L'avantage était que Jojo passait volontiers après le boulot, et m'emmenait parfois au *Turk's*. Or, pour la fille du propriétaire, c'était *happy hour* à toute heure.

Nous étions installées à une table, dans un coin, occupées à siroter un Hurricane dans la lumière tamisée. Les décorations de Noël pendaient déjà au plafond, et des guirlandes rouges et vertes descendaient en spirale autour des deux poutres verticales qui encadraient le bar.

— Bon Dieu, ces cocktails sont déments, dit Jojo d'une voix un peu hésitante. J'en ai bu que la moitié, et je suis déjà cassée.

— Le plus tôt sera le mieux, répondis-je, énervée de ne pas encore sentir les effets de l'alcool.

La porte s'ouvrit, et une série de visages familiers apparut en rigolant.

Je me tassai sur ma chaise.

— Merde.

— Quoi ? demanda Jojo en se retournant pour voir ce qui me mettait dans cet état. Liam ! s'écria-t-elle avec un grand sourire.

Liam entendit son nom et se tourna vers notre table. Jojo agita la main comme une idiote, et il changea de cap, pour nous rejoindre.

— Jojo, merde, tu le fais exprès ! sifflai-je.

Jack, Fish, Jubal, Sage, Bucky, Sugar, Cat, Taco, Watts, Smitty, Runt, Pudding et Pup suivirent, et vinrent s'installer dans notre box, tirant des chaises quand il n'y eut plus de place. J'étais coincée entre Jojo et Liam, et elle semblait déçue.

— Ben alors, t'as pas réussi à convaincre toute l'équipe de venir ? dis-je en donnant un coup de coude à Liam.

Il rigola en se frottant les côtes.

— Les autres arrivent. Sauf les jumeaux. Taylor est resté dans le Colorado, et Tyler est rentré.

— Vous fêtez quelque chose ? demanda Jojo.

— La fin de la saison des incendies. La plupart des gars prennent l'avion demain matin, expliqua Jubal en donnant une tape sur l'épaule de Pup.

Ils semblaient tous épuisés, amaigris, et satisfaits.

— Tyler ne voulait pas venir fêter le dernier jour avec vous ? demandai-je.

Watts sortit son téléphone.

— Il viendra si je lui dis que tu es ici.

Tout le monde éclata de rire, sauf moi.

— Non, je t'en prie.

— Trop tard, dit Watts en remettant son téléphone dans sa poche.

Je m'affaissai sur mon siège. Liam se pencha vers moi.

— Alors comme ça, tu l'as jeté ? C'est dur.

— Je ne l'ai pas jeté. On n'était pas ensemble.

— Ben en tout cas, je peux te dire que depuis deux semaines, il broie du noir, intervint Sage. Je crois ne jamais l'avoir vu aussi malheureux.

Jojo me fixa d'un regard embrumé, et fit la moue.

— Arrête, grognai-je.

— Le chef a dit qu'il te laisserait revenir la saison prochaine, dit Liam.

Le visage de Jojo s'éclaira.

— C'est vrai ?

— Oui. Le pauvre, il a vingt mecs sur les bras qui lui posent la question tous les jours, alors...

— Vous prenez l'avion demain, Jack et toi ? lui demandai-je.

— Naaan. On va faire un peu de tourisme. Tu devrais venir.

Il se tourna vers Jojo et reprit :

— Ta photographe devrait faire un article sur Le Grand Voyage en Amérique. Pour votre rubrique Tourisme.

— On ne fait pas ce genre de truc, répondit-elle, vexée que Liam ne la drague pas.

— Tu devrais venir quand même, me dit-il en se retournant.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai un boulot, des factures à payer, et je ne peux pas tout planter du jour au lendemain. Et puis les États-Unis, je connais. Le reste du monde aussi, d'ailleurs.

— Oh-ho. Globe-trotteuse ?

Liam était beau comme un dieu. Il avait perdu presque dix kilos, ses pommettes étaient plus saillantes que jamais et ses yeux toujours aussi verts, mais la partie séductrice de moi-même avait été confisquée par Tyler, et il n'était pas près de me la rendre.

— Eh oui.

— Son père est le P-DG d'Edson Technology, banane, dit Jojo.

Autour de la table, tous les gars portèrent une main à leur bouche, lâchant un *Oh !* à l'unisson. Je ne compris pas trop pourquoi. Sa réplique n'était pas si géniale.

— Philip Edson, c'est ton père ? demanda Liam, stupéfait.

— Tu le connais ? dis-je en remuant ma paille dans mon verre.

Jack éclata de rire.

— Putain, on avait Paris Hilton qui nous suivait dans les bois pendant tout ce temps, et on ne le savait pas ?

Je plissai le nez.

— Retire ça tout de suite, branleur de koalas.

Autour de la table, tout le monde sembla surpris, sauf Liam et Jack, qui connaissaient cette insulte australienne. Ma préférée.

— Je... je suis désolé, bredouilla Jack.

Liam éclata de rire.

— Tu encaisses sans rien dire ?

Jack fit la moue.

— Maddox encaisse bien plus que moi.

Je baissai la tête, assaillie à la fois par le remords, la honte et l'humiliation.

— Putain, Jack, tu crains ! lança Cat.

— Non, il a raison, répondis-je. Et je ne sais pas pourquoi.

— Moi je sais, intervint Jubal avec un sourire entendu. Mais tu peux être sûre qu'avec quelqu'un d'autre ça ne passerait pas.

Il y eut une longue minute de silence gêné, puis les gars se concentrèrent sur leurs pintes et leurs whiskies en se racontant leurs histoires. De temps à autre, ils éclataient d'un rire guttural, toujours aux dépens de l'un d'entre eux. J'observais les visages de ceux que j'avais fini par aimer, regrettant que mon préféré ne soit pas parmi eux, et en même temps soulagée qu'il ne le soit pas.

Liam se pencha vers moi, montrant mon verre presque vide.

— La même chose, ma belle ?

— Oui, s'il te plaît, répondis-je sans hésiter.

Qu'on m'offre un verre n'était pas nouveau, qu'il me faille attendre d'en avoir fini un pour que cela arrive, en revanche, l'était.

Liam leva le doigt pour attirer l'attention de la serveuse, et montra mon verre vide quand elle se tourna vers lui. Elle lui sourit, déjà amoureuse de son accent.

Il se pencha, ses lèvres effleurèrent mon oreille quand il prétendit avoir besoin de conseils pour voyager aux États-Unis, et riant devant mon sarcasme. Je venais de finir le verre qu'il m'avait offert, et

commençais enfin à me sentir bien quand ses yeux se posèrent sur ma bouche.

— J'ai attendu patiemment, tu sais, dit-il. Ça fait presque une heure. Et ton mec n'est toujours pas arrivé.

Je baissai les yeux.

— Sans doute parce que ce n'est pas mon mec, et qu'il ne viendra pas.

— Mais si. Suffit de le regarder pour le comprendre.

Je remarquai la teinte rosée de ses lèvres, qui ressortait sur son hâle. Une petite voix très faible, au fond de moi, me suggérait de prendre son visage entre mes mains et de faire comme si je me fichais que Tyler ne soit pas venu. Le goût de la bière de Liam sur ma langue ne serait pas la pire des distractions. Plus j'imaginai ses mains puissantes sur ma peau, plus je me sentais malheureuse. Je ne pensais pas pouvoir tomber plus bas que Sterling, mais Tyler avait renoncé à moi, tout comme j'avais renoncé à lui, et c'était ça, toucher le fond.

Juste pour un soir, j'aurais aimé redevenir la connasse égoïste pathologique que j'avais été. Hélas, enchaîner les cocktails n'effacerait pas l'Ellie deux point zéro. Jojo était joyeusement pompette, mais le remords et le manque me consumaient. Lâchant un long soupir, je me redressai, calai mon dos contre mon siège en me demandant si un dragueur un peu plus expérimenté aurait su m'aider à me perdre. J'avais besoin de quelqu'un qui soit excellent manipulateur, sans cœur, et cruel. Quelqu'un comme moi.

— T'es vraiment nul question flirt, soupirai-je, accablée.

Liam sembla surpris par cet abandon, puis ferma un œil et fit la grimace, comme s'il souffrait.

— Je me suis complètement planté, là, hein ? Oublie ce que j'ai dit. Laisse-moi t'aider. Je te paie un autre verre.

— Je prends.

La porte du bar s'ouvrit brusquement, et Tyler entra, seul. Plongeant les mains dans ses poches, il balaya la salle du regard.

Quand il me vit, il se figea. Mon cœur se mit à cogner, mon souffle s'accéléra. C'est la seule chose qui m'empêcha de me lever et de courir pour le prendre dans mes bras.

D'un pas nonchalant, il se dirigea vers le bar, salua Annie et commanda une bière. Puis, sa bouteille en main, il navigua entre les tables jusqu'à notre coin. Chacun de ses pas parut durer une éternité mais, enfin, il fut là, à quelques mètres de moi.

Il fixa Liam avant de me sourire.

— Salut.

— Salut, répondis-je, nerveuse, mal à l'aise, consciente que nous étions ridicules.

Tyler prit une chaise et s'installa à côté de Jubal, qui lui donna quelques tapes d'encouragement dans le dos.

— Content que tu aies finalement décidé de te joindre à nous, Maddox.

— Mais triste de constater qu'on n'était pas assez bien pour toi tant qu'Ellie ne faisait pas partie de la troupe, ajouta Watts avec un sourire narquois.

— La ferme, Watts, grogna Cat.

Tyler but une gorgée de bière et se carra sur sa chaise, l'air détaché, jusqu'à ce que Liam pose un bras sur le dossier de la mienne. Le regard de Tyler fondit sur ce bras, puis sur Liam, qu'il fixa d'un air meurtrier.

— On parlait justement de toi, Maddox, dit Liam.

Malgré moi, j'eus un petit rire.

Tyler resta sur ses gardes, cherchant où Liam voulait en venir, mais visiblement pas inquiet. Il but une nouvelle gorgée, et se pencha en avant, posant les coudes sur la table.

— Vraiment ?

— Non, pas vraiment, répondis-je, essayant de surmonter les effets du cocktail, afin d'éviter l'humiliation.

Tyler me sourit, et je me sentis fondre.

— Ce n'est pas grave si c'était le cas. Je pensais justement à toi, moi aussi.

— Et voilà, se réjouit Liam. Je te l'avais bien dit, ma belle.

Le regard de Tyler quitta mon visage et verrouilla sa cible sur Liam.

— Je ne sais pas à quoi tu joues, ni ce que tu cherches, Liam. Mais si tu tiens à quitter ce pays avec tes deux bras, arrête.

Liam éclata d'un rire franc.

— Liam... soupirai-je.

— Je te provoquais juste un peu, mec. Tu rends les choses trop faciles.

La chaise de Jack racla le sol quand il se pencha vers son compatriote.

— Liam, ça suffit.

L'intéressé leva les mains.

— Désolé. J'essayais de la convaincre de partir en voyage avec moi. Mais à mon avis, le Colorado lui manquerait trop.

Sur le front de Tyler, trois lignes se creusèrent quand il haussa les sourcils. Autour d'eux, toute l'équipe était mal à l'aise.

— Tournée générale ! lança Jubal en levant son verre encore à moitié plein.

Les autres firent de même, confirmant en chœur leur désir de changer de sujet.

Tyler se pencha un peu plus en avant, baissa le menton et fixa Liam.

— À quoi tu joues, mec ? demanda-t-il sur le même ton que lorsqu'il faisait un reproche à Taylor.

Liam répondit avec son plus beau sourire.

— J'ai essayé. Elle ne veut pas de moi. Je suis pourtant un excellent copilote. Demande à Jack.

— C'est vrai, confirma-t-il avec un sourire étincelant.

Un demi-sourire se dessina sur les lèvres de Tyler, et il me regarda. Il allait parler quand un type qui me disait vaguement quelque chose

déboula en titubant.

— Maddox ! lança-t-il d'une voix hésitante, en agrippant Tyler par l'épaule. Oh ! Regarde, ajouta-t-il en postillonnant. C'est la fille qui m'a donné un coup de pied dans les couilles !

— Todd Mercer, lâchai-je en le reconnaissant grâce à cet indice. Et je recommencerais avec plaisir.

— Ellie, c'est ça ? dit-il d'un air mauvais.

Tyler se dégagea d'un coup d'épaule et soupira.

— Je suis occupé, là, Mercer. Je te file ta rouste plus tard, si tu veux bien.

— Pourquoi ? demanda Sugar, exaspéré. Tu te fais casser la gueule chaque fois, Mercer. Chaque. Fois.

Une étincelle brilla dans le regard de Liam, qui sourit.

— Tu lui as donné un coup de pied dans les parties, Ellie ?

— J'essayai de l'empêcher de se faire massacrer par Tyler.

— Massacrer, ben voyons... ricana Todd.

Mais cela n'impressionna pas Liam.

— Qui a invité cet oiseau de malheur ?

Todd fit la grimace.

— C'est quoi cet accent ? Tu peux pas parler comme tout le monde ?

Le sourire de Liam s'effaça, il échangea un regard avec Jack.

— Passe ton chemin, Mercer, lui conseillai-je. Tes couilles me remercieront.

Les gars rigolèrent, et Todd se redressa, bombant le torse, lucide, soudain.

— T'as plutôt une grande gueule pour une salope qui en est réduite à demander aux mecs du coin de lui payer à boire.

Il y eut un silence, puis un bruit de chaises sur le sol quand tous les sapeurs se levèrent en même temps. Todd les regarda, et recula d'un pas.

Les gars le fixaient d'un regard mauvais, mais celui de Tyler était teinté d'une nuance supplémentaire de haine.

— Maddox ! lança Annie par-dessus la musique et le brouhaha.

— Ça va, c'est bon, dis-je en me levant à mon tour pour tirer Tyler par la chemise.

— Ah non, je crois pas, fulmina-t-il. C'est pas bon du tout, au contraire.

— Pas besoin de t'énerver, mec, dit Liam.

— Maddox, intervint Jubal. On passe un bon moment tous ensemble, là. Et ce pauvre type qui a trop bu ne va pas bousiller notre soirée.

Puis il se tourna vers Todd.

— Fous le camp d'ici. Dernier avertissement.

Tyler regarda Liam.

— Tu t'occupes des filles, OK ?

Liam répondit d'un hochement de tête.

Todd ouvrit la bouche, mais n'eut pas le temps de prononcer un seul mot. Tyler se jeta sur lui, et soudain, le bar ne fut plus qu'un tourbillon de violence, de coups, de bras jaillissant dans tous les sens, de cris. Une énorme mêlée se forma, avançant ou reculant au gré des bousculades.

Liam prit Jojo contre lui, et ouvrit un bras devant moi, faisant office de bouclier vivant, mais s'amusant beaucoup de toute évidence.

— Non ! s'écria Jojo quand une table se renversa et vola en éclats. Papa va être furieux !

Jack était debout sur une chaise, et donnait des conseils à ceux qui se retrouvaient sous la mêlée. Cat, Sugar et Pudding tiraient du tas tous ceux qui n'étaient pas sapeurs et les jetaient sur le côté, comme des gamins fouillant dans un coffre à jouets.

— Arrêtez ! *Ça suffit !* hurlai-je en repoussant le bras de Liam.

La tête de Tyler jaillit du chaos un court instant. Je m'échappai juste à temps pour l'attraper par la chemise. Au moment où il assénait

un coup monumental à la mâchoire de Todd, il remarqua que je le tenais, passa un bras autour de mes épaules et m'entraîna à l'écart, esquivant les autres. Quelques instants plus tard, nous étions dans la rue.

Je secouai la tête.

— Tout ça... n'était pas nécessaire.

— Tu trembles, dit-il en voulant me prendre dans ses bras.

Je le repoussai.

— Mercer tenait à peine debout, et tu l'as attaqué.

— Ellie... personne ne l'aurait laissé dire ça et s'en tirer indemne.

J'essayais de le faire taire avant que d'autres ne s'en chargent.

— Oh. Donc tu lui as rendu service, là.

Il haussa les épaules.

— Au moins, personne ne s'en est pris à ses bijoux de famille.

Je me tus, et baissai la tête, sans pouvoir m'empêcher de sourire. La porte du bar s'ouvrit brusquement, et le reste des gars jaillit dans la rue. La moitié était hilare, l'autre tirait par la chemise ceux qui auraient voulu en découdre encore un moment.

Liam et Jojo se tenaient par la main, la bagarre leur ayant donné l'occasion de rompre la glace. Après quelques verres, un simple contact physique suffisait souvent, et Jojo était radieuse.

Jubal souffla longuement.

— Eh ben. On va mettre ça sur le coup d'une tension qu'il fallait évacuer. Hein les gars ?

Fish fit la moue.

— Wick ne nous laissera plus mettre les pieds dans son bar avant l'an prochain. Et certains d'entre nous habitent ici, je te rappelle.

— Je lui parlerai, dis-je. Et Jojo aussi.

Les uns après les autres, le sourire aux lèvres, ils vinrent m'embrasser et me taper sur l'épaule en me disant merci et à la saison prochaine.

Liam m'embrassa sur la joue, en faisant un clin d'œil à Tyler.

— Prenez soin de vous, tous les deux. Arrêtez les conneries, d'accord ?

Jojo me regarda, et fit tinter ses clés de voiture.

— Je te dépose ?

— Je m'en occupe, répondit Tyler.

Je le regardai, reconnaissante. Il n'avait pas renoncé. Quoi que je dise, quoi que je fasse, il était là, prêt à intervenir pour moi.

Jack lui donna une tape dans le dos, et toute l'équipe se dispersa en direction des voitures garées sur le parking, discutant de la bagarre avec animation.

Tyler les salua, puis se tourna vers moi. Il y eut un long silence. Je serrai les bras autour de ma taille, sentant la sueur, sur mon front, se rafraîchir au contact de l'air automnal.

— Tu as froid ? demanda Tyler. Mon blouson est dans ma voiture.

— Ça va.

— Euh... je n'ai pas tout compris, je crois. Liam et Jojo ?

J'éclatai de rire, écartant les mains pour exprimer ma surprise.

— Il faut croire. Je tombe autant des nues que toi.

— Watts m'a dit qu'il t'avait demandé de partir en voyage avec lui. Je hochai la tête.

— Et tu lui as répondu quoi ?

— Qu'un voyage coûtait de l'argent que je n'avais pas.

— C'est la seule raison ?

— Tyler...

Ses épaules s'affaissèrent.

— Quoi que je fasse, ça ne changera rien, c'est ça ? Je n'arriverai pas à... franchir l'espace qui nous sépare.

Les lèvres pincées, je serrai les dents. Je m'en sortais plutôt bien, loin de lui. Admettre la vérité n'en serait que plus cruel.

— Quoi ? demanda-t-il avec un demi-sourire. Dis-le.

Je secouai la tête.

— Sois pas une lavette, Ellison. Dis-le, répéta-t-il.

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Si. Tu dois le dire.

— Tu me manques.

Il scruta mon visage, un nouvel éclat dans le regard.

— Je pense tout le temps à toi, repris-je. Je me demande pourquoi tu supportes toutes mes conneries.

Je détournai le regard, tentant de trouver où poser les yeux pour que Tyler n'y perçoive pas la douleur.

— Mais quand je suis avec toi, Ellie... peu importe pourquoi. Peu importe que tu me mettes en colère ou que tu me repousses. Je ne peux pas l'expliquer. Je ne peux pas l'ignorer. Certains jours, j'aimerais pouvoir. Dans ma famille, on est des mecs orgueilleux, mais je ne suis pas le premier à vaciller quand il s'agit de la femme dont il ne peut pas se passer.

— Tu devrais... te passer de moi.

Il rigola.

— Tu crois que je ne le sais pas ? T'es pareille que moi, en fille.

Je levai les yeux, pas mécontente d'entendre cet aveu.

— Quand je t'ai vu entrer, ce soir, ça m'a vraiment, vraiment fait plaisir.

D'un geste décidé, il prit mon visage entre ses mains et se pencha pour m'embrasser. Mais je m'écartai.

— Alors quoi ? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, maintenant ? bougonna-t-il.

J'attrapai sa chemise à la taille, les yeux brillants.

— Je te l'ai déjà dit. Des centaines de fois. Je suis une paumée. J'ai recommencé à boire.

Il haussa les épaules.

— Et alors ? Nous allons repartir de zéro.

Encore ce « nous ». Je ne le trouvais plus si incongru, et il ne me faisait plus aussi peur.

— Ce n'est pas si simple. Je ne suis pas en état de gérer une relation.

Tyler me regarda dans les yeux, puis tira sur sa chemise pour que je la lâche et s'éloigna, les mains sur la tête, inspirant profondément.

— Je sais que je suis une conne. Tu ne mérites pas ça. Mais j'ai essayé de te prévenir.

Il se retourna, les mains en avant.

— Me prévenir de quoi ? hurla-t-il. Du pied que c'est d'être avec toi ? De l'admiration qu'on éprouve en te voyant renoncer à tout ce que tu connaissais pour bosser comme une malade dans l'espoir que ta sœur s'en apercevra depuis l'autre côté de la planète ? Du fait que t'allais me faire rire comme personne ?

Du bout de ma manche, j'essuyai une larme.

— Tu pourrais avoir tout ça avec n'importe quelle fille normale.

— Je ne veux pas de fille normale, Ellie. Je te veux, toi.

J'eus un petit rire, mais mon sourire s'effaça rapidement.

— Je t'ai dit qu'à cause de moi tu te sentirais mal. Que tu étais trop gentil pour fréquenter quelqu'un comme moi.

— Quelqu'un comme *toi* ? Tu aurais dû me prévenir que j'allais sourire chaque fois que je penserais à toi, c'est-à-dire tout le temps ! Tu aurais dû me prévenir de ça aussi. Tu aurais dû me dire que tu es belle le matin, le soir, en sortant de la douche ou avec dix jours de crasse sur la figure.

— Ce n'est pas drôle.

— Non ! Ça ne l'est pas ! Putain, Ellie, je suis là, devant toi, et je te dis que je veux être avec toi, et je sais que tu veux la même chose. Je le sais ! Tes arguments ne valent absolument rien.

— Pour toi, peut-être.

— Et moi qui te croyais maso. Non, en fait, tu es sadique !

— Je t'avais prévenu ! hurlai-je en pleurant.

— Tu ne m'avais pas prévenu que je tomberais amoureux de toi, bordel de merde !

Il se tut, mains sur les hanches, essoufflé. Je voyais le sang battre dans les veines de son cou.

Je faillis m'étrangler.

— Quoi ?

— Tu as très bien entendu, grogna-t-il.

Mais déjà la colère avait disparu de son regard, remplacée par le remords.

— J'ai essayé de garder mes distances, Tyler. Vraiment. Je ne veux pas t'entraîner avec moi dans le trou.

— Ben c'est trop tard ! cria-t-il, avant de se frotter le front. Je ne suis pas venu pour qu'on s'engueule, putain... J'en ai tellement marre d'essayer de te détester.

Ses mots faisaient mal. Mon corps tout entier était endolori. J'eus de la peine à articuler.

— Alors pourquoi es-tu venu ?

— Pour te voir. Il fallait que je te voie.

Une nouvelle fois, je l'attrapai par la chemise, mais plus lentement, tâtant le terrain. Il avait toujours les mains sur les hanches, je glissai les miennes autour de sa taille, et l'étreignis avant de poser ma joue contre son torse. La chaleur qu'irradiait son corps me fit l'effet d'une fièvre. Un voile de sueur couvrait sa peau. J'inspirai longuement, pour sentir son odeur, consciente qu'en cédant les blessures seraient un peu moins profondes, un peu moins irréversibles. Mais j'étais prise entre l'égoïsme qui m'empêchait de le laisser partir, et les remords qui m'empêchaient d'aller trop loin.

La porte du bar s'ouvrait et se fermait à intervalles réguliers. Des gens passaient sans rien dire, curieux. Je ne m'étais pas aperçue que nous avions un public. Tyler, lui, faisait comme s'il n'y avait que nous dans la rue.

— Je suis contente que tu sois venu, murmurai-je.

Il s'était raidi quand je l'avais pris dans mes bras. Mais au bout de quelques instants, il me serra à son tour contre lui.

— Tu es sûre ?

— Mon ami me manque.

Je sentis sa poitrine se soulever, et s'aplatir, comme s'il évacuait enfin ce qu'il avait retenu jusque-là.

— Ton ami.

— Je sais. C'est très égoïste, dis-je en fermant les yeux.

— Je prends ce qu'il y a, tant pis.

Je ne voyais pas son visage, mais sa voix était triste.

— Tu promets ?

Il posa une main sur mes cheveux, m'embrassa sur le sommet de la tête.

— Non. Non, je ne promets rien. C'est bidon, tout ça, Ellie. Je ne veux pas qu'on soit juste amis.

Je reculai, mal à l'aise.

— Ah. Je comprends. Bien sûr... C'était idiot de ma part de dire ça.

— Je m'étais dit que je n'insisterais pas, et j'ai insisté. Je sais que tu ne vas pas bien. Mais moi non plus, je ne suis pas très *clean*. Comment on fait ? Je n'en ai pas la moindre idée. Et toi, putain... toi, tu fais tout ce que tu peux pour compliquer les choses. Mais désolé, je ne vais nulle part. Je ne peux pas. Je ne veux personne d'autre.

— Ne dis pas ça.

— Dommage. On en discutera plus tard, quand tu seras prête. Je peux te laisser du mou, mais on n'est pas amis, Ellie. On ne l'a jamais été.

— Et si je ne suis jamais prête ?

Il plongea ses mains dans les poches de son jean, une lueur d'espoir dans les yeux.

— J'ai vu de quoi tu étais capable quand tu es décidée. Je pense que tu le seras.

— Pourquoi tu fais tout ça ? Je suis une cause perdue !

— Alors on est deux.

Les mains sur le visage, j'essayai de ne pas pleurer.

— Putain j'ai l'impression de parler à un mur ! Tu n'entends pas ce que je te dis, et je ne suis pas assez gentille pour te dire que je ne veux pas de toi dans ma vie. J'essaie de te rendre service, Tyler. Tu dois t'en aller. Tu dois être celui qui arrête. J'ai essayé. Je n'y suis pas arrivée.

— Je te l'ai déjà dit. Je t'aime. Ça ne va pas changer.

Il toussota, puis me demanda :

— Tu passes Thanksgiving chez Wick ?

Je battis des paupières, étonnée par ce brusque changement de conversation.

— Quoi ? Non.

— Tu ne rentres pas chez toi ? Pour voir ta famille ?

— Finley m'a posé la question. Mais je ne suis pas... prête.

— Pourquoi tu ne viendrais pas avec moi, à Eakins ?

— Chez ton père ?

Il eut un petit rire gêné.

— Ça risque d'être dur. Il va y avoir des moments de gêne, c'est sûr. Mais ce sera quand même mieux que d'être seule, et ça m'empêchera de me demander toutes les cinq minutes si tu vas bien.

Je réfléchis à sa proposition.

— J'ai l'impression de franchir une frontière.

Il sourit, et me tendit la main.

— Alors franchis-la avec moi.

— Un problème ? demanda Tyler en poussant mon genou avec le sien.

Je secouai la tête, le regard fixé sur la nuque de Travis, au volant. Sa vitre était entrouverte, il avait allumé une cigarette, et discutait avec sa femme, ni l'un ni l'autre n'ayant l'idée de monter le chauffage tandis que l'air glacé envahissait l'habitacle.

Travis était trop balaise pour la petite Toyota Camry qu'il conduisait, et il souriait beaucoup trop à sa femme. Ils se tenaient la main, parlaient de la coupure qu'ils avaient décidée de faire dans leurs études, et de la fête de Thanksgiving, qui allait être bien plus chouette que celle de l'année précédente.

— Fallait vraiment que t'abordes le sujet, hein ? Tu n'as pas pu t'en empêcher ! fit Abby, feignant l'énervement.

Travis sourit, content de lui.

— Si ça peut me faire gagner des points, bébé, un peu que je vais aborder le sujet.

Elle se carra dans son siège en grommelant. Mais elle était mauvaise actrice, on n'y croyait pas une seconde.

— Tu peux les oublier, tes points. Et sois gentil avec moi, sinon, je ne me remarie pas avec toi.

Il leva la main pour porter celle d'Abby à ses lèvres, la regardant comme s'il avait devant lui l'étoile la plus belle de l'univers.

— Bien sûr que tu vas te remarier avec moi.

Ces deux-là étaient seuls au monde, Tyler et moi n'existions plus. Pourtant, Travis avait failli nous renverser en nous accueillant à l'aéroport de Chicago. Avec sa femme Abby, ils étaient venus nous chercher, et là, je grelottais de froid à l'arrière de sa voiture, évitant de temps à autre les cendres de sa cigarette qu'il pensait secouer dehors. Le côté main dans la main et bonheur éperdu me donnait un peu la nausée, et je commençais à regretter d'être venue.

— Hé, dit doucement Tyler en posant une main sur ma cuisse. Tout va bien se passer.

Travis referma sa vitre et – enfin ! – monta le chauffage.

J'eus vaguement envie de lui mettre une pichenette à l'oreille et prétendre que c'était Tyler.

— T'as la trouille ? me demanda Abby en se retournant.

Elle me regarda droit dans les yeux, belle, sûre d'elle. Ses cheveux longs couleur caramel étaient magnifiques de naturel, et ses yeux gris tellement perçants que n'importe qui devait se fondre dans un trou de souris quand elle s'en servait avec un peu d'intensité. Était-ce parce que son mari était la personne la plus intimidante que j'avais jamais rencontrée ? Ou parce qu'elle-même en imposait sérieusement ?

— Non, répondis-je. Je devrais ?

— Moi, j'avais un peu la trouille pour mon premier Thanksgiving chez les Maddox.

Tyler donna un petit coup de poing dans le dossier de son siège.

— C'est parce que tu faisais semblant d'être encore avec Travis.

— Hé !

Travis lança un bras en arrière, cherchant à frapper son frère.

— Ça suffit ! Arrêtez ! Tout de suite ! ordonna Abby.

Elle me rappela les moments où j'avais eu affaire à vingt gars déchaînés à la caserne.

— Ah bon ? Vous n'étiez pas ensemble l'an dernier ? Je croyais que vous vous étiez mariés en mars.

— C'est bien ça, répondit Travis avec un sourire moqueur.

Abby ricana.

— On s'est disputés – en fait, on n'arrêtait pas de se disputer –, on a rompu, et puis on est partis se marier à Las Vegas. On doit renouveler notre engagement à Saint Thomas en mars prochain, pour notre premier anniversaire de mariage.

— Ellie sera là aussi, précisa Tyler. Je vous avais dit que je serais accompagné.

— On en a parlé, m'empressai-je de préciser. Mais je ne me souviens pas d'avoir répondu pour l'instant.

— C'est un appareil photo ? demanda Abby en baissant les yeux vers mon sac.

— Oui.

— Donc, c'est ton boulot, ou tu l'as juste apporté pour immortaliser les conneries des Maddox à Thanksgiving ?

— C'est la photographie du magazine *L'Écho des Montagnes*, à Estes Park. Elle suit les sapeurs forestiers sur le terrain. Elle a fait une série d'articles sur nous.

— J'aimerais bien voir ton travail, dit Abby. On a besoin d'un photographie pour le mariage. C'est quoi tes tarifs ?

— Je n'en ai pas.

— Gratos ? s'exclama Travis. On t'embauche, c'est bon !

— Elle est vraiment douée, dit Tyler.

— Et maintenant, t'es obligée de venir, conclut Abby.

Tyler me donna un petit coup de coude, très content de lui.

Abby le fixa de son regard perçant.

— Vous vous êtes rencontrés comment, tous les deux ?

— À une soirée, répondit Tyler en déglutissant.

— Quel genre de soirée ?

— Une fête chez moi, dis-je.

— Donc tu habites à Estes Park ?

— Oui.

— T'es allée à la fac là-bas ?

— Abby, putain... C'est quoi cet interrogatoire ? s'énerva Tyler.

Abby sourit, détendue.

— Je fais la conversation, t'emballe pas.

Cette fille était très douée pour quelque chose, mais je n'avais pas encore trouvé pour quoi. Je redressai le menton.

— Mes parents ont une maison, là-bas. J'y habitais jusqu'à récemment. Maintenant, je travaille pour le magazine, et j'ai un appartement à Estes Park.

Abby repartit à la charge.

— Comment tu t'es retrouvé dans la maison de ses parents, alors, Tyler ? Ce sont des clients à toi ?

— Non, répondit-il en regardant par la fenêtre.

Abby se tourna vers Travis.

— Il nous raconte des craques.

Tyler la fusilla du regard.

— Allez, Poulette, ça va, là. Tu as fait ton boulot de détective pour la journée.

— C'est ce que tu fais ? demandai-je. Tu es flic ?

Tout le monde éclata de rire sauf moi.

— Non, répondit Abby. Je suis étudiante. Et je donne de cours de maths le soir.

Je haussai un sourcil.

— Tu devrais peut-être te réorienter.

Ma remarque sembla lui faire plaisir.

— T'as entendu, Trav ? Je devrais devenir flic.

Il embrassa une nouvelle fois sa main.

— Je ne pense pas que je supporterais, moi.

— Moi non plus, ajouta Tyler, en se penchant pour me murmurer à l'oreille : « Dès qu'il s'agit d'elle, il pète facilement un plomb. »

— Ça me fait penser à quelqu'un, lâchai-je, songeuse.

Tyler réfléchit à ce que je venais de dire, puis sourit, le prenant visiblement comme un compliment.

Travis s'engagea dans l'allée d'une petite maison devant laquelle était déjà garée une Dodge rouge absolument immonde. Un vieux monsieur un peu rond sortit sur le perron en compagnie d'un autre frère musclé arborant la même coupe militaire et les mêmes bras tatoués que Travis et les jumeaux.

— C'est Trent ? demandai-je.

Tyler répondit d'un hochement de tête affirmatif.

Travis se gara, et Tyler descendit, toquant sur le coffre pour que son frère en débloque l'ouverture. Il sortit nos sacs à dos et en passa un à chaque épaule.

— Tu voyages beaucoup plus léger que moi, remarqua Abby. Je suis impressionnée.

Je me contentai de sourire, ne sachant toujours pas si elle avait prévu de m'aimer ou de me haïr.

— Entrez, entrez ! nous lança M. Maddox.

Tyler serra son père dans ses bras, et donna un coup de poing dans le bras de Trent, avant de le serrer dans ses bras aussi.

— Moi c'est Trent, se présenta celui-ci en me tendant la main.

— Ellie, répondis-je. Ravie de faire ta connaissance.

— On est tellement contents que tu aies décidé de venir, dit M. Maddox.

— C'est très gentil à vous de m'accueillir, monsieur.

Il eut un petit rire, et posa une main à plat sur son estomac, un peu à la manière d'une femme enceinte.

— Houlà. Moi, moi c'est juste Jim, ma grande. Allez, venez vite vous mettre au chaud ! On a eu une sacrée vague de froid cette semaine.

Trent ouvrit la porte et s'effaça pour nous laisser passer. J'entrai dans la petite maison des Maddox, dont la moquette usée et les meubles vieillots me firent tout de suite penser au film *A Christmas Story*. Je n'aurais pas été étonnée de voir Ralphie en haut de l'escalier, déguisé en lapin rose. Je souris, parce que le souvenir me revint

également d'avoir vu et revu ce film avec mon père à Thanksgiving. Je m'allongeais sur lui, et quand il riait, son ventre me soulevait.

Il régnait une odeur de tabac froid et de poussière, et je me sentis étrangement bien dans cet endroit. Dans la cuisine, une fille faisait la vaisselle. Elle s'essuya les mains à la hâte sur son tablier pour nous dire bonjour et, malgré la mousse, je distinguai les mots *baby* et *doll* tatoués sur ses doigts. Un piercing en diamant brillait à son nez, et sous l'épais eye-liner elle était d'une beauté renversante. Tout chez elle, de sa coupe au carré-nuque rasée à son sourire timide, me rappela Paige.

— Je te présente Cami, me dit Trent.

— Ou Camille, c'est comme tu préfères, dit-elle. Enchantée.

— Cami est à Trent, précisa Abby en pointant un doigt en direction du frère correspondant.

— En fait... c'est moi qui suis à elle, dit Trent.

Camille haussa une épaule, se balançait sur la tranche de ses chaussures.

— Je crois que je vais le garder.

— T'as intérêt, dit Trent en lui faisant un clin d'œil.

— Euh... fit Tyler en toussotant. On dort où, nous ?

— Je vous montre, proposa Abby.

Elle embrassa son mari sur la joue, et nous entraîna à l'étage, jusqu'à une chambre avec des lits superposés et une commode. Des photos encadrées des garçons étaient posées un peu partout sur les étagères, à côté de trophées de base-ball et de football. On y voyait Tyler et Taylor tout gamins, les dents trop grandes et les cheveux en bataille.

— Voilà, dit Abby en ramenant ses cheveux derrière une oreille.

Les mains sur les hanches, elle balaya la chambre d'un dernier regard pour vérifier que tout était prêt pour nous.

— Les lits sont faits. La salle de bains est au bout du couloir, Ellie.

— Merci.

— On se retrouve en bas ? Cami et moi on a prévu de commencer à préparer deux-trois trucs pour le repas de ce soir. Et ensuite, poker.

— Ne joue pas avec elle, me mit en garde Tyler en pointant un doigt sur Abby.

— Pourquoi ? Elle triche ?

— Non, c'est la reine du bluff. Elle te piquera tout ton fric.

— Non, pas tout, protesta Abby avec un sourire. J'en rends toujours un peu.

Tyler grommela quelque chose, et Abby nous laissa seuls, refermant la porte derrière elle. La chambre me parut soudain toute petite, et je retirai mon manteau.

— Ellie.

— Quoi ?

— T'as l'air sous pression.

— J'ai besoin d'une bière et d'une cigarette.

Il me tendit son paquet et son briquet, alla entrouvrir la fenêtre. J'allumai ma clope, inspirai profondément pour emplir mes poumons de fumée. Puis je m'accroupis et soufflai dehors.

Tyler s'en alluma une aussi, glissant une main derrière la commode pour en retirer un petit cendrier rouge.

— Le cendrier secret ? le taquinai-je.

— Ouais. Il ne l'a jamais trouvé. On était assez fiers de nous.

— Hou. Les rebelles.

Il tira sur sa cigarette, souffla la fumée dehors, contemplant son ancien quartier.

— Au coin de cette rue, là, j'ai foutu une de ces peignées à Paul Fitzgerald... et à Levi... merde... j'ai oublié son nom de famille. Bizarre. Je pensais que je n'oublierais jamais ces potes. Tu te souviens de tous tes amis d'enfance, toi ?

— La plupart, oui. Certains ont fait des overdoses, d'autres se sont foutus en l'air. Mais la plupart sont toujours par là. Je les vois de temps

en temps, à des galas de charité. Enfin... je les voyais. Quand j'allais à des galas de charité.

— Ça consiste en quoi exactement ? demanda Tyler.

Nous éclatâmes de rire, puis je tirai une dernière bouffée avant d'écraser ma cigarette dans le cendrier secret de Tyler.

— À rassembler des connards.

— Mais pour la bonne cause, quand même ?

Je ricanai, puis me levai, et posai mon sac sur le lit du bas pour l'ouvrir.

— Je prends celui-là, dis-je en mettant mes affaires dessus.

Comme Tyler ne répondait pas, je me retournai, et vis qu'il me regardait.

— Quoi ?

Il haussa les épaules.

— Rien. C'est juste super... que tu sois là.

— Merci de m'avoir invitée. Et désolée d'être une emmerdeuse irascible.

J'avais la gorge serrée, et sèche. Jim m'avait fait l'effet d'être un amateur de bière, et je me pris à espérer qu'il ait un ou deux packs dans le frigo. Je dus me faire violence pour ne pas me ruer dans l'escalier et aller voir ce qu'il en était tout de suite.

Tyler prit le cendrier et alla le vider par la fenêtre, puis il referma le battant.

— Alors... c'est quoi le deal avec Abby la fliquette ? demandai-je en m'asseyant sur le lit.

Tyler me rejoignit. Il me prit la main, glissa ses doigts entre les miens.

— On n'invite jamais personne à la maison, alors elle est très méfiante. Elle est comme une sœur... elle nous surprotège.

— Ça ne me gêne pas. Je l'aime bien.

Il fixa le tapis, eut un petit rire.

— Moi aussi. Elle a vraiment sauvé notre famille... et sauvé Travis... au propre et au figuré.

— Ils s'aiment vraiment beaucoup. C'est presque indécent.

— Ouais, dit Tyler en rigolant. Avant, ils se disputaient tout le temps. Ils se sont fait du mal. Quand ils se sont séparés, j'ai vraiment cru que Travis allait plonger. Et maintenant, tu les as vus. Ils sont heureux comme pas possible.

— Quand on les regarde, on a même l'impression que c'est facile. Que n'importe qui pourrait y arriver.

— Mais *c'est* facile, Ellie.

— Je ne suis pas Abby, moi.

— Elle aussi, elle a vécu des trucs pas évidents. Si tu connaissais son histoire, tu réagiras peut-être autrement.

— Ça m'étonnerait. Et je croyais qu'on ne devait pas parler de ça.

— Parler de quoi ?

Devant mon regard noir, il sourit. Sa fossette se creusa, et je fus incapable de lui en vouloir.

— J'ai envie d'être indécent avec toi, dit-il.

— Ah... présenté comme ça...

Il se pencha vers moi, ses lèvres effleurèrent les miennes. Tout mon corps réagit instantanément. J'avais envie de lui. Je glissai mes mains sous sa chemise, remontai le long de son dos.

— Non, murmura-t-il. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Il s'écarta, me prit les mains, les garda entre les siennes, et soupira.

— Ça fera un an demain soir que j'ai vu mon petit frère à l'agonie.

— Mais ça s'est bien terminé, on dirait.

— C'est ce que je me répète sans arrêt. Je les regarde, et je me souviens par où ils sont passés pour en arriver là. Abby, complètement perdue, et entêtée, et Travis, qui n'a jamais renoncé.

— Tyler...

— Ne dis rien. On a tout un week-end devant nous.

Il m'embrassa au coin des lèvres et se leva, m'invitant à en faire autant. Nous descendîmes, main dans la main. Abby nous fixa jusqu'à ce que Tyler me lâche pour aller rejoindre ses frères dans le salon.

— Seulement amis, vraiment ? demanda-t-elle.

— Tu vas toujours droit au but, hein ?

Elle haussa les épaules.

— Tourner autour du pot, c'est pas mon genre. Ces garçons n'ont pas eu une vie facile. Et pour une raison que j'ignore, ils vont aussi systématiquement chercher le bâton pour se faire battre.

Je me hissai sur le plan de travail, attrapai une pomme dans le compotier, la frottai sur mon jean et croquai dedans.

— C'est vrai que tu es bien placée pour le savoir, dis-je entre deux bouchées. Qui t'a interrogée, pour Travis ?

Abby haussa un sourcil.

— Touché.

— Hé, les filles, tout doux, intervint Camille. On est toutes du même côté, sur ce coup-là.

Abby ricana.

— Tu penses vraiment ?

— Tyler est un ami, lâchai-je.

Camille et Abby échangèrent un regard entendu, puis Abby s'appuya au plan de travail, à côté de moi.

— C'est ce qu'on a toutes dit. Donc... est-ce que tu apporteras ton appareil, à mon mariage ?

Je les regardai tour à tour. Elles me fixaient, attendant ma réponse. Alors, lentement, je fis oui de la tête.

— Ce serait un honneur.

— America va nous chier une pendule, dit Camille.

— Qui est America ?

Abby semblait trouver cela drôle.

— Ma meilleure amie. C'est elle qui organise tout. Elle n'aime pas quand je m'en mêle.

— De ton mariage ?

— Travis et moi on a fait ça tous les deux à Vegas, alors je lui devais bien ça, d'une certaine manière. De toute façon, je n'ai pas envie de m'en occuper, moi. Mais si on a une photographe dans la famille, maintenant...

— Ils sont juste amis, plaisanta Camille.

— Ah oui. Mince, j'avais oublié, dit Abby avec un clin d'œil.

— Bébé ! l'appela Travis.

Elle s'excusa et rejoignit les garçons, dans la pièce d'à côté. Ils jouaient aux cartes, et elle se pencha par-dessus son épaule pour regarder son jeu et lui souffler quelque chose à l'oreille.

— Putain, ça suffit les tricheurs, là ! râla Trent.

— Nom d'une pipe, je ne veux pas de ce vocabulaire ici ! s'emporta Jim.

— Mais ils trichent ! protesta Trent en montrant Travis et Abby.

— On a arrêté de jouer avec ta femme, Trav, dit Tyler. Si tu continues, on ne jouera plus avec toi non plus.

— Allez tous vous faire foutre. Vous êtes jaloux, voilà tout, répondit Travis en embrassant Abby sur la joue.

Tyler regarda dans ma direction une demi-seconde, avant de se concentrer sur son jeu.

Mon cœur se serra. Travis et Abby, leur bonheur à gerber et leurs démonstrations d'affection, voilà ce qu'il imaginait pour nous. C'était pour cela qu'il refusait de me croire, et même de m'écouter. Il savait que Travis et Abby avaient surmonté des épreuves, et se disait que ce serait pareil pour nous.

Je sautai du plan de travail et ouvris le frigo. Des bières étaient alignées dans la porte. J'en pris une, l'ouvris et bus une gorgée. L'effet fut instantané, je me détendis, et oubliai mes inquiétudes, mes remords, et rejoignis les autres.

— Vous serez là pour Noël ? me demanda Camille en m'emboîtant le pas.

Je secouai la tête, et allais lui expliquer pourquoi cela ne serait sans doute pas possible, mais Tyler m'interrompit.

— Ouais. Mais on rentrera à Estes Park pour mon anniversaire. Taylor a décidé qu'il voulait faire une fête.

— Je suis invitée ? demandai-je en plaisantant.

Abby esquissa un sourire.

— Ça craint, quand même, que vous habitiez si loin. Vous pourriez vendre des assurances ici, non ?

Tyler changea de position sur sa chaise, et je vis l'étincelle dans le regard d'Abby. Cette fille était un détecteur de mensonge humain. Elle savait tout de suite quand on lui racontait des salades.

— Ouais, mais je gagne bien ma vie là-bas, Abby. Et le Colorado nous plaît.

— Vous vous en sortez bien, les garçons. Continuez comme vous avez commencé, si c'est ce que vous aimez, dit Jim.

Abby et lui échangèrent un regard.

Merde alors. Jim savait aussi.

— Est-ce que quelqu'un connaît le monsieur latino qui est garé devant la maison dans une Lexus de location depuis une demi-heure ? demanda Jim.

Abby courut jusqu'à la fenêtre. Les visages des garçons se refermèrent, sévères. Ils se levèrent tous en même temps, leurs chaises grinçant sur le sol carrelé et, en file indienne, gagnèrent la fenêtre à leur tour. L'homme qui se trouvait au volant leur était inconnu, mais tous tombèrent d'accord avec leur père : il surveillait la maison.

Je pensai à Trex l'espace d'un instant, et crus que Tyler feignait de ne pas le reconnaître, mais il n'était pas si bon menteur que cela. Et Abby ne cherchait pas à croiser son regard.

Je m'approchai de Tyler pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, et fis la grimace.

— Merde.

— Quoi ? fit Tyler en se retournant. Tu sais qui c'est ?

Toute la famille Maddox se tourna vers moi. Je fis un pas en arrière, rouge de honte.

— C'est Marco.

— Qui est Marco ? demanda Abby.

Je regardai Tyler, presque trop humiliée pour prononcer le mot.

— C'est le lady-sitter de ma sœur. Elle a dû l'envoyer pour qu'il garde un œil sur moi.

Tyler pointa l'index en direction de la fenêtre.

— Je l'ai déjà vu, ce type.

— Oui. Il nous a raccompagnés, Finley et moi, en sortant du bar, une fois.

— Non, non. Je l'ai vu devant les bureaux de *L'Écho des Montagnes*, et devant mon appartement. Ça fait longtemps qu'il te surveille.

En l'espace de quelques instants mon expression passa de la gêne à l'incrédulité, puis à la fureur. Écartant Tyler de mon passage, je sortis et traversai la rue jusqu'à la Lexus. Je vis la panique dans le regard de Marco quand il comprit ce qui allait se passer.

— Mais qu'est-ce que tu fais ici, bordel ? hurlai-je en ouvrant sa portière.

Il jeta de côté le tabloïde qu'il avait entre les mains.

— Ellie ! Quelle surprise !

En secouant la tête, je pris mon téléphone dans la poche arrière de mon jean et le plaquai à mon oreille, sentant ma colère décupler à chaque sonnerie.

— Je n'arrive pas à croire que tu ne sois pas venue à Thanksgiving, s'exclama Finley en décrochant. Je ne peux pas croire que tu tournes le dos à toute ta famille ! On essaie juste de t'aider !

— Renvoie Marco chez lui. Maintenant. Sinon, j'appelle la police.

— Mais de quoi tu parles ?

— Je suis à côté de lui... à Eakins, dans l'Illinois !!! Mais qu'est-ce qui t'a pris, merde ! hurlai-je.

J'entendis quelqu'un approcher d'un pas rapide et me retournai. Abby traversait la rue à petites foulées pour venir poser le manteau de Tyler sur mes épaules. Puis elle croisa les bras, et toisa Marco d'un regard mauvais. Son souffle était blanc, dans le froid, on aurait dit un taureau prêt à charger. Pour la première fois depuis mon départ de la caserne, j'avais l'impression que toute une armée était derrière moi.

— Ellison, dit Finley. Tu ne nous appelles plus. On passe la moitié de notre temps à se demander les uns aux autres si tu as appelé, ou même si tu es encore en vie. Puisque tu ne veux pas répondre à mes coups de fil, tu me pousses à agir autrement ! Je ne vais quand même pas m'excuser de t'aimer !

Je soupirai, portai une main à mon visage.

— Tu as raison. Je n'ai pas appelé. Mais ça ne te donne pas le droit d'envoyer ton homme de main pour me surveiller. Tu as une idée de l'humiliation que c'est pour moi ? Toute la famille de Tyler est derrière sa fenêtre, là !

Abby posa une main sur mon épaule.

— Ils ont vu pire. Ne sois pas gênée.

À l'autre bout du fil, Finley renifla.

— Merde, Fin', ne pleure pas, s'il te plaît.

— Tu me manques. Tu es ma meilleure amie. J'ai l'impression de ne plus te connaître.

— Elle pleure ? s'exclama Marco, horrifié.

— Dis-lui de rentrer chez lui. Je donnerai des nouvelles au moins une fois par semaine, je te le promets. C'est juste que... je ne suis pas encore complètement... J'ai rechuté.

— Ellie... On peut t'aider, tu le sais. Il y a des cliniques sensationnelles où tu pourrais aller. Tu n'as qu'un mot à dire.

— Je peux m'en sortir toute seule.

— Peut-être. Mais pourquoi, si rien ne t'y oblige ?

Je réfléchis à sa suggestion. Je voulais m'en sortir autant pour moi que pour les gens que j'aimais. J'eus un regard en direction de la

maison des Maddox.

— Je vais y réfléchir.

— Joyeux Thanksgiving, petite sœur. Tu nous manques. On regrette tous que tu ne sois pas là. Même Maman.

Je ravalai un ricanement.

— Renvoie ton esclave chez lui.

Marco leva les mains en signe de protestation.

— Elle me paie, mademoiselle Edson. Et bien. Et j'aime tellement ce que je fais...

Je levai les yeux au ciel.

— Renvoie-le. Je suis sûre que tu lui manques.

— D'accord. Je t'aime, tu sais.

Je raccrochai, refermai la portière de Marco et attendis que son téléphone sonne pour remettre le mien dans ma poche. Abby me prit par le bras pour retraverser la rue.

— Edson, hein ? Comme Edson Tech ?

— Oui, lâchai-je en faisant la grimace, tant à cause du soleil que de sa question.

— Rechute ?

Je soupirai. Il était inutile de le nier plus longtemps.

— Je suis alcoolique. Mes parents ont finalement dû recourir à la méthode dure. J'étais devenue ingérable.

— Ma mère l'est aussi. Je me souviens de quand elle essayait de faire comme si ce n'était pas vrai.

— Elle n'arrivait pas à décrocher ?

— Pas seule. Et elle était trop orgueilleuse pour demander de l'aide.

Les yeux baissés, je donnai des coups de pied dans le revêtement cabossé du trottoir.

— Je ne mérite pas l'aide de Finley. Je ne mérite l'aide de personne.

— Est-ce que Tyler t'a raconté, pour Travis et moi ?

— Pas vraiment, non.

Elle ramena ses cheveux derrière son oreille, jetant un regard en direction de la maison.

— J'étais sûre que Travis n'était pas le mec qu'il me fallait. Ma famille est complètement barrée. Mon père a failli provoquer ma mort. J'ai d'abord repoussé Travis en pensant qu'il ne m'attirerait que des ennuis, et ensuite je l'ai repoussé parce que j'étais persuadée que *je* ne lui attirerais que des ennuis. Au bout du compte, quand je l'ai finalement laissé entrer dans ma vie, toutes ces conneries se sont évaporées, et on a juste été bien ensemble.

— Je sais depuis le début que je ne suis pas celle qu'il faut à Tyler. Mais il ne m'écoute pas.

— Quand un Maddox tombe amoureux, c'est pour toujours...

— Comment ça ?

— S'il t'aime – et le simple fait que tu sois là le prouve –, jamais il ne renoncera à toi. Et je vois bien que tu tiens à lui.

Je hochai la tête.

— C'est un super pote.

Elle plissa les yeux. Son radar était en marche.

— C'est cela, oui.

— Si, c'est vrai, bredouillai-je. Je tiens à lui. Je pourrais même... Je m'en veux de ne pas arriver à le laisser entrer dans ma vie, et de ne pas arriver à le laisser partir non plus. Dans les deux cas, j'ai l'impression de faire une erreur.

— Je comprends parfaitement ce que tu ressens, crois-moi. Mais ta sœur a raison. Pour le moment, tu ne t'aimes pas. Et c'est pour ça que tu ne peux pas partir sur de bonnes bases avec Tyler.

J'eus un rire amer.

— J'ai besoin d'un verre.

— Je vais t'en préparer un. Mais si j'étais toi, je prendrais toute l'aide qu'on me propose. Surtout si le bonheur se trouve de ce côté-là. Et crois-moi... ces mecs... quand ils sont heureux ? C'est comme vivre

dans un conte de fées. Ils ne savent rien faire à moitié, et aimer une femme encore moins que le reste.

Les quatre frères sortirent sur le perron avec Camille au moment où Marco démarrait et s'éloignait. Tyler me rejoignit, passant son bras autour de mes épaules.

— Ça va aller ?

Je hochai la tête.

— C'était Finley ?

— Oui. Tout va bien. Je n'avais pas appelé. Ils s'inquiétaient pour moi.

Il m'embrassa sur la tempe.

— Allez, viens, on rentre. Tu es gelée.

Tyler s'effaça pour me laisser rentrer. Abby était derrière nous, et Travis se précipita pour la serrer dans ses bras et lui frictionner le dos. Puis il prit ses mains et souffla dessus. Ils se mangèrent du regard, comme s'ils partageaient un secret. Leur indécence n'était plus si terrible, tout à coup.

Tyler m'aida à retirer son manteau, et nous nous installâmes devant la télé, pour regarder des documentaires sur Netflix – le passe-temps favori de Jim, apparemment.

Nous étions sur le canapé, avec Travis et Abby. Trent et Camille avaient disposé des coussins par terre, et discutaient à mi-voix tandis qu'il dessinait dans la paume de sa main avec un marqueur à pointe fine. Jim était dans son fauteuil inclinable, ses paupières s'alourdissaient de minute en minute.

— Où est Taylor ? chuchotai-je à l'oreille de Tyler.

— Il est en route. Il avait des trucs à régler avant de venir.

— Et votre autre frère ? Thomas, c'est ça ?

— Il était invité chez son patron, cette année. Impossible de refuser.

Je hochai la tête. Tyler se détendit contre les coussins défraîchis du canapé, et posa une main sur ma cuisse. Nous étions ensemble, simplement, et l'instant était paisible – chose pour le moins étonnante chez les Maddox.

Au moment où le générique de notre deuxième documentaire de la soirée défilait à l'écran, la porte d'entrée s'ouvrit brusquement, et Taylor jeta son sac de voyage à l'intérieur.

— Debout les têtes de nœud ! Je suis là !

Trent et Travis bondirent et coururent se jeter sur lui. Dans un bruit sourd, les trois frères s'écroulèrent ensemble dans la véranda. Après quelques secondes de bagarre, Tyler soupira.

— Je reviens.

Il courut porter de l'aide à son jumeau. Plusieurs fois, je fis la grimace en voyant les choses s'envenimer.

Au prix d'un réel effort, Jim s'extirpa de son fauteuil et se dirigea vers la porte.

— Ça suffit, les garçons ! Allez ! dit-il en donnant de petits coups de pied au tas de frères qui se tortillait au sol.

Travis finit par s'extraire de la mêlée, et sépara ses frères.

Abby secoua la tête, pas impressionnée pour un sou. Camille ne s'était même pas levée, et regardait l'ensemble de loin, sans la moindre trace d'inquiétude.

Les garçons rentrèrent, essoufflés et rieurs, avec des traces rouges sur le visage et sur les bras. D'un revers de main, Trent essuya le filet de sang qui coulait de sa lèvre inférieure. Travis pointa un doigt sur lui et éclata de rire.

— T'avais qu'à pas m'attraper par les couilles, lança Tyler.

Camille se leva pour aller chercher un pack de glace dans le congélateur, qu'elle couvrit d'un torchon et tendit à Trent.

— Seigneur Dieu, soupira Jim en retournant s'asseoir.

Travis semblait indemne, mais Tyler boitilla jusqu'au canapé.

— Hé ben... murmurai-je.

Abby me donna une tape compatissante sur la cuisse.

— Autant t'y faire tout de suite. Ça arrive tout le temps.

— Ça va ? demandai-je à Tyler.

Il plaqua une main sur son entrejambe.

— Cet enculeur de kangourou a essayé de m'arracher les valseuses.

Trent pencha la tête sur le côté.

— Pas mal. Je l'aime bien, celle-là.

— Ça vient d'Australie, dit Tyler.

— Super, approuva Trent avec un hochement de tête.

— C'est un synonyme de Trenton, ajouta Tyler.

Ledit Trenton se renfrogna tandis que tout le monde éclatait de rire – y compris Camille et Jim. Il alla ramasser le sac de Taylor et le lui lança. Taylor s’approcha de son père et l’embrassa sur le sommet du crâne, puis monta dans sa chambre.

— Vous finirez par me donner une crise cardiaque, avec vos histoires, les garçons, dit Jim.

— Non, c’est de manger une livre de bacon tous les matins qui te donnera une crise cardiaque, répondit Trent.

— C’est un Maddox, intervint Travis. Il est invincible.

On frappa à la porte, qui s’ouvrit dans la foulée, révélant un jeune couple, et un autre, un peu moins jeune. Le monsieur ressemblait beaucoup à Jim.

Tout le monde se leva, à l’exception de Tyler et Jim. Abby sauta au cou de la jeune femme, une magnifique blonde avec des jambes interminables, et elles se lancèrent aussitôt dans une conversation qui dura au moins deux minutes.

Tyler pointa un doigt dans leur direction.

— Ça, c’est America. C’est la meilleure amie d’Abby, et la copine de Shepley. Shepley, c’est notre cousin germain. Son père, Jack, est le frère de mon père, et sa mère, Deana, est la sœur de notre mère.

Je le regardai.

— Tu m’as perdue.

Il sourit, pas étonné par ma réaction.

— Shepley est notre cousin au carré. Nos parents ont fait un doublé. Papa et Jack. Maman et Deana.

— Donc, Jack et Jim... Deana et... ?

— Diane, dit Tyler avec déférence.

Je regardai Deana, me demandant si elle ressemblait beaucoup à Diane, et si c’était douloureux pour Jim et les garçons. Mais ils semblaient heureux de la voir.

— C’est quoi, le truc, avec les prénoms, dans votre famille ?

— Je ne sais pas. Une tradition du Middle West, je crois. Mes parents partageaient l'initiale de leur prénom, alors Maman a fait pareil avec nous.

Taylor dégringola bruyamment l'escalier et atterrit entre Tyler et moi. Tyler poussa son jumeau d'un coup de coude peu amène.

— Putain mais ça va pas ? s'exclama Taylor.

— Nom de Dieu, ça suffit ce langage ! s'emporta Jim.

Jack aida Deana à retirer son manteau et elle l'embrassa sur la joue avant qu'il aille le ranger dans le placard de l'entrée. Trenton et Shepley allèrent chercher des chaises dans la salle à manger.

Shepley n'était pas assis depuis deux secondes que ses cousins l'assaillaient de questions.

— Pas encore de bague au doigt de Mare ? Tu l'aimes plus ? demanda Taylor.

— La ferme, connard. Elle est où, ta cavalière ? répliqua Shepley sans se démonter.

— Là, dit Taylor en passant un bras autour de ma taille.

Il m'embrassa sur la joue, et Tyler le mit à terre.

Jim secoua la tête, accablé.

— America ne peut organiser qu'un mariage à la fois, objecta Deana en faisant un clin d'œil à Abby.

Taylor se releva en se frottant le coude.

— Tu connais Ellie ? C'est la fille de Philip Edson. Comme Edson Tech.

— Waouh, dit America. Donc t'es... milliardaire ?

Elle prit Shepley par le bras.

— Une héritière ! Je crois que je t'ai vue dans *People* !

— Ce devait être ma sœur Finley, plutôt. Et c'est mon père, le milliardaire. Moi, je suis carrément fauchée, tu peux me croire.

— Oh, fit America d'un air penaud.

— Ellie est photographe pour *L'Écho des Montagnes*, dit Tyler.

— Elle fait des reportages sur le terrain, précisa Taylor. Son travail a été publié sur cinq numéros, cet été.

— Impressionnant, dit Deana avec un gentil sourire. On dirait que vous vous en sortez très bien toute seule. Il faudra que je cherche ce magazine pour voir votre travail.

Taylor et Tyler semblèrent soudain très nerveux.

— Vous ne le trouverez pas en ligne, expliquai-je. Je vous en enverrai des exemplaires.

Deana hocha la tête, apparemment satisfaite. Bien sûr, je ne pourrais rien lui envoyer du tout, puisque les jumeaux apparaissaient sur pratiquement tous mes clichés, en train de creuser des tranchées pare-feu, ou équipés de lance-flammes pour allumer des contre-feux.

Ils semblèrent se calmer un peu, et écoutèrent le reste de la famille partager les dernières nouvelles des uns et des autres. Les parents de Shepley passeraient Thanksgiving dans la famille de Deana cette année, et regretteraient la tarte au potiron d'Abby. À un moment, le téléphone sonna. C'était Thomas, et tous se passèrent le combiné pour lui dire un mot. Ses frères se contentèrent de le traiter de tous les noms.

Jim et Jack bâillèrent au même moment, et Deana se mit debout.

— Nous nous levons tôt demain matin, et la route sera longue. Je suggère qu'on rentre, mon amour.

Jack se leva.

— Comment refuser ? dit-il en embrassant sa femme.

Shepley et America se levèrent à leur tour. Ils me saluèrent, puis les autres, et tout le monde les regarda sortir et monter dans leur voiture.

Abby était dos contre Travis, qui l'enlaçait, et elle avait refermé ses mains sur les siennes.

— Bien, les enfants, annonça Jim. Moi, je vais me coucher. À demain.

Les garçons embrassèrent leur père. Trenton était dans la cuisine et revint avec un verre d'eau, qu'il tendit à Jim.

— Merci, fils, dit ce dernier en buvant une gorgée avant de se diriger vers sa chambre.

— Fayot, murmura Taylor.

— Je connais ses habitudes, c'est tout. Depuis que... je suis ici pour m'occuper de lui.

Les autres émirent un grognement.

— On va pas attaquer les sujets sérieux, là, dit Tyler. Ça attendra un autre jour, non ?

Trenton lui fit un doigt d'honneur, puis attrapa ses affaires, et prit Camille par la main.

— À demain, les ploucs.

— Bonne nuit, Trent, fit Abby.

— Je crois que je vais aller me coucher, moi aussi, enchaîna Tyler. Tu viens ?

Je répondis d'un hochement de tête. Et ne pus retenir un regard en direction du frigo. Abby le remarqua.

— Je boirais bien une petite bière, moi, dit-elle. Tu en veux une ?

— Ah oui, tiens, bonne idée, répondis-je. Avant de me coucher.

Abby alla chercher deux bières, qu'elle décapsula sur le rebord du plan de travail. Elle m'en donna une au passage, avec un clin d'œil. Tyler lui répondit de la même façon.

Ni l'un ni l'autre ne cherchait à me faire plaisir, mais plutôt à faire en sorte que je tienne le coup tout le week-end sans devoir révéler mon addiction. C'était une chose que seuls les enfants d'alcooliques pouvaient comprendre.

Tyler me prit par la main, et nous montâmes l'escalier en direction de sa chambre.

— Et Taylor ? demandai-je. Il va dormir où ?

— Sur le canapé.

Je regardai la bouteille, dans ma main.

— Rien n'échappe à Abby, on dirait, hein ?

— Rien. C'est vraiment la femme de la famille. Et une fois que tu en fais partie aussi, tu peux vraiment compter sur elle.

— Elle garde aussi ton secret.

Tyler passa une main derrière son cou et retira son tee-shirt. Mon regard courut sur les muscles de son torse roulant sous sa peau. Il avait déjà repris un peu du poids perdu pendant l'été, et redevenait le mec plus étoffé que j'avais connu.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda-t-il en me lançant son tee-shirt.

— Elle sait que tu ne bosses pas dans les assurances. Tu as failli te trahir tout à l'heure en parlant de mon reportage.

— Mais non, dit-il en déboutonnant son jean.

Je posai ma bière pour me déshabiller, passant rapidement son tee-shirt en guise de chemise de nuit. En boxer, il me regarda avec un sourire.

— J'espérais que tu le mettrais.

— Je me doutais bien que tu ne me le donnais pas pour que je le lave.

Il rigola, puis redevint sérieux.

— Vous avez parlé de quoi, avec Abby, dehors ?

Je haussai les épaules, tripotant l'ourlet du tee-shirt de Tyler.

— Elle sait.

Je pris ma bière et bus une longue gorgée.

— C'est pour ça qu'elle a proposé une bière, ce soir. Et elle m'a conseillé d'accepter la proposition de Finley.

— Quelle proposition ?

— Son aide.

Je me tus, sentant mes joues s'empourprer.

— Je suis alcoolique, et ma famille veut m'envoyer en cure de désintoxication.

— Et tu en penses quoi, toi ? demanda-t-il sans qu'il y ait la moindre trace de jugement dans son regard.

— J'en pense que je veux être heureuse. J'en pense que j'ai envie de beaucoup de choses, mais que j'ai peur de le dire à voix haute, et de faire tout foirer.

— Dis-le quand même.

Ma gorge se serra.

— Je veux être indécente avec toi.

Il rigola, fit un pas en avant et me prit doucement dans ses bras. Il resta silencieux un long moment, comme ça, en me serrant contre son torse, la joue posée sur ma tête.

— Tu ne peux pas le dire ? Juste une fois ?

Je levai les yeux vers lui, pensant à la sensation que ces mots auraient sur mes lèvres, et à leur effet sur moi si je les prononçais. Je n'étais pas assez courageuse pour avouer deux choses aussi importantes le même jour. Hissée sur la pointe des pieds, j'effleurai sa bouche.

Tyler resta immobile, me laissa l'embrasser, mais rien de plus. Je lui pris les mains, les guidai sous mon tee-shirt jusqu'à ce que ses paumes chaudes se referment sur mes seins. Ses pouces en caressèrent les pointes. Je fermai les yeux et laissai échapper un petit soupir.

— Je sais ce que tu es en train de faire, murmura-t-il.

— Et ? demandai-je en l'embrassant dans le cou.

Il se pencha, fit courir sa langue derrière mon oreille, jusqu'à la naissance de mon cou, puis remonta en déposant de petits baisers en chemin. Ses mains glissèrent dans mon dos, il me plaqua doucement contre lui, soulevant le tee-shirt pour que nos peaux se touchent.

Du bout des doigts, il suivit ma colonne vertébrale, descendit jusqu'à mes fesses, et m'attira encore un peu plus contre lui.

— Dis-le, Ellie. Je sais que tu le penses.

Je m'agenouillai devant lui, et un petit cri de surprise s'échappa de sa gorge. Il planta ses mains sur ses hanches, son érection fut instantanée, tendant le tissu de son boxer. Je glissai un doigt dans l'élastique, tirai vers le bas, léchai le creux de ma paume et refermai ma

main sur son sexe. Il poussa un grognement quand ma langue remonta lentement le long de son membre.

Sans s'en rendre compte, il se cambra, poussa son bassin en avant. Ma langue le parcourut, douce mais ferme, jusqu'à la pointe de son gland, et je le pris dans ma bouche, gémissant quand je sentis le bout de son sexe dans ma gorge.

De la main droite, je caressai ses testicules, puis je l'enserrai entre deux doigts, et m'écartai légèrement.

— Putain c'est bon... souffla Tyler.

Je souris, revins vers lui, le prenant tout entier, m'étranglant presque quand il plaqua une main à l'arrière de ma tête pour s'introduire plus loin encore. Je sentis mes dents griffer sa peau, et savourai les gémissements gutturaux qu'il produisait malgré lui.

Mais il ne me laissa pas le temps de faire tout ce que j'avais en tête. Malgré le plaisir, il se retira et alla s'asseoir sur le lit en secouant la tête.

— On peut dire que tu sais t'y prendre pour changer de sujet de conversation.

Je me levai, et fis quelques pas pour venir me camper devant lui. Avec un sourire, je glissai un doigt dans l'élastique de ma culotte et la fis descendre, jusqu'à ce qu'elle tombe sur le sol.

Tyler ne bougeait pas, alors je lui pris la main, et la posai sur moi, guidant ses doigts dans les replis de mon sexe. Je les déplaçai doucement, renversai la tête et lâchai un gémissement. Plus ses doigts me caressaient, plus j'étais trempée, et plus je savais que sa détermination faiblissait.

N'y tenant plus, j'introduisis deux de ses doigts et deux des miens en moi, et poussai un petit cri. Il agrippa mes fesses et, d'un seul mouvement, nous retourna et s'allongea sur moi.

— Dis-le, murmura-t-il, son sexe à l'entrée du mien.

Je détournai le regard et fermai les yeux. Mon corps hurlait son désir, voulait le sentir en moi.

— Baise-moi, dis-je en le regardant enfin.

Les mains plaquées sur ses fesses, je voulus l'attirer entre mes cuisses, mais il résista.

— Est-ce que je compte pour toi ? demanda-t-il. Est-ce que tu me détestes ? Est-ce que tes sentiments sont un peu tièdes, ou est-ce qu'on est vraiment juste amis ? Quelle que soit la réponse, Ellie, je veux l'entendre !

— Pourquoi est-ce qu'on ne peut pas juste baiser ? demandai-je en me cambrant.

Il s'écarta. Du bout des lèvres, il remonta lentement de mon menton à mon oreille, et murmura :

— Je te ferai jouir toute la nuit. J'ai juste besoin d'un peu de franchise.

— Je t'aime, lâchai-je dans un souffle.

Avant que j'aie fini ma phrase, il se glissa en moi et gémit de plaisir. Je mordis son épaule, essayant d'étouffer mon cri tandis qu'il me pénétrait.

Ses va-et-vient, d'abord puissants, ralentirent, et il m'embrassa.

— Dis-le-moi encore.

— Je t'aime, répondis-je sans hésitation.

Tyler cala mon genou contre son épaule, plongeant loin en moi. D'un coup de langue, il humecta deux de ses doigts, et les plaça entre mes jambes, caressant la partie la plus sensible de mon anatomie tout en accélérant le rythme de ses coups de reins. Je sentis une vague monter en moi, familière mais différente. Quand mon corps tout entier s'abandonna aux spasmes de l'orgasme, Tyler plaqua une main sur ma bouche pour étouffer mes cris, gémissant de plaisir dans le creux de mon cou.

Un puissant tremblement le parcourut, son souffle s'accéléra, aussi chaotique que le mien. J'étais arc-boutée contre lui, j'avais besoin d'air. D'un dernier coup de reins, il provoqua une nouvelle explosion sensuelle dans mon bas-ventre. Je poussais un long gémissement.

Retirant sa main, il embrassa la commissure de mes lèvres, et se laissa tomber à côté de moi.

— Tu m'avais promis toute la nuit, haletai-je.

— Et je tiendrai ma promesse. Toute la nuit, et toutes les autres nuits si tu veux.

Il enfouit son visage dans mes cheveux, et je fixai le sommier du lit jumeau, au-dessus de nous, espérant qu'Abby avait raison. Je ne voulais pas être trop folle pour aimer.

— J'ai l'impression qu'on habite ici, dis-je en levant mes jambes pour les poser sur les genoux de Tyler, et tenter de trouver une position confortable contre l'accoudoir qui me barrait le dos.

Nous étions en salle d'embarquement, avec nos sacs à dos et les valises offertes par Travis et Abby pour Noël. Une excellente idée de cadeau, à vrai dire, car ni Tyler ni moi n'avions pensé qu'il nous faudrait de la place pour tout ce que nous avait offert la fratrie Maddox.

— Tu as appelé Fin' ? me demanda Tyler.

C'était devenu sa question habituelle. Au moins une fois par semaine, depuis Thanksgiving, il me rappelait que je devais donner des nouvelles à ma sœur.

— Juste avant qu'on parte.

— Ils t'en veulent encore de ne pas être rentrée à la maison pour Noël ?

— Ce n'est plus ma maison.

— Ellie. Quand iras-tu les voir ?

— Ne commence pas.

— Tu ne vas pas pouvoir les éviter éternellement.

— Je ne suis pas encore prête, c'est tout.

— C'est la dixième fois au moins que j'entends ça en trois semaines, grommela Tyler.

— Vraiment ? Je te l'ai déjà dit. J'aime mon appart, et Wick ne te laissera pas t'installer avec moi.

Il hocha la tête, et introduisit un écouteur dans son oreille. Je souris, certaine qu'il voulait garder l'autre disponible pour le cas où j'aurais eu autre chose à lui dire. Il tapota sur l'écran de son smartphone, choisit un morceau et se détendit sur son siège, tenant mes jambes de sa main libre.

L'hôtesse appela les passagers se déplaçant avec difficulté, puis les premières classes. C'était bizarrement amusant, pour moi, qui me souvenais de l'époque où j'aurais déjà été debout, avec ma famille, attendant de m'installer dans un espace confortable, et sans la pression de la foule. Et ça, c'était avant que mon père achète un jet privé.

Lorsqu'elle appela notre catégorie, Tyler se leva, prit nos sacs à dos et sa valise à roulettes. Je tirai sur la poignée de la mienne et le suivis, riant en constatant à quel point Tyler semblait accablé par sa charge.

— Tu t'en sors ? demandai-je.

— Oui.

— Tu es sûr ?

— Oui, oui, bébé. Ça va aller.

Je m'arrêtai, le regardai faire quelques pas devant moi avant qu'il se rende compte de ce qu'il venait de dire et ne se retourne.

— Quoi ?

— Tu viens de... C'est la première fois que tu m'appelles comme ça depuis qu'on s'était vus au restaurant, avec Sterling.

— Quand je t'ai embrassée sur la joue ?

Il eut un petit rire, repensant à cet épisode.

— Oui. Quand j'ai dit à la serveuse que tu m'avais refilé une MST.

Il se renfrogna.

— Elle le croit encore.

— Parfait, dis-je en le doublant.

Après la descente dans la passerelle couverte, nous embarquâmes. Les hôtesse nous dirigèrent comme du bétail entre les rangées de

sièges, jusqu'aux places 20C et 20D, et Tyler batailla pour trouver de la place pour nos bagages. Puis il se laissa tomber sur son siège et soupira.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Je suis crevé. Tu m'as empêché de dormir.

Je rigolai, et appuyai doucement mon nez sur sa joue.

— Tu n'as pas précisément protesté, pour autant que je me souviens.

Il haussa un sourcil.

— Pourquoi aurais-je fait une chose aussi stupide ?

— Ce n'est pas non plus la peur de l'avion, tu es un peu à cran depuis ce matin.

Il réfléchit un instant, et soupira.

— C'est un truc qui me tourne dans la tête.

Je me redressai sur mon siège.

— À propos de moi ?

— En quelque sorte. Mais je t'en parlerai plus tard.

— Ah, dommage. Maintenant, tu es obligé de m'en parler.

D'autres passagers s'installaient encore, cherchant de la place pour leurs bagages. À quelques rangées de là, un homme s'énervait tout seul, et finit par aboyer sa colère en direction de l'hôtesse.

Tyler se retourna, évaluant la situation.

— C'est juste que ça craint, de passer un long week-end avec toi, et de rentrer tout seul chez moi.

— Tu as un colocataire.

— Il n'est jamais là. Il passe son temps chez Falyn. Et puis c'est pas le colocataire que j'ai envie de trouver en rentrant.

Je fermai les yeux, consciente de la direction que prenait cette conversation.

— Est-ce qu'elle va venir à la soirée ?

— En principe, oui, marmonna Tyler, qui s'était habitué à mes changements de sujets.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne l'aimes pas ?

— Ils n'arrêtent pas de se disputer.

— Mmmh... ça me rappelle vaguement quelqu'un.

— On ne se dispute pas, nous. Enfin, plus. Jusqu'à ce que ça recommence.

— Ce qui veut dire ?

— Je... je veux que tu viennes habiter avec moi, lâcha-t-il d'une traite.

— D'où ça vient, cette idée fixe ? On est ensemble depuis un mois. Et on a dit qu'on y allait petit à petit, Maddox.

Il regarda autour de nous, essayant de ne pas hausser le ton.

— Peut-être que j'ai juste besoin que tu t'investisses un peu plus.

Cette conversation ne m'amusait plus du tout.

— Putain, Tyler, à quoi tu joues ? On dirait une fille qui s'accroche comme une groupie ! Reprends-toi, merde !

— Quoi ? C'est pas comme si on venait de se rencontrer ! Quand je rentre chez moi, je ne vois que toi. La tête de lit que tu as fabriquée, la déco... tout est de toi.

— Et ?

Il écarta les jambes, s'avachit sur son siège. On aurait dit un gamin qui boudait.

— Franchement, c'est quoi ce comportement ? Je ne sais vraiment pas quoi répondre.

Les muscles de sa mâchoire roulèrent sous sa peau.

— Cette soirée, ça m'angoisse d'avance.

— Ah bon ?

— J'ai peur que tout le monde soit mal à l'aise. Et puis notre situation est particulièrement vulnérable.

— Une situation vulnérable ? Docteur Psy, sors de ce corps ! Et pourquoi on serait mal à l'aise ?

L'hôtesse commença les annonces habituelles, détailla les procédures de sécurité et demanda aux passagers de mettre leurs

appareils électroniques en mode avion. Tyler était perturbé, mais pas par l'imminence du décollage.

— La fille que j'ai embrassée, à Colorado Springs ?

— Oui ? l'encourageai-je, me préparant au pire.

— C'était Falyn, dit-il après un silence. J'ai embrassé Falyn.

Il se tourna vers moi, l'air désespéré.

— C'est comme ce qui est arrivé entre Taylor et toi. Elle a cru que j'étais lui, et j'ai cru qu'elle flirtait avec moi...

— Tu as embrassé Falyn, donc tu me demandes d'emménager avec toi ?

— Oui.

Je secouai la tête.

— Tu as embrassé la copine de Taylor ?

— Ce n'était pas encore sa copine, à l'époque.

— Je n'y comprends plus rien. Quel rapport avec mon installation chez toi ?

— Je ne sais pas, Ellie. Je crois que je panique. Je n'ai jamais...

Il me prit la main, la porta à ses lèvres pour l'embrasser.

— Je t'aime, déclara-t-il. Tu ne l'as plus dit depuis Thanksgiving. Tu montes sur tes grands chevaux chaque fois que je parle de vivre ensemble. D'accord, je suis un peu aux abois, mais je ne sais pas ce que je ferais si tu me disais d'aller me faire foutre.

— Je vois.

Il attendit que j'en dise un peu plus.

— Tu me demandes de vivre avec toi parce qu'à la soirée, quand j'aurais appris que tu avais embrassé Falyn, ça aurait été plus facile de m'empêcher de te larguer si on habitait ensemble ? lâchai-je sèchement. Tu te fous de ma gueule, là ?

Il fit la grimace.

— C'est romantique, ça, tiens, grognai-je.

Ses épaules s'affaissèrent.

— Tu me détestes ?

— Oui. Mais pas parce que tu as embrassé Falyn.

Il semblait abattu, un peu perdu.

— Ce mois avec toi a été génial, Ellie. Exactement comme je l'avais imaginé. Mais depuis que j'ai appris qu'elle viendrait à la soirée, je flippe.

— Alors peut-être que tu aurais mieux fait de me dire la vérité dès le départ. Parce que si tu te souviens bien, je m'en foutais complètement.

— Non, tu ne t'en foutais pas.

— OK, je ne m'en foutais pas, mais ça n'aurait pas modifié notre accord.

— Tu as raison, dit-il, en colère contre lui-même. Tu as raison. Ça n'arrivera plus.

— Tu n'embrasseras plus Falyn, ou tu ne me demanderas plus de m'installer chez toi ?

Il me regarda, l'air profondément contrarié.

— Houlà, dis-je. Je crois que c'est la première fois que tu es vraiment en colère contre moi.

— Et c'est pas un sentiment agréable, lâcha-t-il.

L'avion s'ébranla, s'achemina en bout de piste. Moins de cinq minutes plus tard, la puissance des moteurs nous propulsa en avant sur l'asphalte, et nous souleva.

Tyler me prit la main, cala sa tête sur son siège et ferma les yeux.

— Je ne pensais pas que ce serait aussi flippant, souffla-t-il.

— Je te l'avais dit.

Ses yeux se rouvrirent brusquement, il me regarda. Malgré les cernes et la barbe de trois jours, il était d'une beauté incroyable.

— Et j'ai répondu que ça en vaudrait la peine.

Il serra ma main dans la sienne avant d'ajouter :

— Et c'est le cas.

Je souris.

— Ce n'est pas parce que je ne le dis pas que je ne le pense pas.

— Que tu m'aimes ? Pourquoi c'est si dur à dire ?

Je haussai les épaules.

— Dans ta famille, on le dit tout le temps. Pas dans la mienne. Le dire n'a rien de naturel. Mais c'est vrai. Je t'aime.

Les mots étaient un peu forcés mais ils étaient sincères.

Il m'embrassa sur le front, et je posai la tête sur son épaule, me blottissant contre lui. Sa joue se posa sur ma tête, et son souffle se fit plus régulier. Il dormit jusqu'à ce que l'hôtesse annonce notre arrivée.

— Mesdames et messieurs, nous allons amorcer notre descente vers l'aéroport de Denver. Veuillez s'il vous plaît attacher votre ceinture de sécurité, et vous assurer que votre siège et votre tablette sont en position verticale. Tous les bagages doivent être glissés sous le siège devant vous, ou rangés dans les compartiments prévus à cet effet. Merci.

Tyler remua, ouvrit les yeux.

— J'ai dormi longtemps ?

— Eh ben, on va atterrir, donc un peu plus de deux heures.

— Putain... j'étais plus fatigué que ce que je pensais.

Je m'étirai le cou et me penchai pour l'embrasser sur la joue, avant de me préparer pour l'atterrissage. L'aéroport de Denver était bondé et bruyant, comme d'habitude mais, avec nos valises à roulettes, naviguer dans la foule ne fut pas un problème.

Au moment où nous sortions de la zone de récupération des bagages, Tyler ralentit, reconnaissant avant moi le couple qui nous faisait coucou.

— Dis donc, ça serait pas...

— Oh, putain... lâchai-je, sentant mon ventre se serrer.

Finley retira ses nouvelles lunettes de soleil et marcha vers moi, les bras ouverts, perchée sur les quinze centimètres de ses Louboutin.

Elle m'étreignit avec force, et j'eus un regard paniqué en direction de Tyler.

— Finley, dit-il en ouvrant les bras à son tour. Content de te voir.

— Moi aussi, mais là j’embrasse ma sœur pour la première fois depuis presque un an, répondit-elle en m’écrasant contre elle. Alors il va falloir que tu patientes.

— Fin’, soupirai-je en essayant de masquer mon agacement. Quelle surprise.

Elle me lâcha enfin, et essuya une larme.

— Je sais. Je ne t’ai pas prévenue. Mais je savais que tu dirais non. Ça fait dix mois, Ellie. Je ne pouvais plus supporter un jour de plus sans te voir. Tu es ma sœur.

— Je t’ai appelée, comme tu me l’avais demandé.

— Je sais, dit-elle en jetant un coup d’œil en direction de Marco. Mais ça ne suffit pas. Tu es ma meilleure amie.

Elle regarda Tyler, puis me regarda.

— Quoi ? demanda-t-elle, soudain méfiante. Tu me caches un truc.

Tyler me regarda, je cherchai désespérément un mensonge plausible.

— On va... euh... on va habiter ensemble, lâchai-je.

Finley et Tyler me fixèrent avec la même expression de surprise.

— On voulait essayer de déménager mes affaires juste avant le Nouvel An. Alors ta visite tombe vraiment très mal.

— Oh, dit Finley, d’abord déconcertée, avant qu’un large sourire illumine son visage. Eh ben... Félicitations à tous les deux, alors !

Elle nous serra dans ses bras, Tyler s’étrangla lorsqu’elle le tira par le cou pour le plaquer contre son épaule.

— C’est super ! Les parents ont hâte de faire ta connaissance, dit-elle en pointant sur lui ses lunettes de soleil. Et ils adoreraient voir ton nouvel appartement. Et moi aussi ! C’est à Estes ?

Tyler me regarda, bouche bée, ne sachant que répondre.

— Oui, c’est ça, dis-je. Celui de Tyler est de l’autre côté de la ville.

— On peut y aller maintenant ? demanda Finley.

— Fin’...

— Je suis venue dans le Colorado rien que pour te voir. Je n'ai littéralement rien d'autre de prévu.

— Super. C'est super, lui assurai-je les yeux ronds comme des soucoupes, me forçant à sourire.

Je me tournai vers Tyler.

— Euh... hmm... *Chéri*, ils peuvent nous suivre jusqu'à chez moi, qu'est-ce que tu en penses ? Tu n'auras qu'à me déposer. Je sais que tu as des tas de trucs à faire.

Sans que Finley le voie, il articula le mot *chéri* avec une expression de dégoût. Je répondis d'un sourire impatient qui devait me faire une tête de folle.

— Bien sûr... chérie. Tu connais le coin ? demanda-t-il à Marco.

— J'ai un GPS, répondit-il fièrement.

— Alors on vous retrouve sur Peña Boulevard, devant le bureau de location de voitures. Et vous pourrez nous suivre de là.

— Vous avez faim ? demanda Finley. Oui, forcément.

Je secouai la tête avec véhémence.

— Non, non, pas vraiment.

— Oh. Bon, d'accord, alors, on vous retrouve là-bas dans dix minutes.

— Parfait !

Je souris jusqu'à ce qu'ils sortent de l'aéroport. Tyler et moi n'échangeâmes pas un mot pendant la traversée du parking, jusqu'à son pick-up.

— C'est horrible ! m'écriai-je en arrivant.

— C'est génial ! dit-il avec un large sourire.

Je le fusillai du regard.

— Ils vont venir chez moi. Je suis coincée avec Fin' pour toute la soirée au moins. D'ici au dîner, elle saura, pour Sterling et moi. Je suis *foutue* !

Tyler plissa le nez.

— Je ne comprends pas ta stratégie, Ellie. Ça fait presque un an que tu évites ta sœur pour qu'elle n'apprenne pas un truc qui lui fera couper les ponts avec toi – ou pas.

— Exactement.

— Si tu ne la vois plus jamais, qu'est-ce que ça change ?

— Au moins, elle ne me détestera pas.

Tyler conduisit jusqu'au point de rendez-vous, je fis signe à Fin', et ils nous suivirent jusqu'à l'autoroute qui menait à Estes Park.

Je soupirai, pour la quatrième fois en dix minutes.

— Ellie... commença Tyler.

— J'ai moins d'une demi-heure pour trouver une solution. Mais qu'est-ce que tu fais ? hurlai-je.

— Quoi ? s'écria-t-il, paniqué.

— Tu roules trop vite ! J'ai besoin de temps pour trouver comment l'empêcher d'entrer chez moi !

Tyler ralentit, agacé.

— Et si tu lui disais que l'appartement a été traité contre les nuisibles ?

— Elle ira chez toi.

— Et alors ?

— Elle voudra que je vienne aussi.

— D'accord. Alors tu vas avoir mal au cœur et vomir sur la route.

— Plausible, mais c'est une solution temporaire à un problème permanent.

Tyler soupira.

— Peut-être... peut-être que tu devrais lui dire, tout simplement.

— Non mais t'es dingue ? Tu veux que Finley me déteste ?

— Si c'était moi... Je crois que je serais encore plus fâché que tu me le caches. Si tu es franche avec elle, elle s'en remettra.

Je secouai la tête.

— Non. Tu ne connais pas Fin' aussi bien que moi. Elle est rancunière. Et Sterling...

— Est un enfoiré qui ne sait que se plaindre.

Je fermai les yeux.

— Surtout, ne dis pas ça à Fin'.

Quand Tyler s'engagea sur le parking de *L'Écho des Montagnes*, mon cœur se mit à cogner dans ma poitrine, et j'avais les paumes moites.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que je vienne ?

— Juste le temps de me suivre dans les toilettes et de...

Marco toqua à la vitre de Tyler. Il me regarda, et appuya sur le bouton pour la faire descendre.

— Ellie ne se sent pas très bien, dit-il. Je crois que le trajet lui a donné mal au cœur.

— Ma sœur n'a jamais mal au cœur en voiture, déclara Fin', juste derrière Marco. Pourquoi est-ce qu'on est à son boulot ? Je croyais qu'on allait chez elle.

— Elle habite ici, répondit Tyler. Au-dessus des bureaux.

Finley sourit.

— Super. On y va ?

Marco sortit du coffre une énorme valise, et plusieurs sacs de voyage, qui s'empilèrent sur le trottoir.

Je descendis du pick-up.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Oh, dit Finley. Vous avez besoin d'aide pour vos bagages ?

— Non, c'est un deux pièces. Pourquoi tu ne t'installes pas au château ?

Ma question sembla énerver ma sœur.

— Parce que les parents y sont. Et s'ils savaient, ils seraient ici à faire le siège de ton appartement, parce qu'ils voudraient vraiment te voir, eux aussi.

Finley tourna les talons, et m'attendit à la porte avec Marco.

Je regardai Tyler, toujours au volant.

— C'est dans des moments comme ça que je regrette de ne pas avoir la foi.

— Je devrais venir, non ? Laisse-moi au moins t'aider à porter tes bagages.

Je secouai la tête, vaincue.

— Non. Je ne veux pas que tu voies ça.

Visiblement inquiet, il agita la main, et attendit que je sois à la porte pour faire demi-tour et repartir.

Dans l'appartement, je montrai le canapé à Marco, et ma chambre à Finley.

— C'est magnifique ! J'avais peur que tu n'aies pas les moyens de te payer un truc décent, mais c'est adorable ! Tu t'es rudement bien débrouillée, petite sœur !

— Mon patron a vraiment été très sympa pour le loyer, précisai-je en la regardant déballer ses affaires comme si elle était branchée sur avance rapide.

— Et l'appartement de Tyler, il est comment ? Bien, aussi ?

— Non, dis-je en secouant la tête. Mais ça va.

— Alors pourquoi ce n'est pas lui qui vient s'installer ici ? Et pourquoi tu n'as pas commencé à faire les cartons ?

— On s'est décidés à Noël.

— Heureusement que je suis venue. Marco va pouvoir t'aider.

— En fait... ça va, tu sais. Tyler viendra. On avait prévu de faire ça tous les deux.

— Ne sois pas bête...

Finley s'arrêta, me fixa suffisamment longtemps pour comprendre qu'il y avait autre chose.

— Tu ne me dis pas tout, toi... Oh merde, Ellie ! Tu es enceinte ? s'écria-t-elle.

— Quoi ? Mais non ! Ça va pas ? Déjà que j'ai du mal à m'occuper de moi !

Je battis en retraite dans la cuisine, ouvris le frigo d'un geste rageur, pris une bière, l'ouvris et bus une gorgée.

— Beuh... qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Finley, sur mes talons.

— De la bière. Bonne. Pas chère. T'en veux une ? demandai-je, la bouche pleine.

— Non. Tu as pris des habitudes détestables que Maman risque de ne pas voir d'un bon œil.

— Comme je n'ai pas prévu de la voir, ça ne devrait pas poser de problème.

— Ellie...

— Je leur ai dit. Ils n'existent plus pour moi.

— Tu es dure. Ils essayaient juste de t'aider.

Je vidai ma cannette, en ouvris une autre.

Les narines de Finley s'agrandirent.

— Je vois que ça a marché.

J'agrippai la poignée du frigo d'une main, et ma cannette de l'autre, priant pour réussir à rester calme.

— Finley. Je t'aime, mais tu ne peux pas rester ici. Trouve-toi un hôtel, va chez les parents, mais il faut que tu t'en ailles.

Elle me fixa, d'abord surprise, puis déçue.

— Comment est-ce arrivé ? Comment nos chemins ont-ils divergé à ce point ? J'ai l'impression d'être face à une inconnue.

— On en parlera demain, si tu veux, mais je dois procéder par petites doses. Au début au moins. Il faut que je commence à faire mes cartons, j'ai plein de choses à faire, et tu déboules comme ça dans ma vie maintenant... je ne peux pas.

Elle hocha la tête, fit signe à Marco, qui remballa ses affaires avant de courir dans la chambre pour faire de même avec celles de Finley.

Les roulettes de la valise cognèrent sur chaque marche en descendant. Je serrai ma sœur dans mes bras, elle me tint contre elle quelques secondes de plus, avant de se tourner vers la porte.

En posant la main sur la poignée, elle regarda par-dessus son épaule.

— Il y a autre chose. Tu essaies de me protéger de quelque chose.
Ne crois pas que ça m'échappe.

Je fermai les yeux.

— S'il te plaît, Fin'. Va-t'en.

Elle se mordit la lèvre et sortit.

La soirée battait déjà son plein quand j'arrivai à l'appartement de Tyler et Taylor. Je reconnus quelques visages – Jubal et celle que je supposai être sa femme, Watts, Smitty, Taco et Sugar étaient là aussi.

Tyler me rejoignit, me prit dans ses bras, m'embrassa.

— Waouh. T'es belle. Ravissante.

— Merci, dis-je en baissant les yeux sur la combinaison-bustier à paillettes et les escarpins à talons hauts prêtés par ma sœur. Désolée d'être en retard, ça m'a pris du temps, tous ces trucs, dis-je en montrant mes cheveux et mon visage maquillé. Et puis Finley m'a appelée. Elle veut qu'on se parle ce soir.

— Oups, dit Tyler.

— En fait, elle semblait heureuse.

— Ah. C'est plutôt bon signe, non ?

— Je crois.

Je me rattrapai à son bras. Mes talons étaient trop hauts.

La lumière était tamisée dans tout l'appartement, et il n'y avait quasiment pas de déco, en dehors d'une lampe, dans un coin, qui projetait des rayons concentriques de différentes couleurs sur les murs et au plafond. Les enceintes diffusaient plein pot ce que je reconnus être la playlist de Tyler, et je me demandai si les voisins allaient appeler la police ou laisser couler parce que c'était le réveillon de la Saint Sylvestre.

— Y a pire, pour fêter son anniversaire chaque année, hurlai-je dans son oreille.

— C'est comme si le monde entier faisait la fête avec nous.

Il me prit par la main et m'entraîna à travers la foule jusqu'à Taylor, qui était en compagnie de Falyn.

Elle était ravissante. Les paillettes de sa robe ivoire reflétaient les lumières multicolores, sa crinière blonde et ses taches de rousseur offraient au regard un juste milieu parfait entre la bombe sexuelle et la fille d'à côté. J'essayai de ne pas fixer sa bouche, pour ne pas penser au fait que Tyler avait goûté à ses lèvres, même si, à une époque pas si lointaine, je n'aurais pas été contre les goûter moi-même.

Au moment où Tyler allait nous présenter, la foule s'écarta et Paige apparut, l'air tendu mais confiant. Ses cheveux étaient argentés, maintenant, et sa banane impeccable, comme d'habitude. Elle avait plus de tatouages et de piercings que dans mon souvenir. L'innocence avait définitivement disparu de son regard.

— Ça fait longtemps, dit-elle.

— Comment vas-tu ? demandai-je.

— Bof. Et toi ?

— Encore accro, répondis-je en avalant une longue gorgée. Mais d'après Internet, je suis une alcoolique fonctionnelle, donc ça va.

Elle secoua la tête et sourit.

— Toujours aussi drôle, en tout cas.

Tyler m'embrassa la joue.

— Excuse-moi, bébé, mais Taylor...

— Bébé ? l'interrompit Paige en redressant le menton. Vous êtes quoi ? En couple, maintenant ?

Je penchai la tête sur le côté, surprise qu'une aussi jeune fille soit capable d'autant de sarcasme.

— En fait... oui.

Paige s'étrangla de rire, couvrant sa bouche avant d'agiter sa main devant son visage, comme si elle avait des vapeurs.

Tyler et moi échangeâmes un regard, puis il se pencha à mon oreille.

— Ce n'est pas moi qui l'ai invitée. Je crois qu'elle habite dans cet immeuble, maintenant.

— Oh. Super.

Je vidais mon verre, Paige me le prit des mains, se retourna et en produisit un autre.

— Bébé, intervint Tyler. La limite est ténue entre fonctionnelle et juste bourrée.

— C'est le réveillon, argumenta Paige. T'as un problème ?

La porte s'ouvrit, et Finley entra, écarquillant les yeux devant le nombre de gens tenant dans un si petit espace. Je vidai la moitié de mon verre d'un coup, avant d'apercevoir Sterling, sur ses talons, et de m'étrangler.

Tyler me tapota dans le dos le temps que ma quinte de toux se calme.

— Putain de merde de nom de Dieu, fis-je en secouant la tête.

Finley agita frénétiquement la main dans ma direction, puis poussa Sterling devant elle. Il avait l'air aussi malade que moi à l'idée du désastre qui s'annonçait.

— Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais ? paniquai-je.

— Tu m'empêches de massacrer Sterling ? suggéra Tyler. Ça devrait t'occuper toute la soirée.

Je le regardai. Il fixait Sterling d'un regard de tueur. Je vidai le reste de mon verre, le tendis à Tyler. Aucune quantité d'alcool ne me permettrait de survivre aux minutes à venir.

— Ellie ! s'écria Finley en me sautant au cou.

— Fin'... tu as bu, remarquai-je en faisant un effort pour ne pas croiser le regard de Sterling.

— Juste un peu de champagne pour marquer le coup, dit-elle en me montrant sa main gauche.

Un énorme diamant brillait à son annulaire.

Je pris sa main, la regardai, et finis par dévisager Sterling. Il secoua la tête, me suppliant de ne pas faire de scène.

— On va se marier ! s'écria Finley d'une voix suraiguë.

— Je n'y comprends rien. Vous ne sortez même pas ensemble. Plus depuis la fac, en tout cas.

Le sourire de Finley s'évanouit, elle retira sa main et redevint la jeune femme réservée que je connaissais.

— Sterling et moi on se connaît depuis très longtemps, Ellison. Papa et Maman sont très contents. Et je pensais que tu le serais aussi.

— Peut-être que si tout cela avait un sens... lâchai-je en lançant un regard de reproche à Sterling.

— Ça fait une éternité que tu n'as pas appelé, Ellie. Sterling et moi sommes devenus très proches, et...

— Tiens ! dit Paige en me tendant un nouveau verre de bière.

Je le vidai, et le lui rendis.

— Bébé... intervint Tyler, inquiet.

— Merci, Paige, dis-je en m'essuyant la bouche d'un revers de la main, avant de la poser sur le bras de ma sœur. Écoute, Fin', il y a une chose qu'il faut que tu saches, d'abord.

— Fin', on devrait peut-être y aller. Visiblement, ce n'est pas le bon moment pour Ellison, dit Sterling.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? intervint Tyler sur le ton du sarcasme. Bon moment ou pas, ça ne t'a jamais arrêté, que je sache. Tu n'as pas une pilule, pour ce soir ?

Sterling toussota.

— Allez, viens, chérie, on y va.

— Oh, c'est Finley ? demanda Paige en palpant la robe haute couture de ma sœur. Ah, mais oui, je me souviens, on s'est vues au bar ! Tu te serais bien fait Tyler, ce soir-là !

L'irruption de Paige dans notre conversation me fit soudain craindre le pire.

— Mais certainement pas, rétorqua Finley en passant une main dans ses cheveux. Tu dois me confondre avec quelqu'un d'autre.

— Non, non, c'était bien toi. Avec ton gigolo, vous nous avez ramenés ce soir-là et... merde !

Elle attrapa la main de Finley et examina sa bague.

— C'est quoi, ça ? Tu t'es fiancée ?

— Oui, répondit ma sœur en retirant sa main.

Paige désigna Sterling, pas impressionnée.

— À ce mec ? C'est pas celui que tu essayais de semer, au bar ?

— Non, dit Finley en battant des paupières.

Elle n'avait pas l'habitude d'être en situation inconfortable.

— Paige...

— Non, non, s'exclama-t-elle, peinant à articuler, une main sur mon sein gauche. Je pige, maintenant. Je croyais que c'était moi... mais c'est vous. Vous tous, là.

Elle pointa l'index sur Finley, Sterling, Tyler, et termina sur moi.

— Vous êtes complètement... ravagés. Vous êtes des baiseurs qui se foutent des sentiments des autres. Vous deux, là, dit-elle en nous montrant, Tyler et moi. Qu'est-ce que vous foutez ensemble ? J'ai été gentille avec toi, Ellie. Lui, il t'a plantée, et on a couché ensemble... je t'ai même fait des cookies.

Puis elle se tourna vers Sterling, avec une grimace de dégoût.

— Ensuite, t'as baisé avec celui-là, et maintenant ta sœur est fiancée avec lui après avoir essayé de se taper Tyler. Vous êtes tous complètement dégénérés, vous devriez vous faire soigner.

— Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? demanda Finley.

Je fermai les yeux.

— Fin'...

— Elle vient bien de dire que tu avais baisé avec Sterling, je ne me trompe pas ?

— En fait, c'est lui qui l'a baisée, précisa Paige en ponctuant son propos d'un mouvement du menton, pour plus de crédibilité.

Mes yeux piquaient, je tendis une main vers Finley.

— Écoute...

Elle s'écarta, et se tourna vers Sterling.

— Tu as baisé ma sœur ?

Sterling leva les mains en signe de dénégation.

— Non. Enfin, si, mais, chérie... c'était une erreur. Elle était mal, et on a pris un truc... on n'aurait pas dû... Je ne suis même pas sûr de ce qui s'est exactement passé. Je ne me souviens plus de rien, et elle non plus.

Finley me regarda, horrifiée.

— C'est vrai ?

J'hésitai, et hochai la tête, les yeux brillants de larmes.

— Je voulais te le dire.

— Tu voulais... Tu voulais me le dire ? Et c'est censé excuser le reste ?

— Non. Non, pas du tout.

— C'est pour ça que tu ne me parles plus ? C'était ça que tu me cachais ?

Je n'arrivais plus à parler. Je répondis d'un nouveau hochement de tête.

Tyler se tourna vers Sterling.

— Faut que tu t'en ailles, là.

Le visage baigné de larmes, Sterling tendit une main à Finley.

— Fin', je t'en prie. Je sais que tu es en colère, et c'est normal. Mais c'était il y a longtemps.

— Quand ça ?

— Juste après ton départ pour Sanya, lâcha Sterling.

Finley sortit son téléphone, tapa un texto avec des gestes saccadés, et l'envoya.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Sterling.

— Je demande à Marco de venir me chercher.

— Chérie, non. Il faut qu'on en parle.

Il lui toucha le bras, mais elle brandit ses poings.

— Non ! hurla-t-elle en tremblant.

Tout le monde, autour de nous, s'arrêta pour nous regarder.

Elle retira sa bague, la glissa dans la poche du smoking de Sterling et posa sa main à plat sur son torse.

— Espèce de salaud. Tu allais m'épouser sans me le dire.

— Finley, pour l'amour de Dieu...

Elle se tourna, pointa un doigt sur moi. Une larme roula sur sa joue.

— Et toi... Toi, tu ne perds rien pour attendre. Je vais baiser avec Tyler, comme ça, tu sauras ce que ça fait.

— Je voulais te le dire ! Mais je ne pouvais rien effacer, et je ne voulais pas que tu me détestes.

— Je ne peux pas te détester. Tu es ma sœur. Mais toi, dit-elle en regardant Sterling. Toi, je peux te haïr.

Son téléphone s'alluma, elle sourit et nous fit au revoir de la main.

— Bonne année, bande d'enfoirés ! hurla-t-elle en claquant la porte derrière elle.

Sterling s'en alla sur ses talons. Tyler passa un bras autour de mes épaules, et m'embrassa sur les cheveux.

— Je suis désolé, bébé. Vraiment.

Je fermai les yeux, sentant les coulures de mascara qui séchaient sur mon visage.

— C'est ton anniversaire, dis-je en attrapant un verre au passage pour le vider d'un trait. Alors on va faire la fête.

Quand je rouvris les yeux, j'avais pour tout horizon l'épaisseur moelleuse d'une couette que je ne connaissais pas. Je battis des paupières plusieurs fois, essayant de faire le point, tournai la tête et vis sur la table de nuit une photo de Taylor et Falyn. J'étais dans le lit de Taylor, seule.

Je me redressai, tentai de déglutir, mais j'avais des épines de pin dans la gorge. Péniblement, je me levai, sortis de la chambre et me dirigeai vers la salle de bains. Entendant le bruit de la douche, je continuai jusqu'au séjour, sans reconnaître personne parmi les corps encore endormis ici et là, affalés sur le canapé et les fauteuils, ou par terre, sur des coussins.

— Tyler ? appelai-je en regardant autour de moi.

D'un pas hésitant, j'avançai jusqu'à la cuisine, et me servis un verre d'eau. Quand le liquide froid glissa dans ma gorge, j'éprouvai un instant de soulagement, avant qu'un violent spasme ne me torde l'estomac. Je vomis directement dans l'évier. Au moment où je pensais en avoir terminé, un nouveau haut-le-cœur relança la pompe, éclaboussant d'un mélange de bière, de vin et peut-être de tequila les plats et les assiettes qui avaient été laissés là.

J'ouvris le robinet, rinçai le tout, jetai à la poubelle ce qu'il y avait à jeter. Après avoir rempli et allumé le lave-vaisselle, je pris le chemin de la chambre de Tyler.

— Tyler ? appelai-je en ouvrant la porte.

Il leva la tête en se frottant les yeux.

— Salut, Ellie.

Il cligna plusieurs fois des yeux, essayant de se concentrer sur mon expression.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Bonjour, dit Finley, à côté de lui.

Tyler bondit littéralement du lit, avant de revenir chercher le drap pour s'en envelopper. Finley, elle, déplia ses formes parfaites sans pudeur aucune, enfila sa robe, tira sur le zip et attrapa ses talons d'un geste gracieux.

— Putain c'est quoi ce film ? s'écria Tyler, mortifié, et apparemment perplexe.

— OK. Je le méritais complètement, lâchai-je d'une voix brisée.

Tyler secoua la tête, porta une main à son front, essayant de se souvenir de ce qui s'était passé.

— Non. Tu... étais tellement bourrée que tu es allée te coucher dans la mauvaise chambre. On t'a laissé dormir, Ellie. J'ai pas baisé ta sœur. Où est Falyn ?

Je haussai les épaules.

— Comment veux-tu que je sache où est Falyn ?

— Je te le jure, Ellie, dit Tyler d'un ton suppliant. Il ne s'est rien passé ! Je ne sais pas ce qu'elle faisait dans ce lit, à poil ! ajouta-t-il en montrant Finley.

Ma sœur fit un clin d'œil à Tyler, et s'arrêta juste à côté de moi, sur le seuil de la chambre.

— Alors, ça fait comment ?

J'eus un soupir fébrile, sentant les larmes me brûler les yeux.

— Ça fait très mal.

— Alors on est quittes. Marco nous attend dehors. Il te déposera chez toi.

D'un mouvement d'épaule, elle passa devant moi, et je me tournai vers Tyler. Il lâcha le drap, furieux, et chercha ses vêtements.

— Ne pars pas, Ellie. Je ne veux pas que tu partes avec elle. Il faut qu'on trouve une explication à ce merdier.

— Je le méritais, dis-je en me décomposant. Mais pas toi. Je suis désolée que tu aies été mêlé à tout ça. Au monde pervers dans lequel je vis. Je n'aurais jamais cru qu...

J'inspirai longuement, tentant de retenir mes sanglots.

— Mais ça n'a plus d'importance, lâchai-je enfin.

Tyler trouva son boxer, l'enfila.

— Ellie, attends.

J'avais tourné les talons, et déjà, j'étais dehors. Comme prévu, Marco m'attendait dans une Lexus de location, avec ma sœur assise à côté de lui, baisée de frais et l'air satisfait. Je me glissai à l'arrière, et

Marco démarra, juste au moment où Tyler sortait en courant, nouant une serviette autour de sa taille.

— Ne t'arrête pas, dis-je à Marco.

J'entendis Tyler hurler mon nom jusqu'à ce que la voiture tourne au coin de la rue.

— Je te suggère d'éteindre ton téléphone en attendant de pouvoir changer de numéro, dit Finley. C'est ce que j'ai dû faire avec Sterling. Tu veux aller chez toi, ou au château ?

— Chez moi, répondis-je en regardant défiler la ville par la vitre. Mon téléphone sonna, je l'éteignis.

— Tu vois ? Je te l'avais dit, ironisa ma sœur avant de sentir ses cheveux et d'ajouter : *Argh*, je sens encore son odeur.

— Ta gueule, Finley. S'il te plaît, ferme ta gueule.

Marco me déposa devant *L'Écho des Montagnes*. J'avais enfilé un tee-shirt et un jogging, et m'étais lavé le visage et brossé les dents quand la voiture de Tyler se gara sur le parking du magazine. Quelques secondes plus tard, il tambourinait à la porte d'en bas.

Je le regardai depuis ma fenêtre. Il était en jean et tee-shirt, n'avait même pas lacé ses boots. Je voyais le nuage blanc de son souffle. Entre deux séries de coups sur la porte, il se frottait les mains.

— Ellie ! hurla-t-il. Je ne partirai pas ! Ouvre-moi !

J'ouvris la fenêtre et me penchai dehors.

— Je ne suis pas en colère, dis-je.

Il leva la tête.

— Alors laisse-moi monter.

— Rentre chez toi, Tyler.

Il écarta les bras.

— Putain, je me les caille, ici.

— Alors remonte dans ta voiture et rentre chez toi.

— Je n'ai pas baisé avec ta sœur ! J'étais sous la douche, ce matin. Tu t'es crashée dans la chambre de Taylor, hier soir, alors j'ai dormi là avec toi. Je t'ai tenue dans mes bras toute la nuit, putain ! Taylor n'a

pas pu faire autrement que de dormir dans ma chambre et ta névrosée de sœur s'est glissée au lit avec lui en le prenant pour moi. Tu as surpris Finley avec Taylor !

Je fronçai les sourcils. Depuis le temps, j'avais appris à les reconnaître tous les deux, mais là, je venais de me réveiller, et je n'étais pas dans mon assiette. Peut-être que...

— Laisse-moi entrer, s'il te plaît. Mes doigts ne vont pas tarder à tomber, là.

— Tu vas laisser Taylor payer pour toi ? C'est un peu plus gonflé que de tromper vos profs à l'école, non ?

— Je te jure que c'était lui. Laisse-moi entrer, que je puisse t'expliquer. Et on appellera Taylor, si tu veux.

— Il serait prêt à mentir pour toi.

— Ellie, je t'en supplie... C'est mon anniversaire !

Sa fossette se creusa, mais je restai forte.

— Alors va retrouver ton frère, et fêtez ça ensemble.

Il secoua la tête en souriant.

— C'est avec toi que je veux fêter ça. Même si on doit se prendre la tête toute la journée pour essayer de comprendre ce qui s'est passé hier soir.

— Il fait moins quinze, Tyler.

— Alors laisse-moi entrer ! dit-il, en souriant moins. Je ne peux pas partir, de toute façon ! Ça foutrait en l'air toute ma journée.

— Je pense que *tu* as foutu en l'air ta journée en couchant avec *ma* sœur.

— J'ai pas couché avec ta sœur ! Bordel de merde ! hurla-t-il en donnant un coup de pied dans la porte.

— Arrête ! hurlai-je. Wick va me foutre dehors à cause de toi, si tu continues !

Les mains sur les hanches, Tyler s'arrêta, essoufflé. Il secoua la tête, puis leva les yeux.

— Ouvre cette porte, Ellie, ou je la défonce. Je te jure que je la défonce.

— T'es un enfoiré.

Il écarta les mains.

— Et ta sœur est une salope.

Je refermai la fenêtre et descendis lui ouvrir. Tyler passa devant moi, grimpa les marches quatre à quatre jusqu'à l'appartement. Quand je le rejoignis dans le salon, il grelottait sur le canapé, enveloppé dans ma couette.

Je levai les yeux au ciel et allumai la machine à café.

— Je suis au bord de l'hypothermie, avec vos histoires, bougonna-t-il.

— T'avais qu'à t'habiller un peu plus chaudement, répliquai-je d'un ton sec.

— J'ai pas eu vraiment le temps, vu que mon connard de frère est entré en trombe dans la salle de bains pour me raconter la moitié de l'histoire et que j'ai juste pu attraper une serviette pour te courir après jusqu'au coin de la rue, revenir, m'habiller avec ce qui me tombait sous la main et repartir. La seule femme que j'ai touchée hier soir, c'est toi. Tu dois me croire.

— Je te fais un café, et ensuite, tu t'en vas.

Tyler se leva.

— Putain mais c'est pas vrai ! Tu sais que tu te trompes ! Réfléchis !

Je laissai tomber mes mains sur mes cuisses.

— Et alors ? Ma sœur est revenue et en a déduit que c'était ta chambre à cause des photos qu'il y a au mur, elle s'est déshabillée et s'est glissée dans le lit à côté d'un Taylor à poil et endormi ?

— Peut-être, oui ! Je n'en sais rien, moi, mais c'est plus probable que moi te prenant pour une autre, tu ne crois pas ?

— Finley ne ferait jamais un truc pareil.

— Ah bon. Mais elle baiserait ton mec pour se venger ?

Une grimace me déforma le visage.

La machine à café émit un bip et je plaçai une tasse sous la buse avant d'appuyer sur le bouton. Puis j'ouvris le frigo et pris une bière.

Son café passé, je lui tendis la tasse en buvant une gorgée à la bouteille.

— Je l'ai pas remué, dis-je sèchement.

— Purée, soupira-t-il. Je croyais que t'étais pas en colère.

Je le fusillai du regard tandis qu'il avalait une gorgée avec un sourire en coin.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle ! râlai-je.

Il eut un petit rire incrédule.

— Jamais je ne te ferais une chose pareille. Heureusement que ta sœur ne fait pas la différence entre Taylor et moi. Pas contre, tu n'as pas l'air de la faire non plus, et ça, ça m'inquiète un peu.

Je croisai les bras.

— Je venais de me réveiller, et je suis tombée sur ma sœur et celui que je croyais être toi, nus. Il est possible que j'aie un peu mal vu.

— Alors crois-moi quand je te dis que c'est faux.

— Arrête de parler.

— Tu dois bien te souvenir de ça : je t'ai portée jusqu'au lit. T'étais complètement déchirée. Jamais je ne t'aurais laissée seule dans un état pareil. La seule chose que je n'arrive pas à comprendre, c'est où était Falyn.

Son téléphone sonna, il décrocha.

— Tu l'as retrouvée ?

Il fit oui de la tête en me regardant.

— Je mets le haut-parleur, expliqua-t-il à son frère.

— Ellie ? dit Taylor. Falyn était sortie acheter de quoi préparer un petit déjeuner d'anniversaire. C'est elle qui a laissé entrer Finley. Elle n'est pas au courant de tous les détails, et j'apprécierais beaucoup que tu ne lui dises rien. Je n'ai pas couché avec ta sœur, et devoir l'expliquer pourrait se révéler vraiment compliqué.

Je posai une main sur mes yeux.

— Je ne dirai rien. Je suis désolée, Taylor.

Tyler raccrocha son téléphone et le glissa dans sa poche.

— Viens là, dit-il en ouvrant les bras.

— Pardon, lâchai-je. Pardon.

— Ce n'est pas ta faute, contra-t-il en m'étreignant, pour refermer la couette autour de nous.

Le front contre son torse, je sentis son après-rasage. Nous restâmes ainsi un moment, puis je m'écartai pour me laisser tomber sur le canapé et allumer une cigarette. Il s'assit à son tour, renversa la tête en arrière.

— Je me demande laquelle de vous deux devrait haïr l'autre.

— Tu l'as entendue. On est sœurs. On ne peut pas se haïr.

— Moi, je peux la détester, grommela-t-il. Il faut que je sache comment elle a fait pour se glisser dans le lit avec Taylor sans qu'il s'en aperçoive. Il a dû croire que c'était Falyn qui revenait.

Je tirai sur ma cigarette et la tendis à Tyler. Il fit de même et me la rendit.

— Ma famille de dingue a officiellement contaminé la tienne.

Tyler me prit la bière.

— T'étais proche du coma éthylique hier soir, et tu bois encore. Je croyais que tu devais arrêter ? Tu veux que j'arrête avec toi ?

— Je viens de perdre ma sœur. C'est peut-être pas le meilleur moment pour arrêter l'alcool.

— Ce ne sera jamais le bon moment, si tu dois boire chaque fois que t'as un souci. La vie est pleine de moments merdiques, tu dois arriver à les gérer sans boire. Je t'aime de toute façon, mais il faut que tu ouvres les yeux, Ellie.

Je fixai le mur, et secouai la tête.

— Je ne peux pas ouvrir les yeux. Ce n'est pas un rêve.

Des lanternes blanches étaient suspendues au plafond, le long du large ruban de mousseline qui s'enroulait autour des poutres. Sur chaque table, d'énormes chandelles votives scintillaient au centre de couronnes composées de verdure et de fleurs blanches.

Abby et Travis dansaient un slow au milieu de la pièce, se chuchotant des choses à l'oreille, tout sourire, délicieusement heureux. J'étais allongée par terre et je prenais des photos, cherchant des angles nouveaux. J'avais déjà pris les invités, les familles, les couples, et la première danse. Le découpage du gâteau était imminent, mais Travis et Abby n'avaient pas l'air plus pressés que cela.

Quelqu'un me tapota sur l'épaule. Je me relevai et vis Tyler, rasé de près, et beau comme un dieu dans son smoking, le col ouvert et le nœud papillon de travers.

— On danse ? demanda-t-il.

— Il vaut mieux que je reste concentrée sur les photos. Ça m'embêterait de manquer quelque chose.

— Oh, allez, vas-y ! m'encouragea Camille en tirant sur mon appareil jusqu'à ce que la bandoulière passe par-dessus ma tête. Et je vais vous prendre en photo, comme ça.

— Je préfère rester de l'autre côté de l'objectif.

— S'il te plaît ? insista Tyler en me tirant vers la piste de danse.

Je le suivis, mais Camille jouait déjà au paparazzi et cela m'énervait. Elle nous mitrailla, Tyler et moi, puis décida d'aller exercer

son talent sur les parents de Shepley et Trenton.

Tout en me faisant tourner à quelques mètres des jeunes mariés qui ne l'étaient pas tant que ça, Tyler observait nos mains enlacées. Puis il colla sa joue contre la mienne, et savoura le moment.

— J'aime bien cette chanson, dit-il. Je l'ai entendue des centaines de fois, et jamais je n'aurais imaginé danser un jour dessus, à Saint Thomas, avec toi.

— C'est tellement beau, ici. J'avais oublié. Je ne sais pas si je te l'ai déjà dit, mais merci.

— Si je n'avais pas payé ton billet, les parents d'America s'en seraient chargés.

— Peut-être qu'ils m'auraient pris une chambre pour moi toute seule, alors, dis-je avec un sourire en coin.

— J'en doute. Tu as beau faire des efforts, personne ne croit qu'on n'est juste amis.

J'eus un regard en direction du verre « d'eau » que j'avais laissé sur notre table. Juste avant la cérémonie, j'avais vidé une bouteille d'eau minérale et demandé au barman de me la remplir de vodka. Tout au long de la journée, chaque gorgée avalée m'avait aidée à me sentir mieux physiquement, et moins bien émotionnellement.

— À la seconde où ils boufferont ce gâteau, je me retire. Quatorze heures, c'est long, pour une journée de travail. Et je trouve ce mariage plus stressant que dans la montagne face à un incendie.

Tyler sourit et m'embrassa sur la tempe. Je le laissai faire sans esquiver, presque naturellement. Un peu plus tôt, le reste de sa famille avait affirmé que je finirais par lui céder. Je ne savais même plus ce qu'on était l'un pour l'autre, à vrai dire. Depuis le début, nous avons adopté une sorte de rythme – deux pas en avant, quatre en arrière – et nous en débarrasser s'avérait plus difficile que prévu.

Je sentis des gouttes de sueur perler entre ma robe et ma peau, et rouler sur ma nuque à la naissance de mes cheveux. Ce n'était pas tant

la chaleur que l'humidité. L'air était épais, lourd, et me faisait l'effet d'une couverture.

À la fin du morceau, Travis entraîna Abby jusqu'à la table où était installé le gâteau. Je laissai Tyler sur la piste de danse pour rejoindre Camille et récupérer mon appareil, et fis de mon mieux pour ne pas m'emporter en découvrant qu'elle avait pris plus de cent photos en à peine cinq minutes.

Je fis le point sur Travis et Abby coupant la première tranche d'une seule main. Puis Travis déposa un morceau du gâteau dans la bouche d'Abby, ils s'embrassèrent, tout le monde applaudit et la musique recommença. Je pris encore quelques photos puis rejoignis notre table. Je me saisis de mon verre et le vidai en me dirigeant vers le bar.

— Un rhum ? me suggéra le barman, dont les tempes luisaient de sueur.

— Une vodka canneberge, plutôt. Double, s'il vous plaît. Avec de la vodka, surtout.

Je l'observai faire son mélange, approuvant d'un mouvement de tête lorsqu'il mit trois quarts de vodka pour un quart de jus de fruit. Je m'étais aperçu que la vodka était un alcool bon marché qui, en plus, sentait beaucoup moins que les autres et se mélangeait facilement à beaucoup de choses. Du coup, il était facile d'en emporter partout, au boulot ou ailleurs.

— Autant prendre les devants et m'en faire un deuxième tout de suite, dis-je en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule.

Je vidais le premier verre avant de prendre le second et me retourner, avec un grand sourire, espérant que si quelqu'un me voyait, il ou elle en déduirait que je n'en avais bu qu'un.

Me cacher, boire en douce et échafauder des stratégies était devenu comme une seconde nature chez moi. Je n'étais pas sûre de pouvoir continuer comme ça encore longtemps. La partie fonctionnelle de mon alcoolisme n'allait pas durer éternellement.

— On se calme, souffla Tyler en me rejoignant. Tout va bien ?

— Je me détendais juste un peu, répondis-je en regardant Travis embrasser sa femme avant de la prendre dans ses bras, et de saluer tout le monde.

J'immortalisai ce moment, heureuse pour eux, et pour moi car j'allais enfin pouvoir ranger mon appareil.

Peu de temps après, il ne resta plus que Camille et Trenton, Taylor et Falyn, et Tyler et moi. Les parents étaient allés se coucher plus tôt, et Thomas et Liis s'étaient éclipsés, apparemment pour se disputer.

Je retournai m'asseoir à notre table, un glaçon dans une main, que je me passais dans le cou, et mon verre dans l'autre. Trenton et Taylor dansaient encore et faisaient les idiots. Les rideaux, en bordure de la salle, avaient été relevés pour laisser entrer la brise marine. Je levai la tête, laissant l'air frais sécher ma peau et l'alcool m'engourdir un peu plus.

Tyler écarta quelques mèches de mon visage.

— T'es sûre que ça va ?

— Mais ouiiii, murmurai-je, les yeux fermés. J'ai envie d'aller me baigner.

Il alluma une cigarette, mais avant qu'il ait le temps de souffler, je pris son visage entre mes mains et aspirai, emplissant mes poumons de sa fumée. Puis je la relâchai lentement dans l'air épais.

Il secoua la tête.

— Putain, c'est tellement difficile de faire ce qu'il faut avec toi.

— Viens te baigner avec moi, dis-je en me mordant la lèvre.

— Demain, plutôt, non ? La journée a été longue, et je ne suis pas sûr que se baigner un soir d'orage soit la meilleure des idées quand on est bourré et crevé.

— Comme tu voudras, soupirai-je en fermant de nouveau les yeux, affalée sur ma chaise.

L'air rafraîchi par la pluie caressa ma peau, la torpeur de l'alcool était agréable. Je tâtonnai sur le côté, trouvai le bras de Tyler.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il, amusé.

— Je m’assure que tu es toujours là.

— Je suis là. Et tant que tu me laisseras y être, j’y resterai.

Mes paupières s’ouvrirent, je laissai tomber ma tête en avant et le fixai d’un regard endormi.

— Je voudrais qu’on fasse un lit par terre, et qu’on s’allonge nus, tous les deux.

Le sourire de Tyler s’élargit.

— Mmmh... ça ressemble à une proposition indécente, ça.

Je levai la main en direction du serveur, lui demandant de m’apporter la même chose. Il regarda Tyler, qui secoua la tête.

— Hé...

— Ellie, tu es ivre. C’est au moins ton dixième verre, sans compter la merde que tu as bue toute la journée. Tu vas te faire du mal.

— C’est toujours mieux que d’en faire à quelqu’un d’autre.

Il se rembrunit.

— Houlà. C’est la minute d’autoflagellation ? Ou est-ce que ça veut juste dire que tu as l’alcool triste ?

Camille était en train de montrer sa bague de fiançailles à Falyn, pour la dixième fois au moins de la soirée. Je levai les yeux au ciel.

— Putain, c’est juste un diamant. Et petit, en plus. Qu’elle arrête de se pâmer.

— Ellie, ça suffit, gronda Tyler.

Je fis la grimace.

— Elle m’a pas entendue.

— Tu parles beaucoup plus fort que tu ne le crois. Allez, viens. On va se coucher.

— Mais je m’amuse, moi.

— Non, tu es assise dans un coin et tu te bourres la gueule.

Je soupirai.

— Bon, j’y vais. Mais toi, reste avec ta famille. Je ne veux pas que tu rates cette soirée.

— Pour que tu finisses dans les vagues ? Non. Allez.

À contrecœur, je me levai, retirant ma main quand Tyler tenta de la prendre. Il fit comprendre à ses frères et à leurs moitiés que nous nous retirions, et ne me toucha que lorsque je ratai le trottoir.

Il me sembla devoir gravir un nombre interminable de marches pour atteindre notre chambre. Je m'adossai au mur pendant que Tyler ouvrait la porte, et je serais tombée s'il ne m'avait pas rattrapée au moment où je voulais entrer.

Il me prit dans ses bras et me porta jusqu'au lit, me déposant délicatement sur le matelas.

— Viens là, toi, dis-je en voulant l'attraper.

Il me retira mes chaussures, puis me fit rouler sur le côté le temps de défaire la fermeture de ma robe. Après l'avoir fait glisser jusqu'en bas, il passa un tee-shirt par-dessus ma tête.

— Beaucoup mieux, soufflai-je. Maintenant, viens par là.

Une nouvelle fois, je voulais l'attraper, mais il éteignit la lumière, se dirigea vers la salle de bains et ferma la porte. Les tuyaux gémirent lorsqu'il ouvrit les robinets de la douche. J'hésitai à le rejoindre, mais j'étais bien, sur ce lit, et la tête me tournait. Peut-être même que j'avais un peu mal au cœur. Au bout de quelques minutes, j'avais beaucoup trop chaud, et je ne me sentais plus bien du tout. La nausée avait pris le dessus, je roulai du lit et rampai jusqu'à la salle de bains, levant le bras pour atteindre la poignée de la porte.

Ce fut moins une. Mon estomac rejeta une journée de vodka dans les toilettes. Le rideau de la douche s'ouvrit brusquement et la grosse voix de Tyler résonna dans la petite pièce.

— Merde, Ellie. Ça va ?

— Mouais. Prête pour le deuxième round.

Le rideau se referma juste à temps pour que je vomisse le reste tranquille. Puis l'eau cessa de couler, et j'entendis Tyler prendre une serviette, avant de faire couler un bain. Il me tint le front jusqu'à ce que j'aie terminé, puis me déshabilla, me souleva et me posa dans la baignoire.

Avec un gant de toilette, il me nettoya le visage, et soupira.

— C'est plus vraiment fun, là, je me trompe ? dis-je en sentant le mascara qui me piquait les yeux.

— Non, plus vraiment, répondit Tyler d'une voix triste. Je crois que le moment est venu.

Je hochai la tête, et essuyai le noir sur mes joues.

— C'est pas grave, Tyler. Je m'y attendais.

— Tu t'attendais à quoi ?

— À ces adieux.

Il secoua la tête.

— Je te l'ai déjà dit... Je ne vais nulle part. Ce n'est peut-être pas parfait, mais je sais que traverser l'enfer avec toi sera toujours mieux que le paradis sans toi. Seulement je ne vais pas pouvoir te regarder te foutre en l'air comme ça.

— Je crois qu'on sait tous les deux qu'on a dépassé le stade du groupe de parole et des douze étapes sur la voie de la sobriété.

Il essuya mon front.

— Peut-être. Mais quoi que tu fasses, je suis avec toi.

Je hochai la tête, le menton tremblotant.

Je grattai le vernis sur mes ongles. C'était bizarre d'avoir transpiré dans la moiteur des îles Vierges le matin, et de devoir mettre le chauffage à fond dans la voiture de Tyler pour supporter le froid du Colorado douze heures plus tard. Les essuie-glaces crissaient sur le pare-brise, chassant les flocons de neige qui tombaient tranquillement.

— Je n'essaie pas de faire ma chieuse, je crois juste que j'ai besoin d'un peu de temps seule pour faire le point.

Il soupira, exaspéré.

— Et pourquoi on ne pourrait pas faire ça ensemble ?

— Parce que tout ce que j'ai essayé, jusqu'à ce week-end, a échoué. Ça fait un an. Je pense que le moment est venu de chercher une autre

solution.

— Ou un autre mec ?

Je fermai les yeux, vexée.

— J'arrive pas à croire que tu dises ça.

— Je veux juste t'aider à porter tes bagages. C'est pas la fin du monde.

— Si tu montes, tu resteras, je le sais.

— Et alors ? C'est si terrible ?

Comme je ne répondais pas, il serra le volant de toutes ses forces.

— En fait, tu veux picoler, et tu ne veux pas que je te voie, dit-il.

— Quelque chose dans ce goût-là.

— Donc ça va être ça, à partir de maintenant ? Préférer te bourrer la gueule plutôt que de passer du temps avec moi ?

— Non.

— C'est pourtant l'impression que ça donne.

— Je ne veux pas que tu montes, déclarai-je sèchement.

— Pourquoi ?

— Tu sais pourquoi !

Du plat de la main, il donna un coup sur le tableau de bord.

— Bordel de merde, Ellie ! Je suis à bout, là !

— Alors rentre chez toi !

— Je ne veux pas rentrer chez moi, je veux rester avec toi !

— Eh ben tant pis pour toi !

Il serra les dents. Droit devant lui, la façade de *L'Écho des Montagnes* éclairée par le faisceau de ses phares. Sur le sol, le tapis de flocons s'épaississait.

D'un geste rageur, il passa la marche arrière.

— J'en peux plus, là.

Je pris mon sac à dos et posai la main sur la poignée de ma portière.

— Il est temps que tu le reconnaises.

— Tu n’attendais que ça, hein ? Je renonce, donc ce n’est pas ta faute. Tu vas monter et te bourrer la gueule parce que tu pourras t’apitoyer sur ton sort. Formidable, ta solution, bravo !

Je descendis, pris ma valise à l’arrière et claquai les deux portières.

Tyler ouvrit sa vitre.

— J’ai supporté beaucoup de conneries pour que ça marche entre nous, et en fait, tu t’en fous complètement.

— Je t’avais prévenu !

— C’est des conneries, tout ça, Ellie ! C’est pas parce que je préviens la banque que je vais faire un casse que c’est la faute de la banque !

— Oublie surtout pas de dire ça au barman quand t’iras pleurer dans ta bière, lâchai-je, cynique.

— Mais je n’ai pas besoin d’aller au bar chaque fois que quelque chose merde dans ma vie, moi. Ça s’appelle être adulte, figure-toi. Et si je suis sûr d’une chose, c’est que je ne te pleurerai pas ! dit-il en refermant sa vitre.

Il recula en faisant hurler le moteur et quitta le parking dans une embardée, avant de s’éloigner à toute blinde en direction de l’autoroute.

Je restai seule un moment, sous le choc. Je le connaissais depuis un an, et jamais Tyler ne m’avait parlé comme ça. L’amour pouvait faire naître chez les gens une haine inédite.

La neige étouffait tous les bruits, mais là, le silence était assourdissant. Je tirai ma valise jusqu’à la porte. Ma clé était gelée, et me brûla les doigts tandis que j’ouvrais d’une main tremblante. Les roulettes cognèrent sur chaque marche, je lâchai ma valise dès le seuil de mon appartement franchi.

Puis je fis les quelques pas qui me séparaient du frigo et attrapai la dernière bière qui s’y trouvait, notant au passage qu’en dehors de cette cannette, il ne contenait qu’un morceau de fromage moisi et un pot de moutarde. J’ouvris la bière. Le liquide amer glissa dans ma gorge, à la

fois glacé et réconfortant. Il restait aussi un peu de vodka dans le placard, mais la paie n'était que dans une semaine.

Mon téléphone sonna.

— Allô ?

— C'est Jojo, t'es rentrée ?

— Oui, dis-je en faisant tomber la neige de mes cheveux.

— Tu t'emmerdes ?

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Cocktails pas chers au bar des ploucs, lança-t-elle. Je passe te chercher.

— Parfait.

Le juke-box passait du Bon Jovi. Ses lumières jaunes, vertes et bleues étaient les seules de la salle du *Turk's*, en dehors des néons au-dessus du bar.

Un petit groupe local de snowboarders avalaient tequila sur tequila et, malgré mes regards enjôleurs dans leur direction, ne semblaient pas prêts à partager.

Au bar, Annie se démenait pour engranger les derniers pourboires de la saison. J'étais assise sur un tabouret et je la regardais préparer des cocktails que je n'avais pas les moyens de m'offrir. Jojo m'en avait déjà payé deux, et je ne lui en demanderais pas un troisième. Malheureusement, personne ne semblait disposé à flirter avec une fêtarde en jet-lag trop fauchée pour faire la bringue.

Je balayai la salle d'un regard circulaire, au bord du désespoir, écoutant Jojo me parler de Liam et de son invitation à le retrouver en Caroline du Nord.

Un petit verre apparut devant moi et je me tournai pour voir qui je devais remercier. Mon sourire s'évanouit en apercevant une banane platine et un sourire doux.

— T'as une tête à faire peur, Ellie, affirma Paige en rajustant une de ses énormes boucles d'oreilles dorées.

Je regardai droit devant moi.

— Va-t'en, s'il te plaît.

— Pas très sympa, dis donc. Je viens de t'offrir un verre.

— À cause de toi, ma sœur ne me parle plus.

Jojo se pencha en avant pour la regarder.

— Comment as-tu pu faire une chose pareille, Paige ? À quoi tu pensais ?

— À rien, répondit-elle sans une trace de remords. J'étais bourrée, et je planais très haut, je crois.

Jojo plissa le nez.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu étais tellement gentille, avant. Et aujourd'hui, t'es pleine de trous et couverte de dessins pourris.

— Va te faire mettre par un kangourou, Jojo.

— T'es une vraie salope, Paige. Ton sourire innocent, il est en toc. Il ne trompe personne, lâcha Jojo avant de se concentrer sur ce qui passait à la télévision, au-dessus du bar.

Paige resta impassible et posa le menton sur sa main.

— C'était pas pour être méchante. J'avais pas compris que c'était un secret.

— Tant qu'à faire un truc aussi dégueulasse, assume. Ça forcerait peut-être mon respect, dis-je en prenant le verre pour le vider d'un trait.

— T'en veux un autre ? proposa-t-elle en haussant un sourcil.

Elle avait des projets pour moi, et peu m'importait de savoir lesquels. Ce que je voulais, c'était boire et tout oublier le temps d'une soirée.

— Ça dépend. Qu'est-ce que tu as mis dans celui que je viens de boire ?

— Rien de fun, à moins que ce ne soit une suggestion ?

— Je vais juste prendre un autre verre.

Paige fit un signe à Annie, qui hocha la tête.

— Et ton mec, il est où ? demanda Paige en se hissant sur le tabouret, à ma droite.

Elle portait un jean serré et un débardeur sous une chemise de flanelle, une tenue qui mettait ses courbes et son décolleté en valeur

tout en la protégeant du froid.

— Pas ici, répondis-je en vidant le verre qu'Annie venait de poser devant moi.

— Hé, rigola Paige, attends-moi !

Elle m'imita, reposa le verre à l'envers sur le bar et le poussa vers Annie en commandant deux autres, doubles.

Je les bus aussi vite qu'Annie les servit.

— Toute ma paie va y passer, dis donc, finit par dire Paige. Je suis venue avec cinquante dollars, et j'ai déjà plus rien.

— Merci, dis-je en levant mon verre vide.

— Calme-toi toi, intervint Jojo. Quand mon père craque, il a toujours plus de mal à s'en remettre s'il a la gueule de bois.

— J'ai déjà la gueule de bois. Enfin... j'avais... il y a cinq ou six verres de ça.

— Tu les comptes ? s'étonna Paige. Impressionnant.

Jojo ricana.

— Savoir compter jusqu'à six, y a que toi que ça impressionne, Miley Cyrus.

— Pourquoi tu l'as amenée dans un bar, si elle essaie d'arrêter de boire ? demanda Paige.

— Pourquoi tu lui as apporté du whisky, chez elle ? Et pourquoi tu lui paies des coups ? Je voulais juste boire un verre et bavarder, pas la décalquer pour ensuite lui faire faire des choses contre nature.

— T'es sûre ? demanda Paige avec un sourire angélique.

— Va te faire foutre.

— Allons, allons, mesdemoiselles, dis-je en souriant sous l'effet de l'alcool. Pas la peine de vous battre pour savoir laquelle de vous deux est la plus douée pour me faire dérailler.

— Ce n'est pas drôle, intervint Annie.

Elle nous considéra d'un œil noir, tout en essuyant furieusement un verre.

— Vous êtes toutes les deux des ordures, si elle essayait de rester sobre, reprit-elle. Et toi, Ellie, je veux plus te voir ici. Allez, dehors !

Je restai bouche bée.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

— Tu m'as laissé servir à boire à une alcoolique. T'as pas intérêt à remettre les pieds ici, sinon, j'appelle Wick. Jojo... tu devrais avoir honte.

— Oh, je t'en prie, hein. Comme si Papa ne venait pas ici pour se bourrer la gueule quand il s'est disputé avec Maman, répliqua Jojo en faisant la moue.

— Ça fait un bail que ce n'est pas arrivé, répondit Annie en secouant ses longues boucles brunes. Allez, ramène-la chez elle.

— D'accord, d'accord, on y va, dis-je en me levant.

— Je te raccompagne, proposa Paige.

Je secouai la tête.

— Non. Tu ne t'es toujours pas excusée pour ta connerie du réveillon.

Paige descendit de son tabouret et s'approcha de moi, beaucoup trop près à mon goût.

— Mais qu'est-ce que tu crois que j'essaie de faire, là ?

Elle se pencha en avant et m'embrassa à pleine bouche. Dans leur coin, les snowboarders hurlèrent comme si leur équipe de hockey préférée venait de marquer.

— Payez-leur un verre ! lança l'un d'eux en nous montrant du doigt.

Je regardai Annie, mais elle m'indiqua la porte.

Paige me prit par la main. À peine avions-nous franchi le seuil du bar, elle se cala contre le mur et me tira violemment contre elle. Son piercing lingual cogna contre mes dents, elle me tenait le visage des deux mains.

J'entendis quelqu'un glousser sur ma gauche et tournai la tête. Une femme, dans la même position que Paige, faisait la même chose à

Sterling, une jambe calée sur sa hanche.

Le regard de Sterling croisa le mien, et quand il me reconnut, je vis qu'il était aussi ivre que moi, sinon plus. Nous nous regardâmes longtemps, puis son amie prit à nouveau son visage entre ses mains, réclamant son attention.

Paige voulut faire la même chose avec moi, mais je m'écartai.

— Ellie ? s'étonna-t-elle, décontenancée.

Je me mis à marcher dans la rue, m'éloignai d'elle, de Sterling et de son amie, en direction du centre. Au coin de la rue, je m'arrêtai, baissai les yeux au passage d'une voiture de police, puis traversai en direction du seul magasin de la ville qui était ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Les toilettes ? demandai-je en entrant.

Le vendeur indiqua le fond du magasin, je courus.

— Hé ! Interdit de dégueuler, hein !

Je poussai la porte de toutes mes forces, la refermai pour m'y adosser et me laisser glisser sur le sol. Il y avait des morceaux de papier toilette partout autour de moi, et je sentis mon jean se mouiller au contact d'une des nombreuses flaques. D'une main tremblante, je pris mon téléphone et fis défiler mes contacts.

Avant de pouvoir changer d'avis, j'appuyai sur le nom que jamais je n'avais imaginé appeler – un numéro que Finley avait enregistré dans mon portable trois mois plus tôt.

Elle décrocha au bout de deux sonneries.

— Ellison ? Mon Dieu, comme je suis heureuse de t'entendre.

— Sally... Je suis dans les toilettes d'un magasin. Je crois que c'est le seul ouvert à cette heure.

— Où ?

— À Estes Park. Je vais avoir besoin d'une voiture pour m'emmener jusqu'au centre de désintoxication le plus proche. J'ai essayé d'arrêter de boire... J'ai...

J'inspirai un grand coup avant de reprendre :

— ... Je n’y arrive pas toute seule. Je suis ivre, là.

— Quelqu’un sera là dans un quart d’heure. Reste où tu es, Ellison.
On va te remettre sur pied.

Je mis l’alarme sur mon téléphone et attendis sans bouger dans ces toilettes répugnantes. Avant que l’alarme ne sonne, le vendeur de la boutique vint toquer à la porte.

— Hé, madame ? Ça va ?

— Ça va, répondis-je en reniflant, rampant jusqu’au distributeur de papier pour prendre de quoi me moucher entre deux sanglots.

— Il y a un type pour vous, dehors. Il dit qu’il vient vous chercher.

En me relevant, je croisai mon visage dans le miroir, et pris peur. Deux épaisses coulures de mascara barraient mes joues jusqu’à mon menton. J’avais l’air d’une folle, mes yeux étaient vides, et vitreux.

J’ouvris grand la porte, et vis Tyler à côté du vendeur, l’air immense à côté de ce petit mec maigrichon.

Il soupira, soulagé.

— Ellison... Je t’ai cherchée partout.

M’essuyant les mains sur mon jean, je tentai de sortir du magasin sans tituber. Tyler me suivit, prêt à me rattraper en cas de chute. Il posa sa veste militaire sur mes épaules.

— Écoute, je suis tellement désolé, lâcha-t-il. Je ne voulais pas...
Tout ce que j’ai dit, je ne le pensais pas.

— Je sais.

— Non, dit-il en me prenant les bras. Non, tu ne sais pas. Tu ne sais pas à quel point je t’aime. Avant mon anniversaire, tout était super. Je voudrais juste que ça reprenne comme avant.

Je vacillai en arrière, il me prit contre lui.

— Tu as beaucoup bu ?

— Oui, dis-je d’une voix tremblante. J’ai vu Sterling.

L’expression de Tyler passa de l’inquiétude à la colère.

— Où ? Il t’a dit quelque chose ? Tu es venue ici avec lui ?

Je secouai la tête.

— J'ai marché.

— Putain, Ellie, mais il fait un froid de gueux.

— Je ne veux pas devenir comme lui.

— Comme qui ? Sterling ? Mais non. Tu ne lui ressembles pas. Vous n'avez rien en commun.

— Je suis exactement comme lui. Je suis une salope alcoolique qui se fout des autres. Je ne peux pas t'aimer. Je ne m'aime pas moi-même.

Ce fut comme si Tyler n'arrivait plus à respirer. Puis il haussa les épaules.

— Qu'est-ce que je suis censé répondre à ça, moi ? Tu n'arrêtes pas de me mettre à terre, et je n'arrête pas de me relever en me disant qu'un jour, tu arrêteras de frapper. Je t'aime. Et je sais que tu m'aimes, mais... je ne suis pas un punching-ball. Et je ne sais pas combien de temps je vais encore arriver à encaisser.

— Ce n'est pas à toi de me sauver. Je dois y arriver par moi-même. Ailleurs.

Il blêmit.

— De quoi tu parles ?

Une voiture noire s'arrêta à notre hauteur, le chauffeur descendit.

— Mademoiselle Edson ?

Je fis oui de la tête.

— C'est qui, ce mec, bordel ? s'énerva Tyler.

— C'est mon chauffeur.

— Mais je peux t'emmener, moi. Où est-ce que tu vas ?

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas.

— C'est qui ? Il bosse pour tes parents ?

— Pas exactement.

Sally savait aussi bien que moi que mes parents prendraient en charge n'importe quel moyen de transport jusqu'à un centre de désintoxication.

Je retirai la veste militaire, voulus la rendre à Tyler, mais il refusa.

— Garde-la. Et ramène-la-moi quand tu reviendras.

Je posai une main sur son visage et me hissai sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Il referma ses bras autour de moi, et serra fort, fort, comme si c'était la dernière fois.

— Reviens, souffla-t-il contre mes lèvres, les yeux fermés.

— Et si je reviens changée ? Si ça prend du temps ?

Il secoua la tête.

— J'ai aimé toutes les versions de toi que j'ai connues. J'aimerais celle qui reviendra.

En larmes, je hochai la tête et lui fis au revoir de la main.

Le chauffeur ouvrit la portière lorsqu'il me vit me retourner. Il la referma derrière moi. L'odeur de cuir et de neuf me rappela mon autre vie, et l'Ellison d'avant, qui n'aurait pas remarqué qu'elle était crasseuse alors que la voiture était propre. Je n'étais pas à ma place dans cette voiture, ni dans cette vie, mais j'étais là malgré tout, prête à rendre les armes pour pouvoir guérir complètement.

— Attachez-vous, mademoiselle Edson. Nous avons de la route.

Je hochai la tête et attrapai la boucle de ceinture pour la tirer en travers de ma poitrine. J'ignorais où le chauffeur m'emmenait, mais je pleurai pendant tout le trajet.

La balustrade en pierre était froide contre mes paumes, et c'était agréable. Debout sur le balcon de ma chambre individuelle, j'étais face à l'océan, enfin calme après une semaine de tempête. Le bruit du ressac m'apaisait le soir, et l'air iodé m'apportait un sentiment de sécurité, mais j'allais m'en aller. Il me restait encore à affronter ma sœur, Tyler, et ses frères. J'avais des excuses à présenter, et encore beaucoup, beaucoup de travail.

On toqua doucement à la porte. Je traversai la pièce carrelée de marbre en resserrant la ceinture de mon peignoir en soie couleur crème, et actionnai la poignée en laiton. Mon séjour aux *Passages* avait été comme des vacances de luxe. À mon arrivée, j'avais d'abord pensé qu'il s'agissait d'une nouvelle tentative, de la part de mes parents, pour acheter ma sobriété. Mais j'avais beaucoup appris. Et changé plus encore. Mon cœur était guéri et mon âme au repos, du moins entre les murs du centre de désintoxication le plus luxueux du monde.

Sally entra en compagnie de ma conseillère, Barb, qui avait entre les mains un cupcake et un diplôme. Sally me fit un clin d'œil, consciente du côté infantilisant de ce morceau de papier, mais il signifiait que je pouvais rentrer chez moi. Elle m'embrassa, avec une évidente fierté. Au cours des soixante jours que je venais de vivre ici, nous avions passé de longs moments, souvent tard dans la nuit, à discuter toutes les deux, et elle avait, je ne sais comment, réussi à convaincre mes parents de garder leurs distances tout en soutenant ma

démarche de bonne grâce, et en la finançant, quand bien même j'avais systématiquement refusé de les voir.

Barb avait déjà rempli les papiers de sortie, et me tendit un stylo. Je lus tout en détail et signai, Sally tapotant ma main droite tandis que je signais de la gauche.

Après avoir fait mes adieux à Barb, je restai seule avec Sally, qui affichait son sourire bouche fermée, la fierté irradiant pratiquement de son regard. Elle n'était pas du tout la vipère que j'avais imaginée au départ. Maintenant que j'étais sobre, je trouvais plus facile de voir les gens pour ce qu'ils étaient vraiment. Avoir les idées claires aidait à faire la différence entre les gens qui voulaient ce qu'il y avait de mieux pour moi et étaient prêts à se battre contre moi s'il le fallait pour que j'atteigne cet objectif, et ceux, pleins de bonnes intentions, qui ne faisaient qu'encourager mes penchants – comme mes parents. Je n'étais pas encore assez forte pour les voir, et j'avais du mal à accepter quoi que ce soit de leur part, après tout le mal que j'avais causé à notre famille, mais ma sobriété passait avant tout le reste. Je devais ravalier mon orgueil et accepter le soutien de ceux qui m'aimaient.

Sally m'accompagna à l'aéroport et me dit au revoir en promettant de prendre des nouvelles régulièrement. Je luttai contre le sentiment d'imposture que j'avais à voyager en première classe, porter de nouveaux vêtements et un parfum de luxe envoyés par Finley. J'étais loin de l'ivrogne mal fagotée arrivée deux mois plus tôt, et même de la photographe baroudeuse couverte de cendres, qui pourtant me plaisait. Mais tout avait un aspect différent, dans la sobriété. Même moi.

Au moment où l'avion s'ébranla, mon téléphone sonna et le visage de Finley s'afficha à l'écran.

Elle n'était venue aux *Passages* qu'une seule fois, suffisamment longtemps pour une session de suivi de trois heures, et un dîner. En larmes, elle avait reconnu avoir croisé Falyn en arrivant dans l'appartement, vu une photo de moi sur la table de nuit et supposé que c'était Tyler dans le lit. Elle s'était souvenue de l'avoir entendu qui

l'appelait Falyn au moment où elle se couchait, mais trop blessée et trop jalouse, n'avait pensé qu'à se venger. Après ça, elle s'était sentie trop honteuse pour me parler, jusqu'au jour où elle s'était assise dans une salle magnifique, avec des fleurs magnifiques, un sol en marbre et des tableaux de maître au mur, choisis pour apporter calme et sérénité pendant que les pires horreurs sortaient de notre bouche.

— Allô ? dis-je en décrochant. On est sur le point de décoller, Fin'.

— Tu devrais appeler Tyler. Il est un peu nerveux.

— On est deux.

— Il veut te voir.

— Moi aussi, je veux le voir. Mais je ne sais pas si ce soir sera le bon moment.

— Il veut aller te chercher à l'aéroport. José peut s'en charger. C'est à toi de décider.

— Je suis une alcoolique repentie, Fin'. Pas une gamine.

— Excuse-moi. Je dirai à José de te retrouver là où on récupère les bagages à 19 h 30.

— Laisse tomber. Le trajet jusqu'à Denver, ce sera bien, pour discuter.

— Avec Tyler ?

— Oui. Il faut que je raccroche, Fin'. Bisous.

— Bisous, Elliebee !

Je raccrochai et posai mon téléphone sur la console qui nous séparait, moi et un monsieur plus âgé en costume Prada et lunettes. Il me rappelait un peu Stavros, le barman de l'hôtel à Colorado Springs, avec son élégance et ses cheveux gris. Tandis que l'avion décollait, je repensai à mes derniers moments avec Tyler et à la façon dont il m'avait regardée. Me verrait-il de la même façon, comme une petite fille faible et paumée dont il fallait s'occuper ? La Ellie trois point zéro n'était ni faible, ni paumée, mais elle portait le fardeau du remords, et avait du mal à pardonner.

Quand le train d'atterrissage toucha le sol à Denver, ma tête glissa de ma main. Je bus une gorgée d'eau tandis que l'hôtesse entamait son laïus. Puis l'avion s'immobilisa et une petite sonnerie annonça que l'on pouvait bouger. Les ceintures cliquetèrent dans l'habitacle, un peu comme le bruit des touches d'un clavier, et tout le monde se leva en même temps. J'avais enregistré tous mes bagages, je me faufilai dans l'allée, pour attendre l'ouverture de la porte.

Remonter la passerelle jusqu'au terminal, puis prendre la navette jusqu'à l'endroit où l'on récupérait les bagages me sembla beaucoup plus long que d'habitude. Tout me semblait différent. *Je* me sentais différente. En arrivant à la salle des bagages, je vis Tyler, qui m'attendait en bas de l'escalator et se faisait bousculer par tous ceux qui passaient. Il leva les yeux vers moi, et ne les détourna plus jusqu'à ce que je sois devant lui.

— Salut, lança-t-il, nerveux.

— Merci d'avoir fait tout ce chemin pour venir me chercher.

— Je suis allé partout, j'ai appelé tout le monde pour savoir où tu étais. Je voulais être là quand tu arriverais.

Quelqu'un me poussa par-derrière, me forçant à faire un pas en avant.

— Hé, dit Tyler en repoussant l'homme.

Puis il m'entraîna un peu à l'écart, et la chaleur de ses mains sur ma peau provoqua en moi une émotion d'une intensité à laquelle je ne m'étais pas tout à fait préparée.

— Je ne savais pas que deux mois, ça pouvait être aussi long.

— Ça devait être parce que tu n'avais rien à te mettre sur le dos, dis-je en lui tendant sa veste militaire.

Il la prit, la regarda.

— Je l'avais oubliée. Mais toi, je n'ai pas pu t'oublier.

— Il me fallait juste un peu de temps pour remettre d'équerre le bordel de ma vie.

Il sourit, apparemment soulagé par le choix de mes expressions. Je portais la robe crème et les bottes en daim à talons que Finley m'avait envoyées. Mes cheveux ondulaient jusqu'au milieu de mon dos, étaient propres et ne sentaient pas la fumée. J'étais très différente de la dernière fois qu'il m'avait vue, mais au moins, je parlais toujours de la même façon, et cela semblait le rassurer.

Le tapis à bagages sonna, les voyageurs se regroupèrent tout autour.

— Viens, me dit Tyler.

Il me prit par la main et nous nous approchâmes. Déjà, des valises dégringolaient dans le toboggan, pour s'arrêter sur le tapis roulant. La mienne était en troisième position, avec son étiquette rouge « Prioritaire » autour de la poignée.

Tyler l'attrapa sans effort, tira sur la poignée télescopique.

— On a un peu de marche, s'excusa-t-il.

— On a déjà parcouru pas mal de chemin, ensemble.

— C'est vrai.

Il sourit. La nervosité le rendait silencieux, et le trajet jusqu'à la voiture se fit sans autre échange. L'aéroport international de Denver était un dédale, mais Tyler resta concentré, et nous mena à destination aussi rapidement que possible.

Ma valise sur le siège arrière, il ouvrit ma portière et m'aida à monter. Les bottes à talons rendaient la chose un peu difficile mais, d'un bras, il me souleva jusqu'à mon siège.

Puis il contourna le pick-up d'un pas rapide, monta à son tour et mit le contact, avant de batailler pour régler la climatisation.

— Oui, c'est bien, comme ça, dis-je quand il chercha mon approbation du regard.

Le parking couvert était un vrai labyrinthe, mais Tyler était concentré, et en sortit sans difficulté. Enfin, la lumière du jour reparut.

— Alors... annonça-t-il au bout d'un moment. Devine qui va être papa ?

Je le regardai, me préparant au pire.

— Non ! s'écria-t-il. Putain, non, pas moi ! Taylor ! dit-il avec un rire nerveux. Taylor va être papa. Je vais être tonton.

Je respirai.

— Génial ! C'est génial. Jim doit être aux anges.

— Ouais, il est carrément euphorique.

Je me tournai vers la vitre et fermai les yeux, soufflant doucement. J'avais été tellement impatiente de le revoir que j'étais déjà épuisée émotionnellement. Les exercices de respiration que j'avais appris au centre m'aiderent à rester calme.

Attendre qu'il aborde lui-même le douloureux sujet de mon départ précipité était trop dur, et je décidai de le faire moi-même.

— Tyler...

— Non, dit-il en serrant le volant. Laisse-moi t'expliquer.

Ma gorge se noua. J'avais peur que les choses ne soient pires que ce que j'avais imaginé pendant ces huit semaines. Tyler m'avait mise de côté, quittée, brisé le cœur et hurlé dessus de mille façons différentes dans mes cauchemars. Le moment était venu de découvrir lequel de ces scénarios était devenu notre réalité.

— J'étais furax, je le reconnais, commença-t-il. Mais je ne savais pas que tu étais *vraiment* partie. Je suis un connard fini, Ellie. Je n'avais pas compris que tu étais si mal. On se disait amis et plus si affinités, mais là, je ne mérite même pas ça. J'aurais dû m'en apercevoir. J'aurais dû comprendre.

— Comment ? Je ne le savais pas moi-même.

Il ne tenait pas en place, ses mains bougeaient sans arrêt sur le volant, il rajustait sa casquette toutes les deux minutes, se massait la nuque, se carrait dans son siège pour ensuite se redresser et régler la radio.

— Tyler, dis-le, c'est tout. Si c'est trop pour toi, je peux le comprendre. Ce n'est pas ta faute. Je t'ai imposé beaucoup de choses.

Il me regarda d'un air mécontent, fit une embardée et s'arrêta sur le bas-côté.

— Tu te retrouves par terre dans des toilettes publiques dégueulasses. Tu m'embrasses en me disant au revoir, et tu disparais. Moi je me retrouve coincé dans ma montagne et je me fais un sang d'encre, Ellison. Je n'avais aucun moyen de te contacter, de savoir si tu allais bien, si tu étais vivante, même ! Tous mes coups de fil ne menaient nulle part !

Je fermai les yeux.

— Je suis désolée. J'ai été très égoïste, et je te dois plus que de simples excuses.

— Non, dit-il en secouant la tête. Je n'aurais pas dû te laisser seule à l'appartement. Je savais que tu avais du mal à tenir. Ça faisait un moment que tu luttais. Et moi je t'ai emmenée dans un putain de bar, j'ai fait jouer mes relations pour te sortir de la cellule de dégrisement, je t'ai emmenée à des soirées, je savais que tu mettais de l'alcool dans ton café au boulot... Je suis d'abord ton ami, Ellie, et j'ai pas assuré du tout. Je t'ai laissé tomber sur tous les plans.

Barb m'avait expliqué la tempête qu'il me faudrait traverser à ma sortie des *Passages*. J'allais devoir gérer non seulement mon propre sentiment de culpabilité, mais celui de tous ceux qui m'aimaient.

— Tyler, arrête. Nous savons tous les deux que tu n'aurais pas pu m'empêcher de boire même si tu l'avais voulu. J'étais la seule à pouvoir prendre cette décision, et tu m'as aidée jusqu'à ce que je le fasse.

Je vis ses yeux briller.

— On était tous les deux barrés le soir où on s'est rencontrés, mais plus j'ai passé de temps avec toi, plus je me suis senti normal.

J'eus un petit rire.

— Moi aussi.

Très pâle, il se pencha pour ouvrir la boîte à gants, et en sortir une petite boîte rouge carmin.

— Ouvre.

J'obéis, retenant mon souffle. Et cherchai des mots qui ne vinrent pas.

— Tu sais ce que c'est, quand on est en montagne. Même quand on creuse des tranchées, on a beaucoup de temps pour réfléchir. Quand Jojo m'a annoncé ton retour... Je suis allé chez le premier bijoutier. Je ne peux pas imaginer autre chose que vivre avec toi, et rentrer auprès de toi le soir, et... Ellie, veux-tu...

— C'est beaucoup, pour mon premier jour...

Il hocha la tête plusieurs fois, puis me prit l'écrin des mains et regarda devant lui.

— Putain, lâcha-t-il en tapant sur le volant du plat de la main. Je ne voulais pas dire ça ! Je me le suis répété des centaines de fois, en venant. Il ne fallait pas te le dire. Tu n'as pas besoin de ça.

Mon cœur se serra.

— Je t'ai fait vivre un enfer, dis-je en m'enfonçant dans le remords au point de me demander si j'allais réussir à en sortir.

Il me regarda.

— Si tu es le feu, Ellie... je m'enflammerai.

Une larme roula sur ma joue. Je tendis la main vers lui, il me prit dans ses bras, me fit passer par-dessus le bloc central pour me mettre sur ses genoux, et couvrit mon visage et mon cou de petits baisers, jusqu'à ce qu'il arrive à ma bouche.

Prenant mon visage entre ses mains, il m'embrassa lentement, passionnément, me disant qu'il m'aimait sans prononcer un mot.

Quand il s'écarta, nous restâmes front contre front. Il avait les yeux fermés, le souffle court. Quand il les ouvrit enfin, je ne lui laissai pas le temps de poser sa question, et lâchai ma réponse dans la précipitation.

— Oui !

Un petit sourire d'espoir se dessina sur ses lèvres.

— Vraiment ?

— Mais...

Le sourire s'évanouit, l'espoir dans son regard, aussi.

— ... il me reste beaucoup de travail. Je vais avoir besoin de beaucoup de temps, et de patience.

Il secoua la tête, se redressa sur son siège, prêt au combat. Puis il ouvrit l'écrin, en sortit l'anneau en or blanc surmonté d'un petit solitaire rond.

— Il n'est pas aussi gros que celui de Finley, je sais, mais...

— Je m'en fous. Ce qui compte, c'est ce qu'il signifie.

Lentement, il le glissa autour de mon annulaire, et ravala un rire.

— Merde, ça fait tout drôle !

Je repensai à ce qu'il venait de dire, laissai ses mots se mêler à tout ce que j'avais appris ces deux derniers mois. Reprendre une ancienne relation ou en démarrer une, c'était la garantie d'une rechute, et Tyler et moi entrions dans les deux catégories. Malgré cela, je savais que personne ne pourrait m'apprendre à aimer mieux que lui.

— Est-ce qu'on peut juste...

— Tout ce que tu voudras, bébé, dit-il.

Je repris place sur le siège passager, et Tyler garda ma main dans la sienne, posée sur sa cuisse, pendant tout le trajet. Je n'éprouvais ni stress, ni inquiétude, ni nervosité, au contraire. C'était comme si tout se mettait enfin en place dans ma vie, le même jour. La nouvelle Ellie rentrait chez elle, elle était amoureuse, fiancée, et heureuse. Je ne voyais pas plus stimulant pour sa santé psychologique. Je ne m'attendais pas à ce que la vie soit un long fleuve tranquille mais, quand je regardais Tyler, « comblée » était le seul mot qui me venait à l'esprit.

Jojo passa la tête dans mon bureau. On aurait dit qu'elle s'était endormie dans une cabine à UV. Sa longue tresse blonde était ramenée sur une épaule.

— T'as une minute ?

— Bien sûr. Je finis juste ça, et...

Je tapai encore quelques mots, sauvegardai mon document et me carrai dans mon fauteuil de bureau.

— Alors, ça fait quoi de reprendre le boulot ? demanda-t-elle en se laissant tomber sur le petit canapé, en face de moi.

— Euh... du bien, dis-je en hochant la tête.

— Et ton nouvel appart, il est comment ?

Nouveau hochement de tête.

— Ce n'est pas le mien. Et rien de ce qui s'y trouve n'est à moi.

— Je sais que c'est dur. Mais ça le serait plus encore sans leur aide. Pour l'instant, l'objectif, c'est te remettre sur pied.

— Je sais. Tyler dit la même chose. Il n'insiste même pas pour que j'emménage avec lui. Ce qui est assez... étrange.

— Mais intelligent. Félicitations, au fait.

Sa phrase à peine terminée, je vis qu'elle pensait déjà à autre chose. Mais j'attendis qu'elle ait cessé d'enrouler autour de son doigt les mèches platine échappées de sa tresse.

— Le chef a appelé, aujourd'hui. Il a demandé comment tu allais.

— Le superintendant ?

— Oui, oui, ce chef-là. Il a posé quelques questions à propos de ton rétablissement.

— Super gênant.

— Il voudrait te donner une seconde chance.

— Vraiment ? dis-je, dubitative.

— La brigade est en récupération pour le moment.

— Je sais.

— Tous les gars partent pour Colorado Springs dans deux jours.

— Ça aussi, je le sais.

— Le chef m'a demandé si, à leur retour, tu serais prête.

— Pourquoi voudrait-il que je revienne ?

Cette fois, j'étais carrément méfiante.

— Il a lu ton dernier article, sur l'entretien des forêts. Le truc a été super bien reçu, et, pour clore la série, il aimerait quelque chose du même genre.

— Je suppose que la reprise de la série par l'Associated Press l'a aidé à prendre sa décision ?

Jojo sourit.

— Je suis presque sûre que Papa t'adopterait s'il le pouvait. Tu as fait décoller son magazine, vraiment. Les prix de nos encarts publicitaires ont explosé pour les six mois à venir, et les nouveaux abonnements sont au-delà de nos espérances. Tout ça, c'est grâce à toi, Ellie. Je ne peux même pas revendiquer ma participation, pour le dernier article, j'ai repris ton texte mot pour mot.

— J'ai remarqué que tu n'étais pas créditée.

— Et c'est normal, affirma-t-elle en se penchant en avant. Mais, encore une fois, la priorité, c'est te remettre sur pied. Si tu penses que c'est trop tôt, on attendra la prochaine saison. Papa a insisté pour que je te le dise.

Je me tournai vers la porte du bureau de Wick, qui était restée fermée depuis mon retour au bureau.

— Non, je peux le faire, dis-je, le cœur battant, faisant en sorte que mon excitation ne soit pas trop évidente.

Le visage de Jojo s'illumina.

— C'est vrai ?

— Oui. Mais arrête de dire qu'il faut me remettre *sur pied*. Cette expression me rend malade.

Elle se leva, secoua la tête.

— Pas de problème. Je ne le dirai plus.

Deux secondes après qu'elle eut quitté mon bureau, son visage reparut :

— En fait, si, je le dirai encore. Si c'est nécessaire.

— Je note.

Enfin seule, je me détendis, inspirai profondément, soufflai. Mon bureau était presque aussi vide que je l'avais trouvé à mon retour, en dehors des trois photos que j'avais encadrées. Je pris la première. C'était la photo d'un portrait de Finley, accroché au mur chez mes parents. Elle était mal cadrée, puait l'amateurisme au point que, souvent, je la retournai pour ne plus la voir, et pourtant c'était ce cliché qui m'avait permis de décrocher mon boulot de photographe.

La porte d'entrée tinta et j'entendis Jojo saluer quelqu'un. Au ton familier et un peu condescendant de sa voix, je conclus qu'il s'agissait de Tyler.

— Ellie ? appela-t-elle par l'intercom.

J'appuyai sur un bouton.

— Oui ?

J'entendis Tyler en bruit de fond, qui se plaignait de ne pas pouvoir se rendre directement à mon bureau.

— Tyler Maddox demande à te voir. Je te l'envoie, ou préfères-tu que je lui suggère de retourner d'où il vient, au royaume des maladies vénériennes ?

J'éclatai de rire.

— Envoie-le-moi.

Elle soupira bruyamment.

— Très bien.

Tyler apparut quelques secondes plus tard, deux sodas à la main.

— Sprite pour toi, dit-il en s'asseyant sur mon bureau. Et Coca Cherry pour moi.

— Merci, dis-je en refermant la bouche sur la paille. Figure-toi que le chef a appelé ici, aujourd'hui.

— Ah bon ? répliqua Tyler, feignant la surprise.

Il s'installa plus confortablement sur le canapé.

— Comment tu as fait pour le convaincre ?

— Comment voudrais-tu que je persuade le chef de te faire revenir, après tes exploits à Colorado Springs ?

— Ne mens pas.

— C'est vrai. On a réussi à le convaincre.

— C'est qui, on ?

— Les gars de la brigade. Tu nous manques. Pudding se lamente au moins deux fois par jour à propos de tes croque-monsieur.

— J'ai dit oui.

Il ouvrit de grands yeux.

— C'est vrai ?

Je répondis d'un hochement de tête affirmatif, et il se leva pour prendre mon visage entre ses mains et m'embrasser.

— Waouh. Je devrais dire oui plus souvent.

— Je suis d'accord. Tu te souviens de ce qui s'est passé la dernière fois que tu as dit oui ?

— Comment l'oublier ?

Il eut un sourire canaille.

— Tu l'as dit beaucoup de fois, cette nuit-là...

— Arrête... Qu'est-ce que tu fais, ce soir ?

— À part l'amour ? Avec toi ?

— Très drôle. Non, tu as quelque chose de prévu ?

Il rigola.

— Non, bébé. Tu es mon seul projet.

— Parfait. Parce qu'on est invités au château.

— Au quoi ?

— La maison de vacances de mes parents.

Il blêmit.

— Pardon ?

— Mes parents aimeraient te rencontrer.

Il battit des paupières, mais le reste de son corps resta figé.

— Oh.

— *Oh ?*

— Je croyais... tu comprends... on avait dit « pas de soirées ».

— Ce n'est pas une soirée, c'est un dîner. Et il n'y aura des bulles que dans l'eau minérale. Finley sera là, aussi.

— Donc, en résumé, ce sera la soirée la plus... la moins... décontractée possible.

— En gros, oui.

— C'est d'accord, dit-il en se levant.

Je souris.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Faut bien rencontrer la belle-famille à un moment ou à un autre. J'ai hâte de croiser tous ces regards critiques et de répondre à toutes ces questions sur mon maigre salaire.

— Contente de voir que tu sais à quoi t'attendre.

Il se pencha et m'embrassa sur la joue avant de se diriger vers la sortie.

— Je t'aime ! lança-t-il juste avant de faire tinter la porte d'entrée.

— Moi je t'aime pas ! hurla Jojo en retour.

Le silence régnait dans la pièce, en dehors du tintement des couverts sur les assiettes et des gorgées d'eau que buvait Papa dans son verre à vin. Félix se tenait près de la porte, tel un garde prêt à bondir si

Tyler ou moi tentions de nous échapper, et ma mère ne m'avait pas regardée en face depuis notre arrivée.

Finley envoyait des textos, aussi gênée d'être dans la même pièce que Tyler que lui-même l'était.

Sally m'adressait des clins d'œil de temps à autre pour s'assurer que je ne stressais pas trop. Tyler réglait son compte à sa tranche de gigot, mangeant avec entrain le quatrième plat d'un dîner qui en compterait cinq.

— Ellison, se lança ma mère, d'une voix qui ne laissait présager rien de bon. Ton père a parlé avec le conseil d'administration, et ils seraient tout à fait disposés à faire profiter la société de tes nouveaux talents. Je suis sûre que tu trouveras le salaire très confortable à côté de ce que tu gagnes actuellement.

J'avalai ma bouchée, et me raclai la gorge.

— J'aime ce que je fais, pour l'instant.

— Tu pourras faire la même chose chez Edson Tech, ma chérie.

— On ne peut pas faire de la randonnée en montagne et prendre les feux de forêts en photo, chez Edson Tech.

Ma mère se pinça les lèvres, accentuant les rides qui encadraient sa bouche.

— Précisément. Ton père et moi pensons qu'avec un salaire plus important il te sera plus facile de payer le loyer de ton nouvel appartement, et...

— C'est vous qui avez insisté pour cet appartement. Et je me suis inclinée.

— Mais il n'en coûte pas moins d'argent pour autant, ma chérie. Un argent qu'en tant qu'adulte, tu te dois de trouver.

— J'habitais dans un appartement très bien, qui était dans mes moyens.

— Nous étions d'accord pour dire que déménager serait un bon moyen d'aborder un nouveau départ.

— J'aurais pu trouver quelque chose de moins cher. Je...

— Meredith, intervint Sally. Ellison aime ce qu'elle fait pour gagner sa vie. La contraindre à quitter un travail qui lui convient pour occuper un poste qui ne la satisfait pas autant, même si c'est pour un meilleur salaire, pourrait se révéler contre-productif. N'oublions pas que son bien-être est la clé de son rétablissement.

— Elle finira bien par l'aimer, contra ma mère.

— Meredith... commença mon père.

— Philip, répliqua-t-elle aussi sec.

Sa voix avait grimpé d'une octave. Elle sourit, se ressaisit, et reprit.

— Nous nous étions mis d'accord. Trouver sa place dans l'entreprise et participer activement au règlement de ses factures devait aider Ellison à aller mieux.

— Mais Ellison n'est pas d'accord, expliqua Sally. Et elle gère très bien. Elle payait déjà ses factures quand nous l'avons installée dans le nouvel appartement.

— Ellison n'a pas le choix, décréta ma mère.

— Je crois que si, au contraire, rétorqua Sally. Elle peut facilement s'installer ailleurs, si vous insistez pour faire peser *votre* achat sur ses épaules. Je suis sûre que telle n'était pas votre intention de départ. Je me souviens que vous étiez très inquiète pour sa santé et que vous teniez à lui offrir un environnement qui la stresserait moins.

— Sally, intervint ma mère avec un sourire figé, avant de tapoter sa serviette sur ses lèvres. Vous travaillez pour moi, pas pour Ellison.

Sally ne se désarçonna pas.

— Je propose un service indépendant, auquel vous avez fait appel pour vous aider à mieux guider Ellison vers une vie meilleure. Elle est heureuse. Ce que vous proposez pourrait mettre son bonheur en péril. Surtout aujourd'hui, au tout début de son rétablissement... Meredith, vous ne pouvez pas croire qu'il s'agit là de la meilleure solution pour votre fille à l'heure actuelle.

Ma mère lança un regard noir en direction de mon père, lui enjoignant de réagir.

Il se redressa, toussota.

— Ta mère – nouveau regard noir – et moi... pensons que maintenant que tu as terminé tes études... *supérieures*, ta place est au sein de l'entreprise familiale. Elle s'est investie dans la création d'un département nécessitant le recours à la photographie, et souhaite que tu bénéficies de la place et du respect que tu mérites. Imaginer son enfant à un poste d'assistantat lui a été très difficile. Quant à cette fille des bois mal fagotée qui fait du camping et photographie les écureuils...

Tyler se pencha en avant.

— Je vous demande pardon, monsieur... mais avez-vous vu le travail d'Ellie ? Elle ne photographie pas les écureuils, elle effectue un travail de documentation remarquable sur la maîtrise des plus gros incendies de forêts aux États-Unis, et elle a beaucoup, beaucoup de talent. Elle est publiée, son travail est recherché. Elle a déjà refusé plusieurs propositions, dont une du *National Geographic*.

— Vraiment ? C'est super, Elliebee ! s'exclama Finley, visiblement fier de moi.

— Merci.

Sous la table, Tyler me prit la main, et je me redressai sur ma chaise.

— Si vous voulez que je quitte l'appartement, je le ferai avec plaisir. Mais je ne quitterai pas mon emploi.

Ma mère fixa Tyler d'un regard d'aigle.

— Je suppose que tout ceci a un rapport avec lui.

— Non, à vrai dire, cela a un rapport avec le fait que j'aime mon travail. Mais il se trouve que j'aime aussi Tyler. Or accepter un emploi chez Edson Tech me forcerait à m'installer sur la côte Est, et je veux rester à Estes Park.

Ma mère leva les yeux au ciel.

— Enfin, Ellison... C'est une ville touristique. Ce n'est pas un endroit où l'on fait sa vie, où l'on s'enracine.

— Ce n'est pas vrai. C'est ici que ma vie est en train de se faire. Et que mes racines sont déjà plantées.

Tyler serra ma main. Ma mère posa un coude sur la table, se pinça la base du nez.

— Tu vas réellement épouser un pompier, Ellison ? Ne le prenez pas mal, monsieur Maddox, mais comment envisagez-vous de subvenir aux besoins de notre fille ?

Il jeta sa serviette sur la table, détendu.

— Ellie n'a pas vraiment besoin que je subviennne à ses besoins, mais je gagne plus de cent mille dollars par an, madame Edson. Ce n'est pas si mal.

— Vraiment ? s'étonna mon père, intrigué.

Tyler haussa les épaules.

— Je fais beaucoup d'heures supplémentaires, et la prime de risque, c'est le jackpot.

— C'est le... ? commença ma mère en plissant les yeux.

— Il veut dire que c'est très lucratif, Maman, expliqua Finley avec un regard pour moi.

— Bon, dit Papa en desserrant sa cravate. Il me semble que tout est réglé, alors.

— Mais non, certainement pas, le contra ma mère. Ce garçon...

— Meredith ! aboya mon père. Ça suffit.

Finley baissa les yeux et retint un sourire. Cela n'arrivait pas souvent, mais nous adorions quand Papa finissait par rappeler Maman à l'ordre.

— Je ne vois pas pourquoi Ellison ne pourrait pas rester dans cet appartement aussi longtemps qu'elle le jugera nécessaire. Après tout, nous en avons acheté un à New York pour Finley.

— Finley n'est pas une alcoolique, lâcha ma mère sans desserrer les dents.

— Moi non plus, précisai-je. Je suis une alcoolique repentie.

Maricela fit passer un plateau de crèmes brûlées. J'avalais une bouchée de sa délicieuse spécialité avant de reprendre la parole.

— Maman, tes rêves ne sont pas les miens, et il est peut-être temps que tu l'acceptes. J'ai commis beaucoup d'erreurs, je t'ai brisé le cœur, et j'en suis sincèrement désolée. Il me reste beaucoup à accomplir, et beaucoup de choses à rattraper, mais je ne m'excuserai pas de vouloir garder le travail qui me plaît et d'être fiancée à l'homme qui est tout pour moi. Il est possible que l'on doive parfois se salir les mains pour boucler les fins de mois, même si cela vous semble indécent... mais j'adore être indécente avec lui.

Un petit sourire se dessina sur les lèvres de Tyler.

— Et moi, j'exige de voir quelques-unes de ces photos, jeune demoiselle, dit Papa.

— Bien, monsieur, répondis-je en souriant.

— Et le repas était excellent, merci, conclut Tyler.

Papa se leva, et nous fîmes de même.

— J'ai été ravi de faire ta connaissance, Tyler. Il faudra nous raconter quelques-uns de tes exploits, un jour.

Tyler alla serrer la main de mon père.

— Vous verrez, ces photos vous épateront.

Il revint vers moi, me prit par la main. Nous allions quitter la pièce quand ma mère prononça mon nom.

— Ellison ? Je veux juste que tu sois heureuse.

Je souris.

— Crois-moi quand je te dis que pour la première fois depuis très, très longtemps... je suis heureuse. Plus heureuse que je ne l'ai jamais été.

Elle hocha la tête.

Dehors, Tyler m'ouvrit la portière et je grimpai dans son pick-up, m'installant à mon aise tandis qu'il venait se mettre au volant.

— Eh bien... voilà qui était...

— Intense, dit Tyler avec un petit rire.

Il glissa ses doigts entre les miens, qu'il porta à ses lèvres.

— Je trouve que ça c'est plutôt bien passé, en fait, ajouta-t-il.

Je fis la moue.

— Vraiment ?

— Oui. Tu vas voir, tout ira bien.

Je tendis la main devant moi, admirant mon diamant.

— Tu crois que quelqu'un comme moi pourra vraiment être heureuse un jour ?

Le téléphone de Tyler sonna. Il le sortit de sa poche, lut le message.

— Merde.

— Quoi ?

— Je suis convoqué en renfort. À Colorado Springs. Oh, non...

— Quoi ?

— Taylor est déjà sur place avec Zeke et David Dalton.

Je fronçai les sourcils, ce dernier nom ne me disait rien.

— Jew, précisa Tyler. Ils ne sont pas rentrés. Ils vont être portés disparus d'une minute à l'autre.

Je plaquai une main sur ma bouche. Tyler me regarda.

— On y va, déclarai-je.

— Bébé...

— Je resterai à l'hôtel. Allez, démarre. Démarre !

— Promets-moi que tu te tiendras à carreaux.

— Je resterai à l'hôtel. Je te le promets ! ajoutai-je devant le regard sévère de Tyler.

Il démarra en trombe, et appela le chef en route pour le prévenir de notre arrivée.

Le trajet me sembla très court – probablement parce que Tyler allait beaucoup plus vite que la vitesse limite autorisée. Dès notre arrivée dans le hall de l'hôtel, Tyler rejoignit ses camarades dans la salle de conférences.

— Ellie ! sourit Darby en me voyant. J'espérais que vous viendriez.

— Je suis là. Et il me faut une chambre.

Pendant qu'elle s'occupait de moi, je me retournai pour faire coucou à Stavros.

— Rendez-moi service, murmurai-je à Darby.

— Bien sûr, dit-elle sans quitter son écran des yeux, maniant sa souris.

— Il n'est pas question que je m'approche de Stavros pendant mon séjour ici.

Elle releva la tête, surprise.

— Je ne bois plus.

— Oh ! Oh... c'est vrai. La dernière fois, ça s'est plutôt mal terminé. Je fis oui de la tête.

— Et ce n'est pas allé en s'arrangeant, après.

Elle ouvrit de grands yeux, puis passa une main par-dessus le comptoir pour attraper la mienne.

— Waouh ! Ça ne doit pas aller si mal, quand même ! Félicitations ! Tyler ?

— Oui, dis-je avec un sourire.

Elle lâcha ma main.

— Elle est trop belle. Je dirai à Stavros que vous êtes au régime sec.

— Merci.

Elle me donna deux clés et me fit un clin d'œil. Je me retournai et vis Tyler, debout dans la salle de conférences, bras croisés.

Notre chambre était au deuxième étage, à l'angle du bâtiment. De la fenêtre, on voyait le parking. Des camions-régie et des voitures de journalistes étaient garés un peu partout. Autour du pick-up de Tyler, je reconnus celles des gars de la brigade.

Je m'assis sur le lit et tapotai sur la télécommande. Il ne me fallut pas longtemps pour trouver une chaîne d'infos en continu couvrant l'incendie. La nouvelle annonçant que des sapeurs étaient portés disparus défilait déjà en bas de l'image, en caractères jaunes.

J'appelai Jojo pour lui dire que j'étais sur place. Au moment où je mettais mon téléphone à charger, il sonna.

*On part chercher Taylor. Je t'aime.
Sois prudent. J'ai des projets pour toi. Et je t'aime aussi.*

Le soleil baissait à l'horizon quand les portes d'entrée de l'hôtel s'ouvrirent, laissant passer Trex. Il ne sembla pas surpris de me voir, mais ma bague de fiançailles l'étonna.

— Félicitations, dit-il.

— Vous avez des nouvelles des sapeurs d'Estes ? demandai-je.

— L'équipe de secours a été héliportée sur le site. Cet incendie est une bête féroce.

Assise dans le canapé, je regardais le grand écran plat installé à côté de la réception. Stavros m'apporta un verre rempli d'un liquide transparent et pétillant.

— C'est du Sprite, dit-il. Juste du Sprite. Vous avez faim ?

— Non, merci.

Il retourna au bar et je me concentrai sur le reportage de CNN annonçant que la colonne de fumée était visible depuis la station spatiale. Suivit un entretien avec Tom Tidwell, le directeur des Eaux et Forêts.

— Je le sens mal, révélai-je en croisant les bras.

— Mes gars me disent qu'ils ont l'équipe de sauvetage en visuel, annonça Trex après avoir vérifié son téléphone pour la centième fois.

Il y eut une autre réunion dans la salle de conférences, puis gradés et hauts responsables convergèrent vers l'écran. Mon estomac criait famine, mais je ne voulais pas bouger. Darby avait terminé son service à 3 heures, mais était restée avec moi, me sachant inquiète, et seule.

— Montez le son ! ordonna une voix de l'autre côté de la salle.

Darby chercha la télécommande et appuya frénétiquement sur la touche du volume. Une journaliste se tenait debout, micro à la main, avec, en toile de fond, des herbes hautes et des arbres en flammes. Mon cœur se serra. Tyler était là, quelque part.

Je me retournai, jetant un coup d'œil en direction de l'équipe de commandement technique. Les gars échangeaient à mi-voix, dans un débit rapide, sans excédent de mots.

— Le dernier contact connu avec l'équipe des sapeurs d'Estes Park remonte à 6 heures ce matin, annonçait la journaliste. C'était juste avant que les deux incendies principaux ne convergent. Il semblerait que les sapeurs aient déployé leurs tentes de survie.

Les larmes brouillèrent ma vue, et, tout passa au ralenti. Je regardai les visages des hommes autour de moi, cherchant parmi eux celui qui pourrait me dire où étaient mes gars.

Darby me tendit un mouchoir en papier, et je m'essuyai le visage, refusant de penser au pire.

— Ils vont s'en sortir, me dit un des sapeurs en posant sa main sur mon bras.

Je fixai les mots qui défilaient à l'écran, priant pour qu'ils m'annoncent une bonne nouvelle.

— Ellie !

Falyn venait d'entrer dans le hall, visiblement dans le même état de panique que moi. Je courus vers elle et la pris dans mes bras en reniflant.

— Je viens d'apprendre ce qui s'était passé, dit-elle. Vous avez des nouvelles ?

Je secouai la tête.

— Aucune. On est arrivés un peu après 19 heures. Tyler a conduit comme un dingue. Et puis il est parti avec l'équipe de secours, pour les chercher.

À son tour, elle me serra dans ses bras.

— Ça va aller. Je suis sûre qu'ils vont s'en sortir.

— De toute façon, ils n'ont pas le choix, dis-je en m'écartant avec un sourire forcé. Tyler m'a dit... pour le bébé. Le premier de la nouvelle génération Maddox. Jim est aux anges.

Falyn se décomposa, et je me sentis mal.

— Oh seigneur, non. Est-ce que tu as perdu... tu n'es plus enceinte ?

Elle me regarda, à la fois déconcertée et horrifiée.

— Excuse-moi, dis-je. Ce n'est pas le moment, je suis une idiote. Viens t'asseoir. Trex reçoit des infos de ses gars toutes les demi-heures.

— De ses gars ? s'étonna Falyn.

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas. Il a juste dit *mes gars*.

Falyn s'installa à côté de moi, devant la télévision. La nuit s'écoulant, sapeurs forestiers et pompiers se firent moins nombreux dans le hall de l'hôtel, mais Falyn, Darby et moi restâmes, attendant des nouvelles autres que celles de Trex, qui n'en étaient pas vraiment. La seule chose dont nous étions sûres, c'était qu'aucun corps n'avait été retrouvé.

Falyn me tenait la main, la serrait, s'enfonçait chaque minute un peu plus dans les coussins du canapé. Darby apporta du café et des donuts, mais personne ne toucha les beignets.

— Du nouveau ? demandai-je à Trex lorsqu'il vint s'asseoir dans un fauteuil, à côté du canapé.

Il secoua la tête, l'air découragé.

— Et l'équipe des secours ? demanda Falyn.

— Rien non plus. Je suis désolé. Mes gars ne communiquent que s'il y a confirmation visuelle, et ils n'ont plus rien vu depuis une heure. Les hélicos font des rotations, avec des projecteurs, mais la fumée obscurcit tout. On a un contact prévu dans dix minutes. Je vous tiens au courant dès que j'ai du nouveau.

Je hochai la tête. Au même moment, les portes de l'hôtel s'ouvrirent. Tyler entra, noir de suie. Il retira son casque, Falyn se leva et je bondis, traversant le hall à toute vitesse pour me jeter dans ses bras.

— Mon Dieu ! pleurai-je doucement contre lui. Mon Dieu, tu es là. Tu es revenu.

Je levai les yeux vers son visage, et vis qu'il était comme le mien, mouillé de larmes. Alors je le serrai contre moi.

— On l'a pas trouvé, lâcha-t-il d'une voix brisée par l'émotion. J'ai pas réussi, Ellie.

— Il a fallu qu'on le remmène de force, dit Jubal, arrivé sur ses talons, qui s'essuyait le front du revers de la main.

— Non ! hurla Falyn.

Tyler me lâcha et marcha jusqu'à elle, la prit dans ses bras. Il lui parla à l'oreille pendant qu'elle secouait la tête. Puis ses jambes se dérochèrent sous elle, et l'on n'entendit plus que ses gémissements.

J'ouvris lentement les yeux, dans le bourdonnement d'une conversation. Tyler parlait avec Falyn. Elle allait partir travailler, incapable de rester plus longtemps à attendre sans rien faire.

— Tu vas y retourner ? demanda-t-elle.

— Je ne suis pas sûr qu'ils m'y autorisent. Je crois que j'ai collé un ou deux pains à ceux qui m'ont forcé à quitter la zone de recherches, admit Tyler.

— C'est ton frère, dit Falyn. Ils comprendront.

Tyler se raidit. Je posai une main sur son épaule.

— Il va franchir cette porte d'une minute à l'autre. Ils ne l'ont pas trouvé, c'est bon signe.

Il hochait la tête.

— Allez, repris-je. Viens, tu as besoin d'une bonne douche.

Je me levai et l'entraînai jusqu'à l'ascenseur. Il marchait d'un pas lourd, titubant de fatigue. Dans la chambre, je le guidai jusqu'à la salle de bains, et l'aidai à se déshabiller. Puis j'ouvris le robinet de la douche, et testai la température de l'eau avant de le laisser se glisser sous le jet. Il tira le rideau, mais je l'entendis pleurer.

Adossée au mur, les yeux fermés, j'inspirai profondément et soufflai lentement. Il fallait que j'évacue le stress, et que je contrôle la soif, soudaine et violente, qui répandait sa douleur dans tout mon corps. Je pensai à Stavros, et à la facilité avec laquelle je pourrais le convaincre de me servir une bière, en lui disant que c'était pour Tyler. Juste une. J'étais fatiguée, j'avais peur, et je m'inquiétais, mais je devais être forte. Présente. Je devais rester sobre. Je me redressai, refusant de céder. C'était la première fois que le manque se faisait vraiment sentir, la première d'une longue série, on m'avait prévenue. La clé, je le savais, était d'affronter les épreuves les unes après les autres.

Tyler referma le robinet, et je lui tendis une serviette. Il s'essuya le visage et noua la serviette autour de sa taille, avant de me prendre dans ses bras. La main sur sa nuque, je l'embrassai sur la joue.

— Il va revenir, murmurai-je. On devrait redescendre, pour que tu le voies dès qu'il entrera dans le hall de l'hôtel.

Tyler hocha la tête, se pencha sur le lavabo pour se rincer la bouche, et se rhabilla. Main dans la main, nous redescendîmes à pied. Il s'immobilisa sur la dernière marche. Taylor discutait avec un petit groupe de sapeurs, aussi sale que Dalton et Zeke, qui se trouvaient à côté de lui. Ils se serraient les mains, embrassaient le reste de l'équipe.

— Espèce de tête de nœud de mes deux ! s'écria Tyler en se ruant sur son frère.

Ils se serrèrent dans les bras l'un de l'autre, se tapant dans le dos avec une telle force qu'on les entendait dans tout le hall. Tyler craqua et laissa libre cours à son émotion.

J'étais en larmes. Trex passa un bras autour de mes épaules. Je laissai d'abord les jumeaux à leurs retrouvailles, puis les rejoignis, et me

glissai entre eux.

— Hé, souffla Taylor, en larmes.

— Falyn n'a pas pu rester, lui dis-je.

Il s'écarta.

— Quoi ? Elle est venue ? Ici ?

— Oui. Elle a attendu toute la nuit. Malade d'inquiétude. Tu devrais l'appeler.

Taylor palpa ses poches, à la recherche de clés. Puis il regarda son frère.

— Frangin, je t'aime. Mais là, faut que je m'occupe d'une fille.

— Fiche le camp, tête de nœud. Et t'as pas intérêt à revenir sans elle.

Taylor courut dehors. Quelques instants plus tard, on entendit des pneus crisser sur le bitume.

Tyler se retourna et me prit dans ses bras.

— Pu-tain... souffla-t-il, enfin apaisé.

Tous les gars de l'équipe vinrent nous manifester leur soulagement. L'attente avait été dure pour eux aussi.

Après avoir discuté avec quelques hauts responsables, Tyler me rejoignit, et me souleva pour me porter jusqu'à l'ascenseur, sous les sifflements et autres hurlements de tous les sapeurs.

Je m'aperçus soudain que je tombais de sommeil, et laissai ma tête reposer sur son épaule. Dans l'ascenseur, il se tourna de manière à ce que je puisse appuyer sur le bouton et, devant la porte de notre chambre, fit en sorte que je puisse poser la carte contre le capteur. Puis il appuya sur la poignée d'un coude, et poussa la porte du pied.

Il me posa sur le lit, et je me blottis contre lui tandis qu'il refermait ses bras sur moi.

— Je ne savais pas que Falyn et Taylor avaient des problèmes.

— Si. Ils ont rompu.

— Alors qu'elle attendait leur bébé ? Ça m'étonnerait que Taylor lâche l'affaire.

— Falyn n'est pas enceinte.

Je me redressai.

Taylor s'appuya sur un coude.

— Elle a rompu avec lui, et il est parti en Californie pour voir Tommy. Et là-bas, il a craqué pour une collègue de Tommy. La nana a décidé d'aller jusqu'au bout de sa grossesse, mais de ne pas élever le bébé. Taylor en aura la garde exclusive.

— Waouh. Tu crois que ça va marcher ?

Il haussa les épaules.

— Elle a passé la nuit ici. Ça doit vouloir dire qu'elle tient encore un peu à lui. Viens là, toi.

Dans les bras l'un de l'autre, nous restâmes un moment sans rien dire. Puis il porta une main à son front.

— Quand j'y pense... tout ça était carrément intense, hein ? Je ne sais pas ce que j'aurais fait s'il était arrivé quelque chose à Taylor. Le boulet passe de plus en plus près, depuis quelque temps.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Taylor, Trent et Travis ont tous les trois frôlé la catastrophe.

J'enfouis mon visage au creux de son cou.

— Mais ce n'est pas ton tour.

— Et ça risque pas d'être celui de Tommy. Dans la pub, y a quand même moins de risque.

— Dans la pub, tu es sûr ?

Tyler hésita avant de demander :

— Pourquoi tu dis ça ?

— Eh bien... ta famille pense que Taylor et toi vous vendez des contrats d'assurance. Il se pourrait que Thomas ne soit pas ce que vous pensez.

— Et tu penses qu'il est quoi, toi ?

— Je pense qu'il est flic.

Tyler ricana.

— Je ne plaisante pas, repris-je. Flic, ou un truc dans ce genre. Il habite à San Diego, non ? Il y a un bureau du FBI, là-bas. Et sa copine aussi. À Saint Thomas, le lendemain du mariage, j'ai vu Travis entrer dans leur chambre, tôt le matin.

— T'as une sacrée imagination, toi.

— Abby est au courant.

— Abby est au courant de quoi ?

— Pour toi.

— Ha-ha. Mais bien sûr que non.

— Si, elle sait. Et elle sait pour Travis, aussi.

— Quoi, pour Travis ?

— Ce qu'il ne lui dit pas. Elle est futée. Et je le suis aussi. Je suis photographe, Tyler. Je remarque les choses. J'ai toujours un œil sur les gens qui m'entourent. J'avais bien deviné qu'au fond, tu étais quelqu'un de bien, non ?

Il se renfroigna, pas encore prêt à capituler.

— Je crois aussi que ton père est au courant, ajoutai-je.

— Quoi ??? Mais d'où tu tiens tout ça ?

— Je l'ai compris à Thanksgiving, je les ai observés. Abby te posait un tas de questions étranges, et elle et Jim ont échangé un regard.

— Un regard.

Le téléphone de Tyler sonna. Il le sortit de sa poche de chemise et regarda l'écran.

— Hmm...

— Qui c'est ?

— Papa. Qui m'envoie un texto.

— Pour te dire quoi ?

— Juste pour savoir si tout le monde va bien.

Je l'embrassai sur la joue, et me penchai vers son oreille.

— Je te l'avais dit.

— Non, je le crois pas, dit-il en tapant une réponse avant de ranger son téléphone.

— Il était dans la police, non ? Tu crois vraiment qu'il n'est pas capable de voir clair en ses propres fils ?

— Mais pourquoi il n'aurait rien dit ?

Je haussai les épaules.

— Peut-être qu'il préfère vous laisser penser qu'il vous a cru. Peut-être qu'il sait que si vous avez menti, c'était pour une bonne raison, alors il préfère laisser couler.

— Puisque mon père est médium, il pourra peut-être me dire quand tu te décideras à choisir une date pour le mariage, répondit Tyler, en ne plaisantant qu'à moitié.

Je glissai une main sous son tee-shirt, lui caressai le torse.

— Je croyais que tu t'en fichais.

— Bien sûr que non je ne m'en fiche pas ! Je ne veux pas te mettre la pression, c'est tout.

Sa peau était chaude sous mes doigts, sa poitrine se soulevait dans un mouvement régulier. Je me souvins du soir de notre rencontre, quand je l'avais vu pour la première fois, trempé de sueur et sexy en diable, se battant dans la galerie de mes parents. Depuis, nous avons conquis le paradis et l'enfer, le feu et la glace, et il était resté à mes côtés malgré toutes ces épreuves.

— Ma mère semblait s'inquiéter que je n'arrive pas à payer les factures du nouvel appartement.

— Oui, mais pas ton père.

— Si Taylor est papa... Falyne et lui auront besoin d'un appartement à eux, tu ne crois pas ?

— Oui. C'est vrai. Je n'y avais pas pensé.

— Peut-être que tu devrais leur laisser votre appartement actuel, et venir t'installer dans le mien ?

Tyler me regarda, méfiant.

— Quoi ?

Je haussai les épaules.

— Tu paieras la moitié du loyer. Et on pourra se marier juste après la saison des incendies.

Il écarquilla les yeux.

— Après cette saison-là ?

— C'est trop tôt ?

Il roula sur moi, prit mon visage entre ses mains.

— Bébé... murmura-t-il avant de poser sa bouche sur la mienne, glissant sa langue entre mes lèvres.

Mes mains quittèrent son torse pour aller pétrir les muscles de son dos.

— Octobre ? Novembre ? demanda-t-il entre deux baisers.

Je fis oui de la tête.

Il posa son front contre le mien. C'était la journée des émotions fortes.

— Tu te fous de moi ?

— Pas besoin d'un truc trop sophistiqué, si ?

Il secoua la tête.

— Alors choisis un samedi.

Il chercha son téléphone, consulta le calendrier.

— Le 7 novembre. Comme ça, on est sûrs que la saison sera terminée, mais tous les gars ne seront peut-être pas encore repartis.

— Ça me paraît très bien.

— Le 7 novembre, répéta-t-il.

— Parfait.

— J'envoie un texto à Papa. Tu n'as plus que quelques secondes pour changer d'avis.

Il croyait que je bluffais.

J'attendis sans rien dire, amusée par sa réaction.

Il ferma les yeux.

— Je te préviens, si c'est bidon, tu vas me briser le cœur.

Je lui pris le téléphone des mains, tapai le message et l'envoyai.

— C'est fait ! Envoyé ! L'affaire est dans le sac, Tyler Maddox ! Je serai ta femme le 7 novembre.

Il me caressa la joue, suivit la ligne de ma mâchoire.

— Tu es sûre d'être prête ?

— De quoi veux-tu que j'aie peur ? Tu connais déjà mon côté obscur, et tu as continué à m'aimer malgré tout.

— Et si la situation s'inversait ?

Je me mordis la lèvre, en regardant les siennes. Il était honnête, il était fort, il était beau et il était à moi.

— Tu n'es pas le seul capable de traverser les flammes pour sauver ce que tu aimes.

D'un long regard, il parcourut mon visage, puis laissa échapper un petit rire et secoua la tête, avant de poser sa bouche sur la mienne.

Remerciements

Écrire sur un thème dont j'ignore tout est un défi que j'aime toujours relever, surtout quand il s'agit de trouver un expert qui soit d'accord pour parler avec « l'auteur qui écrit une œuvre de fiction sur le sujet ». Dans le cas présent, il se trouve que je connaissais l'expert, mais ignorais totalement qu'il avait été sapeur forestier jusqu'à ce que je me plaigne un jour auprès de mon mari de la difficulté que j'avais à trouver quelqu'un qui puisse me parler de la lutte contre les incendies de forêt. Cowboy me demanda pourquoi je n'envoyais pas tout simplement un message à Tyler Hanover. Très enthousiaste (et un tout petit peu dubitative quand même), je l'ai contacté en lui demandant si, effectivement, il avait été sapeur forestier. Tyler me le confirma – tout en étant surpris que je le sache, car très peu de gens étaient au courant – et peu après, j'avais devant moi huit pages de notes recto verso.

Tyler, avant de te remercier pour ces heures de récits, de conseils et d'informations partagées avec moi, je suis pleine de gratitude pour tout ce que tu as fait en tant que sapeur forestier. Maintenant que j'en sais beaucoup plus sur ce sujet, je suis admirative de tous ceux qui choisissent de faire ce métier, et toujours avec enthousiasme, saison après saison. Le travail physique éprouvant, les heures que l'on ne compte pas, le manque de sommeil sont le lot des sapeurs forestiers et

cela leur vaut le titre de pompiers d'élite. Le niveau de danger à lui seul me fait craindre pour la vie de tous ceux qui s'interposent entre les flammes et une maison, une ferme ou même toute une ville. Merci, Tyler, de m'avoir aidée à faire en sorte que les détails de cette histoire soient véridiques. C'est un honneur pour moi de connaître un véritable héros.

Megan Davis a d'abord été une lectrice rencontrée il y a plusieurs années à la première foire du livre d'Orlando, en Floride. Elle nous a pris en photo ensemble, et aujourd'hui encore, cette photo reste une de mes préférées. Je me souviens d'avoir discuté avec elle après, et d'avoir cru qu'elle avait pris la photo juste parce qu'elle avait vu d'autres lectrices le faire. Aujourd'hui, Megan est mon bras droit. C'est grâce à elle que figure dans ce roman le chapitre sur la première semaine d'Ellie parmi les sapeurs forestiers. Je n'avais pas prévu d'en parler, mais Megan voulait en savoir plus. C'est parce que j'ai écrit ce chapitre que *Beautiful Burn* a pris une nouvelle direction, qui me plaît beaucoup, et tout ça parce que j'ai comblé un vide dont j'ignorais l'existence. Merci pour tout ce que tu fais pour moi, Megan, mais surtout, merci de toujours en demander plus.

Merci à Jennifer Danielle d'avoir lu les épreuves avec moi jusque tard dans la nuit, et à Nina Moore qui est toujours d'accord pour me faire des affiches de promotion sensationnelles. Un grand merci à Jessica Landers qui anime un impressionnant groupe de lectrices géniales appelé le MacPack. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous toutes !

Merci, Deanna, d'avoir fait en sorte que cet opus soit aussi addictif que les autres aventures des frères Maddox, et de m'avoir aidée pour la quatrième de couverture tant redoutée. Mais surtout, merci d'être ma

meilleure amie, et de m'écouter me plaindre, gémir, m'énerver, hurler, et j'en passe.

Merci à Murphy Rae, Madison Seidler et Jovana Shirley pour leur collaboration, à Hang Lee pour une couverture épatante et à Ben Butterfield pour son aide sur les expressions australiennes. Merci aux auteurs Kristen Proby et Jen Armentrout qui m'ont soutenue jusqu'au bout, et à mon agent Kevan Lyon qui a tenu pendant toute l'année 2015 avec une grâce et une patience qui m'étonnent encore.

Enfin, merci à L3, grâce à qui je positive, et à mon équipe : Megan, Jessica, Chu, Liis, Deanna et Misty. Vous êtes la cerise sur mon gâteau.